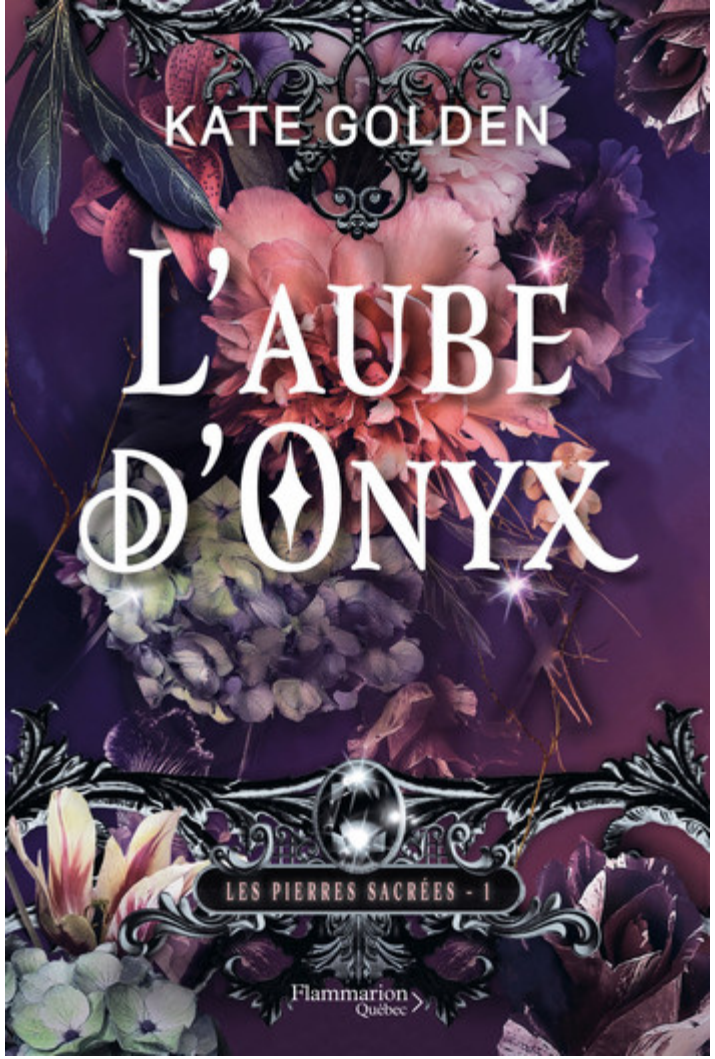
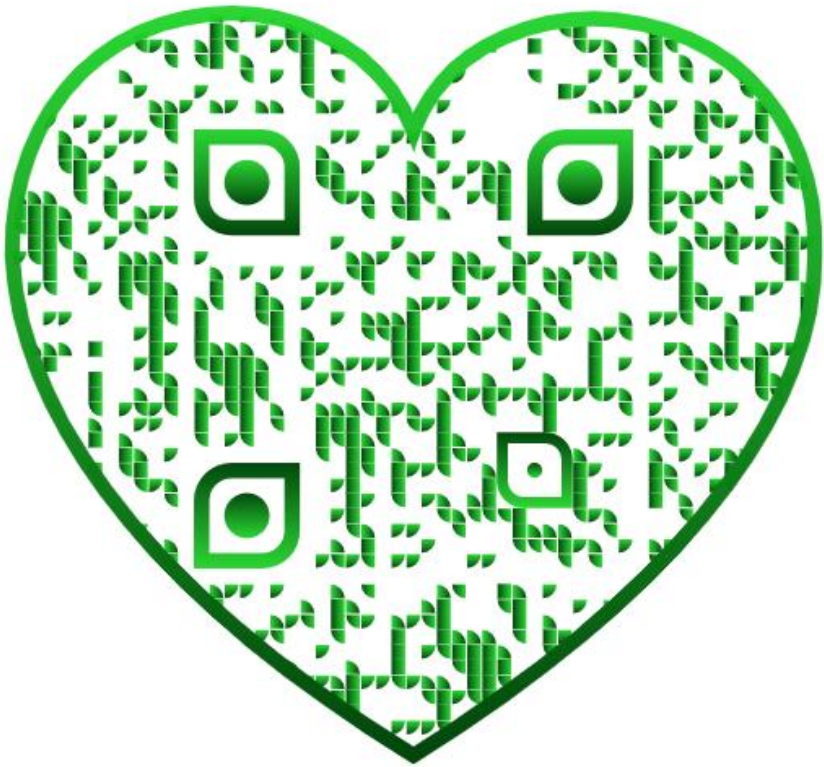

KATE GOLDEN
L'AUBE D'ONYX
LES PIERRES SACRÉES - 1
Flammarion Québec



KATE GOLDEN
L'AUBE D'ONYX
LES PIERRES SACRÉES - 1
Flammarion Québec

A DAWN OF ONYX

KATE GOLDEN

A DAWN OF ONYX

LES PIERRES SACRÉES, I

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sébastien Guillot

OLYMPE

OLYMPE® est une marque déposée,
propriété des Éditions Denoël.

Titre original :

A DAWN OF ONYX

© Natalie Sellers, 2022 et, pour l'épilogue, 2023.

Publié avec l'accord de l'autrice, c/o BAROR INTERNATIONAL, INC., Armonk, New York, USA.

© Éditions Denoël & Gallimard, 2024, pour la traduction française.

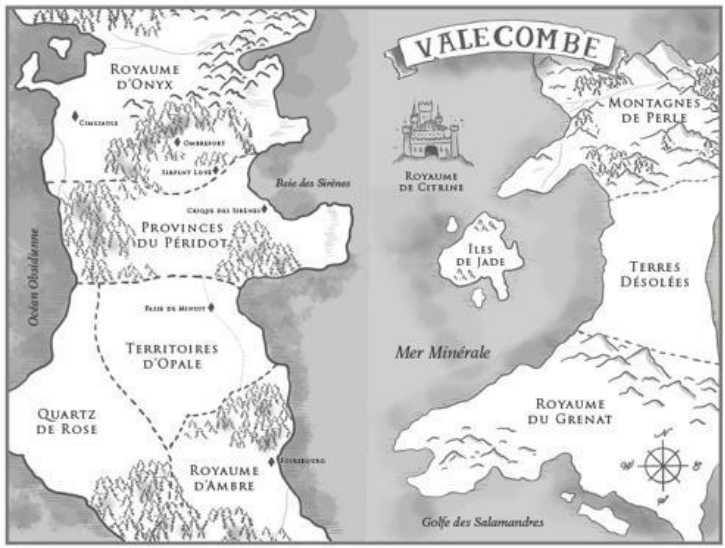
Couverture : Graphisme Jack Johnson and Katie Anderson

d'après photos © MarinaVorontsova & Cranach / iStock.

Pour Jack,

Merci d'être le personnage masculin principal de ma vie.

Tu m'as appris à quoi ressemble le véritable amour.


VALECOMBE
ROYAUME D'ONYX
CINDERVILLE
OBSIDIFORT
SERPENT LOVE
BAIE DES SIRÈNES
CRIQUE DES SIRÈNES
PROVINCES DU PÉRIDOT
OCÉAN OBSIDIENNE
PASSE DU MINUIT
TERRITOIRES D'OPALE
QUARTZ DE ROSE
ROYAUME D'AMBRE
FOYERBOURG
ROYAUME DE CITRINE
MONTAGNES DE PERLE
ÎLES DE JADE
TERRES DÉSOLÉES
MER MINÉRALE
ROYAUME DU GRENAT
GOLFE DES SALAMANDRES

1

TM

Reytre et Halden étaient probablement morts.

Je n'aurais su dire ce qui me donnait le plus envie de vomir : le fait de m'avouer enfin cette vérité, ou mes poumons aussi douloureux que brûlants. Sur ce dernier point, il me fallait l'admettre, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même – cette partie de ma course matinale était toujours la plus brutale –, mais en ce jour cela faisait un an que les lettres avaient cessé d'arriver et, même si je m'étais juré de ne pas envisager le pire avant d'avoir une bonne raison de m'y résoudre, ce silence épistolaire était difficilement contestable.

Un battement de cœur affligé a résonné dans ma poitrine.

Tentant de glisser ces pensées désagréables sous le parquet de mon esprit, je me suis concentrée sur mon objectif : tenir jusqu'à l'orée de la clairière sans rendre mon dernier repas. Au rythme régulier de mes jambes, j'effectuais un mouvement de balancier avec mes coudes – ma tresse venait fouetter mon dos dans un tambourinement cadencé. Encore quelques mètres et…

Atteignant enfin l'étendue d'herbe fraîche, j'ai fait halte tant bien que mal. Les mains sur les genoux, j'ai pris une longue inspiration. Il émanait des lieux les senteurs habituelles du Royaume d'Ambre : la rosée matinale, le feu de bois d'un foyer tout proche et les puissantes notes terreuses de feuilles en lente décomposition.

Sauf qu'inspirer à fond n'empêchait pas ma vision de se brouiller ; je me suis effondrée en arrière, savourant le bruit des feuilles qui craquaient sous mon poids. La clairière en était jonchée – les ultimes vestiges de l'hiver.

Dix-huit mois plus tôt, la veille du jour où tous les hommes de notre ville avaient été enrôlés pour défendre notre royaume, ma famille s'était réunie sur le monticule herbeux qui s'élevait juste derrière chez nous. Nous avions regardé les teintes rosées du coucher de soleil s'estomper peu à peu derrière Foirebourg, tous

ensemble, une dernière fois. Après quoi Halden et moi-même nous étions éclipsés pour venir dans cette même clairière, et faire comme s'il n'allait pas partir en compagnie de mon frère Reytre.

Comme s'ils allaient revenir un jour.

En ville, les cloches de la place se sont mises à carillonner : un bruit lointain, mais suffisamment net pour m'arracher à ce souvenir mélancolique. Je me suis lentement redressée, mes cheveux emmêlés à présent parsemés de feuilles et de brindilles. J'allais être en retard. Encore une fois.

Foutues Pierres.

Ou plutôt : merde ! Je me suis relevée en grimaçant. Je m'efforçais de moins blasphémer sur les neuf Gemmes sacrées qui représentaient l'essence même du continent. Ça ne me dérangeait guère de jurer sur la divinité créatrice de Valecombe, mais je détestais cette habitude liée au fait que j'avais grandi en Ambre, le royaume qui vénérait les Pierres le plus pieusement.

J'ai retraversé la clairière au pas de course, pour ensuite emprunter le chemin qui passait derrière la maison et prendre la direction d'une ville qui commençait seulement à se réveiller. Alors que je parcourais en hâte des ruelles à peine assez larges pour permettre à deux personnes de se croiser, une pensée déprimante s'est insinuée dans mon esprit. *Foirebourg avait vraiment plus de charme, autrefois*.

Du moins dans mes souvenirs. Les rues pavées, jadis bien tenues, parsemées de musiciens et de marchands désœuvrés, étaient désormais jonchées d'ordures et laissées à l'abandon. Des bâtiments en briques dépareillées, couverts de plantes grimpantes et que venaient réchauffer des lanternes vacillantes, avaient été réduits à l'état de ruines – désertés, brûlés ou détruits, sinon les trois. C'était comme regarder un trognon de pomme pourrir, s'étioler peu à peu jusqu'à ce qu'un jour il ait tout simplement disparu.

J'ai frissonné, et pas seulement à cause du temps qu'il faisait. Par chance, l'air frais avait quelque peu séché mon front humide ; Nora n'appréciait guère les apprenties en sueur. Alors que je poussais la porte grinçante, un mélange d'éthanol et de menthe astringente a pris d'assaut mes narines. Mon odeur préférée.

« C'est toi, Arwen ? m'a lancé Nora, sa voix résonnant d'un bout à l'autre du couloir de l'infirmerie. Tu es en retard. La gangrène de

M. Dolle empire. Il risque de perdre son doigt.

— Perdre mon quoi ? ! » a alors braillé un homme dissimulé par un rideau – en réalité un drap de coton.

J'ai gratifié Nora d'un regard sombre avant de me glisser à l'intérieur de la salle de soins improvisée.

Foutues Pierres.

M. Dolle, un vieil homme chauve au front et aux lobes d'oreilles surdéveloppés, était allongé sur son lit, occupé à serrer sa main blessée comme s'il s'agissait d'un dessert volé que quelqu'un aurait cherché à lui prendre.

« Nora plaisante, évidemment, l'ai-je rassuré tout en tirant une chaise. Ne vous offusquez pas, son sens de l'humour est un effet secondaire de sa profession. Je vais faire en sorte que tous vos doigts restent attachés à votre main, promis. »

Avec un soupir sceptique, M. Dolle s'est résigné à me tendre ladite main ; je me suis aussitôt mise à l'ouvrage, à savoir peler soigneusement les couches de peau pourrissante.

Mon pouvoir frétillait au bout de mes doigts, désireux de se rendre utile. Je n'étais pas sûre d'en avoir besoin ce jour-là ; j'appréciais le travail soigné, et la gangrène faisait partie de notre train-train quotidien.

Mais jamais je ne me pardonnerais si je rompais la promesse que je venais de faire au grincheux M. Dolle.

Une de mes mains recouvrait l'autre, comme pour l'empêcher de voir à quel point sa blessure était horrible – j'étais devenue très douée pour trouver des moyens discrets de faire bénéficier mes patients de mes pouvoirs. M. Dolle a fermé les yeux, puis incliné la tête en arrière ; j'ai laissé un scintillement de pure lumière s'échapper de mes doigts, tel un citron dont j'aurais pressé le jus.

Sous mes yeux la chair en décomposition a commencé à se réchauffer, retrouvant les couleurs qui l'avaient désertée.

J'étais une bonne guérisseuse. J'avais la main sûre, j'étais insensible à la pression, et guère impressionnable – la vue des entrailles d'un blessé ne me mettait jamais dans tous mes états. Mais j'étais également capable de soigner quelqu'un par des moyens

que personne ne pouvait enseigner. Mon pouvoir se présentait sous la forme d'une lumière palpitante, erratique, qui jaillissait de mes mains pour pénétrer à l'intérieur du corps de mes patients, et ensuite se répandre dans leurs veines et leurs vaisseaux. Je pouvais ressouder un os cassé, redonner de la couleur à un visage ravagé par la grippe ou suturer une plaie sans aiguille.

Mais ce n'était pas de la sorcellerie ordinaire. Personne ne maîtrisait la magie dans ma lignée, et même si tel avait été le cas, quand j'utilisais mes pouvoirs, il n'y avait ni sort à prononcer ni rafale de vent accompagnée d'électricité statique. Mon don suintait de mon corps, me vidant à chaque fois d'une bonne partie de mon énergie. Avec les bons grimoires et une supervision idoine, une sorcière pouvait pratiquer la magie presque indéfiniment. Mes propres capacités se tarissaient si je les sollicitais trop, ce qui en outre me laissait exténuée. Elles prenaient parfois des jours à redevenir pleinement opérationnelles.

La première fois que je m'étais épuisée sur un grand brûlé – ce n'était vraiment pas beau à voir –, je crus que mon don avait disparu pour de bon ; m'avait alors envahie un mélange inexplicable de soulagement et d'horreur. Lorsqu'il avait fini par faire son retour, j'en avais éprouvé de la reconnaissance. Dans ma jeunesse, après tout, il m'avait servi à me soigner avant que le reste de ma famille ne remarque les coups que m'infligeait mon beau-père, ou mes membres brisés dans des angles bizarres. Et puis il me permettait d'aider ceux qui souffraient autour de moi, et de gagner correctement ma vie dans ces temps si difficiles.

« Voilà, monsieur Dolle, elle est comme neuve. »

Le vieil homme m'a gratifiée d'un large rictus édenté. « Merci. » Pour ensuite se pencher d'un air de conspirateur. « Je ne te pensais pas capable de la sauver.

— Un tel manque de foi… je trouve ça blessant », ai-je plaisanté.

Il est précautionneusement sorti de la pièce, et je l'ai suivi dans le couloir. Après son départ, Nora m'a regardée en secouant la tête.

« Quoi ?

— Trop guillerette, m'a-t-elle lancé – mais un sourire barrait son visage.

— Ça fait du bien d'avoir un patient qui n'est pas à l'article de la

mort. » J'ai grimacé. En réalité M. Dolle n'était pas de la première jeunesse – doux euphémisme.

Nora s'est bornée à renifler, avant de se reconcentrer sur la gaze qu'elle tenait dans ses mains. D'une démarche chaloupée, je suis retournée vers les lits pour m'employer à désinfecter quelques instruments chirurgicaux. Ça aurait dû m'enchanter, qu'on ait aussi peu de patients ce jour-là, mais le calme ambiant me tordait l'estomac.

Soigner m'évitait de penser à mon frère et à Halden. Ça m'aidait à apaiser la détresse que leur absence avivait dans mes tripes. Tout comme courir, guérir des gens avait un côté méditatif qui tranquillisait mon cerveau par trop bavard.

Le silence avait l'effet exactement inverse.

Je ne me serais jamais attendue à me réjouir d'un cas de gangrène mais, ces derniers temps, tout ce qui ne se soldait pas par la mort de quelqu'un prenait des airs de victoire. La plupart de nos patients étaient des soldats – couverts de sang, meurtris, brisés par les combats – ou des voisins que je connaissais depuis toujours, victimes des parasites qui pullulaient dans le peu de nourriture sur laquelle ils parvenaient à mettre la main. Au moins était-ce là un meilleur sort que la famine. Les parasites, on pouvait les traiter à l'infirmerie. Une faim inextinguible, beaucoup moins.

Et au milieu de toute cette douleur, de toutes ces souffrances – les êtres chers disparus, les maisons détruites –, les raisons pour lesquelles le Royaume d'Onyx nous avait déclaré la guerre demeuraient un mystère. Notre roi, Gareth, n'était guère du bois dont on fait les légendes, et la contrée d'Ambre ne devait sa – modeste – renommée qu'à ses récoltes. Des royaumes comme le Grenat étaient bien pourvus en monnaie et en joyaux. Les Montagnes de Perle avaient pour elles leurs antiques parchemins et les érudits les plus recherchés du continent. Même les Territoires d'Opale, avec leurs distilleries et leurs terres vierges, ou les Provinces du Péridot, avec leurs criques scintillantes remplies de trésors cachés, m'auraient semblé de meilleurs endroits où entamer une lente progression vers la mainmise sur l'intégralité de Valecombe. Jusqu'à présent, pourtant, tous les autres avaient été épargnés, et Ambre l'isolée faisait de son mieux pour qu'il en reste ainsi.

N'empêche : aucun autre royaume ne se battait à nos côtés.

Onyx, pour sa part, regorgeait de richesses, de pierres précieuses et d'or. Aucune contrée sur le continent ne possédait davantage de terres, des villes aussi magnifiques – si je devais en croire ce que j'avais entendu dire, tout du moins – et une armée aussi puissante. Et cela ne leur suffisait pas. Le roi d'Onyx, Kane Hampefreux, était à la fois impérialiste et insatiable. Pire, il était d'une cruauté insensée. On retrouvait souvent nos généraux suspendus par les membres, parfois écorchés ou crucifiés. Hampefreux s'emparait de tout et de tous, jusqu'à ce que notre modeste royaume n'ait presque plus aucun moyen de se battre, pour ensuite nous infliger des souffrances par pur plaisir. Il nous entaillait les genoux, puis les coudes, puis les oreilles, uniquement pour s'amuser.

La seule option était de continuer à voir le bon côté des choses. Même s'il s'agissait d'un côté discret, doux euphémisme, qu'il fallait soudoyer, amadouer pour le convaincre de se montrer. C'était pour cela, avait affirmé Nora, qu'elle me gardait auprès d'elle. « Tu as un don pour ça, disait-elle, tu es d'un optimisme à toute épreuve et tes nichons incitent les gars du coin à donner leur sang. »

Merci, Nora. Tu es un amour.

J'ai levé les yeux vers elle, tout en rangeant un panier rempli de bandages et d'onguents.

Nora n'était pas la plus chaleureuse des collègues, mais n'en demeurait pas moins l'une des amies les plus proches de ma mère, et, malgré ses dehors irritables, elle s'était montrée suffisamment attentionnée pour me confier ce travail de sorte que je puisse prendre soin de notre famille après le départ de Reytre. Il lui arrivait même de s'occuper de ma sœur, Léah, quand Mère était trop malade pour l'emmener à l'école.

Le sourire que m'avait soutiré la gentillesse de Nora s'est estompé lorsque j'ai pensé à ma mère – ce matin-là, elle n'avait même pas été capable d'ouvrir les yeux. L'ironie de la chose ne m'avait pas échappé : alors que je travaillais comme guérisseuse, ma mère mourait lentement d'une maladie qu'aucun de nous ne parvenait à identifier.

Pire encore, et peut-être plus ironique : mes dons n'avaient jamais fonctionné sur elle. Même pour une simple coupure. Un autre signe que mes pouvoirs n'étaient pas ceux d'une sorcière ordinaire, mais quelque chose de bien plus étrange.

J'avais connu ma mère malade depuis que j'étais en âge de parler, mais son état s'était aggravé ces dernières années. Une seule chose lui faisait un tant soit peu du bien : les petits remèdes que Nora et moi-même préparions, à base de balisier blanc et de rhodanthe originaires d'Ambre, mélangés à de l'huile de ravensare et à du bois de santal. Mais le soulagement était temporaire, et ses douleurs empiraient de jour en jour.

J'ai secoué la tête pour me débarrasser des tensions qui m'avaient envahie.

À l'heure actuelle je ne pouvais pas me concentrer là-dessus. La seule chose qui comptait, c'était de prendre soin, tant bien que mal, d'elle et de ma sœur, maintenant que Reytre était parti.

Sachant qu'il risquait fort de ne jamais revenir.

*

« Non, tu ne m'as pas bien entendue ! s'est exclamée Léah en jetant une bûche dans l'âtre pour empêcher le feu de s'éteindre complètement. Je n'ai pas dit qu'il était "mignon", j'ai dit qu'il était "malin". Genre intelligent, ou débrouillard. »

Me retenant de rire, j'ai sorti trois petits bols du placard. « Mouais, bien sûr. C'est juste qu'à mon avis tu as un léger coup de cœur, voilà tout. »

Léah a levé au ciel ses yeux bleu pâle tout en faisant le tour de notre minuscule cuisine, pour récupérer tasses et couverts. Notre maison était petite, branlante, mais je l'aimais de toute mon âme. Elle sentait le tabac de Reytre, la vanille qu'on utilisait pour les pâtisseries et les lys blancs. Il y avait des croquis de Léah accrochés à presque tous les murs. Chaque fois que je franchissais la porte d'entrée, un sourire se dessinait sur mes lèvres. Perchée sur une petite colline dominant presque tout Foirebourg, dotée de trois pièces confortables et bien isolées, c'était l'une des plus jolies maisons de notre village. Mon beau-père, Powell, l'avait construite pour ma mère et moi avant la naissance de mon frère et de ma sœur. La cuisine restait mon endroit préféré, la table en bois ayant

été fabriquée un été par Powell et Reytre, lorsqu'on était tous enfants et Mère en meilleure santé.

Elles étaient étranges, ces réminiscences liées à l'ossature même de notre foyer – elles contrastaient tellement avec celles qui envahissaient ma tête, voire mon estomac, quand je me rappelais le visage sévère et la mâchoire serrée de Powell. Les cicatrices qu'avait laissées sa ceinture le long de mon dos.

J'ai frémi.

Léah m'a arrachée à ces souvenirs enchevêtrés en se faufilant à côté de moi, afin de me tendre une poignée de racines et d'herbes pour le traitement de Mère.

« Tiens. Il ne nous reste plus de romarin. »

Une douce chaleur m'a envahie devant le spectacle de sa tête blonde – elle rayonnait, malgré toutes les souffrances qu'une guerre charriait dans son sillage. Elle était enjouée, drôle, audacieuse.

« Quoi ? » m'a-t-elle demandé, les yeux plissés.

J'ai réprimé un sourire. « Rien. » Elle commençait tout juste à se considérer comme une adulte et ne tolérait plus d'être traitée comme une enfant. Les regards d'adoration que lui lançait sa grande sœur n'étaient à l'évidence plus autorisés. Elle appréciait encore moins que je m'efforce de la protéger.

J'ai dégluti tant bien que mal, avant de jeter les herbes dans la marmite qui bouillonnait au-dessus de l'âtre.

Des rumeurs circulaient depuis peu dans les tavernes, les écoles et sur les marchés. Tous les hommes étaient partis à présent – Reytre et Halden avaient probablement donné leur vie – et nous continuions à perdre face au maléfique royaume du Nord.

Les femmes allaient devoir prendre le relais.

Le problème n'était pas qu'il nous soit impossible de faire les mêmes choses que les hommes. J'avais entendu dire que l'armée du Royaume d'Onyx regorgeait de femmes aussi fortes qu'impitoyables, qui combattaient aux côtés de soldats masculins. Mais moi, j'en étais tout simplement incapable. Incapable de prendre la vie de quiconque pour mon royaume, de me battre pour lui. La simple idée de quitter Foirebourg avait pour effet de hérisser les poils de ma

nuque.

C'était Léah qui m'inquiétait. Elle était par trop intrépide.

Sa jeunesse lui faisait croire qu'elle était invincible, et sa soif d'attention la rendait bruyante, aventureuse – et si brave qu'elle en devenait téméraire. Imaginer ses boucles dorées tressauter sur la ligne de front me tordait l'estomac.

Comme si cela ne suffisait pas, notre double départ au combat aurait pour conséquence de laisser Mère complètement seule. Trop vieille et trop fragile pour se battre, elle ne risquait guère d'être appelée sous les drapeaux, mais ça ne la rendrait pas pour autant capable de s'occuper d'elle-même. Une fois ses trois enfants loin de Foirebourg, elle ne tiendrait pas une semaine.

Comment, dès lors, étais-je censée protéger qui que ce soit ?

« Tu ne pourrais pas te tromper davantage à propos de Jace, m'a lancé Léah tout en pointant – avec une fausse assurance – une fourchette dans ma direction. Je n'ai jamais eu le moindre coup de cœur de toute ma vie. Et surtout pas pour lui.

— D'accord », ai-je répliqué, sans cesser de fouiller un placard en quête de carottes. Je me demandais si Léah avait fait exprès de me distraire – si elle voyait à quel point je m'inquiétais.

« Honnêtement, je me fiche de ce que tu penses. » Sitôt installée à la table, elle avait ramené ses jambes sous son corps. « Regarde tes propres goûts ! Tu es amoureuse de Halden Champbrun. » Elle m'a gratifiée d'une grimace de dégoût.

Mon pouls s'est accéléré à son nom – soudain me revenaient à l'esprit la date du jour, et l'anxiété qui m'avait envahie le matin même. D'un signe de tête, j'ai repoussé l'accusation de Léah. « Je ne suis pas amoureuse de lui ! J'apprécie sa personne, voilà tout. En réalité, nous sommes simplement amis.

— Mouais, bien sûr », a-t-elle ironisé, moquant mes propres mots à propos d'elle et Jace.

J'ai mis à cuire les carottes dans une autre casserole en prévision du dîner, à côté du traitement de Mère. Gérer plusieurs tâches en même temps était devenu l'un de mes points forts depuis le départ de Reytre. J'ai ouvert la fenêtre située au-dessus de l'âtre, histoire de laisser s'échapper à l'extérieur une partie de la chaleur produite

par les deux casseroles. La fraîche brise du soir s'est ruée sur mon visage couvert de sueur.

« C'est quoi le problème avec Halden, au demeurant ? me suis-je enquise, ma curiosité piquée.

— Oh mais il n'y en a aucun, vraiment. Il était juste ennuyeux. Et maniaque. Et pas du tout ridicule.

— Arrête de dire "était", ai-je répliqué, avec davantage de mordant qu'escompté. Il va bien. Et Reytre aussi. »

Ce n'était pas un mensonge. Simplement cette propension à positiver, qui à l'occasion frisait le déni. Léah s'est levée pour mettre la table, récupérant les tasses dépareillées dans lesquelles on allait verser notre cidre.

« Et Halden, il est ridicule, intéressant… et maniaque, ai-je concédé. Je veux bien t'accorder ça. Il est du genre un peu tendu. »

Léah a souri, parfaitement consciente de m'avoir eue sur ce coup-là.

J'ai considéré ma sœur. Elle avait tellement grandi en si peu de temps que je ne savais plus très bien de quelles informations je la protégeais encore.

« D'accord, ai-je admis tout en remuant simultanément les deux casseroles. On se… fréquentait. »

Léah a haussé les sourcils de manière suggestive.

« Mais sincèrement, ce n'était pas de l'"amour" à proprement parler. Par les Pierres.

— Pourquoi ? Parce que tu savais qu'il allait devoir partir ? »

Tout en regardant les modestes flammes vaciller dans l'âtre, j'ai sérieusement réfléchi à sa question.

La première chose – un peu superficielle, certes – qui me venait à l'esprit quand j'entendais son prénom, c'étaient ses cheveux. Parfois, surtout au clair de lune, ses boucles blondes pâlissaient tellement qu'elles donnaient presque l'impression de luire. Il s'agissait d'ailleurs du premier truc qui m'avait attirée chez lui – c'était le seul garçon de notre ville à avoir les cheveux clairs. Ambre

produisait essentiellement des bruns chocolat comme moi, ou des blonds foncés dans le genre de Léah et de Reytre.

J'avais craqué pour ces cheveux blond platine à l'âge résolu de sept ans. Reytre et lui étaient devenus inséparables à peu près à cette époque. Convaincue que j'allais l'épouser, je ne voyais aucun inconvénient à les accompagner dans toutes leurs aventures, à m'érafler les genoux en jouant avec eux. Halden avait un sourire qui me rassurait, un sourire que j'aurais suivi n'importe où. Je ne l'avais vu disparaître qu'à une seule occasion : quand la nouvelle de la conscription était parvenue à Foirebourg.

Cette fois-là, et le jour où il avait découvert mes cicatrices.

Mais si j'étais éprise de Halden depuis toute petite, pourquoi n'avais-je pas eu l'impression d'éprouver de l'amour lorsqu'il avait enfin vu en moi ce que moi je voyais en lui depuis si longtemps ?

Je n'avais pas de bonne réponse, en tout cas aucune susceptible de satisfaire une enfant de dix ans. Aurais-je refusé de l'aimer parce que je n'avais jamais vu l'amour bien tourner pour qui que ce soit, notamment notre mère ? Ou parce qu'il m'était arrivé de lui demander ce que lui inspirait l'expansion d'Onyx au-delà de ses terres déjà immenses, et que – pour une raison que je ne parvenais pas à cerner – ses réponses dédaigneuses me hérissaient le poil ? Peut-être que la raison était bien pire. Celle que j'espérais erronée mais que je craignais le plus étant que je n'étais pas capable d'éprouver un tel sentiment.

Personne ne méritait davantage mon amour que Halden. Et Mère, Reytre – ou même Powell : jamais ils n'auraient souhaité me voir fréquenter quelqu'un d'autre.

« Je n'en sais rien, Léah. »

Me reconcentrant sur la préparation du dîner, j'ai entrepris de couper en silence des légumes. Comprenant que j'en avais terminé avec cet interrogatoire en règle, Léah s'est remise à sa tâche – à savoir mettre la table. Quand le traitement de Mère a eu fini de bouillir, je l'ai posé sur le plan de travail pour le laisser infuser. Une fois la concoction bien refroidie, j'en remplirais comme d'habitude une nouvelle fiole et rangerait celle-ci dans la pochette posée près du placard.

Peut-être que je pouvais y arriver – à prendre soin d'elles toute seule.

L'arôme appétissant des légumes mijotés, mêlé aux notes médicinales du traitement de Mère, flottait dans la maison. C'était une odeur familière. Agréable. Ambre était entourée de montagnes ; la vallée dans laquelle nous étions nichés connaissait donc toujours des matins glaciaux, des journées fraîches et des nuits froides. Les arbres perdaient leurs feuilles brunes tout au long de l'année. Le dîner était perpétuellement composé de maïs, de courge, de citrouille et de carottes. Même les hivers les plus rudes n'apportaient que de la pluie et des branches dénudées, et l'été le plus chaud dont je me souvenais n'avait compté que deux arbres verts. Pour l'essentiel, c'étaient le marron et le vent qui régnaient ici à longueur d'année.

Et au bout de vingt desdites années, il y avait des jours où j'avais l'impression d'avoir mangé suffisamment de maïs et de courge pour toute une existence. J'essayais d'imaginer ma vie remplie d'autres saveurs, d'autres paysages, d'autres gens… Mais j'avais vu si peu de chose que mes fantasmes demeuraient flous, vagues – une constellation chaotique d'ouvrages lus et d'histoires entendues au fil des ans.

« Ça sent divinement bon, ici. »

J'ai aussitôt tourné sur moi-même, pour voir ma mère entrer en clopinant. Plutôt mal en point ce jour-là, elle avait attaché ses cheveux en une tresse humide qui dissimulait sa nuque. Elle n'avait que quarante ans, mais son corps maigre et ses joues cireuses la vieillissaient.

« Attends, laisse-moi t'aider », lui ai-je dit en m'approchant d'elle.

Léah s'est empressée d'abandonner la table – y laissant une bougie pas encore allumée – pour venir également lui prêter main-forte.

« Je vais bien, je vous assure. » Elle a accompagné ces mots d'un petit gloussement. Mais nous n'étions pas dupes. À ce stade, tout cela était devenu une danse bien chorégraphiée.

« Roses et épines ? » nous a-t-elle lancé une fois installée à table.

Ma douce mère qui, malgré la fatigue chronique, la douleur et la souffrance, s'intéressait toujours sincèrement à ce qu'on faisait de nos journées. Et dont l'amour des fleurs s'était fait une place dans notre routine du soir.

J'avais presque un an quand nous étions arrivées toutes les deux à Foirebourg. Je n'avais jamais connu mon père, mais Powell était prêt à l'épouser et à me considérer comme sa propre fille. Reytre était né moins d'un an plus tard, et Léah sept ans après. Dans une ville aussi traditionnelle que la nôtre, il était rare de croiser une mère de trois enfants, dont l'un n'avait pas le même géniteur que les autres. Mais jamais elle ne laissait des paroles désobligeantes obscurcir le rayon de soleil qu'elle s'obstinait à être chaque jour. Elle avait travaillé sans relâche sa vie durant pour nous garantir un toit, pour emplir nos ventres et nous donner quotidiennement davantage de rires et d'amour que n'en reçoivent la plupart des enfants dans toute une existence.

« Ma rose, ai-je commencé, c'est d'avoir sauvé le doigt de M. Dolle de l'amputation. » Léah a mimé un haut-le-cœur. J'ai préféré ne pas évoquer mon épine. Si elles ne s'en étaient pas encore rendu compte toutes seules, je n'allais pas être celle qui leur rappellerait qu'en un an notre frère ne nous avait pas écrit une seule lettre.

« La mienne, c'est quand Jace m'a dit que…

— Jace est le garçon que Léah trouve mignon », l'ai-je interrompue, avant d'adresser à ma mère un hochement de tête de conspiratrice. Elle y a répondu par un clin d'œil théâtral, ce qui nous a valu un regard courroucé de la part de Léah.

« Sa cousine est estafette dans l'armée – elle transmet les plans du roi Gareth directement à ses généraux, là où même les corbeaux ne peuvent pas aller, a expliqué Léah. Elle lui a dit qu'elle avait vu un homme avec des ailes dans la capitale d'Onyx. » Ses yeux bleu mer se sont écarquillés.

Je me suis tournée vers ma mère pour voir si elle trouvait cela aussi inepte que moi, mais elle s'est bornée à gratifier Léah d'un petit signe de tête affable. J'ai essayé de faire de même. On se moquait bien assez d'elle comme ça.

« Comme c'est étrange. Est-ce que tu le crois ? » lui a demandé Mère, la tête pensivement posée sur la main.

Léah y a réfléchi pendant que je dégustais mon ragoût.

« Non, a-t-elle fini par lui répondre. Des Fae encore vivants, j'imagine que c'est possible, mais je pense que c'était plutôt un genre de sorcellerie. Pas vrai ?

— Certainement », ai-je admis, même si je n'étais pas dupe. Cela faisait des années que la race des Fae s'était complètement éteinte – pour peu qu'ils aient jamais existé. Mais je n'avais pas envie de faire éclater sa bulle imaginative.

Je lui ai souri. « Maintenant je comprends pourquoi tu es à ce point amoureuse de Jace. Dans le genre bien informé, il se pose là. »

Ma mère a réprimé un rictus. Au temps pour la pédale douce sur les moqueries. La force de l'habitude.

Sourcils froncés, Léah s'est lancée dans une tirade d'anthologie. En résumé : bien sûr que non, ce garçon ne lui inspirait absolument aucun sentiment d'ordre romantique. J'ai souri de toutes mes dents, ne connaissant que trop bien cette rengaine.

Des histoires comparables à celle de la cousine de Jace n'arrêtaient pas de circuler. Surtout en lien avec Cimesaule, la mystérieuse capitale d'Onyx. La veille de son départ, Halden m'avait dit qu'à en croire la rumeur, elle grouillait de toutes sortes de créatures monstrueuses : des dragons, des gobelins, des ogres – je voyais bien qu'il essayait de me flanquer la trouille, dans l'espoir que je me blottisse dans ses bras rassurants et le laisse me protéger des horreurs, quelles qu'elles soient, qui vivaient au-delà des frontières de notre royaume.

Sauf que cela ne m'avait pas du tout effrayée. Je savais comment ces histoires évoluaient. À force de réécritures et d'adaptations, des hommes se voyaient progressivement transformés en bêtes horribles, dotées de pouvoirs extraordinaires et capables d'infliger d'indicibles tourments. En réalité ce n'étaient que… des hommes. Malfaisants, assoiffés de pouvoir, corrompus, débauchés, mais qui n'en restaient pas moins des hommes. Rien de plus, rien de moins, et nullement pires que celui qui avait vécu dans ma propre demeure. De son vivant, mon beau-père faisait preuve de davantage de brutalité et de cruauté que n'importe quel monstre de conte de fées.

J'ignorais si ce fait aurait inspiré à Halden davantage ou moins de peur le jour où Reytre et lui avaient été envoyés guerroyer. À titre personnel, cette pensée ne m'aiderait nullement si Léah et moi étions forcées de prendre à notre tour part aux combats.

En vérité, notre roi Gareth faisait de son mieux, mais Onyx disposait d'une armée bien supérieure, d'armes plus efficaces,

d'alliés plus puissants et, à n'en pas douter, d'innombrables avantages supplémentaires dont j'ignorais tout. Onyx ne gagnait pas cette guerre grâce à quelque mal indicible qui aurait hanté la nuit.

Le soupir de ma mère m'a tirée du domaine des malfaisantes créatures ailées pour me ramener à la chaleur de notre cuisine en bois. Les dernières lueurs du jour désertaient peu à peu la pièce, laissant les flammes dansantes de l'âtre plonger dans l'ombre son visage blafard.

« Ma rose à moi, c'est ce ragoût, et mes deux magnifiques filles assises devant moi. Mon Arwen si gentille, si responsable. » Elle s'est tournée vers Léah. « Ma Léah si audacieuse, si courageuse. »

De la glace s'est mise à parcourir mes veines. Je savais ce qui allait suivre.

« Et mon épine, c'est mon fils – qui me manque tellement, tellement fort. Mais ça fait un an que nous n'avons pas eu de nouvelles de lui. Je pense… » Un soupir, encore. « Je pense qu'il est temps pour nous d'accepter qu'il…

— Va bien, l'ai-je interrompue. Reytre va bien. Je n'imagine même pas à quel point ça doit être difficile d'envoyer une lettre dans de telles circonstances.

— Arwen… », a commencé ma mère, d'une voix chaude et réconfortante dont la douceur me donnait la chair de poule.

Je me suis empressée de lui couper la parole : « Tu t'imagines, toi, essayer de faire parvenir une lettre à une petite ville comme la nôtre depuis une jungle ? Ou, ou… une forêt ? Depuis la pleine mer ? Qui sait où il se trouve ? » Mon timbre s'était teinté d'une touche d'hystérie.

« Moi aussi ça me rend très triste, Arwen. » La petite voix de Léah était encore plus difficile à supporter. « Mais peut-être que Mère a raison.

— C'est sain d'en parler, a ajouté Mère en prenant ma main dans la sienne. De nous rappeler à quel point il nous manque. Ça va être tellement difficile de continuer sans lui. »

Je me suis mordu la lèvre ; leurs visages sérieux me fendaient le cœur. Je savais qu'elles avaient raison. Mais le dire à voix haute…

Aussi apaisant que soit son contact, j'ai retiré ma main et me suis tournée vers la fenêtre, les yeux fermés pour profiter pleinement de la brise fraîche du soir qui me caressait le visage.

L'air du crépuscule a empli mes poumons.

Je ne pouvais pas être celle qui leur rendait la situation plus difficile encore.

Refermant mes doigts sur mon bol pour les empêcher de trembler, j'ai fait volte-face afin d'embrasser du regard la seule famille qui me restait.

« Vous avez raison. Il est peu probable qu'il soit… »

La porte d'entrée venait de claquer violemment – un bruit tellement assourdissant que j'en ai lâché mon bol, qui est allé se briser par terre. Une matière orange vif a giclé partout, comme du sang frais. Je me suis retournée, pour voir la bouche de ma mère béer : elle aussi était sous le choc. Devant nous, la respiration lourde, le visage ensanglanté, appuyé contre le cadre de la porte pour soutenir un bras bien mal en point, se trouvait mon frère Reytre.

2

TM

L'espace d'un instant, nous sommes restés immobiles. Et puis tout le monde s'est mis à bouger en même temps.

Je me suis levée d'un bond, la gorge serrée, le bruit de mon pouls me vrillant les oreilles. La souffrance de Reytre se lisait sur chaque trait de son visage ; ma mère s'est littéralement jetée sur lui, les larmes aux yeux. Léah s'est ruée sur la porte pour la refermer derrière nous pendant que je les aidais tous les deux à rejoindre la table.

Un soulagement aussi profond qu'accablant me parcourait le corps. Je parvenais tout juste à rester debout face à un tel assaut d'émotions.

Il était vivant.

J'engloutissais de grandes bouffées d'air tout en considérant mon frère. Ses cheveux couleur sable, coupés court ; ses yeux bleus aussi brillants que des étoiles ; son corps filiforme. Il avait l'air tellement incongru dans notre petite maison, en cet instant – trop sale, trop maigre.

Léah a écarté nos bols avant de grimper en hâte sur la table, pour s'asseoir juste en face de son frère. Les yeux de Reytre scintillaient de joie, mais aussi d'autre chose. Quelque chose de plus sombre.

J'ai attendu que le choc se dissipe, mais mon cœur a continué de battre tellement vite que ma cage thoracique me donnait l'impression de vibrer.

« C'est fou ce que tu as grandi ! » a lancé Reytre à Léah, sans cesser d'appuyer une main sur son bras blessé.

Des bandages. Il avait besoin de bandages.

J'ai passé en revue nos tiroirs jusqu'à ce que je finisse par en dénicher, pour ensuite attraper une couverture et rapporter de l'eau

à mon frère.

« Tiens. » Je l'ai enveloppé dans la couverture, avant de déposer un baiser sur son crâne – le tout en prenant soin de ne pas toucher son épaule.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Pourquoi tu reviens déjà ? lui a demandé Léah d'une voix paniquée. Qu'est-ce qu'il a, Arwen ? Qu'est-ce qui se passe? Mère ? »

Celle-ci ne disait rien ; des larmes coulaient le long de ses joues. Reytre a pris sa main dans la sienne.

Mais Léah avait raison. Aussi réjouissant que soit son retour parmi nous, quelque chose n'allait pas. Qu'il soit ici sans bataillon, sans cortège, alors même que la guerre était loin d'avoir pris fin…

Avec une plaie ouverte.

Il avait dû déserter.

« Calme-toi, a fini par répliquer Reytre. Et parle moins fort.

— Léah n'a pas tort, me suis-je forcée à articuler. Comment as-tu fait pour revenir ici ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Comme il ne semblait pas vouloir me répondre, j'ai arraché de sa tunique une bande de tissu tachée de sang et m'en suis servie pour garrotter sa blessure au bras. C'était une entaille aussi profonde qu'irrégulière – un flot cramoisi ne cessait de s'en écouler. Dès que mes mains ont touché sa peau, un picotement familier a envahi mes paumes, et, sous mes yeux, la chair déchirée a commencé à se régénérer.

Fermer la plaie nous a aidés tous les deux. Ça a ralenti mon rythme cardiaque, ce qui a eu pour effet de me calmer. Après avoir enroulé des bandages autour de son bras, je me suis employée à essayer de remettre en place son épaule déboîtée.

Reytre a grimacé, les yeux fermés. « Je vais bien. J'ai retrouvé ma famille. C'est tout ce qui compte. »

Il s'est penché pour embrasser Léah et notre mère sur le front. Au moins ma sœur a-t-elle trouvé en elle les ressources nécessaires pour feindre le dégoût et s'essuyer le visage.

Mère tenait la main valide de son fils dans la sienne, mais ses articulations avaient blanchi tant elle la serrait fort.

Je commençais quant à moi à perdre patience. « Rey, ce n'est pas tout ce qui compte. Où sont les autres soldats ? Et pourquoi est-ce que tu saignes ? »

Reytre a dégluti bruyamment, ses yeux rivés aux miens.

« Il y a quelques semaines, a-t-il commencé tout bas, notre convoi est tombé sur un bataillon onyxien en terre d'Ambre. Voyant qu'a priori ils avaient perdu pas mal d'hommes, on s'attendait à remporter une victoire facile. On s'est approchés prudemment de leur campement, mais… » Une pause, après quoi il a repris d'une voix rauque : « C'était un piège. Ils savaient qu'on arrivait. Tous mes amis ont été tués, et j'en ai réchappé de justesse. »

Une idée horrible m'a alors traversé l'esprit – ça me rendait presque malade d'avoir mis autant de temps à y penser.

« Halden ? » lui ai-je demandé, presque dans un murmure. Mon estomac s'était transformé en plomb.

« Non ! Non, Arwen. » Il y avait de la douleur dans ses yeux. « Il n'était pas dans notre convoi. Je… En toute franchise, ça fait des mois que je ne l'ai pas vu et que je n'ai plus la moindre nouvelle de lui. » Reytre a baissé les yeux, sourcils froncés. « Je ne pensais pas m'en sortir vivant… » D'un dernier geste brusque, j'ai remis son épaule en place.

« La vache !! Merde ! a-t-il glapi en attrapant son articulation.

— Surveille ton langage », a dit maman par habitude – en réalité, elle était encore trop choquée pour être véritablement en colère.

Reytre a lentement fait tourner son bras, histoire de le tester. Appréciant la sensation d'une épaule à nouveau fonctionnelle, il s'est levé, grand et dégingandé dans notre petite demeure, pour ensuite se mettre à faire les cent pas devant nous. Je me suis affalée dans un fauteuil, un peu affaiblie.

« Je me suis caché derrière un chêne. Je croyais que c'étaient là les tout derniers instants de mon existence, qu'à tout moment ils allaient me tomber dessus et m'arracher les membres. J'avais perdu mes hommes, j'étais blessé. C'en était fini de moi… et puis je me suis rendu compte que, pendant que je chantais mon chant du

cygne, toute la troupe de soldats onyxiens était partie. Ils ne m'avaient même pas vu. »

Je l'ai étudié attentivement. Il y avait trop de jubilation dans ses yeux. Pas seulement la joie que lui procurait le fait d'être rentré chez lui, mais quelque chose d'autre. Un mauvais pressentiment s'est frayé un chemin jusqu'à mon estomac.

« J'ai donc commencé à reculer, et j'ai littéralement basculé sur un sac de pièces plus gros que ma tête. Des pièces onyxiennes. » Il a marqué une pause pour nous regarder, mais tout le monde retenait son souffle. Mon frère si audacieux, si téméraire…

Je priais pour qu'il n'ait pas fait ce que je craignais.

« Ils avaient dû le perdre après le combat. Aussi m'en suis-je emparé, avant de revenir ici sans jamais m'arrêter de courir. Depuis un jour et demi je n'ai pas fait la moindre pause. »

Foutues Pierres.

« Reytre, ai-je murmuré, tu n'as pas… » Les flammes de l'âtre, guère plus que des braises désormais, enveloppaient la pièce d'ombres dansantes.

« Le roi va te faire tuer, a chuchoté ma mère. Pour avoir abandonné ton bataillon.

— Ma foi, peu importe.

— Et pourquoi donc ? » Des mots que j'avais eu le plus grand mal à articuler.

Il a lâché un soupir. « Je ne me trouvais plus qu'à quelques heures de Foirebourg quand j'ai attiré l'attention d'un autre groupe de soldats onyxiens. Ils ont dû apercevoir leurs couleurs, ou me trouver suspect – un truc dans le genre. Toujours est-il qu'ils m'ont suivi. Et que…

— Tu les as ramenés ici, jusqu'à nous ? s'est enquise Léah, dont la voix avait gagné une octave.

— Chut, a-t-il murmuré. Je vous ai demandé de parler moins fort, tu te souviens ? Ils ne nous trouveront pas si vous faites ce que je vous demande – et vite. »

J'ai tournoyé sur moi-même pour regarder dehors par la fenêtre. Je n'étais même pas sûre de savoir qui – ou quoi – je cherchais. « Pourquoi ? lui ai-je demandé. Où est-ce qu'on sera ? »

Les yeux de Reytre se sont illuminés. « Dans une ville quelconque du Royaume du Grenat. »

Je me suis enfoncée plus profondément dans le fauteuil. J'avais le cœur au bord des lèvres.

Reytre devait avoir remarqué nos expressions horrifiées, car il s'est laissé choir sur son siège avant de poursuivre, plus gravement : « J'ai vu ce qui se passe là-bas. C'est pire que ce qu'on pensait. Notre royaume est en train de s'effondrer à cause de ce conflit. Nous n'allons pas l'emporter. » Sa mâchoire s'est contractée, et il a pris une longue inspiration. « Les rumeurs disent vrai. Nous sommes en infériorité numérique – et pas qu'un peu. Les femmes seront les prochaines à être enrôlées, et bientôt. Arwen… toi et Léah… vous ne serez plus en mesure d'y échapper. » Il s'est tourné vers notre mère pour lui reprendre la main. « Et toi, M'man, tu te retrouveras toute seule ici. Je n'ose même pas imaginer à quoi Foirebourg ressemblera à ce moment-là. Entre les émeutiers et ta santé… » Sa voix s'est éteinte, et il m'a dévisagée. Je savais ce qu'il sous-entendait par là.

J'ai ravalé la bile qui prenait d'assaut ma gorge.

« Le Grenat se trouve assez loin pour être à l'écart des combats, et assez proche pour qu'on puisse s'y rendre en bateau. On va pouvoir y commencer une nouvelle vie. » Il a regardé notre mère avec insistance, puis Léah, puis moi. « Ensemble, à l'abri d'une guerre qui ne va faire qu'empirer.

— Sauf que nous n'avons pas de bateau. » La voix hésitante de Mère n'a pas manqué de me surprendre. Personnellement, j'aurais opté pour : *Tu as complètement perdu la tête !*

« Il y a là assez de pièces onyxiennes pour nous payer une traversée à tous les quatre, dès ce soir. Il faut qu'on parte immédiatement pour le port. Le Grenat ne se trouve qu'à quelques jours de voyage. Mais M'man, il faut qu'on agisse rapidement.

— Pourquoi ? a murmuré Léah.

— Parce que les soldats d'Onyx ne vont pas tarder à arriver. Nous ne sommes plus en sécurité ici. »

Un lourd silence s'est alors abattu sur la pièce – seul parvenait à nos oreilles, par la fenêtre ouverte derrière moi, le bruissement du vent dans les branches des arbres. Je n'arrivais même pas à regarder ma mère, ou Léah ; mes pensées tourbillonnaient autant que mon estomac.

Nos options étaient assez claires : rester sur place et regarder Reytre se faire rouer de coups – et tuer – dans notre propre demeure par des soldats courroucés, qui nous régleraient sans doute notre compte ensuite, ou bien emballer tout ce que nous possédions et prendre la mer pour une terre inconnue, où il nous faudrait tout recommencer. Dans les deux cas, rien ne garantirait notre sécurité, ni même notre survie.

Mais l'espoir était une chose complexe.

La simple possibilité que nos existences puissent prendre davantage d'ampleur qu'ici, à Foirebourg – que Léah et moi puissions éviter l'enrôlement, continuer à prendre soin de Mère, peut-être même lui fournir davantage d'aide, de meilleurs médicaments –, a suffi à me convaincre de me remettre debout.

Je n'avais pas envie de quitter Foirebourg. Le monde qui s'étendait au-delà de cette ville était si inconnu… si vaste.

Mais je ne pouvais pas non plus les laisser percevoir la terreur qui me vrillait les entrailles.

C'était tout ce à quoi j'aspirais : prendre soin d'eux. Être assez forte pour les protéger. Jamais je n'aurais de meilleure occasion d'y parvenir.

« Il faut qu'on parte. »

Tous trois m'ont regardée en arborant la même expression de surprise – à croire qu'il s'agissait d'un genre de chorégraphie.

Reytre a été le premier à reprendre contenance. « Merci, Arwen. » Après quoi il s'est tourné vers Léah et Mère. « Elle a raison, et on doit partir sur-le-champ.

— Tu es sûr ? lui a demandé Mère, d'une voix qui se résumait peu ou prou à un murmure.

— Oui », ai-je répondu pour lui, avec une assurance feinte.

Il n'en a pas fallu plus pour que Mère et Léah se mettent à jeter au hasard tuniques et livres dans des boîtes deux fois trop petites. Reytre a suivi le mouvement, son bras blessé l'empêchant à peine d'attraper tout ce qui lui tombait sous la main.

C'était un luxe, me disais-je. Une bénédiction. Si tous ceux qui vivaient encore à Foirebourg avaient pu se payer pareil voyage – pour peu qu'ils aient quelque part où aller –, ils seraient partis depuis bien longtemps.

Je me suis précipitée dehors pour récupérer un peu de nourriture dans notre petit jardin en prévision de notre périple et faire mes adieux à nos animaux. Léah, qui m'avait devancée, était en larmes tout contre notre vache, Clochette, et notre cheval, Sabot – des noms qu'elle avait choisis à l'âge de trois ans. Elle était incroyablement proche d'eux, les nourrissait chaque matin et chaque soir. Clochette, en particulier, partageait avec ma sœur un lien qu'on ne pouvait imaginer briser, pas même si la faim menaçait notre existence.

Les sanglots étouffés de Léah résonnaient d'un bout à l'autre de l'enclos, et mon cœur commençait vraiment à se serrer douloureusement. J'ai même senti un poids surprenant dans ma propre poitrine quand je me suis approchée de la vache mouchetée et du cheval caramel : ces deux animaux aimants étaient pour moi aussi une présence si loyale que, soudain, je ne concevais pas de me réveiller le lendemain – et les jours d'après – sans eux. Je me suis lovée contre eux, collant ma joue à la leur, sentant sur mon visage leur souffle chaud qui contrastait avec la fraîcheur de l'air nocturne.

« Il faut qu'on y aille, ai-je lancé à Léah en m'arrachant à la chaleur du dos de Sabot. Va récupérer la pochette contenant le traitement de Mère. Moi je vais attacher les animaux. Nora s'occupera d'eux, promis. »

Ma sœur a hoché la tête, puis s'est essuyé le nez d'une manche en coton pâle.

J'ai songé à Nora. Mon absence lui pèserait-elle à l'infirmerie ? C'était une femme acariâtre, mais elle allait me manquer. D'une certaine manière, elle était ma seule amie.

Des larmes me sont montées aux yeux – pour mes animaux, mon travail, l'existence humble que j'avais vécue ici, à Foirebourg. Malgré tous mes fantasmes frivoles d'expériences inédites,

maintenant que j'avais une chance de passer à autre chose, c'était la peur qui dominait.

Un nouvel accès de tristesse m'a envahie quand j'ai pris conscience que je ne reverrais sans doute jamais Halden non plus. Si d'aventure il parvenait à revenir sain et sauf, comment nous retrouverait-il au Royaume du Grenat ?

Je ne pouvais même pas lui laisser de message pour l'informer de notre décision car les soldats onyxiens risquaient de le trouver.

Jamais je ne découvrirais ce qui aurait pu se passer entre nous – aurais-je fini par l'aimer ? Cette pensée m'a brisé le cœur une fois de plus. J'étais tellement contente que Reytre soit de retour, et en vie, mais de là à m'imaginer que cela m'imposerait autant d'adieux ce soir…

Je n'avais pas envie de partir. C'était plus fort que moi – cela faisait trop de changements.

Alors que nous sortions l'un après l'autre, j'ai jeté un ultime regard sur l'intérieur de notre maison – pour la trouver affreusement vide. C'était fou de penser qu'à peine deux heures plus tôt, nous étions en train de préparer du ragoût pour le dîner, comme chaque soir. À présent nous prenions la fuite, pour tenter de rejoindre un royaume étranger.

J'ai refermé la porte derrière moi – Léah aidait déjà Mère à avancer sur le chemin de terre. Il fallait traverser toute la ville afin d'atteindre les quais, ce qui pour elle n'allait pas être une partie de plaisir. Nous les suivions de près, Reytre et moi. Mon frère boitait encore, mais je le connaissais suffisamment bien pour savoir qu'il refuserait toute aide de ma part.

« Je n'arrive pas à y croire, ai-je murmuré.

— Je sais. » Il a lancé un regard derrière nous. J'ai fait de même, mon cœur tourbillonnant dans ma poitrine. Mais il n'y avait personne.

Un magnifique coucher de soleil illuminait les montagnes, surmontées d'un ciel rose et violet parsemé de nuages. Par-dessus le bruissement des arbres nous parvenaient les hululements d'un hibou.

« Je veux dire, ai-je repris, tu es parti à la guerre pendant presque

deux ans. J'ai vraiment cru que tu étais mort. Et voilà que tu reviens à la maison, tombant en morceaux comme une poupée cassée, avec suffisamment de richesses volées pour commencer une nouvelle vie dans un nouveau royaume. Qui es-tu ? Un héros de conte folklorique ?

— Arwen. » Il s'est immobilisé pour se tourner face à moi. « Je sais que tu es terrifiée. » J'ai mollement tenté de protester, mais il a poursuivi : « Moi aussi, je suis mort de peur. Mais j'ai vu une occasion, et je l'ai saisie. Je n'ai aucune envie de passer le reste de mon existence à me battre pour le Royaume d'Ambre, pas plus que tu ne souhaites passer le reste de la tienne à vivre ici. Ça pourrait tout changer pour nous. M'man aurait enfin une chance de guérir. Et Léah d'avoir une meilleure enfance. C'est la bonne chose à faire. » Il a pris ma main dans la sienne, l'a serrée. « Je suis là pour prendre soin de nous, désormais. Tu n'as pas à t'inquiéter. »

J'ai hoché la tête, prenant néanmoins conscience du peu que mon propre frère savait à mon propos. J'aurais volontiers passé le reste de mes jours ici. Bon, « volontiers » n'était peut-être pas le mot – mais au moins n'aurais-je pas eu à risquer ainsi ma vie.

Nous avons continué à marcher, la lumière du soleil couchant qui s'estompait derrière les montagnes nous baignant de bleus poussiéreux. Des ombres s'étendaient sur le chemin de terre ; je sursautais à chaque bruit, à chaque impression de mouvement dans mon dos, mais il n'y avait jamais personne quand je me retournais.

J'étais en train de scruter des buissons, en quête de ce qui produisait – j'en avais la certitude – des bruits de pas, quand Léah s'est figée. Pour ensuite se tourner vers nous, l'air plus que préoccupée.

« Qu'est-ce qui se passe ? ai-je haleté, tout en la protégeant de mon corps.

— Oh non, la pochette, a-t-elle murmuré, en fouillant frénétiquement son petit sac de toile.

— Quoi ? » Mon cœur avait complètement cessé de battre.

Elle a regardé notre mère. « Les fioles qu'elle contient sont vides. » Les joues striées de larmes, elle a commencé à rebrousser chemin en direction de notre maison. « Son traitement… il faut qu'on y retourne. »

Un violent frisson m'a parcouru l'échine.

Je n'avais pas versé le traitement dans les flacons. Je l'avais laissé à infuser le temps de préparer le dîner, Reytre était arrivé et…

Dans l'agitation du départ, j'avais dit à Léah d'attraper la pochette – mais je ne l'avais jamais remplie.

Mon cœur battait soudain si rapidement que je pouvais l'entendre. « C'est ma faute, ai-je dit dans un souffle. Il faut que je retourne les chercher. Je vais faire vite.

— Non. » Jamais je n'avais entendu ma mère parler d'une voix aussi dure. « Nous prenons déjà suffisamment de risques. Qui sait depuis combien de temps ils suivaient ton frère ? Ça va aller.

— Tu en as besoin, M'man. Et Arwen est rapide. » Reytre s'est tourné vers moi. « Cours vite, sans quoi tu risques de rater le bateau. » Mais je savais ce qu'il sous-entendait par là : je risquais de tomber sur les soldats qui étaient à ses trousses. Léah pleurait pour de bon, à présent, mais elle s'efforçait vaillamment de dissimuler ses sanglots.

« Je serai vite de retour, promis – on se retrouve sur les quais. » Et sans attendre leurs protestations, j'ai filé au pas de course.

Comment avais-je pu être stupide à ce point ?

Après toute la pression que je m'étais imposée pour subvenir aux besoins de ma famille, pour suivre l'exemple de Reytre. Pour ne pas avoir aussi peur.

J'ai remonté en hâte le chemin de terre, passant devant des maisons remplies de familles qui se préparaient pour la nuit – il était l'heure d'éteindre les âtres. La lune s'élevait dans le ciel, à présent ; un bleu nuit remplaçait progressivement la pâle lumière du soir.

Mon erreur avait au moins un bon côté. Retourner à la maison au pas de course me donnait un moment de répit dont j'avais bien besoin. Un sentiment de calme a rincé mon esprit angoissé. Mon cœur battait au rythme de mes pas, désormais. *Bam, bam, bam.* Le temps d'arriver chez nous, je me sentais déjà mieux.

Je me suis cachée un instant derrière un pommier, mais il n'y avait ni soldats, ni chevaux, ni charrettes à proximité de la maison.

Aucun bruit ne me parvenait de l'intérieur, toujours plongé dans l'obscurité.

Tant Clochette que Sabot étaient paisiblement occupés à brouter du foin.

J'ai poussé un soupir ; la sueur commençait à refroidir sur mon visage.

Peut-être que Reytre s'était trompé – peut-être qu'ils ne s'étaient jamais lancés à sa poursuite. Ou, plus vraisemblable encore : ils avaient dû renoncer à traquer un simple voleur.

Tout allait bien se passer – j'en avais la certitude, désormais.

Tant qu'on restait ensemble, on pouvait affronter ce voyage. Même moi, j'en étais capable.

J'ai ouvert doucement notre porte grinçante – pour me retrouver face à onze soldats onyxiens, à peine visibles dans la pénombre, assis autour de la table de la cuisine.

3

TM

« Quelqu'un est parti pour le moins précipitamment. »

La voix rauque m'avait raclé le dos tel un couteau émoussé.

Elle était sortie de la bouche de l'homme menaçant qui se prélassait devant moi, ses bottes boueuses posées sur la table que Reytre avait laborieusement sculptée tant d'étés plus tôt.

Une terreur si écrasante qu'elle m'interdisait toute autre pensée ou presque s'est abattue sur moi. Ma bouche était tellement sèche que je n'arrivais même plus à déglutir. Sans perdre un instant pour évaluer le reste de la scène, j'ai tourné les talons et me suis préparée à courir pour sauver ma peau. Mais un jeune soldat au visage grêlé m'a alors tirée en arrière par les cheveux.

La douleur au niveau de mon cuir chevelu m'a arraché un glapissement.

La porte a claqué derrière moi, et le soldat m'a traînée à l'intérieur. L'odeur métallique du sang s'est infiltrée dans mes narines. D'un regard, j'ai fait le tour de la pièce – dans le coin, un soldat chauve affublé d'un uniforme onyxien mal ajusté, manifestement trop petit pour sa large stature, se vidait de son sang sur notre parquet. Il avait une plaie béante qui lui coupait pratiquement le torse en deux – les deux hommes stoïques qui se tenaient à ses côtés étaient en train de la panser, sans guère de succès, avec des linges. Le massif soldat gémissait de douleur ; malgré ses croyances et ses couleurs, j'ai senti un spasme agiter mes doigts : mon pouvoir manifestait son désir de se rendre utile.

Je me suis efforcée de ne pas réfléchir au genre d'escouade qui, sur le point de perdre un homme, n'en continuait pas moins à entrer par effraction dans des foyers, attrapait des jeunes filles par les cheveux comme si de rien n'était, le tout simplement pour récupérer quelques pièces volées.

Chacun d'eux était vêtu d'une armure de cuir noir, certaines

ornementées de clous en argent. Quelques-uns portaient des casques foncés qui ressemblaient à d'inquiétants crânes évidés et scintillaient à la faible lumière des bougies de la cuisine. D'autres en étaient privés – mais leurs visages froids couverts de sang n'en devenaient que plus effrayants.

Aucun des soldats ne semblait un tant soit peu dérangé par la scène macabre qui se déroulait dans le coin de la pièce. Nullement comparables aux Ambréens, ils faisaient passer nos propres hommes pour de petits garçons – ce que beaucoup étaient, en toute justice. Il s'agissait de guerriers brutaux, menaçants, qui n'avaient jamais été enrôlés pour se battre, mais entraînés à une seule et unique tâche : tuer.

Et comment attendre autre chose de leur part ? La cruauté du malfaisant roi d'Onyx était notoire, et il avait modelé son armée à son image.

« Comment tu t'appelles, gamine ? » m'a demandé le soldat qui avait parlé en premier. C'était l'un de ceux dont l'armure de cuir était ornée de clous en argent. Dépourvu de casque, il avait un visage carré, de petits yeux – et ne semblait pas équipé pour sourire.

J'ai immédiatement compris à quelle catégorie d'hommes ce type appartenait.

Pas à cause de son apparence – plutôt en raison de sa hargne, de sa confiance froide. De la rage qui couvait derrière ses yeux.

J'avais grandi avec un de ses semblables.

Un souffle chevrotant s'est échappé de ma gorge. « Arwen Vallénia. Et vous ? »

Les hommes ont ricané – il sourdait d'eux des vagues de malveillance et de fausse compassion. Sans le vouloir je me suis recroquevillée sur moi-même.

« Tu peux m'appeler lieutenant Bert, m'a-t-il répondu, lèvres retroussées. Comment va ? »

Certains ont ri plus fort, encouragés par leur chef. D'autres ont gardé le silence. Je me suis mordu la langue. Il y avait quelque chose chez eux que je ne parvenais pas à décrire avec des mots. Un genre de puissance, qui émanait directement d'eux. Je me suis mise

à trembler, mes genoux s'entrechoquaient sans le moindre rythme apparent. Pas étonnant que ces monstres aient exterminé si aisément le convoi de Reytre. En mon for intérieur, j'ai remercié les Pierres de lui avoir laissé la vie sauve.

« Je vais abréger tes souffrances – une véritable miséricorde, par rapport à ce que certains de mes camarades seraient prêts à t'infliger. On a suivi un jeune homme jusqu'à cette maison. Il nous a volé un gros sac de pièces, et on aimerait le récupérer. Si tu nous dis où il se trouve, on te tuera rapidement. Ça te semble équitable ? »

J'ai serré les genoux et étouffé un halètement.

« Je ne connais pas l'homme qui vit ici. » J'ai dégluti tant bien que mal, me creusant la tête en quête de la moindre preuve accablante susceptible de me rattacher à cette maison ou à Reytre. « Je voulais simplement leur emprunter du lait. J'ai vu qu'ils avaient une vache. »

La bouche de Bert se résumait à une fine ligne, désormais. Les secondes s'égrenaient – de toute évidence il réfléchissait à la suite à donner à cette… « discussion ». Il savait que je mentais, j'en avais la certitude. J'étais une bien piètre menteuse. Mon cœur virevoltait dans ma poitrine.

Il m'a gratifiée d'un sourire, le regard vide, pour ensuite adresser un signe de tête au type à moitié défiguré qui tenait toujours ma tresse enroulée autour de son poing. « Tue-la, dans ce cas. Elle ne nous sert à rien. »

Son camarade a brièvement hésité, puis s'est décidé à me ramener sans ménagement vers la porte d'entrée.

« Attendez ! » l'ai-je supplié.

Il s'est arrêté net, me toisant de toute sa hauteur. Dans ses yeux noirs il n'y avait rien d'autre que de la glace.

Réfléchir – il me fallait réfléchir très, très vite.

« Votre homme là-bas, ai-je lancé directement à Bert, il va mourir dans les minutes qui viennent s'il ne reçoit pas d'aide. »

Ledit Bert a lâché un gloussement épais. « Qu'est-ce qui te fait croire ça ? Ses intestins qui pendent, peut-être ?

— Je suis guérisseuse, ai-je répondu en rassemblant un courage feint. Ils ont très mal pansé sa plaie. Il va faire une septicémie. » C'était la vérité. Le malheureux était en train de convulser ; les rivières de sang qui s'écoulaient de son abdomen imbibaient le bois de ma demeure.

Bert a secoué la tête. « Je doute fort qu'il puisse être sauvé, même par des gens comme toi. »

Sauf qu'il avait tort.

« Laissez-moi le soigner en échange de ma vie. »

Bert s'est mordillé l'intérieur de la joue. J'ai alors adressé une prière silencieuse aux Pierres : *Faites que cet homme aux portes de la mort ait un minimum de valeur*.

Plusieurs minutes se sont écoulées.

Chacune aussi longue qu'une vie entière.

« Tout le monde dehors », a fini par aboyer Bert à l'attention du reste des hommes.

J'ai laissé échapper une expiration interminable, et senti le soldat desserrer sa prise sur mes cheveux. Je me suis frotté l'arrière du crâne – sans doute meurtri, vu à quel point il était douloureux. Mais c'était le cadet de mes soucis.

Les soldats sont sortis d'un pas lourd, l'un après l'autre. Même les deux qui s'occupaient du blessé ont suivi le mouvement sans poser de questions, le visage inexpressif – nous laissant seuls, Bert, moi-même et le patient allongé par terre. Le lieutenant a retiré ses pieds de la table et s'est levé, en poussant un grand soupir. Il a fait craquer sa nuque, apparemment épuisé par la tournure des événements, puis d'un signe de la tête m'a indiqué le mourant.

Les jambes aussi lourdes que du plomb, je suis allée m'agenouiller auprès de lui. L'odeur du traitement de ma mère – qui continuait à infuser non loin de là – m'a envahi les narines. Bert est venu s'incliner juste à côté de moi.

« Ça aurait vraiment été dommage, tout de même », a-t-il ironisé, plus près de mon visage que je ne l'aurais souhaité. « Une fille si douce, si gentille. Morte si vite. Sans laisser à quiconque le temps d'en profiter comme il se doit. » Il puait la bière ; j'ai eu un

mouvement de recul, à la grande satisfaction du lieutenant. « Soigne-le, et nous verrons jusqu'où peut aller ma générosité. »

Je me suis tournée vers l'homme blessé ; son visage se résumait à un masque d'effroi. Je ne pouvais guère le lui reprocher. « Tout va bien, monsieur. »

Deux de ses côtes avaient été brisées selon un angle bizarre, et la chair de sa cage thoracique était déchiquetée, pulpeuse – comme si quelque chose l'avait traversé de part en part. Je doutais fort qu'une épée ou une flèche ait pu causer pareille blessure, et il n'y avait pas de brûlures laissant penser aux effets d'un canon ou d'une explosion.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » ai-je murmuré, sans vraiment réfléchir.

Le colosse a essayé de parler – un croassement épouvantable –, mais Bert lui a coupé la parole. « Il existe des choses plus sinistres que moi, gamine. Des choses que tu serais bien en peine d'imaginer. »

Je détestais sa voix, qui m'évoquait le cliquetis d'une bouteille de gin vide, et la façon dont ses yeux parcouraient mon corps – lorgnaient ma poitrine sans la moindre vergogne.

« J'ai besoin d'alcool et de linges propres. Est-ce que je peux faire le tour de la maison ? Histoire de voir ce qu'il m'est possible d'y trouver ? »

Bert a secoué la tête, les yeux luisants. « Tu me prends pour un imbécile ? » Il a sorti une flasque de sa botte et me l'a tendue. « Voilà ton alcool. Et tu peux utiliser ta tunique. Elle a l'air très propre, de ce que j'en vois. »

Avec un calme feint, je lui ai pris la flasque des mains – qui étaient couvertes de terre –, pour ensuite m'intéresser au soldat blessé.

J'avais passé l'intégralité de mon existence à dissimuler mon pouvoir. Sans jamais laisser personne voir précisément ce dont j'étais capable. Bien des années plus tôt, avant la guerre, ma mère m'avait dit qu'il y aurait toujours des gens tentés de profiter de mon don. À présent, tout le monde souffrait en permanence, ce qui rendait mes talents encore plus précieux.

Il n'y avait aucun moyen de guérir cet homme sans les utiliser. Le pauvre allait mourir dans l'heure, sinon plus tôt. Sauf qu'il m'était impossible de faire usage de mon pouvoir à l'abri du regard de Bert. Même si je faisais semblant de prononcer une incantation, ledit pouvoir ne ressemblait pas à de la magie de sorcière. Pas de vent venu de nulle part, ni d'électricité statique. Il suintait simplement de mes doigts.

Et même dans l'hypothèse où Bert n'aurait pas reluqué derrière moi, si ce colosse sortait de la maison debout après une blessure pareille, je n'allais guère être en mesure d'attribuer pareil miracle à des compétences chirurgicales exceptionnelles.

Un violent frisson m'a parcouru le dos face au choix qui s'offrait à moi.

Sauf qu'il ne s'agissait nullement d'un choix – je ne pouvais pas laisser cet homme mourir, pas plus que je ne pouvais les laisser me tuer.

Je me suis armée de courage.

« Ça va faire mal », ai-je averti Colosse.

Il a stoïquement hoché la tête, et j'ai versé de l'alcool tant sur mes mains que sur sa plaie sanglante. Il a grogné de douleur, sans pour autant bouger.

Après quoi j'ai posé les mains sur sa poitrine et pris une longue inspiration.

Alors même que mon pouvoir parcourait le corps du soldat, j'ai senti ses organes se ressouder, sa circulation sanguine décélérer, son rythme cardiaque diminuer. Sa peau entaillée laissait peu à peu place à une chair toute neuve qui s'épanouissait sous mes paumes.

Mon propre rythme cardiaque ralentissait lui aussi. L'adrénaline désertait peu à peu mes veines, et la tension mon ventre. Mes yeux se sont rouverts, pour aussitôt se river à ceux de Colosse. Il regardait, stupéfait, son corps se reconstituer tel un jouet cassé. Sa respiration a recouvré une cadence moins effrayante, et l'entaille s'est transformée en une vilaine cicatrice rose irrégulière courant le long de son abdomen.

Dans un soupir, j'ai refermé mes paupières, le temps de rassembler un peu plus de courage. Mon patient n'avait plus besoin

que d'un bandage – et je n'allais pas laisser ce lieutenant grossier m'humilier. D'un geste rapide, j'ai passé ma tunique par-dessus ma tête. Uniquement vêtue désormais d'un fin corsage sans manches, je me suis efforcée d'ignorer le regard brûlant qu'a lancé Bert en direction de mes seins.

J'ai enroulé la tunique autour de la blessure de Colosse et l'ai serrée – fort.

Bert s'est alors redressé derrière moi, pour ensuite se mettre à faire pensivement les cent pas dans ma cuisine. À l'évidence, il était en train de décider de mon sort.

C'était tout juste si je parvenais encore à respirer. Jamais de toute ma vie je n'avais ressenti une telle peur. Une peur qui faisait trembler ma mâchoire, mes mains – jusqu'à mes os.

« Merci, lieutenant », lui a lancé Colosse d'une voix rauque, mais Bert était encore perdu dans ses pensées. Mon patient s'est ensuite tourné tant bien que mal vers moi. « Et merci à toi, gamine. »

J'ai opiné imperceptiblement du chef.

« Comment as-tu fait ça ? Es-tu une sorcière ? »

J'ai secoué la tête. « Comment vous sentez-vous ? » J'avais prononcé ces mots si doucement que je n'étais même pas sûre d'avoir vraiment parlé.

« Beaucoup moins proche de la mort.

— Bon, a alors tranché Bert. Allons trouver ce gamin. On va prendre la fille avec nous. »

Non, non, non, non…

Sauf que je n'arrivais pas à prononcer le moindre mot, ni même à respirer – la terreur qui me parcourait le corps était trop forte ; elle faisait battre mon cœur si vite que j'étais à deux doigts de vomir sur l'homme que je venais de sauver.

Je ne pouvais pas les laisser mettre le grappin sur ma famille. Hors de question que Bert se retrouve à moins d'un mètre de Léah. J'ai lancé un regard suppliant, implorant à Colosse, qui a eu la décence de paraître encore plus affligé que lorsqu'il était mourant.

Mais deux soldats étaient déjà de retour pour l'aider à se déplacer.

J'ai balayé la cuisine du regard. Bert était sorti.

Si je voulais fuir, c'était sans doute là mon unique occasion.

Mon pouls palpitant dans mes oreilles, je me suis relevée d'un bond avant de m'élancer en direction des chambres. J'avais de meilleures chances de réussir à m'enfuir par une fenêtre que par la porte d'entrée, avec tous les hommes en armes qui attendaient dehors. Les deux soldats m'ont hurlé de faire halte, leurs voix profondes résonnant jusque dans mes os, mes dents même – mais j'ai continué à avancer, esquivant une main tendue puis une autre. Contournant l'âtre, passant devant la table de la cuisine, jusqu'à ce que j'ouvre en grand la porte de la chambre de ma mère.

Là où se trouvait la fenêtre.

Juste au-dessus de son lit, sur lequel trônaient des draps et des couvertures encore froissés. Son odeur embaumait la pièce – un mélange de sauge, de sueur et de gingembre.

J'étais si près du but.

Si près…

Mais j'étais aussi tellement fatiguée. Guérir M. Dolle, puis l'épaule de Reytre, puis l'abdomen de Colosse… ça m'avait laissée étourdie, épuisée, les membres faibles, la respiration irrégulière. J'ai redoublé d'efforts, au point que ma vision s'est brouillée, et enfin – enfin ! – mes doigts ont effleuré les rideaux à carreaux qui encadraient la fenêtre…

Jusqu'à ce qu'une main calleuse m'enveloppe l'épaule et me tire en arrière avec une force incommensurable, me plaquant contre le torse de son propriétaire.

Non. Non !

« C'est une rapide, celle-là, hein ? a-t-il lancé au soldat haletant que j'avais esquivé de justesse devant l'âtre.

— Oh que oui, par les Pierres. » Il a eu un haut-le-cœur, les mains sur ses genoux.

Un cri s'est alors échappé de ma gorge – enragé, sauvage, dégoulinant de peur.

« Bon, ça suffit comme ça », m'a dit l'homme d'un ton sec, en me couvrant la bouche et le nez d'une main crasseuse.

Je n'arrivais plus à respirer.

Mes bras s'agitaient en tous sens ; sa paume a quitté mon visage de sorte qu'il puisse me les tenir des deux mains.

« Ne m'oblige pas à t'assommer, gamine. Je n'en ai pas envie, mais s'il faut ça pour te faire taire… »

Je me suis mordu la langue, assez fort pour pousser un petit cri de douleur.

Il fallait que je me ressaisisse. Que je…

Les deux soldats m'ont emmenée à l'extérieur, où le reste des Onyxiens étaient enfin arrivés. Foutues Pierres, même leurs chevaux étaient terrifiants. D'un noir de jais, des sabots jusqu'aux naseaux avec des crinières rebelles et des yeux sans pupilles.

Je ne pouvais me résoudre à me tourner vers l'endroit où l'on gardait Clochette et Sabot – aucune envie de savoir si ces hommes cruels les avaient laissés en vie. J'ai pensé à Léah et à ma mère. Au sinistre spectacle qu'elles risquaient de découvrir si d'aventure elles revenaient me chercher. Le sang sur le sol…

Hors d'haleine, je me suis dépêtrée à coups de pied du soldat qui me tenait.

« Arrête, gamine. Tu as eu ta dose d'amusement – ça suffit comme ça. » Il m'a plaquée contre sa poitrine jusqu'à ce que je cesse de me débattre. Il était si massif, tellement plus fort que moi…

Et j'étais si épuisée, si apeurée. J'avais si froid…

Je ne pouvais tout simplement pas les laisser prendre ma famille en chasse. Reytre, ma mère, Léah…

Me détournant du soldat qui me tenait, je me suis adressée directement à Bert, qui avait pris place sur un des chevaux couleur d'encre : « Laissez ma famille tranquille, et je vous accompagnerai de mon plein gré. »

Il a éclaté de rire – un bruit suffisamment effroyable pour faire frémir la nuit.

« J'ai l'air d'avoir peur que tu nous opposes résistance ? Attends simplement que le roi te voie. » Le peu de clair de lune que laissaient passer les arbres illuminait ses dents jaunies. « Et puis, je croyais que tu ne connaissais pas le gosse. »

Mon estomac menaçait de se vider sur le sol.

« C'est mon frère. Vous avez quantité de pièces de monnaie – mais combien de guérisseuses ? De mon plein gré, ça veut dire que je vous aiderai. Je vous soignerai, vous et vos hommes. Le sac qu'on vous a volé peut-il en faire autant ? »

Comme Bert se gardait bien de me répondre, les soldats se sont tournés vers lui, dans l'expectative. Son silence stimulait mon courage.

« Si vous les pourchassez, je ne travaillerai jamais pour vous. Vous pourrez bien me torturer, me tuer – je ne ferai rien si vous leur faites le moindre mal. »

Je ne savais pas trop si c'était ou non du bluff.

« D'accord. »

Il n'a dit que cela.

Et si sèchement que j'en ai presque oublié d'éprouver du soulagement.

Sans me laisser le temps de comprendre ce qu'il faisait, le soldat qui me tenait m'a attaché les poignets devant moi. La corde rugueuse m'égratignait la peau, et j'ai commencé à respirer bizarrement, comme par à-coups.

Je n'aimais guère me sentir captive.

Mon cœur et ma tête tourbillonnaient de concert – j'étais tellement choquée que je n'arrivais même pas à pleurer. J'allais quitter Foirebourg. Mais pas pour gagner le Royaume du Grenat avec ma famille.

Non, pour me rendre en Onyx.

Seule.

Dans le royaume le plus dangereux de tout notre continent. En compagnie d'une troupe de meurtriers.

Je me suis distraitement demandé si le roi avait eu vent de son sac de pièces égaré. Cela me paraissait peu probable. Tout cela donnait l'impression d'être une mission personnelle, orchestrée par un lieutenant cupide, qui allait à présent faire son retour avec une nouvelle guérisseuse et se vanter de ses trouvailles.

Une bile acide m'est remontée dans la gorge.

Tirée par le soldat, j'ai suivi dans la nuit notre caravane funeste, certains des hommes avançant à cheval, d'autres à pied. La seule chose à laquelle je pouvais me raccrocher, c'était le fait de savoir que ma famille ne craignait plus rien d'eux. Ma mère, Reytre, Léah – ils disposaient d'assez de pièces pour se bâtir une nouvelle vie, plus belle et en sécurité, et c'était tout ce que je pouvais leur souhaiter. Ils le méritaient.

Je me suis remise à trembler devant l'énormité de ce à quoi je m'étais soumise. Les horreurs que Bert avait évoquées. J'allais fort probablement me faire violer, torturer ou tuer – peut-être même les trois. Par les Pierres, qu'est-ce que j'avais fait ?

*

L'air frais du soir prenait d'assaut mon corps, et je me suis souvenue du peu de vêtements que je portais. Je me suis sentie rougir – sauf qu'avec mes mains liées devant moi, il m'était impossible d'y faire quoi que ce soit.

Nous progressions en silence depuis des heures. Au moindre souffle ou commentaire égrillard lâché par un des hommes, mon ventre se serrait – à coup sûr ils avaient finalement décidé de me supprimer. De temps à autre un soldat échangeait avec un de ses camarades quelques mots que je m'efforçais d'entendre, mais la plupart d'entre eux progressaient sans bruit, concentrés, telles des bêtes bien entraînées.

Plus rien ne m'était familier, désormais ; tous les arbres, toutes

les branches commençaient à se ressembler. J'avais également cessé de me demander si ces types projetaient d'établir un campement pour la nuit. J'avais eu l'occasion de voir quelques cartes au cours de mon existence – surtout dans ma jeunesse, à l'école – et, si je devais en croire mes souvenirs, Onyx se trouvait aussi loin que possible sur le continent sans avoir à traverser la mer Minérale. Je nous imaginais déjà voyager pendant des mois, et mes pieds protestaient contre cette perspective.

Ces hommes ne disposaient d'aucun matériel, ils n'avaient ni campement ni chariots. Comment allaient-ils survivre ? Et moi-même ?

Aucun d'eux ne semblait un tant soit peu exténué. Ils appartenaient décidément à une espèce différente.

Le soldat chargé de moi s'était mis à me traîner derrière lui à mesure que ma fatigue se faisait davantage sentir. J'étais mentalement épuisée, et mon corps prenait le même chemin. Lorsque j'ai trébuché sur quelques branches mortes, mon bourreau s'est tourné vers moi pour me lancer un regard soit de pitié, soit de dégoût. Difficile à dire, avec son casque d'os et d'acier.

« Bientôt », s'est-il borné à me dire.

Ce qui n'a rien fait pour me rasséréner, au contraire.

Alors même que mon corps semblait définitivement sur le point de lâcher, nous avons atteint une clairière. Minuit devait être passé depuis bien longtemps. L'étendue de terre et de foin était recouverte d'une faible brume nocturne, et il me fallait plisser les yeux pour voir où je posais les pieds. Mes chevilles et mes mollets protestaient à chacun de mes pas ; ça me faisait tellement mal que même rester debout relevait du supplice. Les hommes ont fait halte, échangé des regards pleins d'expectative. Et puis je l'ai entendu.

Pareil au fracas que produit un puissant tambour, ou au tumulte d'une mer démontée, un bruit de tonnerre a retenti dans la nuit. J'ai sursauté, puis balayé la clairière des yeux, en quête du monstre – quel qu'il soit – susceptible de produire un tel vacarme, sans néanmoins rien voir parmi les arbres environnants. Les martèlements se sont amplifiés, selon un rythme assourdissant qui se répercutait jusque dans mon crâne.

Le vent qui tournoyait autour de nous projetait de la poussière dans mes cheveux – j'en avais même le visage couvert. Mes mains

étant attachées, je ne pouvais rien faire d'autre que fermer les yeux et écouter – totalement effrayée – le bruit s'intensifier. J'étais presque reconnaissante d'avoir autour de moi ces soldats, davantage des armes que des êtres humains. Aucun d'eux n'aurait sans doute levé le petit doigt pour me sauver, certes, mais leur présence me donnait tout de même davantage de chances de survivre à cette créature.

Le sol a tremblé quand celle-ci s'est posée sur l'herbe devant nous, soulevant au passage des nuages de terre autour de moi. Je me suis mise à tousser, pendant que le grondement en provenance du sol remontait jusqu'à mes genoux via mes chevilles affaiblies. Un vif mélange boisé de pin et de bois de cèdre m'a piqué le nez. Une fois la poussière retombée, j'ai rouvert les paupières.

Devant moi se tenait l'animal le plus terrifiant qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Non, pas un animal. Une bête. Un monstre…

Un dragon adulte, d'un noir de suie, recouvert de chatoyantes écailles pointues. Plus effrayant, ancien et puissant que tout ce que j'aurais pu imaginer à la lecture d'un quelconque conte pour enfants. Il a étiré ses ailes de chauve-souris géante, terminées par des serres argentées, ce qui m'a permis de découvrir un ventre tout aussi scintillant. Une queue barbelée couleur sable balayait nonchalamment la terre.

Le lieutenant s'est approché sans crainte de la gigantesque créature et, à ma grande surprise, s'est apparemment mis à lui parler.

J'en suis restée bouche bée.

Pas un monstre, donc, mais un… animal de compagnie. Le Royaume d'Onyx disposait de dragons de compagnie ? !

J'ai considéré les subordonnés de Bert, mais aucun ne semblait effrayé. Ils n'avaient même pas l'air surpris. En fait ils se bornaient à prendre tranquillement place sur le dos de la créature, qui aurait été suffisamment long pour accueillir deux fois plus d'hommes.

Quand le soldat m'a tirée en avant, j'ai laissé échapper un petit gémissement et enfoncé mes pieds dans le sol. Je ne me rendais même pas compte de ce que j'étais en train de faire – j'aurais aimé être une escaladeuse de dragons téméraire, mais hélas, les

événements de la nuit avaient dû épuiser mes réserves de courage. Malgré mes protestations, le soldat m'a forcée à me rapprocher de la serre droite du monstre. Les quatre griffes effilées étaient maculées d'un rouge rouille que j'allais feindre de ne pas prendre pour du sang.

J'ai forcé mes yeux à s'en détourner.

« Tout va bien. La bête ne va pas te faire de mal », m'a lancé Colosse, étendu sur le dos du dragon, une main appuyée sur sa blessure.

J'ai hoché la tête, mais il y avait un goût acide dans ma bouche.

Le soldat a fini par me détacher les poignets, de sorte que je puisse me hisser sur le monstre. « Ne tente rien d'inconsidéré, gamine. »

J'étais trop épuisée pour tenter de fuir, en tout état de cause. « Ce n'est vraiment pas comme si j'avais où que ce soit où aller, de toute façon. »

Les écailles du dragon étaient aussi fraîches que lisses sous mes paumes quand j'ai escaladé la créature, ce qui m'a permis d'avoir une meilleure vue sur son œil reptilien – d'un orange flamboyant, cerclé de gris. Son regard s'est porté sur moi, et m'a paru s'adoucir imperceptiblement. Il a cillé à une reprise et incliné presque imperceptiblement la tête. Un geste si anodin, si désarmant, que je me suis – très légèrement – détendue.

Une fois installée, j'ai frotté mes poignets douloureux – ils étaient en sale état, saignant là où la ficelle m'avait mordu la chair. Mes yeux ont suivi le dos de la créature jusqu'à sa queue, où une masse recroquevillée était enveloppée dans une toile de jute parsemée de taches écarlates. Une botte de soldat onyxien en dépassait de quelques centimètres.

Un sourd inconfort m'a envahi le bas-ventre.

Il y avait un cadavre avec nous sur ce monstre.

Je me suis à nouveau tournée vers Colosse. Quelque chose d'horrible avait dû se produire dans la soirée. La blessure de ce malheureux, le sang sur les griffes du dragon, le cadavre à bord – il s'était définitivement passé un événement que je n'avais aucune envie de reconstituer.

J'ai tenté de me réjouir que rien n'ait perforé mon torse. Pas encore, tout du moins.

Une fois tous les soldats installés, j'ai à peine eu un instant pour me retourner vers ma ville – toute ma vie – avant que la bête ne s'élance dans les airs. Mes poumons se sont aussitôt complètement vidés. L'air était glacial et raréfié, et le vent froid qui me fouettait le visage emplissait de larmes mes pauvres yeux. Je m'accrochais désespérément aux écailles striées de la créature, espérant que ma prise en étau n'allait pas la blesser.

Le vent me piquait les yeux, aussi me suis-je détournée des cieux pour me réintéresser aux soldats. Ils semblaient à leur aise, désormais – certains allongés contre l'aile déployée du dragon, d'autres enserrant une griffe d'un bras désinvolte. Mon regard a fini par se poser sur Bert, qui me dévisageait. Ses yeux étaient lubriques, certes, mais je n'y voyais pas seulement quelque chose de sexuel. Ils donnaient plutôt l'impression de pénétrer en moi jusqu'à mon âme. Comme s'il était hypnotisé. Un violent frisson m'a parcouru l'échine – il m'avait vue utiliser mes pouvoirs. Ce qui me laissait encore plus exposée que le corsage.

Je me suis recroquevillée sur moi-même, obligeant mes yeux à se détourner de sa sale gueule.

À force de gagner de l'altitude, nous volions à présent au-dessus des nuages. D'aussi haut, mon monde me semblait encore plus petit que je ne l'aurais cru possible. Ça devait être ainsi que les soldats onyxiens parcouraient si facilement le continent. À se demander comment ils s'étaient débrouillés pour ne pas attraper mon frère plus tôt. Le fait de penser à lui, ainsi qu'au reste de ma famille, m'a serré le cœur.

Je n'allais plus jamais les revoir.

J'ai contracté ma mâchoire, au grand dam de mes dents – craquer maintenant était hors de question.

Il fallait que je tienne bon jusqu'à ce que l'occasion se présente, après quoi je m'autoriserais à m'effondrer.

Le moment semblait idéal pour que je fasse preuve de cet optimisme censé me caractériser.

Sauf que je ne voyais pas grand-chose de positif à me rendre en territoire ennemi en tant que prisonnière sur le dos d'un énorme

dragon cornu. Baissant les yeux vers le sol en contrebas – il était plongé dans l'obscurité –, j'ai regardé disparaître la seule vie que j'avais jamais connue.

4

TM

Une ceinture m'a cinglé le dos ; presque aussitôt mes mains se sont collées à mon thorax, sur une plaie aussi profonde que béante. Un œil orange luisant me scrutait – disséquait mon âme. Un pouvoir indescriptible a picoté le bout de mes doigts ; je le sentais jusque dans mes os, dans les recoins de ma mémoire…

Je me suis réveillée en sursaut.

L'obscurité qui m'entourait ne manquait pas de me désorienter. Je parvenais presque à distinguer les formes organiques de feuilles, de troncs et de plantes grimpantes, mais tout était enveloppé de nuances de bleu et de noir, à peine illuminé par le clair de lune. Des corps bougeaient autour de moi, et soudain je me suis rappelé où je me trouvais et ce qui s'était passé. La désorientation a alors laissé place à un assaut d'effroi. À présent, l'horreur me tenaillait les tripes et me crispait la mâchoire. Jusqu'à mes os que je sentais trembler…

Colosse qui, à la grande surprise de ses compagnons, se déplaçait désormais d'un pas aussi lent que régulier, m'a poussée en avant ; je suis descendue de la bête, mes membres se mouvant avant même que mon cerveau ne le leur ordonne.

Sans même m'en rendre compte, j'ai posé une main sur le long cou de la créature, me stabilisant sur des jambes tremblantes. Ses yeux étranges se sont aussitôt braqués vers moi, et j'ai esquissé un faible sourire. *Ne me mange pas* – voilà tout ce qui m'est venu à l'esprit. J'ai vaguement pensé que j'étais sans doute en état de choc.

Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai remarqué la température insupportablement glaciale. Il faisait beaucoup plus froid ici, dans le Nord, et j'avais la chair de poule sur tout le corps. Mes lèvres comme mon nez s'engourdissaient.

Le reste des soldats avait pris de l'avance dans l'obscurité, indifférents à la jeune femme récemment capturée. À moins que ce

ne soit là un semblant de miséricorde de leur part. Colosse a réenroulé la corde autour de mes poignets, ce qui m'a arraché une grimace – ma peau à vif n'appréciait guère d'être agressée à nouveau au même endroit.

Un son pareil à un coup de tonnerre m'a alors fait sursauter ; je me suis retournée juste à temps pour voir – malgré la terre projetée dans mes yeux – la créature s'envoler dans les cieux. Le temps que je parvienne à rouvrir les paupières, il ne m'était plus possible de distinguer le dragon dans l'obscurité. Disparu aussi vite qu'il était apparu – c'était comme si j'avais fabriqué cette créature à partir de ma propre imagination.

Sauf que je n'aurais jamais pu concevoir quelque chose d'aussi perturbant.

J'ai sondé sans succès les ténèbres, le ciel nocturne, la forêt, les arbres.

Mon seul moyen de rentrer chez moi – parti.

Colosse m'a tirée sans ménagement en avant ; mes poignets ont gémi en réponse. Je me suis néanmoins forcée à avancer, un pas traînant après l'autre, Bert et Colosse devant moi, deux soldats transportant le corps enveloppé de toile de jute dans notre dos.

Tout ce que je pouvais voir au clair de lune se résumait à des arbres noueux et une végétation luxuriante qui venait me chatouiller les tibias.

Nous ne nous trouvions manifestement pas à Cimesaule, la capitale du Royaume d'Onyx. Il n'y avait pas de ville ici, pas de vie, aucun bruit. Uniquement une espèce de forêt. Des odeurs de mousse humide, de lilas et de gardénia à floraison nocturne emplissaient mes narines. L'endroit différait de tous les bois que j'avais eu l'occasion de traverser : pas d'épices douces, de citrouilles ou de feuilles tombées à moitié décomposées. Je n'avais l'expérience que de forêts constamment brunes et dorées, ou totalement dépourvues de feuilles. Cette enclave humide, brumeuse, n'avait déjà rien à voir avec ce que j'avais pu connaître d'autre au cours de mon existence. Des chênes et des pins, voilà tout, aussi froids que vigoureux. L'espace d'un unique instant dénué de sens, je suis presque parvenue à oublier où je me trouvais, comment j'avais échoué ici.

Mes yeux s'adaptaient lentement à la nuit. Derrière un grand saule noueux se profilait au loin un imposant château de pierre,

entouré d'un champ dans lequel je voyais des centaines de tentes éclairées. Elles formaient une cacophonie de couleurs martiales, comme une poignée de bijoux dépareillés. Chacune d'une taille et d'une forme spécifiques, elles étaient dressées les unes à côté des autres – voire les unes sur les autres – telles des couvertures de pique-nique un jour d'été, qui se chevaucheraient au petit bonheur la chance.

De… de quoi s'agissait-il ?

Nous avons poursuivi notre progression, et j'ai fini par entendre autre chose que le crissement de nos pieds sur la terre – des sons d'activité humaine, et même de la musique.

Une vague d'effroi a déferlé en moi.

Plus qu'un simple château ou une forteresse, il s'agissait d'un véritable donjon. Presque comme un village fortifié à part entière.

Ladite fortification était encadrée de chaque côté par la forêt tortueuse que nous avions arpentée – aucun moyen de l'atteindre ou d'en partir sans traverser ce paysage hanté d'arbres, de plantes grimpantes et de racines. Il n'y avait aucun signe de vie non plus au-delà des bois, quelle que soit la direction dans laquelle je regardais. Je me suis maudite intérieurement de m'être endormie pendant le vol qui nous avait conduits jusqu'ici. Une vue d'ensemble ne m'aurait pas été inutile. Mais tant la redescente de l'adrénaline dans mes veines que l'usage de mes pouvoirs sur Reytre et Colosse avaient eu sur moi l'effet d'un calmant irrésistible.

D'immenses portes en fer ont fini par faire leur apparition à travers le labyrinthe d'arbres. Elles se sont lentement ouvertes à notre arrivée ; les yeux rivés sur le paysage vallonné et le château qui s'élevait devant moi, j'ai laissé Colosse me conduire à l'intérieur.

« Bienvenue à Ombrefort, gamine », m'a lancé Bert, avant d'aller prendre la tête de la meute.

J'ai frémi.

Alors même que nous suivions la route qui coupait en deux l'étendue de tentes en toile dressées dans la cour du château, la nature de ce que j'avais sous les yeux m'est apparue : il devait s'agir de l'avant-poste de l'armée d'Onyx, comme en témoignaient les tables de forgeron, marmites et armures suspendues que

j'apercevais d'un bout à l'autre du campement. Une fois suffisamment près, j'ai remarqué des huttes et quelques chaumières sur notre gauche, ainsi que des écuries sur notre droite.

Tout le monde ou presque devait dormir, mais il y avait quelques soldats devant un feu crépitant, occupés à boire ou à jouer du luth. Certains ont levé les yeux vers le cadavre que mes ravisseurs transportaient, ou vers mon corps à moitié dévêtu, mais tous se gardaient bien de regarder en direction de leur lieutenant.

Prise d'un frisson dans cette nuit glaciale, j'ai tenté d'enrouler mes bras autour de moi, avant de me rappeler qu'ils étaient attachés.

L'envie de retrouver ma famille me faisait tellement mal. Jamais je n'avais expérimenté pareille douleur, bien pire que tous les coups de Powell. Elle sourdait en moi, menaçant à chaque instant de me faire tomber à genoux.

Qu'allaient-ils faire, si ça arrivait ? Me traîneraient-ils derrière eux malgré mes sanglots ?

Oui. C'est exactement ce qui se passerait.

J'ai failli m'étouffer de désespoir – je voulais être n'importe où sauf ici. N'importe où.

Tirée en avant par Colosse, mes pieds raclant du gravier et de la terre, une fine couche de poussière se formant sur mes chevilles, j'ai fini par lever les yeux en direction du château qui se dressait devant moi.

Jamais de ma vie je n'avais vu quoi que ce soit de comparable.

C'était une forteresse plus glaçante, plus étrange, et d'une certaine manière plus grandiose que tout ce que j'aurais pu imaginer.

Entièrement construite en pierre, elle constituait une prouesse d'architecture gothique avec ses tours imposantes et ses épais piliers. Sur les vitraux qui brillaient dans l'obscurité s'affichaient des scènes de guerre et de brutalité, contrastant étrangement avec la chaleur qu'ils laissaient passer. La lumière projetait à l'intérieur de leurs cadres des ombres, qui se mouvaient avec fluidité, tels des spectres. L'extérieur, parsemé de grandes torches noires et de quelques drapeaux héraldiques arborant l'emblème d'Onyx, ne

faisait que corroborer ce que j'avais supposé : il s'agissait là de la base de l'armée onyxienne.

Nous avons atteint les massives portes en bois, et j'ai serré les dents pour m'armer de courage. Colosse s'est remis à me tirer ; mes poignets se sont enflammés de douleur, arrachant à mes lèvres un étrange gémissement.

Bert me reluquait, une perverse lueur satisfaite dans les yeux.

« Viens, gamine, tu peux rester avec moi ce soir. »

Ma vision s'est brouillée d'horreur.

Ne me venait aucune repartie susceptible de me sauver.

« Mon lieutenant, est intervenu Colosse, je crois que le commandant Griffon souhaitait nous voir à notre retour. Peut-être puis-je jeter la fille dans une cellule pour l'instant ? »

Bert a considéré son soldat, puis lui a adressé un hochement de tête agacé.

J'ai poussé un petit soupir de soulagement. J'ignorais si Colosse essayait de m'aider ou si je devais simplement mon salut à un coup de chance, mais j'ai remercié les Pierres avec une ferveur renouvelée quand Bert s'est finalement décidé à prendre la direction du château. Colosse et moi sommes encore passés devant quelques gardes, pour ensuite franchir une porte donnant sur une spirale de marches en pierre pavée.

Une nouvelle vague d'effroi a alors envahi ma poitrine, et ma bouche s'est complètement desséchée.

« Non, non… », ai-je supplié, en me détournant de la cave plongée dans la pénombre, mais Colosse n'a pas paru m'entendre.

Ou s'en soucier.

Les geôles empestaient l'air vicié, l'eau saumâtre et la crasse humaine. Un goutte-à-goutte aussi lent qu'incessant faisait écho à nos pas dans la cage d'escalier. Des lanternes éclairaient en contrebas un couloir le long duquel s'alignaient d'innombrables cellules ; mon cœur a bondi jusqu'à ma gorge.

« Non, attendez ! me suis-je remise à implorer. Je ne peux pas

aller là-dedans. »

Colosse m'a lancé un regard empreint de curiosité. « Je ne vais pas te faire de mal. C'est simplement un endroit où tu pourras te reposer un peu le temps que le lieutenant décide quoi faire de toi. »

Je me suis efforcée de reprendre le contrôle de ma respiration.

« Me retrouver enfermée… c'est au-dessus de mes forces. S'il vous plaît. Où logent les guérisseuses ? »

Colosse a lâché un soupir, avant de me forcer à entreprendre la descente de la vertigineuse cage d'escalier. Mes poumons s'effondraient sur eux-mêmes et, le temps qu'on arrive en bas, je parvenais tout juste à respirer.

Il me tirait à sa suite, m'entraînant dans le dédale de cellules. Les huées et autres braillements de prisonniers grossiers, associés aux battements tonitruants de mon cœur dans mes tympans, étaient devenus une symphonie vulgaire. J'ai à nouveau tenté, en vain, de me couvrir.

Colosse a ouvert en grand la porte d'une cellule et m'a poussée à l'intérieur, pour ensuite me libérer de mes liens. J'ai trébuché, collant mes paumes à la pierre sale et rugueuse du sol pour me rattraper. Il y avait encore moins de place à l'intérieur qu'on ne pouvait l'imaginer de l'extérieur. Virevoltant sur moi-même, je suis revenue en hâte me coller aux barreaux de fer.

« Attendez ! » ai-je hurlé. Mais il avait déjà parcouru la moitié du couloir, et la cellule était verrouillée.

J'ai poussé un sanglot avant de retourner dans le coin, me laissant choir par terre pour ensuite coller mes genoux contre ma poitrine. J'avais la tête qui tournait, et respirais par à-coups irréguliers. J'ai tenté de me rappeler ce que ma mère m'avait appris à faire, bien des années plus tôt, quand j'étais prise d'une crise de panique – mais mon esprit était en ruine.

Peut-être le moment était-il enfin venu de m'effondrer.

Comment tout cela avait-il pu se produire ? Je me suis employée à me repasser mentalement les événements de la soirée, mais ça n'a rien fait pour améliorer les choses, loin de là. Finalement, j'ai cédé aux larmes que j'avais retenues toute la nuit. Elles ont jailli à flots de mes yeux pour s'écouler le long de mes joues et s'écraser par

terre. Mes gémissements étaient pareils à ceux d'un enfant, sonores, étouffés.

Si seulement je ressemblais davantage à Reytre. Je ne l'avais pas vu pleurer plus de deux fois depuis que j'étais en âge de m'en souvenir. La première, c'était quand il avait quinze ans : il était tombé de notre toit et s'était cassé la rotule. La seconde lorsque son père, Powell, avait rendu l'âme. Et cela remontait à sept ans.

Mon beau-père avait succombé à une attaque ; quand Mère nous l'avait annoncé, Reytre avait sangloté pendant des jours. Son père était son meilleur ami, et Powell vénérait son fils unique. Powell et moi n'avions jamais eu ce genre de relation, en revanche. Je n'aurais su dire si la haine que je lui inspirais provenait du fait qu'il savait que je n'étais pas de lui, ou si elle s'expliquait par ma faiblesse en comparaison de Reytre ; quoi qu'il en soit il me vouait un mépris absolu qu'à mon grand étonnement personne d'autre ne semblait remarquer.

Contrairement à Reytre, je pleurais tout le temps. Je pleurais quand Léah me faisait rire trop fort, quand je voyais ma mère souffrir. Je pleurais à la fin d'un bon livre, ou lorsque j'entendais une belle harmonie. Je pleurais quand je perdais un patient à l'infirmerie, et quand je me sentais dépassée par les événements. Il s'agissait là de mon attribut le plus pathétique : être sensible, craintive et pleine de larmes.

Mais, en cet instant, je les laissais couler librement.

Je sanglotais pour ma famille, que je n'allais plus jamais revoir. Pour ma décision aussi stupide qu'irréfléchie d'échanger ma vie contre la leur. Je ne la regrettais pas, mais détestais l'idée qu'il m'ait fallu en arriver là. Je m'en voulais de ne pas avoir été capable de trouver une solution plus intelligente. Je m'apitoyais sur l'avenir qui m'attendait ici – avenir qui serait au mieux douloureux, au pire court, je le savais. Tenter de me préparer à affronter tous ces tourments ne faisait qu'enfiévrer mon esprit. Qu'allais-je faire s'ils se bornaient à me laisser jusqu'à ma mort à l'intérieur de cette cellule, si j'y restais enfermée pour l'éternité ?

Le cri caractéristique d'un homme en proie à d'horribles souffrances m'est parvenu à travers les murs des geôles. J'ai parcouru du regard les cellules devant lesquelles on m'avait fait passer. Mais presque tous les autres prisonniers dormaient.

L'appel à l'aide – lancé à « n'importe qui, s'il vous plaît » – a retenti de plus belle. Il devait y avoir à proximité une autre annexe dédiée à la torture.

J'ai pressé mes paumes contre mes oreilles, sans pour autant parvenir à étouffer ses supplications. C'était à croire qu'il se faisait déchirer en deux.

J'ai aspiré de l'air, et failli m'étrangler. Une nouvelle vague de panique déferlait en moi.

J'étais en train de suffoquer.

Peut-être étais-je sur le point de mourir. Dans mon esprit s'affrontaient une terreur rampante et une énergie frénétique, mes pensées se succédant sans me laisser le temps d'en attraper une seule. Étourdie, haletante, je restais recroquevillée sur le sol crasseux.

Sans doute aucun, j'allais mourir.

Il fallait que je sorte d'ici. Tout de suite !

Qu'est-ce que ma mère m'avait dit de faire en pareil cas ? Pourquoi n'arrivais-je pas à m'en souvenir ? Était-ce…

Trois Choses.

Voilà comment elle appelait cette méthode. Se concentrer sur trois choses qu'on pouvait nommer. Ça me semblait de l'ordre du faisable.

La première : des toiles d'araignée. J'en ai repéré un certain nombre, ainsi que de la moisissure, attachées au plafond de ma cellule humide. Qui de facto sentait le moisi, ainsi que le renfermé.

J'ai aspiré une bouffée d'air.

La deuxième : des lanternes. Il y en avait quelques-unes suspendues devant ma cellule ; leurs flammes vacillaient paresseusement. Leur chaleur ne m'atteignait pas, mais les faibles rayons de lumière projetaient des ombres incertaines sur le sol humide.

La troisième… D'un regard, j'ai fait le tour de ma petite prison, pour découvrir deux seaux, l'un vide et l'autre rempli d'eau. *La*

troisième : des seaux. Que l'un ou l'autre soit propre m'aurait fortement étonnée, mais je me suis tout de même levée pour m'asperger le visage. L'eau glacée m'a coupé le souffle, mais le choc a aidé mon organisme. Une fois remise en position accroupie, je respirais déjà un peu plus facilement.

« Foutues Pierres. » J'ai mis mon crâne entre mes genoux.

« Non mais quel langage. »

La voix, à la fois tonnerre et caresse, m'était parvenue à travers les barreaux de fer à proximité.

J'ai aussitôt relevé la tête. Terrorisée comme je l'étais d'avoir été jetée en cellule, je ne m'étais pas rendu compte qu'il y avait un autre prisonnier dans celle qui se trouvait juste à côté de la mienne ; nous n'étions séparés que par quelques barreaux métalliques rouillés.

J'ai rougi. Quelqu'un avait assisté à l'épisode le plus horriblement désagréable de mon existence. Et s'il fallait en croire les cris incessants de la personne qui se faisait torturer dans une autre aile de ces geôles, ledit épisode risquait fort d'être l'un des derniers.

« Désolée, ai-je marmonné.

— C'est juste… un peu théâtral, tu ne trouves pas ? » m'a alors lancé la voix ténébreuse.

Ma peau s'est hérissée.

Les yeux plissés, j'ai tenté de percer les ombres vacillantes, sans pouvoir distinguer autre chose que la silhouette d'un homme affalé contre un mur.

« J'ai dit que j'étais désolée, qu'est-ce que vous voulez de plus ? » J'essayais encore de reprendre le contrôle de ma respiration.

J'ai immédiatement regretté la dureté de mon ton. Ce n'était guère judicieux de se faire un ennemi de l'homme à côté duquel j'allais rester enfermée pendant peut-être fort longtemps. C'était sans doute un voleur. Ou un meurtrier.

Ou quelque chose de bien pire.

Mais le prisonnier s'est borné à glousser – un son qui évoquait

des rochers dévalant une montagne, et qui s'est répercuté jusque dans ma poitrine.

« Ce serait agréable si tes pleurs s'interrompaient quelques instants. »

Une remarque tout sauf surprenante de sa part, mais n'empêche… quel connard.

Cette fois je n'ai pas pris la peine de dissimuler mon regard noir. Je ne savais même pas s'il pouvait me voir dans l'obscurité.

« Ça y est, j'ai fini maintenant, l'ai-je informé après avoir pris une longue inspiration. Ce n'est pas tous les jours qu'on se fait emprisonner. Enfin… peut-être est-ce le cas pour vous, mais… pas pour moi. »

S'il vous plaît, laissez-moi tranquille – laissez-moi tranquille.

« Tout ce que je dis, c'est que certains parmi nous essaient de faire un somme dans le coin. Ni tes envolées lyriques ni tes bombements de poitrine ne vont changer quoi que ce soit à ta situation. » Il a marqué une pause. « Aussi agréable à regarder que soit ladite poitrine. »

Des paroles qui m'ont retourné l'estomac.

Est-ce que je l'avais traité de connard ? Je voulais dire salopard. Ignoble salopard.

Je n'avais aucune raison de me disputer avec lui, et mieux valait ne pas le mettre en colère – j'avais un instinct de survie plus prononcé que ça. Sauf que la soirée ne m'avait guère épargnée…

Il ne me restait plus rien à quoi me raccrocher.

« Vous êtes dégoûtant, ai-je grommelé.

— Eh bien, on se sent courageuse, avec ces barreaux entre nous.

— Pas vraiment, ai-je admis. Simplement honnête. »

Étonnamment, cette conversation avait pour effet – bienvenu – de me changer les idées, d'apaiser mon anxiété. Rester seule avec mes pensées me paraissait pire qu'à peu près n'importe quoi d'autre.

Les cris de l'homme torturé avaient fini par se transformer en

gémissements. Je lui souhaitais de s'évanouir au plus vite. À présent, seuls des bruissements parvenaient à mes oreilles – mon compagnon d'infortune le plus proche s'était levé, et avait commencé à s'étirer.

Son ombre seule était imposante ; il faisait facilement trente centimètres de plus que moi, mais la faible luminosité m'empêchait de bien voir son visage. D'un pas décidé, il s'est rapproché des barreaux qui nous séparaient. J'ai lutté contre l'instinct qui me poussait à reculer loin de lui, me rappelant qu'il lui était impossible de m'atteindre, ici. Il me fallait faire montre d'un minimum de courage. Surtout si c'était là ce à quoi mon avenir allait ressembler.

« Vous essayez de m'effrayer ? » J'avais visé un timbre audacieux, mais le résultat évoquait davantage un murmure presque inaudible.

« Quelque chose dans le genre », a-t-il marmonné à travers les barreaux. Mon cœur a bondi dans ma gorge à ces mots ; il avait parlé d'une voix douce, mais si… létale que mes orteils se sont recroquevillés de peur. Je n'arrivais toujours pas à distinguer son visage parmi les ombres, mais je parvenais à voir ses dents blanches pointues scintiller au-dessus de moi à la lumière tamisée de la lanterne.

« Eh bien, vous n'y arrivez pas. À m'effrayer, je veux dire. »

Il a éclaté de rire – un rire cruel. « Quel petit oiseau courageux. C'est bon à savoir. Peut-être que je vais pouvoir dormir, maintenant. »

Pardon ?

Mais… mes pensées avaient retrouvé un rythme calme, régulier – disparu, le chaos frénétique auquel se résumait mon esprit à peine quelques instants plus tôt.

Ma panique s'était apaisée.

J'ai inspiré une bouffée d'air humide, puis braqué mon regard en direction du prisonnier plongé dans l'ombre à côté de moi.

Avait-il su ce qu'il faisait en me poussant ainsi à bout ? Certainement pas, mais cette distraction m'avait tout de même évité de m'effondrer complètement.

N'empêche : je n'ai pas pu me retenir de le foudroyer du regard.

« Votre cruauté est un peu cliché. »

Il a poussé un soupir – qui ressemblait tout de même beaucoup à un rire –, puis s'est accroupi. La lanterne suspendue devant sa cellule a enfin éclairé son visage.

Dans un premier temps, je n'ai vu que ses yeux. Perçants, gris ardoise, et si brillants qu'ils en étaient presque argentés sous d'épais sourcils proéminents et des cils d'une longueur obscène. Des mèches brunes étaient nonchalamment retombées sur son front ; il les a tranquillement écartées de son visage, d'une main aussi puissante que large. Une mâchoire parfaitement ciselée. Des lèvres pulpeuses. Il était si magnifique que ça en devenait franchement indécent.

Magnifique, indécent… et mortellement dangereux.

Un frisson a parcouru mon corps.

Je me sentais plus effrayée désormais que je ne l'avais été de toute la soirée – y compris lorsque j'avais littéralement arpenté les cieux sur le dos d'un dragon. Malgré les signaux d'alarme qui retentissaient dans chaque cellule de mon organisme, il m'était impossible de détourner les yeux.

L'inconnu me regardait l'examiner ; dans ses prunelles, il y avait une lueur que je ne pouvais cesser de fixer. Il a lâché un petit ricanement qui m'a ramenée à la réalité – à mes joues que je sentais rougir, par exemple.

« Pourquoi, parce que je suis emprisonné ?

— Pardon ? » Je m'efforçais de m'affranchir de ce qui m'embrouillait l'esprit.

« Le cliché, pour reprendre ton propre terme.

— Oui. » J'ai redressé la tête. J'avais lu suffisamment de livres. « Un prisonnier aussi cruel que ténébreux. C'est usé jusqu'à la corde. »

L'air faussement offensé, il a posé une main sur son cœur. « Je trouve ça blessant. Ne pourrais-je pas en dire autant de toi ? »

J'ai pincé les lèvres, et il a souri légèrement.

Il avait raison, bien sûr. Mais je n'avais aucune envie de partager

mon histoire larmoyante – le fait que contrairement à lui, je n'étais pas une criminelle – avec cet inconnu terrifiant d'une beauté presque obscène.

Lorsqu'il a compris que je ne comptais lui donner aucun détail sur ma propre situation, il a lâché un soupir.

« Tu vas devoir te ressaisir un peu, petit oiseau. Tu te trouves en Onyx, désormais. Fini les cheveux maculés de boue, les joues rougeâtres et les cultivateurs de courges. Les salopards dans mon genre sont le cadet de tes soucis. »

Sa voix était empreinte d'un tranchant qui ôtait tout caractère enjoué à ses paroles. À mon corps défendant, j'ai senti un frisson me parcourir l'échine.

« Comment savez-vous que je viens d'Ambre ? »

Il m'a passée en revue à travers les barreaux. Brièvement, stupidement, je me suis demandé à quoi je devais ressembler à ses yeux. Coincée dans une cellule crasseuse, grelottante, les pieds et les jambes nus maculés de terre, les cheveux en bataille, les lèvres bleues. *Pouah*. J'ai croisé les bras, me souvenant du peu d'habits que je portais – à savoir un mince corsage – et de ce que le froid avait fait à ma poitrine.

Sa mâchoire s'est légèrement crispée. « Qu'est-il arrivé au reste de tes vêtements ? »

J'ai commencé à me tortiller sous son regard intransigeant, me sentant rougir. « C'est une longue histoire. »

Il arborait une expression parfaitement calme, mais ses yeux étaient devenus noirs. « J'ai du temps devant moi. »

La dernière chose dont j'avais besoin, c'était que ce dangereux connard prenne connaissance de mon humiliation aux mains du lieutenant onyxien. « J'ai dû utiliser ma tunique pour aider quelqu'un. Voilà tout. »

Il a hoché la tête avec scepticisme, mais toute intensité avait déserté ses prunelles. J'ai frissonné, l'air glacial m'occasionnant une convulsion embarrassante.

« Tu as froid ?

— Oui, ai-je admis. Pas vous ?

— Je dois m'y être habitué. »

Je voulais lui demander depuis combien de temps il se trouvait ici, et pourquoi. Mais je me méfiais de cet homme aussi étrange qu'imposant. Sa simple présence m'était presque insupportable.

« Tiens. » Il a retiré sa cape en fourrure et me l'a glissée entre deux barreaux. « Je ne vais pas pouvoir écouter plus longtemps tes claquements de dents. Ça me tape sur les nerfs. »

J'ai hésité un instant, mais l'instinct de survie a fini par l'emporter sur la fierté. J'ai accepté de la prendre, m'en enveloppant dans la foulée. Elle sentait le bois de cèdre, le bourbon et le cuir velouté. Et elle était chaude. Tellement chaude. J'ai presque gémi de sentir le froid déserter mes bras et mes jambes.

« Merci. »

Il m'a regardée fermer les paupières, apaisée par la chaleur et le poids de sa cape. Malgré tout, je sentais encore ses yeux sur moi – la chair de poule est revenue.

Pour quelque étrange raison, le silence était insoutenable.

« Bon, je ne pleure plus. Je vais essayer de rester discrète. »

Mais il n'est pas retourné dormir dans son coin. Il a déplié une jambe devant lui et passé une large main dans ses cheveux, pour les écarter de son visage.

« Tu n'essaierais pas de te débarrasser de moi, par hasard ?

— Si, ai-je admis.

— Elle me pique ma fourrure et me jette ensuite sur le trottoir. Aaah, les femmes… »

J'ai levé les yeux au ciel, mais j'avais trop de jugeote pour me laisser charmer. Beauté obscène ou pas, cet homme était enfermé dans une cellule à l'intérieur d'une forteresse du Royaume d'Onyx. Il me fallait simplement rester en équilibre sur le fil du rasoir entre le mettre en colère et baisser ma garde.

« Je me borne à écouter mon instinct de survie. Vous pourriez être dangereux.

— Exact, a-t-il convenu d'une voix songeuse. C'est une possibilité. Pour ce que ça vaut, je m'en ficherais si toi, tu étais dangereuse. »

J'ai soulevé un sourcil sceptique, puis resserré la fourrure autour de mon corps. « Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire, ça ? »

Il a haussé les épaules, un sourire en coin aux lèvres. « Tu es bien trop séduisante. Je n'aurais qu'à tenter ma chance, et si jamais tu me tuais… » Il s'est penché un peu. « Eh bien, ce serait une belle mort. »

J'ai levé mon épaule jusqu'à ma bouche pour étouffer un rire. « Je pense que vous êtes un dragueur éhonté qui est resté trop longtemps seul ici. Comme une bête qui aime jouer avec sa proie. »

Il a secoué la tête avec autodérision, mais tout humour avait disparu de ses yeux. Prendre conscience que j'avais peut-être touché un point sensible m'a fait froid dans le dos ; je me suis éloignée en hâte de sa silhouette à moitié plongée dans les ombres.

« Si je suis une bête, c'est également ton cas. » D'un geste de ses larges mains, il a englobé les cellules qui nous retenaient tous les deux.

Pour une raison inconnue, j'ai senti des larmes me monter aux yeux. Ce simple rappel avait suffi à les faire couler.

Par les Pierres, j'étais si fragile.

« La seule chose qu'on pourrait avoir en commun, ce serait une haine pour le maléfique roi d'Onyx qui nous a enfermés tous les deux ici.

— C'est quoi le problème avec notre roi ? »

Son emploi du mot « notre » répondait à l'une de mes questions. Ainsi il était originaire d'Onyx. Cela expliquait peut-être l'aura de ténèbres qui émanait de lui.

J'ai tenté de me mordre la langue. Vraiment. Mais c'était là un sujet sensible.

« À part décimer un royaume innocent pour mettre la main sur ses maigres richesses et causer la perte de dizaines de milliers de vies tout aussi innocentes ? ai-je demandé. Ou former des soldats à se montrer plus brutaux, plus sanguinaires et plus violents que

n'importe quelle autre armée de Valecombe ? Et quid du malin plaisir qu'il prend notoirement à torturer et à tuer sans raison ? De son célèbre goût du sang ? »

La cellule dans laquelle je me trouvais n'améliorait guère mon tact, apparemment.

Un sourire a relevé la commissure de ses lèvres. « Tu as l'air d'avoir peur de lui.

— Oh que oui. Et vous aussi, vous devriez le trouver effrayant. » J'ai secoué la tête. « Défendre le roi qui vous a enchaîné… Les soldats du roi Hampefreux ont massacré tous les hommes de mon frère. Il a eu de la chance de s'en sortir vivant.

— Oui, petit oiseau. J'ai entendu dire que ce genre de choses pouvait arriver en temps de guerre.

— Ne soyez pas aussi désinvolte.

— Ne sois pas si naïve. »

J'ai étouffé un grognement – encore un sujet sensible – et forcé ma bouche à se fermer avant que les insultes ne commencent à fuser. Peut-être était-il temps de mettre un terme à cette conversation mortellement funambulesque. Je me suis éloignée un peu plus, me tournant face à la cellule vide de l'autre côté.

Mais il a alors poussé un soupir résigné dans mon dos. « Je ne devrais pas m'attendre à ce que tu comprennes, petit oiseau. »

Foutues Pierres.

J'ai pivoté sur moi-même pour refaire face aux barreaux, prête à lui demander pourquoi il semblait si désireux de me parler jusqu'à l'aube alors qu'un instant plus tôt il ne demandait qu'à dormir, mais la façon dont ses yeux m'ont transpercée m'a prise au dépourvu.

Des yeux pareils à des étendues infinies de vif-argent, dans lesquels scintillait quelque chose de bien plus intense que ce à quoi je m'étais attendue.

« Pourquoi n'arrêtez-vous pas de m'appeler ainsi ? »

Je n'avais pas prévu de dire ça, mais c'était sorti tout seul.

Pour la première fois, il a hésité, et l'intensité nichée derrière ses

yeux a disparu aussi vite que je l'avais vue apparaître. « À dire vrai, je n'en suis pas sûr », m'a-t-il répondu, avant de se mettre à rire tout seul. Il a baissé les yeux sur ses bottes. « Ça me semble simplement… approprié. » Il a croisé mon regard. « Peut-être à cause de la cage. »

Je lui ai jeté un regard qui disait : *Ah oui, c'est vrai*, avant de refermer mes paupières. « Bon, c'était très agréable, mais à moins que vous ayez un moyen quelconque de sortir d'ici, je vais essayer de dormir. Je suis sûre qu'on pourra poursuivre cette conversation demain, et le jour d'après. On a l'éternité devant nous, après tout. »

Je visais quelque chose de mordant, sauf qu'il ne me restait plus la moindre réplique féroce en stock et que je n'avais plus assez d'énergie pour badiner. La situation me semblait pire que sombre. J'étais seule, épuisée et incapable de supporter beaucoup plus longtemps la terreur qui m'étreignait. À présent, il n'y avait plus que du vide en moi. Peut-être que le lendemain je trouverais un moyen de quitter ce donjon, ce royaume, de m'extraire du merdier dans lequel je m'étais fourrée.

Dans l'immédiat, cependant, j'étais seulement capable de m'affaler contre le mur et de laisser mes yeux se fermer. Alors que je commençais à m'endormir, j'ai cru entendre l'homme mystérieux échanger à voix basse quelques mots avec quelqu'un d'autre. J'ai lutté pour rester éveillée, histoire de pouvoir les écouter, mais mon esprit comme mon corps se révélaient par trop exténués pour ça. Le sommeil s'est rapidement emparé de moi, irrésistible, malgré les bruits étouffés de dispute.

5

TM

Je me suis réveillée endolorie, courbaturée, mais par ailleurs indemne. Quelques rayons de soleil sont brièvement venus éclairer les lieux par la fenêtre située au-dessus de moi ; toutefois, la couverture nuageuse n'a pas tardé à faire son retour, plongeant la cellule dans la pénombre. J'ai tenté d'imaginer le soleil sur mon visage.

J'avais vécu les événements de la veille un peu comme s'il s'était agi d'une espèce de délire fiévreux, mais se réveiller entourée de pierre humide a tendance à vous ramener à la réalité, aussi efficacement qu'une gifle en plein visage. J'allais devoir trouver un moyen de prendre la fuite. Fini les pleurnicheries. Plus de larmes d'aucune sorte, même. Je me suis préparée à affronter la journée qui m'attendait.

Une indubitable curiosité prenant le dessus, j'ai jeté un coup d'œil dans la cellule à ma gauche. Mes yeux se sont aussitôt écarquillés, mon corps s'est figé : elle était vide. Son occupant avait disparu.

Comment avais-je fait pour passer à côté de sa libération ? Des bruits métalliques qu'avait nécessairement produits l'ouverture de sa cellule ? Je n'avais pas eu l'impression que les gardiens des lieux se montraient particulièrement discrets…

La dispute de la veille au soir avait-elle pu opposer l'inconnu et un soldat ? Je n'avais entendu aucun bruit de pas se rapprochant de nous. À travers les barreaux j'ai tenté de distinguer la cellule au-delà de celle de l'homme mystérieux. S'y trouvait-il quelqu'un avec qui il aurait pu se battre ? Impossible à dire.

Est-ce qu'il a réussi à s'échapper ? Ou bien…

Mon sang s'est glacé à cette nouvelle pensée. Une exécution aurait fort bien pu ne faire aucun bruit. J'ai eu un pincement au cœur en visualisant son corps puissant suspendu à un nœud coulant

dans la cour du château. Ou pire, sa tête coupée au bout d'une pique.

L'image de ma propre tête à côté de la sienne n'a pas tardé à suivre. Si ça lui était arrivé, cela pouvait fort bien m'arriver aussi… J'ai secoué ladite tête pour en chasser ces visions effroyables.

Et levé les yeux vers le plafond de pierre grise fissuré, me préparant à une journée d'enfermement dans une cellule humide, m'efforçant de tenir à distance tant ces horribles pensées qu'une panique paralysante.

Des bruits de pas dans le couloir m'ont ramenée à la réalité. C'était Colosse, qui se dirigeait vers moi. M'empressant d'ôter la cape en fourrure, je l'ai glissée d'une main tremblante sous le banc sur ma gauche. Le temps que je relève les yeux, mon ex-patient s'affairait à ouvrir la porte de ma cellule. La serrure, vieille et rouillée, lui a demandé un effort supplémentaire.

« Bonjour », m'a-t-il lancé. Son visage avait repris quelques couleurs pendant la nuit. Il avait l'air bien plus… vivant que lorsqu'il m'avait descendue ici.

J'ai reculé aussi loin que possible, jusqu'au mur qui se dressait derrière moi. « Qu'est-ce qui se passe ?

— On a besoin de toi. »

J'ai prié les Pierres pour que ce ne soit pas le lieutenant qui requière ma présence, mais qu'on me fasse soigner quelqu'un. Il fallait que je reste optimiste. Au moins allais-je quitter cette cellule.

Il m'a tendu une sobre robe noire ainsi qu'un peu de pain noir odorant. Mon estomac a aussitôt réagi par un grondement sonore. À ma grande surprise, Colosse s'est retourné pour me donner de l'intimité. J'ai avalé une bouchée de pain avant de me débarrasser fissa de mes vêtements ambréens et d'enfiler la robe. Elle sentait le savon au lilas.

« Merci », ai-je dit, une fois décente. Colosse a fait volte-face, pour me gratifier d'un regard bienveillant. Ravalant une partie de ma peur, j'ai désigné d'un geste son abdomen. « Comment vous sentez-vous ?

— Mieux que je ne l'aurais cru possible, grâce à toi. » Il m'a lancé un sourire embarrassé. « Je m'appelle Barney. Désolé pour hier soir.

Pour ce que ça vaut, je n'avais aucune envie de t'arracher à ton foyer. »

Étonnamment, *Pas de problème, Barney, ne vous inquiétez pas pour ça. Ce sont des choses qui arrivent*, n'a pas trouvé son chemin jusqu'à ma bouche.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé, d'ailleurs ? » lui ai-je plutôt demandé.

Il a secoué la tête : « Toi d'abord. Quel genre de magie était-ce ? »

Si seulement je le savais.

Il y avait néanmoins quelque chose de chaleureux dans les yeux de Barney. Un semblant de sourire s'est dessiné sur mes lèvres. « On va donc tous les deux garder nos secrets, j'imagine. »

La sortie des geôles m'a paru prendre moins de temps que mon arrivée ici la veille au soir. J'ai suivi Barney jusqu'à la cour, où j'ai immédiatement inspiré une merveilleuse bouffée d'air frais matinal mêlé d'une odeur de pluie.

Le temps était aussi nuageux que glacial, et une fois de plus je me suis rappelé à quel point il faisait froid dans le Nord. La cape en fourrure de renard que m'avait donnée l'inconnu des geôles était bien plus chaude que ma nouvelle robe de laine noire, avec son corset de cuir et ses manches bouffantes surannées. La sombre prise de conscience qu'il n'allait sans doute plus jamais avoir besoin de sa fourrure m'a fait frissonner plus violemment.

Il était tôt, et aucun bruit ne venait troubler l'enceinte du château. Tout le monde devait encore dormir, ai-je conjecturé, à l'exception des sentinelles chargées de surveiller les lieux. À la suite de Barney, j'ai franchi les gigantesques portes en fer forgé, derrière lesquelles m'attendaient les odeurs et les bruits d'un donjon à peine réveillé : du pain frais en pleine cuisson quelque part dans les cuisines, des sols que des serviteurs récuraient au moyen de divers savons à la lavande et à la vanille. Ça m'étonnait un peu que les habitants des lieux effectuent des heures supplémentaires aussi tôt dans la journée pour s'assurer que chaque surface brille, que toutes les fenêtres soient parfaitement propres.

Le château était d'une beauté envoûtante, presque accablante. Ne m'étant jamais trouvée à l'intérieur d'un tel édifice, je ne pouvais m'empêcher de m'en émerveiller. Ombrefort n'en restait pas moins

terrifiant – aussi sinistre que gothique, comme s'il y avait des fantômes nichés dans chaque coin d'ombre et derrière chaque trappe –, mais il était impossible de nier sa majesté. Le travail complexe de la pierre contrastait avec la douce lumière qui ondoyait à travers des vitraux multicolores. Barney a dû remarquer ma stupeur, car j'ai eu l'impression qu'il ralentissait le pas pour me donner le temps de tout contempler.

Des tapisseries aux tons bleus et violets ; des rideaux en velours d'un vert intense ; des tables et des chaises en bois foncé portant les marques de longues années d'usage. Des vases en marbre remplis de fleurs d'une étrangeté qui m'était inconnue ornaient la grande salle que nous étions en train de traverser. De petites choses frêles, entortillées, desquelles se dégageait une impression de tristesse. Leurs teintes sombres les distinguaient de tout ce qui poussait en Ambre. Ma mère aurait adoré.

Si jamais je la revoyais un jour, je ne manquerais pas de lui en parler.

Nous avons gravi – non sans peine – un escalier en pierre sculptée qui s'enroulait autour du donjon, créant au passage plusieurs petites alcôves éclairées à la bougie, pour finalement nous arrêter au premier étage devant une porte qui faisait face à la galerie. Au bois était accrochée de guingois une pancarte ayant connu des jours meilleurs, sur laquelle était inscrit « Apothicairerie & Infirmerie ».

Un soulagement fugace a apaisé mon cœur dans ma poitrine.

Pas de torture, ni de mort immédiate. Aucun lieutenant pervers en vue.

Ça, je pouvais le gérer.

« C'est ici que tu vas travailler. Moi je vais rester dehors pour garder un œil sur toi, donc ne fais rien qui puisse nécessiter l'intervention du lieutenant. » Il avait dit cela sur un ton d'avertissement, mais je détectais également quelque chose de l'ordre de la supplique dans son expression. « Je te ramènerai aux geôles une fois la journée terminée. »

J'ai opiné du chef, quand bien même imaginer les barreaux de fer de la cellule se refermant sur moi me glaçait le sang.

J'allais devoir garder cette panique pour plus tard.

Barney a réfléchi un instant. « Notre roi est un homme de justice, a-t-il alors ajouté. S'il lui est impossible de punir ton voleur de frère, il te fera payer à sa place. Ne lui donne pas de raison de te prendre davantage que la valeur du larcin en question.

— Merci, Barney. »

Il a refermé la porte derrière moi, et j'ai pris une longue inspiration tout en examinant l'apothicairerie.

Derrière le comptoir de la pièce parquetée s'élevaient d'immenses fenêtres donnant sur l'entrelacs vertigineux de chênes et d'ormes qui entourait le donjon. Les rayons de soleil qui pénétraient paresseusement les lieux faisaient scintiller les grains de poussière en suspension dans l'air musqué.

L'endroit sentait la maranta, la citronnelle, ainsi que d'autres baumes, un mélange presque sucré de parfums et de produits médicaux que je trouvais étrangement réconfortant. D'innombrables rangées d'étagères lestées d'herbes et d'onguents divers occupaient la majeure partie de l'espace, avec quelques coins et recoins accueillant des objets plus bizarres en provenance de tout le continent – dont j'ignorais, pour la plupart, jusqu'à leur possible fonction.

Bien sûr, je ne comptais pas m'en ouvrir à qui que ce soit. J'allais devoir mettre à l'épreuve mes piètres talents de menteuse si l'on me posait la moindre question sur ce qui se trouvait ici, sous peine d'être jugée dispensable à l'intérieur de ce château. Qu'est-ce qu'ils feraient, dès lors ? Me tueraient-ils ? Se remettraient-ils à pourchasser mon frère ? Je doutais fort que les soldats onyxiens parviennent à localiser ma famille, désormais, surtout si elle avait réussi à atteindre le Royaume du Grenat. L'ironie de la situation m'a arraché une grimace. Si les hommes du roi Hampefreux ne pouvaient pas retrouver les miens, il était fort peu probable que j'en sois moi-même capable un jour.

« Il y a quelqu'un ? Par ici ! » a beuglé une voix masculine.

Mes sourcils se sont froncés ; sous la tension mes poings se sont fermés. J'ai retroussé les manches de ma robe avant de contourner le comptoir et de prendre à droite, en direction de la source du son. Là se trouvait une pièce plus petite, qui devait être l'infirmerie. Sur une étroite méridienne était installé un homme corpulent affublé d'une moustache rousse en guidon. Malgré sa jambe enflée,

empourprée, il affichait un sourire enjoué.

« Bonjour, m'a-t-il lancé en grimaçant. Belle journée pour une blessure, vous ne trouvez pas ? »

Une petite vague de soulagement s'est propagée en moi. Je m'attendais à tomber sur un soldat – voire sur un général – menaçant. Quelqu'un dans le genre de Bert, que j'aurais dû soigner rapidement sous peine d'être mise à mort.

La vue de sa jambe violacée a eu pour effet d'apaiser mon cœur palpitant et ma mâchoire crispée. Soigner, quelles que soient les circonstances, me tranquillisait. Bizarrement, c'était exactement ce dont j'avais besoin.

« Qu'est-ce que nous avons là ? » Je me suis penchée pour y jeter un coup d'œil. Les veines de son mollet saillaient anormalement, ce qui ne présageait rien de bon.

« J'étais dehors, en train de ramasser du bois pour les soldats qui ont pris leurs quartiers aux portes du château. Les nuages de ce matin laissent présager une soirée vraiment très froide. J'ai traversé ce qui devait être un buisson de ronces, et l'instant d'après, ma jambe ressemblait à une aubergine. » Il a grimacé lorsque j'ai soulevé cette jambe pour la poser sur mes genoux.

La bonne nouvelle, c'était qu'il s'agissait d'un simple cas d'empoisonnement causé par des ronces. Parfaitement traitable, et sans difficulté particulière. La mauvaise, que l'évacuation du poison était un véritable supplice – je craignais que même cet homme robuste ne soit pas prêt à vivre cette expérience.

Je lui ai adressé un sourire neutre. « Je peux vous aider, monsieur, mais il me faut vous avertir : c'est assez douloureux.

— Appelez-moi Owen. Vous êtes la nouvelle guérisseuse ? La dernière est morte sur le champ de bataille à quelques kilomètres d'ici. J'ai entendu dire qu'elle avait reçu une flèche dans l'œil. » Il m'a gratifiée d'un regard enjoué indiquant qu'il trouvait cette anecdote amusante.

« Euh, d'accord, ai-je répliqué, alors même que cette image mentale m'arrachait une grimace. Moi c'est Arwen.

— Un bien beau prénom ! »

J’ai souri malgré moi.

J’étais fatiguée. Épuisée, même. En ce bas monde, il n’y avait pas suffisamment de gentils moustachus pour faire s’écrouler la montagne de peur qui avait surgi dans mon âme du fait de me trouver ici. Mais il m’était impossible de remonter le temps. La seule chose encore en mon pouvoir, c’était essayer de prendre soin de moi, et, pour ça, il fallait que je m’occupe d’Owen et de sa jambe violacée. Peut-être que si je me débrouillais suffisamment bien, quelqu’un me laisserait dormir dans un vrai lit.

« Bon, Owen. Accrochez-vous.

— Faites ce que vous avez à faire », a-t-il rétorqué, ses joues s’arrondissant de gaieté. Owen était un drôle de type, mais apparemment je venais de faire la connaissance de la seule personne convenable du donjon.

Il s’est allongé ; je me suis mise au travail, avec mes baumes et mes pinces. Quand la douleur lui a fait fermer les yeux, j’ai extrait le poison avec le bout de mes doigts, tout en regardant ses veines se dégonfler peu à peu. Son visage a pris une couleur qui rivalisait avec sa moustache tant le processus était désagréable. J’ai œuvré rapidement, terminant sans lui laisser le temps de me demander grâce.

« À votre place, je la laisserais tranquille quelques heures, et je boirais beaucoup d’eau aujourd’hui. »

Owen a fixé sur moi des yeux incrédules. « C’était sacrément rapide, Arwen. On a de la chance de vous avoir. »

Un sourire aux lèvres, je lui ai prêté main-forte pour sortir de l’infirmerie, adressant au passage à Barney un petit signe de la main par la porte ouverte.

Une fois de retour à l’intérieur, j’ai passé en revue les livres, parchemins, potions et créatures étranges en bouteille qui ornaient les murs de l’apothicairerie, dévorant avidement toutes ces nouvelles informations. Il y avait là tant de méthodes de soin et de guérison que je n’avais jamais apprises auprès de Nora. Quelque chose allait peut-être m’inspirer une idée pour m’échapper de cet endroit. J’avais davantage de liberté en tant que prisonnière que ce à quoi je m’étais attendue, et cela ouvrait certaines opportunités ; j’avais simplement besoin d’un jour ou deux pour planifier un projet susceptible de fonctionner.

Mais au bout de quelques heures, le jour a lentement commencé à décliner. Les minutes semblaient durer des heures, les heures des vies entières.

La réalité de ma situation s'était imposée à moi au bout de trois heures environ, et m'a obsédée jusqu'à la fin de ma pénitence à l'apothicairerie. Je n'ai rien trouvé d'assez utile pour faciliter ma fuite, et toutes les fenêtres, toutes les portes en vue étaient soit fermées, soit gardées. Sans oublier Barney, devenu mon ombre, dont je ne pensais pas pouvoir me débarrasser de sitôt.

Mais survivre dans les bois au-delà du château allait se révéler encore plus difficile que de s'en échapper. Même si, d'une manière ou d'une autre, je parvenais à surmonter tous ces obstacles, j'ignorais toujours totalement comment parcourir l'immensité d'Onyx. J'étais inexpérimentée, fragile, et je ne possédais aucune connaissance relative à ce royaume. Absolument rien ne m'avait préparée à affronter une existence sans la sécurité que m'assurait ma famille. Où se trouvaient-ils, d'ailleurs ? Avaient-ils réussi à atteindre le Grenat ? Et si oui, dans quelle ville avaient-ils élu domicile ? Quel village ?

Je me suis effondrée derrière le comptoir. Cela valait-il vraiment la peine de lutter contre mon destin ?

Et puis j'ai pensé à Reytre. À sa force.

Il était tout ce que je n'étais pas. À sa créativité s'opposait mon pragmatisme. À son caractère extraverti ma timidité. Il était courageux, charismatique, populaire et adoré de tous. Je savais avec certitude que la moitié des gens avec qui j'avais grandi ne seraient pas parvenus à distinguer mon visage de celui d'une autre fille d'Ambre aux cheveux chocolat. Lui était le soleil, et tout le monde gravitait autour de lui, envoûté par sa lumière. Ce qui signifiait que j'étais pareille à quelque planète lointaine, isolée dans une étendue d'espace vide. Ou peut-être à un météore solitaire, qui s'employait de toutes ses forces à se mettre en orbite.

Mais avant tout, il était incroyablement courageux.

Contrairement à moi. J'avais passé l'intégralité de ma vie paralysée par la peur.

Mais peut-être pourrais-je faire semblant. Semblant d'avoir son courage, son héroïsme et son assurance, histoire de voir jusqu'où cela me mènerait. Par nature, je n'étais pas aussi audacieuse que

Reytre, mais, pour l'instant, je n'étais pas non plus prête à laisser tomber, à m'avouer vaincue aussi vite.

Sitôt debout, je me suis mise en quête de tout ce qui avait des chances de m'être utile au cours de mon long – et probablement dangereux – voyage. Des pommades et des fournitures médicales dénichées dans les tiroirs et autres placards qui m'entouraient, une paire de ciseaux bien aiguisée ainsi que quelques plantes comestibles. J'ai fourré tout ce que je pouvais dans les poches de ma jupe. Après quoi je me suis évertuée à trouver quelque chose qui pourrait m'indiquer comment ou quand quitter cet endroit sans me faire prendre par les gardes, mais rien ne m'a sauté aux yeux.

Au coucher du soleil, j'ai fait le ménage tout en réfléchissant à une manière de demander à Barney de m'autoriser à déambuler dans le château, pour y trouver des passages, entrées ou parcours moins fréquentés. M'étant interrompue pour remettre en place un bocal de travers, j'ai à peine vu la masse de cheveux d'un roux flamboyant qui me fonçait littéralement dessus. Mon cœur a bondi sous le choc, je me suis maladroitement agrippée à l'étagère derrière moi, et nous avons simultanément rattrapé les quelques bibelots que mon geste avait fait bouger.

« Désolée ! Pardon. Argh, quelle journée », m'a-t-elle lancé d'une voix fébrile. Sa chevelure ondulée presque rouge vif encadrait un visage aux traits délicats, avec un nez parsemé de taches de rousseur. Émanaient d'elle des senteurs de cannelle et de clou de girofle, un mélange auquel je trouvais quelque chose de familier, voire de chaleureux.

« Ce n'est pas grave, je… » Sans me laisser le temps de terminer ma phrase, la sémillante jeune femme a jeté sans ménagement sa sacoche par terre et s'est laissée choir dans l'un des fauteuils en peau d'agneau disposés au centre de la pièce. Après avoir attaché ses cheveux indisciplinés à l'aide d'une plume d'oie – une prouesse singulière que je n'avais jamais vu personne accomplir –, elle a retiré ses sabots et glissé ses pieds sous son corps.

« Mon papa est venu ici tout à l'heure, m'a-t-elle expliqué, et il a oublié une de ses chaussettes. Je lui ai dit qu'on n'était pas misérables au point d'avoir besoin de récupérer une seule chaussette, mais bon, vous savez comment sont les pères. »

Je l'ai fixée sans mot dire. Il se trouvait que non : je ne le savais pas.

« Toujours à me répéter “y a pas de petites économies” et tout le toutim, aussi lui ai-je promis de passer la récupérer à mon retour de la bibliothèque. Mais je me suis retrouvée coincée là-bas presque jusqu'au crépuscule. Apparemment tous les résidents du donjon ont décidé qu'aujourd'hui, c'était le jour où ils voulaient s'enrichir l'esprit ou simplement gâcher ma journée, ou un truc dans le genre – donc me voilà, bien plus tard que prévu, sur le point de rater la première pièce de théâtre du printemps à cause d'une maudite chaussette. »

Je devais arborer un air ahuri, car ses yeux se sont écarquillés un instant – après quoi elle a poussé un petit soupir et éclaté de rire.

« Désolée. Je m'appelle Mari. Mon papa a coutume de dire que je dois ma… vivacité à mes cheveux roux. Ça me rend fougueuse, j'imagine. Vous devez être Arwen. Il m'a affirmé que vous étiez vraiment impressionnante. Que vous l'aviez soigné rapidement, et sans trop de douleur. Je vous en remercie. » Elle m'a souri gentiment.

« Oh, oui. Bien sûr. Il était adorable. » Je me suis penchée par-dessus le comptoir pour lui tendre la chaussette en question. « La voilà. » Je m'attendais à ce que Mari parte aussitôt, mais elle s'est bornée à la récupérer avant de s'installer plus confortablement dans le fauteuil.

Je commençais à ne plus tenir en place. Elle n'avait nullement l'air menaçante, mais je n'en restais pas moins nerveuse. J'ai jeté un coup d'œil en direction de Barney, qui semblait s'être assoupi contre une colonne de granit sombre dans la galerie donnant sur la cour.

Quel garde du corps…

« Et donc, a repris Mari, c'est vous la nouvelle guérisseuse. Comment vous êtes-vous retrouvée ici, à Ombrefort ? »

Tel père, telle fille. Mari et Owen avaient tous deux un sourire contagieux, mais celui de Mari possédait en plus un je-ne-sais-quoi de fougueusement entendu. Ayant apparemment à peu près le même âge que moi, elle était d'une beauté saisissante, presque sauvage, qui vous coupait un peu le souffle. Ça avait quelque chose d'intimidant. Elle donnait l'impression de pouvoir dévorer des hommes au petit-déjeuner. Au grand plaisir de certains, sans doute.

Je ne savais pas trop s'il fallait que je l'informe de mon statut de prisonnière. Tous ces gens allaient-ils vraiment accepter de me

confier leur santé s'ils découvraient que j'étais originaire d'un royaume ennemi ? J'ai envisagé de tout simplement lui mentir, mais je me suis vite rappelé comment ça avait fonctionné pour moi la fois précédente. Serrant mes poings dans l'épais tissu de ma robe, j'ai finalement opté pour une demi-vérité : « Je suis arrivée ici hier pour occuper le poste vacant, et l'endroit m'est peu ou prou inconnu. »

J'espérais que l'enthousiasme de Mari allait m'aider à me dépêtrer de ma fâcheuse situation. Peut-être allait-elle m'en dévoiler un peu trop, ce qui me permettrait de glaner des informations susceptibles de faciliter mon évasion. Tant qu'elle ne me demandait pas d'où je venais… J'avais assez de jugeote pour ne pas lui répondre Ambre, mais le peu que je savais du monde hors de Foirebourg rendait toute affabulation impossible.

« Ma foi, je peux vous dire tout ce que vous avez besoin de savoir. La plupart des gens d'ici sont plutôt ennuyeux, et pas très instruits, pour être honnête. Le donjon accueille des soldats et leurs familles, le commandant et les généraux de l'armée, quelques nobles et autres dignitaires, ainsi que des personnes comme Papa et moi, qui font tourner la boutique.

« Bref, j'ai vécu toute ma vie ici. » Elle a ramené ses genoux vers elle. « La seule fois où je me suis rendue à Cimesaule, c'était pour des vacances, et j'ai trouvé la ville magnifique. Tellement chargée d'histoire, sans même parler de tous les livres anciens qu'on peut y débusquer. Mais Ombrefort est très agréable, pour peu qu'on ne mette pas trop le nez dehors. Je suis certaine que vous le savez déjà, mais les Bois Obscurs ne sont sûrs pour personne, même pour les gens comme moi qui en connaissent les moindres recoins. Il y a bien trop de créatures là-bas à mon goût, alors que je suis plutôt courageuse. Pas pour me vanter, hein, mais je ne suis pas vraiment humble non plus. »

Elle a regardé au loin un moment, comme pour déterminer si elle était *vraiment* humble ou non.

« Qu'est-ce que je disais ? Désolée. Ça a franchement été une sacrée journée. »

Je lui ai adressé un sourire chaleureux. Elle était plutôt charmante. « Que vous aviez vécu ici toute votre vie ?

— Exact. Dans la grande salle on sert des dîners convenables la

plupart du temps. Le civet de lapin est mon plat préféré, mais vous ne pouvez pas non plus vous tromper avec la poitrine de bœuf. Les gens restent dans leur coin, mais ils sont gentils, pour peu que vous fréquentiez les bonnes personnes, c'est-à-dire comme moi. À votre place je ne m'approcherais pas des commandants et des soldats. Ils n'étaient pas particulièrement amicaux avant la guerre, mais maintenant ils sont vraiment nerveux. J'éviterais surtout le lieutenant Bert. C'est une brute épaisse. Mon père pense qu'il a dû lui arriver quelque chose d'horrible dans son enfance tellement il est retors. Mais bon, c'est juste le résultat d'un traumatisme de base. J'ai pas mal de livres sur la question si ça vous intéresse. Il ne s'est pas arrangé ces derniers temps, doux euphémisme. Depuis l'arrivée du roi Hampefreux, tout le monde est encore plus à cran. »

Mon estomac m'a soudain donné l'impression de s'être transformé en plomb.

Le roi malfaisant se trouvait ici ? ! Dans le même château que moi ?

« Est-ce que vous savez ce qu'il fait ici ? » J'avais essayé de parler d'un ton désinvolte. Sans nul doute arrivait-il couramment aux rois de quitter leur capitale pour rendre visite aux avant-postes de leur armée, mais je craignais ce que cela impliquait pour la situation de notre royaume.

Mari a froncé les sourcils. « J'imagine qu'il est venu planifier la prochaine attaque de son armée contre Ambre. C'est un brillant général, notre roi. Vous ne trouvez pas ? Le Royaume d'Ambre est une cible intéressante. Nul doute qu'il possède ses propres atouts logistiques. J'aimerais simplement que Hampefreux se montre meilleur diplomate. Aucun roi ne peut réussir avec une réputation de sadique et de coureur de jupons. »

Mes yeux ont failli jaillir de ma tête – jamais je n'aurais parlé aussi mal de mon propre souverain, Gareth, même s'il était le fils simplet de notre précédent roi, Tyden, paix à son âme éminente.

« Qu'entendez-vous par là ? » Face à l'expression étrange de Mari, je me suis empressée d'ajouter : « J'ai grandi dans une très petite ville. Je n'y connais vraiment pas grand-chose en matière de politique. »

Ce qui n'avait rien d'un mensonge, à vrai dire. Une brève touche de déception a assombri les yeux caramel foncé de Mari, comme si

elle avait espéré que sa nouvelle relation soit plus brillante, mais elle a paru se raviser en prenant conscience que ça lui donnait l'occasion d'éduquer quelqu'un.

« Eh bien, pour commencer, c'est un débauché. »

Cette fois j'ai lâché un hoquet, ce qui m'a valu un bel éclat de rire de sa part.

« C'est la vérité ! J'ai entendu dire qu'il avait couché avec la moitié du royaume, sans pour autant se décider à prendre une reine. Je pense que c'est parce qu'il n'a pas envie de partager son pouvoir. Ce qui politiquement parlant est malin de sa part, j'imagine, mais plutôt cynique si vous voulez mon avis. Enfin, à quoi faudrait-il s'attendre d'autre de lui ? Il est prêt à faire n'importe quoi pour obtenir ce qu'il veut au combat. Les livres d'histoire le décrivent déjà comme l'un des souverains les plus féroces à avoir jamais honoré le continent. Il change de lieutenant comme de sous-vêtements. Personne ne semble capable de garder longtemps un poste dans son armée, à l'exception du commandant Griffon. Il n'a jamais entretenu la moindre relation avec les nobles ou les seigneurs du royaume. Au risque de me répéter, il est simplement froid et sans pitié. »

Ça collait avec tout ce que j'avais entendu sur le roi Hampefreux au cours de mon existence. Je n'étais pas assez naïve pour penser que les récits qui circulaient en Ambre à propos du roi et des soldats onyxiens n'étaient pas un peu exagérés, mais qu'un habitant de son royaume les corrobore… cela ne faisait que confirmer leur véracité.

Savoir qu'il se trouvait ici actuellement, dans le donjon, attisait plutôt mes envies d'évasion.

Mari me dévisageait. À l'évidence, elle se demandait où le fil de mes pensées m'avait conduite.

« Désolée, c'est juste… horrible d'entendre des choses aussi négatives sur notre roi. C'est tout nouveau pour moi ! » La surprise forcée que contenait ma voix m'a fait grincer des dents. Pourquoi étais-je si peu douée pour mentir ? « J'ai entendu dire que le roi Hampefreux élevait des dragons, est-ce que c'est vrai ? » Je n'avais aucune envie de tomber sur un autre de ces monstres en filant d'ici.

Mais elle s'est bornée à rire. « Un seul, et c'est bien suffisant. Je l'ai vu voler en cercle une fois ou deux au-dessus du donjon. Une saloperie épouvantable. » Elle a frissonné. « Il y a toutes sortes de

bêtes dans les bois. Des chimères, des ogres, des gobelins. »

J'ai tressailli d'horreur.

Je n'avais jamais envisagé que de telles créatures puissent être réelles, n'ayant à aucun moment accordé la moindre crédibilité aux rumeurs et autres ragots qui circulaient dans ma ville natale. Un jour, j'avais vu un croc de basilic lors du passage d'un marchand ambulant de curiosités, et je m'étais dit qu'il s'agissait d'un canular.

« Ces choses existent donc bel et bien ? »

Mari a haussé un sourcil sceptique. « Vous venez vraiment d'une petite ville. Bientôt vous allez me dire que les salamandres du Grenat ou les spectres des neiges qui hantent les Montagnes de Perle sont également des mythes. »

J'ai fait mon possible pour empêcher ma mâchoire de tomber par terre.

« L'heure du dîner est passée. » Mari m'a tendu un coude. « Et si on allait voir la fin de cette pièce ensemble ? »

Mais j'ai secoué la tête. Vu à quel point elle craignait le roi Hampefreux, je doutais fort qu'elle veuille sympathiser davantage avec moi si elle découvrait la vérité : que j'étais une prisonnière ici et qu'il me fallait retourner dans ma cellule. Sans compter que je n'avais guère envie de m'aventurer plus loin dans le château : si ces créatures rôdaient bel et bien dans les bois, qu'y avait-il à l'intérieur de ces murs ?

Je me suis tournée vers Barney, qui s'était réveillé et se tenait devant les portes de l'apothicairerie.

« Désolée, ma première journée m'a épuisée et j'ai besoin de dormir.

— D'accord. » Le visage de Mari s'est un peu assombri, mais elle n'a pas tardé à se reprendre. « Je suis sûre qu'on va se revoir. Il faut que je passe demander quelque chose à Dagan demain, de toute façon. Portez-vous bien ! » Sur ce, elle a filé.

« Attendez, qui est Dagan ? » lui ai-je lancé, mais elle était déjà au bout du couloir qui menait au grand escalier de pierre.

Le fait d'avoir élevé la voix m'a valu un regard noir tant d'un

soldat large d'épaules coiffé d'un casque en os que d'une noble affublée d'une robe à corset en dentelle sombre, le tout agrémenté de bijoux violets et d'ébène.

Merde, merde, merde !

J'ai grimacé, avant de me replier dans l'apothicairerie pour reprendre mon souffle.

Tout le monde ici m'effrayait. Tous regorgeaient d'une puissance violente, ombrageuse, et d'intentions manifestement cruelles. Comme si j'étais de la viande, et qu'ils crevaient de faim.

À part peut-être Owen. Et sa rousse de fille. Et potentiellement Barney – je n'avais pas encore tranché à son propos. Mais qu'importaient les exceptions : il me fallait éviter à tout prix les natifs d'Onyx.

J'ai attendu qu'il ne reste plus personne dans la galerie avant de quitter l'apothicairerie. Barney, qui patientait dehors – ce qu'il avait fait toute la journée –, m'a gratifiée d'un sourire fatigué. J'ai descendu en silence les escaliers à sa suite. Des portraits lugubres de membres de la famille royale d'Onyx, aux pâles visages mélancoliques, semblaient me rendre mes regards à la lumière de chandeliers et de candélabres en fer forgé.

Je m'efforçais d'éviter les coups d'œil menaçants des soldats qui entraient dans la grande salle, m'empêchais de regarder avec envie leurs familles les rejoindre au terme d'une longue journée pour partager un repas avec eux. Reytre, Léah et ma mère me manquaient terriblement. Je me demandais où ils se trouvaient, et s'ils s'inquiétaient autant pour moi que moi pour eux.

Les couloirs s'assombrissaient à mesure que la nuit tombait sur le château, et il me fallait trouver un autre moyen de sortir que les portes principales, qui étaient lourdement gardées. Avant qu'on ait tourné le coin plongé dans la pénombre qui menait aux geôles, des voix étouffées par une porte fermée située au fond du couloir ont attiré mon attention.

Une faible lueur, vacillante, s'en échappait au niveau du sol, et le mince interstice séparant le cadre du panneau de bois permettait aux sons de se propager dans ma direction. Aucun garde devant la porte – y avait-il là une autre issue possible ?

J'ai lancé un coup d'œil à Barney.

« Est-ce que je peux regarder cette peinture un instant ? » ai-je demandé tout en lui désignant d'un signe de tête le tableau le plus proche de la pièce mystérieuse. Une fois devant l'œuvre en question, j'ai grimacé. Elle représentait un homme nu plutôt bien pourvu, occupé à tenir délicatement ses… attributs.

Barney a pâli d'embarras. « Euh… bien sûr. »

Je me suis sentie rougir, mais n'en appréciais pas moins ma chance. La gêne qu'il éprouvait face à mon apparent intérêt sexuel pour cette peinture à l'huile était sans doute la seule chose qui l'avait empêché de me répondre par la négative.

Je me suis approchée un peu plus de la porte, sans pour autant quitter des yeux la représentation d'homme nu la moins fascinante de toute l'histoire de l'art pictural, au cas où Barney regarderait dans ma direction. J'étais sur le point de tourner la poignée quand une voix aussi dure que basse est parvenue à mes oreilles à travers le bois.

« Avec tout le respect que je vous dois, Votre Majesté, c'est ce que vous avez dit la dernière fois, et à présent nous perdons des hommes à un rythme alarmant. Je ne puis former des soldats aussi vite qu'ils disparaissent. »

Votre Majesté ? Est-ce qu'il parlait à…

Une autre voix est alors entrée en scène.

« Et abstraction faite de tout respect, je ne te demande pas ton avis. Ne m'oblige pas à faire d'un autre de tes lieutenants un exemple. Tu sais à quel point j'apprécie cela. »

Je me suis figée sur place, mon cœur battant à tout rompre dans ma poitrine.

Ces paroles avaient été prononcées avec un calme absolu. D'un timbre aussi doux que de la soie, étouffé par le mur de pierre.

Le roi Hampefreux.

C'était forcément lui.

« Vous pouvez bien brutaliser qui vous souhaitez. Cela ne nous aidera pas à localiser à temps ce dont nous avons besoin. Ça va simplement m'obliger à trouver de nouveaux lieutenants.

— N’est-ce pas pour cela que je te paie aussi grassement ?

— Et si nous interrompions nos recherches une petite semaine, juste le temps de…

— Non, tu connais les paroles de l’oracle aussi bien que moi. Le temps presse, commandant. Il nous reste moins d’un an. »

Les paroles de l’oracle ? Qu’est-ce que…

La main rugueuse de Barney a alors ceinturé mon bras, un contact qui m’a fait bondir de presque trente centimètres.

« Ça suffit, le tableau sera encore là demain », m’a-t-il lancé, en arborant une expression glaciale. Mais il y avait surtout de l’inquiétude dans ses yeux. Cette conversation furtive était-elle également parvenue à ses oreilles ? Alors même qu’il me forçait à repartir, l’autre homme – celui que le roi avait appelé « commandant » – a poussé un soupir, et j’ai entendu une chaise racler le sol.

« Vous étiez moins rasoir, jadis. »

Et puis Barney m’a forcée à m’éloigner de ces voix étouffées. La dernière chose que j’ai entendue avant de reprendre ma progression dans l’air glacé de la nuit, c’était ceci : un ricanement caverneux, qui m’a fait l’effet d’une vague déferlant à l’intérieur de ma poitrine.

6

TM

Ça m'a surprise de découvrir quelqu'un dans l'apothicairerie le lendemain matin quand Barney m'y a escortée. J'ai étudié l'homme occupé à lire derrière le comptoir : des cheveux gris avec quelques mèches noires rescapées ici et là, une barbe inégale et un long corps trop mince. Il a levé vers moi des yeux sévères, sous lesquels j'ai remarqué des cernes épais.

« Vous devez être Arwen.

— Dagan ? » ai-je demandé.

Il a sèchement hoché la tête avant de se replonger dans son livre.

« Vous travaillez ici, vous aussi ? »

Il a levé les yeux vers moi comme si je le dérangeais. Ce qui était sans doute le cas.

Je me suis sentie rougir tant j'avais l'impression d'être de trop.

« Parfois », a-t-il marmonné, pour aussitôt se désintéresser de moi.

Charmant. Je me suis employée à trier une partie des herbes séchées, avant de lire un nouveau texte de guérison.

La conversation que j'avais surprise la veille au soir occupait toutes mes pensées depuis lors. Je n'arrivais pas à me débarrasser du sentiment que si j'avais été plus intelligente, il m'aurait été possible d'utiliser à mon avantage certaines informations tirées de cette dispute privée – histoire de nourrir mon plan d'évasion. Mon plan d'évasion horriblement mal conçu, qui n'existait pas encore vraiment.

Tout ce que j'avais compris, c'était que le roi était manifestement à la recherche de quelque chose, et que le temps était compté…

Je ne savais trop que penser de cette allusion à l'oracle. Encore une chose que j'avais crue appartenir au domaine de la fable. Le pouvoir de voir l'avenir, de nous transmettre, à nous autres simples mortels, la volonté des Pierres. Cela dépassait de très loin mon entendement.

Mes yeux ont papillonné en direction de Dagan. Il donnait l'impression d'avoir vécu à Onyx sa vie durant, vu son air menaçant et sa décontraction derrière le comptoir. Peut-être pouvais-je lui tirer les vers du nez, très subtilement…

« Est-ce que vous… » J'ai dégluti bruyamment. « Est-ce que vous savez…

— Je reviens dans un instant », m'a-t-il coupée, avant de se diriger vers la porte.

Oh. Génial.

« Euh, d'accord. » J'ai soupiré, perplexe. Me remémorant la veille, j'ai ajouté : « Je crois que Mari espérait venir vous voir aujourd'hui. Si elle passe en votre absence, est-ce que je dois lui dire que vous allez revenir ? »

Dagan donnait l'impression d'avoir perdu quelques années de sa vie déjà longue. Quelque chose me disait qu'il supportait difficilement l'énergie chaotique de Mari.

« Non. » Sur ce, il est parti.

Environ une heure plus tard, mes herbes étaient classées non seulement par couleur et lieu d'origine, mais aussi en fonction de leur beauté si d'aventure elles avaient été des garçons – la cardamome l'emportait haut la main. Et je m'ennuyais à mourir.

J'ai fini par me mettre debout, levant mes mains jointes au-dessus de ma tête et m'inclinant en avant pour étirer mon dos resté bien trop longtemps penché sur les feuilles séchées.

Un raclement de gorge masculin est brusquement venu interrompre mes murmures de plaisir.

« Loin de moi l'idée de me plaindre de la vue, petit oiseau, mais j'ai bien peur d'avoir besoin d'aide. »

Mon estomac me donnait l'impression d'être tombée d'une

falaise. Je connaissais cette voix…

Je me suis redressée précipitamment.

Devant moi se tenait mon compagnon de cellule, toujours aussi dangereusement beau. Pas mort, finalement, mais il s'en fallait de peu. Il n'était vêtu que d'un pantalon déchiqueté au niveau d'un mollet et maculé de terre. Un mélange de sueur et de crasse collait ses cheveux à son front, et il se cramponnait d'un bras à une étagère.

Le moment était bien mal choisi pour remarquer cela, mais son torse et son abdomen étaient superbement sculptés, luisants de sueur et parsemés de quelques fines boucles sombres. Ses bras musclés fléchis, il serrait les dents pour éviter de bouger. Malgré sa douleur manifeste, il m'a adressé un sourire plein d'assurance, aussi charmant qu'exaspérant. Aucun doute : ce que m'inspirait son corps ne lui avait pas échappé.

Je m'évertuais à détourner les yeux – comme une vraie dame le ferait – quand j'ai vu son autre main collée à son flanc droit. Le sang poisseux qui s'écoulait entre ses doigts descendait le long de sa cage thoracique pour s'accumuler dans sa ceinture, au niveau de sa hanche.

Je me suis précipitée à ses côtés, me gardant néanmoins d'entourer de mes bras sa forme imposante : même blessé comme il l'était, il avait l'air de pouvoir m'écraser d'une seule main s'il le voulait. Aussi ai-je préféré le conduire délicatement vers le lit de l'infirmerie, après avoir claqué la porte derrière nous. Le contact de son corps contre mes mains m'évoquait de l'acier glacé. L'absence de chaleur qui émanait de lui ne manquait pas de m'inquiéter. Il était trop froid, trop moite.

Il avait perdu beaucoup de sang.

L'inconnu a fermé les yeux, en poussant un grognement de douleur.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » lui ai-je demandé tout en remplissant un bol d'eau chaude et d'antiseptique. Par les Pierres, comment avait-il fait pour sortir de sa cellule et déambuler dans le château ? Avec des gardes à chaque tournant, dans chaque recoin et chaque couloir ?

« Une simple querelle. Rien de grave, j'en suis certain. »

Des picotements de nervosité ont pris d'assaut mon cou, telle une cohorte d'araignées. « Vous pouvez me montrer ? »

Il a précautionneusement écarté sa main de son corps, et j'ai aussitôt remercié les Pierres d'avoir fait en sorte que je m'habitue aux horreurs de la guerre ces dernières années à Foirebourg – et pas seulement pour l'expérience médicale : j'avais aussi appris qu'il ne me fallait pas réagir trop violemment à la vue du sang, au risque d'effrayer mon patient.

Veiller à ce qu'il garde son calme était tout aussi important que de le suturer.

Un énorme morceau de chair avait été arraché juste entre ses côtes. Je parvenais presque à voir l'os sous le muscle.

« Est-ce là le pire spectacle que tu aies jamais vu, petit oiseau ?

— Loin de là, lui ai-je répondu d'une voix que je me forçais à garder détendue. Pour vous citer : une simple querelle. Je vais vous recoudre en un rien de temps. » Il a rouvert les yeux pour me regarder rassembler mes instruments.

La première fois que ma compresse a touché la plaie, il a reculé un peu. S'il fallait en croire les dizaines d'autres cicatrices qui barraient ses bras et son torse, il ne s'agissait pas là de sa première « querelle ». N'empêche : quand il a de nouveau tressailli, j'ai éprouvé le besoin de le distraire, comme il l'avait fait pour moi dans les geôles, la nuit de notre rencontre.

« Comment avez-vous réussi à vous évader ? me suis-je enquise en nettoyant l'entaille. Je me suis demandé s'il ne vous était pas arrivé quelque ch…

— Oh, petit oiseau. Tu t'inquiétais pour moi ? Tu avais peur de découvrir ma tête au bout d'un pieu ? »

Ma bouche a tressauté, mais aucune réplique spirituelle ne m'a traversé l'esprit suffisamment vite. Je m'étais bel et bien fait du souci pour lui, pour autant que j'estimais mon propre destin confusément lié au sien. Ses sourcils se sont haussés, et il s'est empressé de détourner les yeux. La lueur d'incrédulité que j'y avais vue ne manquait pas de me surprendre.

Quoi qu'il en soit, il avait éludé ma question – à l'évidence, partager avec moi les secrets de son évasion ne l'intéressait

nullement.

Espèce de connard égoïste.

« Est-ce qu'ils savent que vous êtes parvenu à sortir du château… et à y revenir ? Qu'est-ce que vous faites encore ici, au demeurant ?

— Avec une telle blessure, il ne me restait plus guère d'endroits où aller. » Il a grimacé ; j'étais en train de nettoyer une zone particulièrement amochée de son flanc.

« Et donc vous avez rebroussé chemin jusqu'au donjon dont vous veniez à peine de vous échapper ? J'aurais bien vu quelqu'un dans votre genre continuer à fuir malgré tout.

— Quelqu'un de très stupide, donc ?

— C'est vous qui le dites. »

Il a froncé les sourcils. « Au cas où ça t'aurait échappé, il n'y a pas de ville ou de village à des kilomètres à la ronde. Tu me donnerais quelles chances de pouvoir courir pendant des jours avec une blessure pareille ? »

Mais je ne l'écoutais qu'à moitié. Je ne pouvais m'empêcher de surveiller la porte de l'infirmerie. Barney, Bert, ou un autre soldat, allait-il débarquer d'une seconde à l'autre – et le tuer ? Lui ou moi, d'ailleurs, pour me punir de l'avoir aidé… « Vous ne craignez pas qu'ils remettent la main sur vous ici ? »

Mes soins lui ont arraché une autre grimace ; son épaule gauche s'est haussée. « Les soldats ont bien d'autres priorités que moi. Nous sommes en guerre, tu sais. »

J'ai dégluti bruyamment, espérant qu'il avait raison.

Il a levé un sourcil intrigué dans ma direction. « Tu n'as pas à t'inquiéter. M'avoir recousu ne va pas te valoir de punition.

— Ça, vous n'en savez rien, ai-je sifflé en lançant un nouveau regard vers la porte.

— Pourquoi m'aider, dans ce cas ? Si tu redoutes d'être condamnée à mort pour cela ? »

Mes joues se sont enflammées. Il avait raison. C'était une très mauvaise idée.

« Parce que… vous êtes blessé. Et que je suis une guérisseuse. »

Son regard a parcouru mon visage. « Tu es d'une grande moralité, petit oiseau. Qu'est-ce que quelqu'un dans ton genre fait dans une geôle d'Onyx ? »

Hésitante, j'ai ramené ma lèvre inférieure à l'intérieur de ma bouche. Il avait réussi à s'échapper de sa cellule. Moi qui cherchais un moyen de me tirer d'ici, voilà qu'il se présentait à moi. Peut-être cet homme accepterait-il de troquer un secret contre un autre. Ça semblait une monnaie d'échange digne d'un royaume tel que celui-ci.

« Mon frère a volé quelque chose au roi, et j'ai conclu un marché pour lui sauver la vie », ai-je expliqué, les yeux toujours rivés sur sa blessure.

Après un trop long silence, je les ai relevés, pour découvrir que son expression s'était durcie. « Pourquoi ? »

Je me suis aussitôt mise sur la défensive. « Comment ça, pourquoi ? C'est mon frère. Je ne pouvais pas laisser ces salopards d'Onyxiens le tuer. »

Son regard s'est rivé au mien. Un mélange de froideur et de curiosité.

« Pourquoi as-tu estimé que ta vie avait moins de valeur que la sienne ? »

C'étaient là des paroles auxquelles je ne m'étais nullement attendue. « Je… je ne… Ce n'est pas ce que j'ai pensé. » Sans trop que je sache pourquoi, je m'étais sentie rougir.

J'avais passé ma jeunesse à envier Reytre. Les hommes voulaient devenir amis avec lui, les femmes voulaient sortir avec lui. Powell et ma mère l'adoraient. De leur point de vue, il ne pouvait rien faire de mal. Cela lui conférait une assurance incroyable qui, à son tour, le rendait encore plus performant dans tout ce qu'il entreprenait.

Peut-être avais-je eu l'impression que si quelqu'un devait se sacrifier, mieux valait que ce soit moi. La honte enduisait ma langue, résonnait dans mes oreilles. Mes joues étaient brûlantes. J'ai baissé les yeux sur la plaie que j'étais en train de nettoyer. Plus vite je parviendrais à remettre cet homme sur pied, mieux ce serait. Histoire qu'il parte d'ici. Le prisonnier m'observait attentivement ;

me dérobant à ses yeux indiscrets, je me suis employée à mener ma tâche à bien.

Une fois la plaie propre et enduite d'onguents, j'ai commencé à le recoudre. Il restait parfaitement immobile, bronchant à peine alors que je transperçais littéralement sa peau.

C'était maintenant ou jamais. J'avais presque fini…

Songeant au lieutenant, au fait que le roi Hampefreux se trouvait quelque part à l'intérieur de ce château, j'ai soigneusement soupesé chacun de mes mots. Pareille occasion risquait fort de ne jamais se représenter.

« Votre aide ne me serait pas inutile. »

Ses sourcils se sont aussitôt haussés, mais il a attendu que je poursuive. Mon esprit réfléchissait à toute vitesse. Je ne pouvais pas me fier à cet homme, bien sûr, mais le temps pressait. Sitôt mes soins terminés, il allait filer – emportant avec lui mon unique chance de retrouver la liberté.

Comme s'il me voyait hésiter à me confier, l'inconnu m'a alors lancé : « Tu m'as donné un sacré coup de main, laisse-moi te rendre la pareille. »

J'ai ravalé la bile qui me brûlait la gorge.

« Aidez-moi à m'échapper. De toute évidence vous-même y êtes parvenu. Emmenez-moi avec vous, s'il vous plaît. »

Ses sourcils se sont rapprochés, mais il a gardé le silence. J'ai terminé ma dernière suture et commencé à envelopper la plaie dans des bandages.

« Impossible. Désolé. J'ai encore des affaires à régler ici. »

Des affaires ?

« Vous êtes un fugitif, ai-je répliqué, laissant échapper un rire qui relevait davantage du choc que d'autre chose. Quelles affaires auriez-vous à régler, à part sortir vivant de cet endroit abandonné par les Pierres ? »

Peut-être était-ce une question d'ego, peut-être avait-il besoin que je le supplie de m'aider. Je n'étais pas au-dessus de ça. J'étais prête

à tout pour me tirer d'ici. Un large sourire aux lèvres, il s'est redressé, me prenant des mains le reste des bandages pour terminer lui-même le travail.

« Voilà un argument valable, et je n'en attendais pas moins d'une femme aussi avisée ; malheureusement je ne peux pas t'en dire beaucoup plus, si ce n'est que les bois qui entourent Ombrefort sont redoutables, remplis de créatures que je ne te conseillerais pas d'affronter seule.

— J'en ai entendu parler, oui. C'est comme ça que vous avez hérité de cette blessure ? Quelque chose vous a croqué alors que vous étiez en train de vous échapper ? »

Un rire s'est envolé de sa gorge, ce qui lui a arraché une grimace. « Tu n'es pas si loin de la vérité. »

Il a fait pivoter ses jambes, puis s'est levé avec précaution.

« Attendez. » D'un geste, je lui ai désigné le lit. « Je n'avais pas fini. Un dernier onguent. »

Ses sourcils se sont froncés de plus belle, mais il s'est autodésigné d'un geste, comme pour dire : *D'accord – dépêche-toi, dans ce cas.*

J'ai attrapé un baume de guérison et traversé la pièce pour me poster à côté de lui. Par les Pierres, qu'est-ce qu'il était grand. Il me dominait de toute sa taille. Malgré la sueur qui le recouvrait et sa pâleur presque cadavérique, il était d'une beauté douloureuse. Bouleversante.

Et il fallait vraiment qu'il mette une chemise. J'ai pris une timide inspiration et glissé mes mains sous les bandages sous prétexte d'appliquer l'onguent. Son souffle s'est coupé à mon contact ; j'ai laissé des gouttelettes de mon pouvoir se répandre dans sa peau pour renforcer les points de suture et apaiser l'inflammation. Sa chair déchirée a commencé à se reconstituer.

« Pourquoi refusez-vous de m'aider ? Je ne serai pas un fardeau pour vous. Promis. »

J'ai levé les yeux vers lui.

Il y avait de la douceur dans les siens, mais aussi de la souffrance. Peut-être que sa blessure le faisait beaucoup souffrir, tout simplement.

« Je suis désolé, petit oiseau. J'ai bien peur qu'on ait besoin de toi ici. »

J'ai retiré mes mains ; son regard s'est tourné vers moi, appréciateur, et étonnamment intime. L'air qui nous séparait semblait crépiter.

Faire usage de mes pouvoirs m'éreintait toujours un peu, et je sentais poindre une légère lassitude. Ses yeux se sont plissés et il s'est rapproché un peu plus, son envoûtant parfum boisé m'emplissant les narines.

« Tu vas bien ?

— Fatiguée, rien de plus. »

Il a hoché la tête. « Ça m'arrive également. »

Mes sourcils se sont froncés. « D'être… fatigué ? »

On aurait presque dit que ses joues rougissaient, mais avant qu'il ne puisse répondre quoi que ce soit, la porte de l'apothicairerie a claqué. Sans perdre une seconde, l'inconnu m'a adressé un sourire d'excuse et s'est hissé sur le rebord de la fenêtre.

« Merde ! » ai-je grommelé en m'empressant de contourner la table, mais il avait sauté avant que je ne puisse l'en empêcher. J'ai baissé les yeux vers le sol poussiéreux en contrebas, pour aussitôt en avoir le souffle coupé.

Il avait disparu.

Comment ?

Alors même que je faisais volte-face, un bel homme aux cheveux couleur miel et aux yeux verts aussi clairs que du verre de mer est entré en trombe dans la pièce.

Ma poitrine s'est dilatée – je venais de me rappeler qu'il me fallait respirer. De l'adrénaline continuait à parcourir mes veines.

« Où est-il ? » L'homme large d'épaules était presque aussi grand que le prisonnier, et potentiellement plus fort. Il portait un uniforme onyxien au harnais de cuir noir orné de clous scintillants. Virevoltant sur lui-même, il a inspecté la petite pièce. Après quoi son regard menaçant, malveillant, s'est posé sur moi.

J’ai dégluti, me tortillant sous ses yeux inflexibles. « Je suis Arwen, la nouvelle guérisseuse. Qui cherchez-vous ? »

Il m’a foudroyée du regard – et je me suis recroquevillée. Et puis, sans ajouter quoi que ce soit, il a tourné les talons et claqué la porte derrière lui.

7

TM

Un jour seulement après cette ridicule évasion, un miracle s'est produit : j'ai trouvé ma porte de sortie.

Elle s'appelait Jaem.

Jaem était le fils du boucher. Il était arrivé ce jour-là avec deux doigts mutilés. Alors qu'il s'employait à attendrir une pièce de porc, il avait croisé le regard d'une charmante jeune femme prénommée Lucinda. Avec ses longs cheveux blonds et son nez étroit, elle avait coupé le souffle du malheureux, qui avait abattu le marteau directement sur sa propre main. Pauvre gosse. Pendant que j'immobilisais ses doigts bien mal en point avec une attelle, Jaem m'a expliqué qu'il espérait lui rapporter quelque chose de la ville le lendemain. Il se rendait à la capitale une fois par semaine pour vendre les excédents de viande et de peaux du donjon, sans le dire à son père de manière à pouvoir mettre dans sa propre poche ce que ça lui rapportait. Il partait chaque semaine à minuit.

Le soir même, j'allais me faufiler dans sa charrette.

Je m'étais rendu compte que la serrure de ma cellule était rouillée dès le lendemain de mon arrivée, mais je n'avais pas encore trouvé le moyen d'utiliser cela à mon avantage – jusqu'à présent. Une fois dans la capitale d'Onyx, je pourrais rejoindre une ville portuaire et embarquer à bord d'un navire. Il me restait encore quelques pièces de la nuit où nous avions tenté de quitter Foirebourg, cachées dans les poches de ma jupe, et j'espérais que cela suffirait à me payer la traversée depuis la côte onyxienne jusqu'au Grenat. Tant que je parvenais à ne pas me perdre dans la capitale, et que je ne tombais pas sur les créatures ou les vauriens qui vivaient entre ses murailles… Mais le malaise que j'éprouvais à l'idée de me retrouver à Cimesaule n'était rien comparé à la peur que m'inspiraient les Bois Obscurs. Si je parvenais à les traverser sans encombre dans le chariot de Jaem, ce qui m'attendait en ville ne risquait guère d'excéder mes compétences.

La crainte que Barney, ou Bert ou – les Pierres m'en gardent – le roi en personne ne se rende compte que j'avais aidé le prisonnier à s'échapper ne cessait de me torturer l'esprit. Chaque jour s'imposait à moi une nouvelle raison de quitter au plus vite ce donjon, plus impérieuse que la précédente.

N'empêche : sans trop savoir pourquoi, j'avais mentalement rejoué plus d'une centaine de fois ma conversation avec l'inconnu. Qu'est-ce qui avait bien pu le retenir à Ombrefort alors qu'il avait trouvé un moyen de sortir de sa cellule ? Pourquoi avait-il disparu avant de heurter le sol ? Mes yeux m'avaient certainement joué un mauvais tour.

Ça, de même que l'échange que j'avais surpris entre le roi et son commandant, tournait chaque soir en boucle dans mon esprit quand je me retrouvais enfermée dans ma cellule. C'étaient les seules choses qui m'évitaient de trop penser à la peur ruisselante qui me tenaillait.

« Est-ce que la feuille de myrte va ici ? » ai-je demandé à Dagan, en m'exhortant à me réintéresser aux herbes disposées devant moi.

Un lent hochement de tête.

J'aurais dû m'y attendre. Jamais je n'obtenais autre chose du vieil homme. Pour une raison obscure, il semblait me mépriser, et j'essayais autant que possible de garder la bouche close en sa présence. Nous avons donc travaillé en silence durant les heures qui ont suivi.

Maintenant que je savais qu'à minuit j'allais avoir une occasion de me tirer d'ici, cette journée donnait l'impression de refuser mordicus de prendre fin.

« Salut, vous deux ! Waouh, quelle ambiance, ici ! »

Mari venait de franchir la porte de l'apothicairerie. Son sarcasme enjoué me faisait l'effet d'un répit temporaire, bienvenu dans cette monotonie.

« C'est quoi, ça ? lui ai-je demandé en guise de salutation, un doigt pointé en direction du livre parcheminé qu'elle tenait entre ses mains.

— Un grimoire de sorcière. Je crois bien qu'il a plus de cent ans. J'ai traduit tout ce que j'ai pu, mais… Dagan, je me disais que vous

pourriez peut-être m'aider pour le reste ? »

Ledit Dagan a soupiré, mais je voyais bien qu'en réalité la requête lui faisait plaisir. Peut-être s'ennuyait-il autant que moi – une pensée qui m'a fait rire. Après lui avoir pris le livre, il est parti effectuer des fouilles dans le cabinet, sans doute pour y trouver de quoi traduire le texte.

« Je crois qu'il m'a dit à peu près six mots aujourd'hui, ai-je murmuré à l'intention de Mari une fois le vieil homme hors de portée de voix. Pas très bavard, le bonhomme. Qui est-ce, exactement ? »

Mari a gloussé. « C'était un genre de conseiller royal avant l'arrivée de Kane Hampefreux, et avant ça je crois qu'il servait dans l'armée onyxienne, mais à présent il se contente de travailler à l'apothicairerie. Certains gosses, les plus jeunes surtout, le prennent pour un sorcier, ils croient que c'est pour ça que le roi Hampefreux le garde à son service ici. Mais je ne l'ai jamais vu avoir recours à la moindre magie. » De ses doigts elle s'est mise à tapoter pensivement le comptoir. « Il fait comme si je l'agaçais, sauf que je vois clair dans son jeu. Je sais qu'il adore m'aider à comprendre de vieux textes et à approfondir mes recherches sur les Fae et les sorcières. C'est juste un vieil homme solitaire. Je ne suis pas sûre qu'il ait jamais eu de famille, ou quoi que ce soit d'équivalent. »

J'ai eu un pincement au cœur pour lui.

« Il faut que je retourne à la bibliothèque, mais peut-être qu'on pourrait dîner ensemble ce soir ? Ils servent la poitrine de bœuf dont je t'ai parlé. »

Je ne savais pas trop pourquoi je me sentais coupable de décliner une fois encore la proposition de Mari. Ce n'était pas comme si je la connaissais si bien que ça. Mais ça faisait longtemps que personne ne m'avait offert ainsi son amitié. Sans compter que j'évitais la grande salle depuis mon arrivée ici, une semaine plus tôt. J'avais tout évité à part cette pièce, l'infirmerie qui y était rattachée et ma cellule.

Même si je faisais preuve d'audace et me décidais à explorer le reste de ce château empli d'ombres, je n'imaginais guère Barney donner son accord pour un dîner en compagnie d'une nouvelle amie.

« Demain ? » Si les Pierres le voulaient, j'aurais quitté ces lieux à

ce moment-là.

Si d'aventure j'arrivais à mes fins ce soir, je risquais fort de ne jamais la revoir. Cette sombre pensée n'a pas manqué de me surprendre. J'espérais qu'elle n'allait pas prendre cela personnellement, d'une manière ou d'une autre.

À en croire son expression, elle savait que je dissimulais quelque chose. « Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai un peu le mal du pays, rien de plus. »

Une demi-vérité, là encore.

« D'accord. On verra comment tu te sens demain. » Elle m'a serré le bras avant de partir.

Nous nous sommes remis au travail, Dagan et moi. Seuls quelques patients supplémentaires – tous des soldats – ont débarqué à l'apothicairerie dans les heures qui ont suivi. Il me laissait pratiquer tous les soins, passant de temps à autre vérifier que je n'avais pas commis d'erreurs flagrantes. Je m'efforçais de ne pas me vexer.

J'étais en train de nettoyer l'infirmerie après une blessure au javelot inhabituellement sanglante quand j'ai entendu une voix bourrue qui m'a retourné l'estomac.

« Content de te revoir, Dagan, lui a lancé Bert. Les îles de Jade ont été un fiasco, à en croire le commandant. Dommage. » Le bruit de ses bottes s'approchait lentement de moi, irrésistiblement ; je sentais la peur se déployer dans ma poitrine à chacun de ses pas. « Où est la fille ? »

Merde. Tomber entre les mains de Bert alors que j'étais si proche de la liberté… Hors de question.

Silencieusement, délicatement, avec une telle retenue que mes mains en tremblaient, j'ai fermé la porte de l'infirmerie, puis poussé la méridienne contre la serrure.

Il fallait que je me tire d'ici avant que Dagan ne laisse Bert m'emmener. Mais mon cœur battait si bruyamment dans mes oreilles que je n'arrivais pas à réfléchir.

La fenêtre.

Si l'inconnu y était parvenu malgré sa blessure, j'en serais capable moi aussi.

Mes doigts se sont collés au verre avant même que je n'en prenne pleinement conscience ; j'ai poussé, de toutes mes modestes forces.

Mais le loquet refusait de bouger. Le loquet refusait de bouger, et j'étais coincée ici, comme une souris dans un piège.

Avait-il été soudé après la fuite du prisonnier ? Je me suis projetée contre le cadre, encore et encore, malgré la douleur brûlante qui envahissait mon épaule et mon avant-bras.

De la sueur perlait sur mon front, humectait la racine de mes cheveux.

J'ai passé ma langue sur mes lèvres et redoublé d'efforts, les dents serrées, les oreilles bourdonnantes.

Allez, allez, allez !

Enfin, la fenêtre a cédé, avec un bruit sec.

Les Pierres en soient remerciées.

Je l'ai soulevée ; une brise fraîche est aussitôt venue caresser mon visage. Ma vision s'est focalisée sur ce qui se trouvait en contrebas : les soldats qui vaquaient à leurs occupations, le forgeron qui abattait son marteau tel un bourreau. Mes paumes m'ont démangée à cette vue ; je n'allais sans doute jamais réussir à atteindre les écuries. La chute était plus impressionnante que ce à quoi je m'attendais, même depuis le premier étage. Je ne comprenais toujours pas comment le prisonnier s'y était pris.

La poignée de la porte donnant sur l'infirmerie a alors commencé à tourner ; je me suis hissée en hâte sur le rebord.

« Arwen ? Pourquoi est-ce verrouillé ? »

J'ai pris une courte inspiration.

C'était Dagan.

J'ai tendu l'oreille en quête de la voix de Bert, un pied dans le vide, le vent me mordant la cheville – sans rien entendre.

« Arwen ? »

Je n'avais pas réentendu la voix de Bert. Comme Dagan continuait à tambouriner à la porte, j'ai mentalement demandé aux Pierres de me souffler la bonne décision, avant de redescendre du rebord.

J'ai fini par déplacer la méridienne, pour me retrouver face au visage rouge de Dagan.

« Qu'est-ce que tu faisais là-dedans ? »

Je tenais délicatement mon bras meurtri. « Je… me suis retrouvée coincée. »

Dagan a secoué la tête, puis s'est retiré dans l'apothicairerie.

« C'est bien le lieutenant que j'ai entendu ? » lui ai-je demandé en le suivant. J'avais essayé de parler d'une voix désinvolte, mais celle-ci était montée de deux bonnes octaves.

Dagan a lâché un grognement maussade. « Malheureusement.

— Vous ne faites pas partie de ses admirateurs ?

— Parce qu'il en a ? »

Un sourire s'est dessiné sur mes lèvres. « Comment avez-vous fait pour le convaincre de partir ? »

Dagan m'a gratifiée d'un regard éloquent. « Je n'avais pas ce qu'il cherchait. »

Une énorme expiration s'est frayé un chemin hors de mes poumons. Je ne m'étais même pas rendu compte que je retenais mon souffle.

Soulagée, je me suis tournée vers l'horloge – on ne devait plus guère être loin de minuit, hein ? J'avais davantage besoin de quitter Ombrefort que de respirer ou de sentir mon cœur battre.

Or c'était à peine le crépuscule.

« Dagan… Je ne me sens pas très bien. Je crois que mon porridge n'était pas frais, ce matin. Ça vous dérange si je pars un peu plus tôt ? » Je me suis agrippé le ventre, mais un instant trop tard pour être crédible.

Il m'a regardée avec suspicion. « S'il le faut.

— Merci. » J'ai failli lui dire « à demain », mais j'avais l'impression d'avoir suffisamment menti pour toute une existence.

Barney m'a ramenée aux cellules dans un silence gêné. À l'évidence il avait quelque chose en tête, mais peu m'importait de savoir quoi. J'avais une seule mission à mener à bien, ce soir. J'avais passé toute la journée à me préparer, tout en suturant mes patients, et à présent il était temps de découvrir si j'avais appris quoi que ce soit de Reytre en grandissant à ses côtés. C'était tout ce qu'il m'était possible de faire pour éviter de m'effondrer devant l'énormité des dangers qui m'attendaient si d'aventure je réussissais.

Nous sommes arrivés devant ma cellule ; après avoir refermé la porte derrière moi, Barney a enfoncé la clé en fer dans la serrure.

« Barney », lui ai-je lancé en attrapant sa main à travers les barreaux. Il a légèrement tressailli, mais croisé mon regard : à l'évidence, il attendait que je poursuive. « Je voulais simplement vous remercier. Pour votre gentillesse et votre bravoure. »

Pendant que je parlais, mon cœur cognait dans ma poitrine. Du pied, j'ai lentement rapproché de moi la porte de la cellule, un centimètre après l'autre. L'idée était qu'il ne remarque pas que la serrure rouillée ne se fermerait correctement que si elle était tirée à fond. Si imperceptiblement que je n'étais même pas sûre de vraiment le déplacer, je me suis donc employée à légèrement désaligner le pêne dormant par rapport à la gâche.

« Vous êtes tellement attentionné, grâce à vous je me suis sentie un peu chez moi, ici. En toute franchise… » J'ai pudiquement baissé les yeux, et cru le voir rougir. « Vous êtes… la seule chose qui m'aide à supporter cette période difficile. Vous n'imaginez pas à quel point je vous en suis reconnaissante. »

Le rose aux joues, Barney me dévisageait sans mot dire ; il avait l'air tellement mal à l'aise. « Euh… d'accord. »

Il a secoué la tête de confusion, terminé de tourner la clé, pour ensuite reprendre la direction de l'escalier en colimaçon, plus rapidement que je ne l'avais jamais vu se mouvoir auparavant.

Une fois Barney parti, j'ai poussé un soupir qui me donnait l'impression d'attendre sagement dans mes poumons depuis un bon siècle. J'avais compté sur le charme, mais le mettre agressivement dans l'embarras avait tout aussi bien fonctionné. Mes mains se sont précautionneusement refermées autour des barreaux

de fer et, lentement, j'ai poussé la porte grinçante de la cellule.

Ouverte.

Elle était ouverte. J'avais réussi.

Barney avait tourné la clé dans la serrure rouillée, et le verrou ne s'était pas inséré dans la gâche.

J'étais libre.

Mais il n'était pas encore temps de crier victoire.

J'ai sorti de la poche de ma jupe les provisions chapardées au cours des quelques jours que j'avais passés à l'apothicairerie, et retiré d'un des seaux vides le papier sur lequel j'avais dessiné un plan approximatif de la cour extérieure. J'avais tout ce qui m'était nécessaire, y compris un petit sac dérobé à l'épouse d'un noble snobinard passée à l'infirmerie pour une gorge irritée. Qui aurait cru que j'étais une si bonne petite voleuse ? Ça devait être de famille.

Maintenant, le plus dur débutait : rester assise dans ma cellule ouverte alors que j'avais la possibilité de partir à tout moment, car il me fallait attendre minuit, Jaem et le carillon de la cloche.

*

Des geignements m'ont brutalement tirée d'un demi-sommeil.

Les gardiens traînaient sur les pavés humides un prisonnier à ce point contusionné que son visage ressemblait à une prune ; ils le ramenaient dans sa cellule après une petite séance dans la mystérieuse annexe située au bout du couloir des geôles. Toutes les nuits que j'avais passées à enfouir ma tête sous la fourrure de renard pour me prémunir des pleurs, gargouillis et autres gémissements de mes compagnons d'infortune m'avaient permis de comprendre exactement ce qui se passait là-dedans.

Il lui manquait trois doigts à une main, et le malheureux avait une plaie suppurante là où aurait dû se trouver son oreille. Un cri

d'horreur m'a échappé.

Ensanglanté, pris de haut-le-cœur, presque squelettique, il était à peine capable de faire trois pas d'affilée. Enfin, les soldats ont atteint sa cellule, dans laquelle ils l'ont jeté sans ménagement, et le bruit écœurant de la peau qui heurte de la pierre a envahi mes oreilles. Une cellule, celle où le bel inconnu avait été enfermé, séparait la sienne de la mienne. À présent, j'avais la certitude que c'était avec cette épave humaine que l'homme mystérieux avait eu des mots la première nuit que j'avais passée ici.

Le crépuscule avait laissé place à la nuit, et mon cerveau refusait toujours de ralentir. Après un scénario imaginaire particulièrement désagréable dans lequel je ne faisais que quelques pas hors de ma cellule avant qu'un soldat ne me tombe dessus et me coupe en deux pour me punir de ma trahison, je me suis tournée sur le côté en laissant échapper un gémissement étouffé dans ma cape.

« Dure journée ? »

La voix a produit sur mon cœur un effet que je n'avais guère envie d'étudier de trop près – un étrange mélange de soulagement, d'excitation et de peur véritable. Quand je me suis retournée, l'étranger auquel j'étais en train de penser se tenait face à ma cellule, adossé à la pierre fraîche des geôles, le visage baigné d'une lumière bleue. Un pied appuyé contre le mur derrière lui, les bras croisés : l'image même de la tranquillité.

J'ai entouré mes genoux de mes mains pour les empêcher de trembler.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? » lui ai-je lancé d'une voix éraillée. Il n'y avait pas de prisonniers dans les cellules directement voisines de la mienne, mais d'autres incarcérés plus loin risquaient de nous entendre.

« Quelle adorable cellule tu as là. Bien plus jolie que la mienne. Un banc, un seau. Comment as-tu réussi à convaincre le nigaud chauve de te faire un nid aussi agréable ? » Il m'a gratifiée d'un sourire paresseux, puis s'est penché vers moi. « T'es-tu servi de tes lèvres pulpeuses pour le soudoyer ? »

Je n'ai même pas tenté de dissimuler mon dégoût. « Vous avez l'esprit trop mal tourné. C'est un gentil soldat. L'un des rares dans le coin, apparemment. »

Les yeux pétillants, il s'est rapproché des barreaux pour me passer en revue.

Mon instinct avait manifestement vu juste à son sujet : pour parvenir si facilement à entrer dans le château et à en sortir, avec un calme si froid, si déconcertant, il devait être encore plus rusé, plus dangereux que tout ce que j'avais pu imaginer.

Je ne lui faisais absolument pas confiance.

Et de toute évidence, c'était réciproque. Il s'était bien gardé de me donner le moindre détail sur son évasion. La peau me démangeait d'irritation. Cet inconnu ne pouvait pas m'aider, mais il avait tout le temps de se balader dans les geôles et de jouer les pénibles ?

« Tes talents de guérisseuse sont de premier ordre, petit oiseau, a-t-il susurré. J'ai l'impression d'être à nouveau en un seul morceau. » Il a soulevé sa chemise, dévoilant un bout de torse magnifique – presque sculpté, brun doré, barré d'une unique cicatrice.

J'ai froncé les sourcils. « Vous devez être suicidaire. Pourquoi revenir ici ? »

Me souvenant alors que ma cellule était ouverte, je me suis traînée jusqu'à la porte de manière à la maintenir fermée avec mes pieds. L'angoisse s'est insinuée en moi à l'idée qu'il se trouve si près et que rien ne nous sépare véritablement. Il était bien plus menaçant à cet instant qu'il ne l'avait été à l'infirmerie. Je me suis demandé si c'était dû à la pâleur moite qui avait accompagné sa blessure à la poitrine. À son regard lorsqu'il craignait de mourir.

« Je te l'ai dit, j'ai quelques affaires à régler. Et certaines sont à régler ici même, dans ces geôles. » Il m'a quittée des yeux pour parcourir du regard le couloir sombre. « Ne t'inquiète pas, a-t-il poursuivi après être revenu à moi. Je ne vais pas te causer d'ennuis. »

L'horloge de la tour a sonné à l'extérieur ; il ne restait donc plus que deux heures avant que Jaem ne parte pour Cimesaule. Et j'allais devoir m'éclipser de ma cellule assez tôt pour y être à temps.

« Mais bien sûr », ai-je répliqué, même si je ne l'écoutais plus vraiment. Peur et manque de confiance en moi, comme d'habitude. Je n'allais pas y arriver. Je n'allais jamais m'en sortir vivante. Je…

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » Sa voix avait perdu sa sensualité enjouée.

« Quoi ? Rien. »

Je me suis mise à trembler, l'attente et la nervosité secouaient mon corps. Mes os. Le soleil était en train de se coucher, et je n'avais toujours aucun plan digne de ce nom pour franchir le barrage des gardes de faction en haut des escaliers. Tenter pareille folie… qu'est-ce que j'avais en tête ? Peut-être que moi aussi, j'étais suicidaire.

« Hé », m'a-t-il lancé d'une voix plus tranchante, en s'accroupissant. Il a glissé une large main à travers les barreaux pour m'attraper le poignet. « Parle-moi. »

La pression de ses doigts sur mon avant-bras m'a arraché une grimace. Je ne m'étais pas guérie, dans l'espoir de conserver toute ma puissance, toute mon énergie, pour ce soir. Il m'a instantanément lâchée, son visage se déformant d'horreur. « Tu es blessée. Pourquoi n'en as-tu rien dit ?

— Ce n'est rien, un simple bleu. »

Ses yeux bouillonnaient de colère. « Qui t'a fait ça ?

— Moi-même, et stupidement. J'essayais de… » *Pardon ?* Qu'est-ce que je m'apprêtais à lui dire ? Que je prévoyais de me jeter par la même fenêtre que lui ?

Il attendait que je termine ma phrase.

« Peu importe. Et déjà, pourquoi perdez-vous votre temps à me parler ? Est-ce que vous comptez me dire quoi que ce soit à votre propos, m'expliquer comment vous avez réussi à vous échapper ? Ou bien allez-vous simplement continuer à m'importuner aux pires moments possibles ?

— Préférerais-tu un moment plus opportun, dans ce cas ? m'a-t-il demandé en haussant un sourcil espiègle. Au beau milieu de la nuit, peut-être ? Quand tu es toute seule dans ta cellule, et que tu penses à moi ? »

J'ai secoué la tête d'exaspération.

Il a lâché un léger rire. « En vérité, petit oiseau, ta cellule est le

dernier endroit où je devrais me trouver, mais… » Il a soupiré. « Apparemment, je n'arrive pas à rester loin de toi. »

Un frisson a remonté mon échine.

« Eh bien… » J'ai cherché un instant les mots justes. « C'est agréable, de ne pas se sentir complètement seule. »

Ses sourcils se sont légèrement levés. « J'ai bien du mal à imaginer qu'une femme dans ton genre se sente souvent seule. »

Je l'ai foudroyé du regard. « Pardon ? !

— Je me suis mal exprimé. » Il s'est passé une main sur le visage pour dissimuler un sourire. Moi j'ai dû me forcer à baisser les yeux. Ces fossettes. C'était de la torture…

« Tout ce que je voulais dire par là, c'est que je te trouve chaleureuse, drôle et de bonne compagnie. J'aurais tendance à croire que tu dois rarement te retrouver seule. Quantité d'hommes ou de femmes recherchent certainement ta présence. »

Ses paroles étaient aussi réconfortantes qu'une miche de pain tout juste sortie du four. Si fondante, si douce…

Mais un goût amer n'a pas tardé à envahir ma bouche. « Détrompez-vous. Je n'ai pas eu beaucoup d'amis au cours de mon existence. Et certainement pas des hommes. Ma ville était petite, avec très peu d'enfants de mon âge. Tout le monde était proche de mon frère, et moi je me bornais à… suivre le mouvement, en quelque sorte.

— Dans ce cas, ce sont tous des demeurés. À t'entendre, ça a été une bénédiction de laisser derrière toi cette collection de huttes.

— Peut-être. Parfois… Je ne sais pas.

— Dis-moi. Parfois quoi ? »

Pourquoi sentais-je les mots jaillir de moi ? Des mots que j'avais enfouis si profondément en mon for intérieur, et depuis si longtemps, que j'avais presque réussi à oublier jusqu'à leur existence. Je me suis forcée à emplir d'air mes poumons.

« Parfois, il m'arrivait d'espérer davantage. »

Ses yeux ont cillé, mais là encore il a attendu la suite.

« Dans ma jeunesse… je n'ai pas appris grand-chose, ni rencontré beaucoup de gens, ni fait beaucoup d'expériences. Ça me fait honte, franchement, de constater à quel point je ne connais rien du monde qui m'entoure. » J'ai songé à Mari. À tout ce qu'elle avait vu, appris et vécu en vingt ans. J'étais même prête à parier que les coins les plus mystérieux, les plus isolés du continent n'avaient aucun secret pour elle. Des royaumes dont j'ignorais tout, comme Jade ou Citrine. J'ai secoué la tête. « En quelques jours à peine, j'ai rencontré ici des gens qui ont vu et fait tellement plus de choses que moi. Ça me donne l'impression de n'avoir presque pas vécu.

— Pourquoi n'es-tu pas partie ? »

La peur. Une peur constante, poisseuse, qui dégoulinait chaque jour le long de mon cou comme un épais sirop.

« J'avais beaucoup de responsabilités, ai-je préféré lui répondre. Ça m'était impossible.

— Voilà qui me semble être un ramassis de conneries. »

Je me suis raidie. « Vous êtes immonde.

— Je suis honnête ! »

Je me suis pincé l'arête du nez. Au temps pour moi, cet homme n'était pas seulement grossier – il était exaspérant.

« Laissez tomber. Je vais dormir, à présent. »

Je m'apprêtais à retourner dans mon coin lorsque d'une main puissante il m'a agrippé la cheville à travers les barreaux. Sa main était suffisamment ferme pour me maintenir en place, mais douce autour de la peau sensible. Un spasme a remonté de mon mollet jusqu'à mon entrejambe. J'ai frissonné.

« Allez, petit oiseau. Tu n'as aucune raison de me mentir. Pourquoi es-tu restée là-bas ?

— Lâchez-moi. »

Ce qu'il a fait immédiatement, et sans la moindre hésitation.

« Je vous l'ai dit. Ma mère était malade. Ma sœur était jeune. Avant même que mon frère ne soit envoyé combattre les armées de votre roi, il fallait bien que quelqu'un l'aide à s'occuper d'elles. »

Il a secoué la tête, et un silence gêné s'est déployé entre nous telle une longue mer sans fin.

« Et il y avait une personne à laquelle je tenais. »

Ses sourcils se sont aussitôt haussés – à l'évidence cela l'intéressait. « Tu as bien dit pas d'hommes, non ? »

Halden n'était pas un homme. C'était… Halden. À savoir…

Rien ne m'obligeait à me justifier auprès de cet inconnu. J'ai ouvert la bouche pour lui cracher exactement cela à la figure.

Mais il s'est borné à secouer la tête. « Nan. »

J'ai croisé les bras. « Comment ça, "nan" ? »

Il a haussé les épaules. « Il ne représentait pas grand-chose à tes yeux.

— Pardon ?

— Tu ne t'illumines pas quand tu parles de lui. De toute évidence, tu ne penses jamais à cet homme. Essaie encore.

— Non mais quelle condescendance. Comment pourriez-vous le savoir ?

— Crois-moi, je maîtrise ce domaine. » Ses yeux se sont rivés aux miens. « Pourquoi es-tu restée ? »

Ah non. Là, c'en était assez. Et puis, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire ? « J'avais peur.

— De quoi ?

— De tout ! » D'un geste impétueux, j'ai désigné les barreaux qui m'entouraient, qui me retenaient contre mon gré dans le royaume le plus dangereux de Valecombe. « Regardez ce qui se passe quand on fait un seul pas hors de sa minuscule vie tellement sûre qu'elle en devient étouffante ! »

Pourquoi me sentais-je aussi coupable de dire ça à voix haute ?

« Voilà un argument valable, petit oiseau. La prison n'est pas le résultat idéal d'une vie aventureuse, je veux bien t'accorder ça. »

J'ai éclaté de rire – d'épuisement autant que de frustration. J'étais tellement fatiguée. Un grognement en provenance d'une cellule située un peu plus loin m'a poussée à baisser d'un ton.

« D'accord, j'ai donc peut-être échangé une prison contre une autre. Je dois dire qu'au moins je n'arrête pas d'apprendre, ici. Il y a dans cette apothicairerie des herbes et des médicaments dont je ne connaissais même pas l'existence, sans parler de les avoir jamais vus.

— Ton esprit positif m'impressionne. »

J'ai levé un sourcil interrogateur.

« La façon dont tu regardes les choses. C'est juste… » Sa main a disparu dans ses mèches sombres. « Rafraîchissant. »

Je l'ai considéré. De parfaits cheveux bruns bouclés qui dissimulaient une partie de son front et de sa nuque. Une barbe de même pas trois jours sur une mâchoire qui rivalisait avec des falaises escarpées. Ce regard ardoise pénétrant. Mon cœur battait la chamade.

« Quoi ? » m'a-t-il lancé avec un rictus coquin.

Le voir ainsi sourire de toutes ses dents avait un je-ne-sais-quoi de… saisissant. C'était troublant de voir quelqu'un de si stupéfiant, de si manifestement puissant, de si dangereux, partager avec moi quelque chose d'aussi intime. Consciente que toute tentative de mensonge tournerait forcément à la catastrophe, j'ai finalement opté pour l'honnêteté.

« Je m'efforce simplement de vous comprendre. »

Son sourire s'est effacé, et il a levé des yeux pensifs en direction du plafond. Après quoi il s'est redressé brusquement.

« Il est temps pour moi de partir. » L'inconnu s'est ensuite essayé à la légèreté : « Je t'ai promis de ne pas te causer d'ennuis, pas vrai ? »

J'ai hoché la tête, mais aucune repartie ne me venait à l'esprit.

Il s'est retourné vers moi avant de partir. « Ne perds pas courage, petit oiseau. Tu n'es pas seule ici.

— Ce sera le cas dès que vous aurez mené à bien ce qui vous retient à Ombrefort. »

Mon ton était si pathétique que mes orteils se sont recroquevillés dans mes chaussures.

Mais il s'est borné à me dévisager de ses yeux brillants, un sourire élégant aux lèvres. « Je doute fort que cela arrive de sitôt. »

Sur ce, il s'est fondu dans les ombres du couloir, pour rejoindre la nuit par les escaliers. Je culpabilisais presque, je ne lui avais pas dit que même si lui projetait de rester ici, ce n'était pas mon cas.

Je me suis recroquevillée dans un coin. Jamais je n'avais rien fait d'aussi dangereux, d'aussi déplaisant que le voyage qui m'attendait. Pour autant que je parvienne à survivre à cette soirée. Je me suis roulée en boule sur le côté, souhaitant ne pas avoir aussi peur.

8

TM

Je me suis réveillée en sursaut au son des cloches qui carillonnaient minuit.

C'était maintenant ou jamais.

Mon esprit était encore plongé dans le brouillard d'un sommeil agité, mais l'adrénaline qui circulait dans mes veines m'a forcée à me lever. Après m'être enveloppée dans la fourrure de renard de l'homme mystérieux, j'ai attaché mes longs cheveux en une tresse lâche et me suis assurée que mon sac était bien fixé à ma hanche. Je préférais éviter que quoi que ce soit n'entrave mes mouvements s'il me fallait fuir quelque chose, ou quelqu'un.

J'ai ouvert la porte grinçante de ma cellule et balayé du regard le couloir parsemé de flaques de lumière produites par des lanternes vacillantes : sinistrement vide et silencieux, comme toujours. Sur la pointe des pieds, j'ai alors pris la direction de l'escalier en colimaçon. Une fois devant, j'ai marqué une pause le temps de me préparer à la suite. C'était un très mauvais plan. Le pire que quiconque ait jamais élaboré dans toute l'histoire du continent. Je n'avais absolument aucune confiance en lui, mais c'était tout ce que j'avais.

Une longue inspiration, puis…

« Au secours ! » ai-je crié en direction du haut.

Mon estomac menaçait de remonter jusqu'à ma gorge. Je ne cessais de serrer et desserrer mes poings.

Seul un lourd silence m'a répondu.

« Il y a quelqu'un ? Au secours ! » ai-je hurlé de plus belle.

Quelques grognements se sont fait entendre – des prisonniers irrités que leur sommeil soit ainsi perturbé.

Mais rien d'autre.

Un dernier appel, après quoi j'ai gravi les marches au pas de course jusqu'à atteindre la porte en bois lamellé des geôles. Je me suis positionnée devant le mur qui la jouxtait, en m'efforçant de retenir ma respiration.

Pour ensuite attendre, longtemps, si longtemps que des années m'ont paru défiler.

Mes poumons étaient en feu.

Mon cœur battait aussi vite que les ailes d'un colibri.

Enfin la porte s'est ouverte. Je me suis plaquée contre le mur de pierre, le temps qu'un garde encore à moitié endormi passe d'un pas nonchalant devant moi et commence à descendre les escaliers.

Ne pas respirer. Ne pas même ouvrir la bouche…

« Hé, ferme-la, qui que tu sois ! » s'est-il écrié avant d'entamer sa descente.

Je me suis éclipsée sitôt le garde disparu, me précipitant dans la nuit sans m'arrêter une seule fois pour reprendre mon souffle.

Le château était comme pétrifié dans un profond sommeil. J'ai emprunté le même chemin que le soir de mon arrivée, à travers le champ, parallèlement aux tentes multicolores des soldats.

Je regrettais de ne pas avoir fait plus tôt la connaissance de Jaem ; une fois à l'extérieur de ma cellule, ce n'était pas aussi difficile que je ne l'avais craint. Si Jaem parvenait à me faire traverser les Bois Obscurs jusqu'à Cimesaule, je n'aurais plus qu'à…

Des voix ont alors brisé le silence nocturne, et je me suis figée.

Mais il s'agissait simplement de quelques hommes occupés à se raconter des histoires de fin de soirée, à la lumière dansante d'un feu mourant. Ma poitrine s'effondrant presque de soulagement, j'ai continué à progresser à l'abri de l'obscurité, en restant à proximité des tentes pour éviter de me faire repérer. Prudemment, je zigzaguais à travers le dédale de soldats endormis, le dos collé à la toile, vérifiant en permanence qu'aucun danger ne m'attendait juste au-delà de mon champ de vision. Mes chausses s'enfonçaient dans la boue froide et humide. L'eau glacée qui s'infiltrait entre mes orteils

me faisait grimacer.

Enfin, j'ai repéré la charrette de Jaem, immobilisée au bout du chemin de terre qui se trouvait devant moi. Son cheval hennissait doucement, et je distinguais une remorque remplie de viande séchée et de peaux. Si je me mettais à courir immédiatement, je pouvais rejoindre le véhicule juste avant que Jaem n'atteigne les portes principales du donjon.

J'ai fait un pas en avant, et une tasse en étain a tinté sous mon pied. Maudissant intérieurement les hommes et leur incapacité à ramasser leurs affaires, j'ai regardé autour de moi en quête du moindre signe que quelqu'un avait entendu. Comme personne ne semblait vouloir se pointer, j'ai fait volte-face, prête à piquer un sprint jusqu'à la charrette… mais j'ai alors heurté de plein fouet un corps massif en sueur.

Bert.

Tout aussi surpris de me découvrir dans son campement que moi de tomber sur lui.

Les battements de mon cœur ont aussitôt tambouriné sur mes tympans ; je voyais son incrédulité se transformer en délectation sinistre.

« Mais regardez ce que j'ai trouvé, a-t-il sifflé. La petite magicienne, toute seule dehors. Je parie tout le trésor de Valecombe que tu n'es pas censée être hors de ta cellule au beau milieu de la nuit. »

Ma gorge s'est contractée sur un cri silencieux. Je n'allais pas réussir à récupérer à temps les cisailles qui se trouvaient dans mon sac. Et même si j'y parvenais, je n'étais pas sûre d'avoir la force – mentale ou physique – de les plonger dans son cœur, ou dans son cou. Mais je pouvais le battre à la course. Il était ivre et affublé d'une lourde armure ; j'étais rapide.

D'autant que j'avais la peur de mon côté.

Mais si je me mettais à courir, n'allait-il pas hurler, ce qui ne manquerait pas d'alerter tous les soldats endormis ? Je doutais fort de ma capacité à semer plusieurs centaines d'Onyxiens.

J'ai rassemblé un faux courage. « Vous vous trompez, ai-je répliqué. Le roi sait que je me trouve ici. »

Bert a grogné un semblant de rire, mais son sourire ne se reflétait pas dans ses yeux. D'insupportables aigreurs ont aussitôt attaqué mon estomac. Soudain, j'ai su, avec une absolue certitude, qu'il me fallait prendre mes jambes à mon cou. Alors même que je tournais les talons, j'ai senti sa main rugueuse se refermer sur mon bras.

« Dans ce cas, je vais te conduire jusqu'à lui », a-t-il conclu pour lui-même, avant de me tirer en arrière.

Mon corps tout entier tremblait si fort que je m'attendais à vomir.

Il fallait que je lui échappe. Avant qu'il ne m'emmène dans sa tente. Il fallait que je…

« Lâchez-moi ! » Je détestais le ton strident de ma voix, la peur qu'elle recelait. J'ai tenté de libérer mon bras de ses doigts, mais il s'est borné à serrer plus fort, ses ongles s'enfonçant suffisamment dans ma peau pour faire couler du sang. « Je suis une prisonnière du roi ! »

Un rire sinistre s'est échappé de sa gorge. « Exactement. Prisonnière. Qu'est-ce que ça signifie, à ton avis ?

— Lâchez-moi immédiatement, ai-je exigé – mais mon timbre se résumait à un sifflement étranglé, et des larmes me piquaient les yeux. Lâchez-moi ou je crie.

— Mais je t'en prie », a-t-il murmuré tout contre mon oreille, et je pouvais sentir son haleine aussi chaude que fétide. « Tu penses que tu serais la première ? »

Je n'ai pas laissé le choc me réduire longtemps au silence. J'aurais préféré me faire prendre et passer le reste de ma vie dans ces geôles plutôt que de découvrir ce que Bert avait prévu de m'infliger. J'ai inspiré une grande bouffée d'air pour appeler à l'aide, mais il a collé sa main épaisse sur ma bouche. J'ai tenté de le repousser, aiguillonnée par un mélange de peur et de dégoût, en vain ; il était tellement plus fort que moi. J'avais beau me débattre, mordre tout ce qui passait à portée de mes dents, il continuait à me traîner en direction de sa tente.

« Vu à quel point ta bouche est douce contre ma paume, j'ai hâte que tu te retrouves à genoux. Une magicienne a forcément une bouche magique. »

Des larmes avaient commencé à ruisseler le long de mes joues.

J’ai étouffé un unique sanglot pathétique.

Il nous a conduits jusqu’à l’entrée de sa tente, d’où j’ai pu voir la paillasse et les peaux à l’intérieur. Ça m’a retourné l’estomac.

Non, non, non !

Je m’agitais en tous sens, totalement paniquée – non…

… je ne pouvais pas entrer là-dedans !

Et lui ne pouvait pas m’y forcer. Je n’allais pas me laisser faire. Je…

« C’est quoi ce bordel, ici ? » a alors tonné une voix grave dans notre dos. Aussi froide que la mort, et tout aussi violente.

Bert nous a fait tourner face à l’individu, mais je savais déjà qui se tenait là.

Je connaissais ce timbre aussi bien que le mien, désormais.

« Non. » Le mot était comme tombé de ma bouche. Bert allait sûrement le tuer.

L’imposante silhouette familière du prisonnier nous fixait de ses flamboyants yeux argentés ; je n’avais jamais vu personne arborer une expression aussi menaçante. De la fureur couvait dans son regard. De la fureur, et une promesse de mort.

Sauf qu’il ne bougeait pas, ni pour dégainer une épée, ni pour se ruer sur le lieutenant.

Et pourtant, sans la moindre raison apparente, Bert m’a relâchée ; je suis tombée lourdement par terre.

Une confusion mêlée de soulagement résonnait dans ma poitrine. Encore sous l’effet de l’adrénaline résiduelle, mon rythme cardiaque refusait de ralentir.

Bert a titubé un instant, pour ensuite s’incliner devant l’inconnu.

Les martèlements de mon cœur se sont interrompus d’un coup.

Pourquoi est-ce qu’il…

« M-mon roi », a-t-il bredouillé, le visage braqué vers le sol.

Mon champ visuel s'est rétréci jusqu'à ce qu'il ne me soit plus possible de voir autre chose que le prisonnier debout devant moi. Le poids de la prise de conscience était pareil à un rocher posé sur ma poitrine, écrasant, horrifiant…

Pas d'air.

Je n'arrivais plus à respirer. Je…

Son regard gris se refusait à croiser mes yeux écarquillés. Il était trop affairé à étinceler d'une rage incandescente – comme de l'argent liquide brûlant – dirigée contre le lieutenant voûté.

Je sentais Bert vaciller à côté de moi. Il s'efforçait vainement de rester dans la même position.

Une vague d'humiliation glacée a inondé mes veines lorsque je suis enfin parvenue à prendre une petite inspiration.

« Vous ? » Je me suis raclé la gorge, ayant parlé d'une voix beaucoup trop rauque. « Vous êtes le… vous êtes le roi Kane Hampefreux ? C-comment ?

— Tes questions vont devoir attendre », m'a répondu le souverain, mais ce n'était pas moi que visait son ton furieux.

Telle la mort incarnée, il s'est rapproché d'un pas raide de Bert, pour poser ses deux mains sur les épaules du lieutenant et lui assener en plein visage un coup de genou si puissant que j'ai senti trembler le sol sous mon corps.

Un craquement presque humide, et Bert s'est envolé en arrière, pour produire un bruit écœurant en touchant le sol. Il gémissait de douleur, le nez à l'évidence brisé selon un angle hideux, la lèvre éclatée et un œil déjà tuméfié. J'ai même cru voir quelques dents briller au clair de lune dans l'herbe humide.

Pour une fois, je ne ressentais aucune envie de soigner.

Le roi s'est accroupi au-dessus de lui et s'est mis à parler, si doucement que ça relevait presque du murmure, un soupir sinistre au beau milieu du brouillard nocturne. « Espèce d'ordure répugnante, de souillure purulente qui entache mon armée autant que la race humaine. Tu vas regretter chaque choix qui t'a conduit à ce moment. Tu vas supplier qu'on te tue. »

Bert s'est borné à geindre, avant de retomber dans l'herbe, inconscient. Après s'être redressé, le roi a frotté ses genoux maculés de boue pour ensuite se tourner vers moi. Son visage se résumait à un masque de calme circonspect, comme s'il savait que s'il s'adoucissait à mon égard, ou révélait la profondeur de sa fureur, je risquais de faire une crise d'hystérie.

Et il n'aurait pas eu tort. J'étais mortifiée, malade de peur, incapable de former la moindre pensée cohérente à cause du rugissement de trahison assourdissant qui tourbillonnait dans mes oreilles.

Une poignée de soldats avaient entendu le tintamarre. Ils s'étaient précipités hors de leurs tentes, certains munis d'épées étincelantes, d'autres encore à moitié endormis et n'ayant pas fini d'enfiler leur pantalon. Mais tous se sont inclinés en découvrant leur souverain.

« Emmenez ce sac à merde dans les geôles, leur a-t-il lancé. Et dites au commandant Griffon… » D'un signe de tête, le roi Hampefreux leur a désigné le visage ravagé de Bert. « … que je veux qu'il souffre. »

Sans hésiter, quelques soldats ont soulevé Bert du sol boueux et commencé à le traîner en direction du château.

Leurs camarades demeuraient là, prêts à recevoir d'autres ordres de leur roi.

Leur roi !

« Rompez. » À ce mot, les hommes sont retournés en hâte dans leurs tentes respectives, nous laissant seuls sous le ciel nocturne étoilé. Mes entrailles tourbillonnant d'horreur, je ne cessais de dévisager le roi Hampefreux.

Il a avancé d'un pas hésitant, une main tendue dans ma direction. Ses yeux brûlaient encore comme de la glace.

J'ai fixé un instant sa paume avant de me remettre sur mes pieds sans son aide.

Ma respiration était devenue terriblement superficielle, et des spasmes embarrassants me secouaient le corps. Il était hors de question que quelqu'un me touche en cet instant, et surtout pas lui.

Le souverain a ramené vers lui sa main tendue, pour ensuite la glisser dans sa poche, comme s'il ne savait pas quoi en faire d'autre. « Tu vas bien ? »

Est-ce que j'allais bien ? !

« Non. » J'ai essuyé les larmes froides qui séchaient sur mon visage.

L'air affligé, le roi Hampefreux suivait des yeux les mouvements de mes doigts. « Je jure qu'il ne vivra pas assez longtemps pour toucher une autre femme. »

Diverses émotions s'affrontaient à l'intérieur de mon cœur. La honte d'avoir été si facilement bernée ; la fureur vis-à-vis de sa trahison et de son lieutenant retors qui avait été si proche de me faire du mal… et la terreur. Le légendaire souverain maléfique qui se tenait devant moi m'inspirait une terreur telle que je me sentais sur le point de m'évanouir.

La fureur – l'émotion la plus facile à maîtriser – l'a finalement emporté, et je l'ai foudroyé du regard.

Il s'est passé une main sur le visage, tel un maître d'école longanime.

« Arwen… »

J'ai produit un bruit qui hésitait entre l'esclaffade et le halètement. Il fallait que je me tire d'ici.

Et sur-le-champ.

Mais Jaem était parti depuis longtemps, aussi mes pieds ont-ils commencé à me reconduire vers le château. Le magnifique imposteur me suivait comme mon ombre.

Il m'a soudain coupé la route avant de me faire face, et je me suis arrêtée net.

Nos poitrines n'étaient qu'à un souffle l'une de l'autre. Je me suis recroquevillée devant sa large silhouette. Devant la puissance maléfique, prédatrice, qui émanait de lui.

« Je comptais t'en informer. » Il m'a toisée de la tête aux pieds, apparemment en quête d'une éventuelle blessure.

Qu'allait-il m'infliger, désormais ? Maintenant que j'avais tenté de m'échapper ?

Il devait avoir remarqué l'expression d'horreur qu'arborait mon visage, car un sourire amer est venu remplacer son air renfrogné. « Je ne vais pas te torturer pour te punir d'avoir tenté de fuir, quand bien même cela correspondrait au roi impitoyable que tu vois en moi.

— Merci », ai-je murmuré stupidement.

Ses lèvres se résumaient à une fine ligne, désormais. « J'ai besoin de savoir si tu vas bien, a-t-il repris d'une voix ferme. Est-ce qu'il t'a fait du mal ? »

Des mots qui étaient autant de lames dans sa bouche.

« Pourquoi étiez-vous enchaîné dans votre propre geôle ? » lui ai-je demandé, incapable que j'étais de dire autre chose.

Sa mâchoire s'est crispée. « Il fallait que je parle à quelqu'un là-bas. Et pas… sous ma véritable identité. »

Je me suis alors remémoré la discussion étouffée que j'avais entendue la première nuit. L'épave humaine qui avait été ramenée dans sa cellule ce soir-là.

« Es. Tu. Blessée ? » Il avait articulé ces mots entre ses dents serrées.

« Non », ai-je répondu, d'une voix presque inaudible.

Il a hoché la tête, ses yeux adoucis par le soulagement.

« Pourquoi… avoir continué à me mentir à l'infirmerie ? »

Ses sourcils se sont froncés. « Peut-être ne m'aurais-tu pas soigné si tu avais su qui j'étais. Tout ce que je t'avais pris. »

Bien sûr que si, mais je me suis demandé s'il en avait conscience. Ou si c'était simplement un autre de ses innombrables mensonges.

Je n'aurais su dire pourquoi je me donnais la peine de lui poser la question ; ce n'était pas comme si je pouvais me fier à la moindre de ses paroles. Outre ma peur, je sentais m'envahir une humiliation ô combien corrosive. J'avais laissé un monstre me mentir, me duper, m'amadouer dans le but de m'extirper certaines de mes

vérités les plus intimes. Tout cela n'avait été qu'un mauvais tour, un coup fourré. La brume rouge de colère qui voilait ma vision s'est intensifiée.

J'étais faible et stupide – d'abord avec Bert, et à présent avec le roi Hampefreux.

« Vous allez vraiment le tuer ? » lui ai-je demandé.

La mâchoire du roi s'est de nouveau contractée. « Oui, je vais le tuer.

— Bien sûr. » J'ai baissé les yeux, mais le ton de ma voix avait exprimé le dégoût que cela m'inspirait.

« Tu es impossible. Je viens de te soustraire à un putain de violeur ! Et maintenant tu juges la façon dont je souhaite punir ses actes inqualifiables ?

— C'était votre propre lieutenant corrompu ! » Je me suis mordu la langue. J'étais trop en colère pour demeurer en sa présence. Je risquais de dire quelque chose qui me vaudrait également la mort.

« Oui, et cela va longtemps me hanter, Arwen. J'ignorais complètement… quel genre d'homme c'était. » Il a lâché un soupir. « Ils auraient dû m'en informer. Mes hommes. Je ne sais pas pourquoi ils n'en ont rien fait.

— Peut-être que les autres royaumes ne sont pas les seuls à craindre le roi d'Onyx. »

Ses sourcils se sont froncés, et je me suis demandé si c'était de la honte qui altérait ses traits. Quoi qu'il en soit, son visage s'est durci en quelque chose de cruel, de froid, animé d'une lueur de curiosité.

« Qu'en est-il de toi, petit oiseau ? »

J'ai gardé le silence. Il était trop suffisant… Je savais où cela allait nous mener. Il s'est adossé au mur à côté de nous. Le coin de sa bouche s'est légèrement relevé.

« Est-ce que tu as peur de moi ? »

Ses dents brillaient comme celles d'un loup au clair de lune.

« Oui. » Je n'aurais pas été capable de mentir d'une manière convaincante, de toute façon. Ma peur, je le savais, s'affichait

ouvertement sur mon visage.

« Bien. Peut-être, dans ce cas, écouteras-tu quand je te demanderai de faire quelque chose pour moi. »

J'ai eu un haut-le-cœur en imaginant en quoi cela risquait de consister. Il devait avoir remarqué mon air dégoûté, car un muscle de sa mâchoire s'est contracté.

« Non, rien de tel, petit oiseau. Si tu veux tout savoir, tu n'es pas exactement mon type. » Des paroles acerbes, qui n'ont pas manqué de me faire rougir. « Je t'avais prévenue des dangers qui t'attendaient si d'aventure tu tentais de t'échapper. Mais ça ne t'a pas empêchée d'essayer. Je sais que tu souhaites retourner auprès de ta famille, mais je te demande de rester ici, à Ombrefort, et de continuer à y travailler comme guérisseuse. Considère cela comme une manière de rembourser la dette de ton frère. »

Je ne m'attendais pas à ça.

Un jour ou deux plus tôt, il m'était apparu qu'il y avait ici bien moins de gens nécessitant des soins que ce que j'avais imaginé. Si le roi avait tant besoin de mes talents de guérisseuse, n'aurais-je pas été plus utile sur les lignes de front ? J'avais davantage de cas à traiter chez moi, à Foirebourg.

« Pourquoi voulez-vous que je reste ici ? Ce n'est pas comme s'il y avait énormément de patients.

— Peut-être suis-je… intrigué par tes remarquables talents. »

J'ai senti mon visage s'empourprer de plus belle. Je n'avais aucune envie d'être son trophée, d'être conservée ici comme l'une des créatures en bocal de l'apothicairerie.

« Et en échange de ton engagement envers Onyx, je retrouverai ta famille et garantirai sa sécurité », a-t-il ajouté, comme si la seule chose qui comptait pour moi en ce monde se résumait à une considération secondaire.

Je ne pouvais pas lui faire confiance, je le savais, mais le soulagement que je ressentais à la perspective de les savoir saufs me faisait l'effet d'une goulée d'eau rafraîchissante. Le roi disposait de toutes les ressources nécessaires pour les retrouver. Des espions et des messagers, un dragon permettant à ses troupes de traverser les mers plus vite qu'un millier de navires. Sans doute parviendrait-il à

les localiser en quelques semaines à peine, alors que ça risquait de me prendre des années. Toute une vie, même.

Peut-être savait-il que je ne cesserais jamais d'essayer de fuir, à moins qu'il ne me soudoie autrement.

« Qu'est-ce qui me dit que vous allez tenir parole ? » Ma voix avait repris un semblant de force.

Les yeux scintillant d'humour, il a passé une main dans ses cheveux bruns ébouriffés. « Je conçois que c'est sans doute te demander beaucoup au vu des circonstances, mais peut-être devras-tu simplement me faire confiance. »

Cette seule pensée m'a glacé les entrailles. Stupide – j'avais été stupide de l'avoir ne serait-ce qu'envisagé. Comme je n'arrivais pas à mettre mes pensées en mots, je me suis bornée à poursuivre ma marche précipitée en direction du donjon. Le roi n'avait aucun mal à suivre le rythme. Maudites soient ses interminables jambes.

« C'est donc un oui ? »

J'ai frémi. « Non.

— Eh bien, dans ce cas, j'ai bien peur que tu n'ailles dans la mauvaise direction. »

Je me suis figée sur place. « Qu'entendez-vous par là ? »

Il m'a gratifiée d'un sourire carnassier, qui a gelé le sang à l'intérieur de mes veines.

« Tu crois que je vais te laisser profiter du luxe de la cellule dont tu viens de t'évader alors que tu n'as nullement l'intention de tenir compte de mes avertissements ou d'accepter mon marché ? Non, je pense que je vais te trouver un endroit un peu moins… confortable. »

Je suis devenue aussi raide qu'un cadavre.

L'annexe. Là où naissaient tous les hurlements et autres gémissements.

Du sang se ruait dans mes oreilles à la vue du plaisir que lui inspiraient mes tourments.

« Vous m'aviez dit que vous ne feriez rien de tel. » Ma voix

m'évoquait celle d'un enfant irascible ; les mots se sont transformés en cendres sur ma langue.

Il a haussé les épaules. « Vraiment ? J'ai dû changer d'avis, dans ce cas. Le chevalet peut se révéler très efficace, tu sais. »

Kane tirait par trop de plaisir de mon expression horrifiée. J'espérais qu'il voyait à quel point je le détestais. Plus que je n'avais jamais détesté qui que ce soit. Même Powell. « Vous êtes exactement comme je vous imaginais, et tellement pire encore. »

Ses yeux ardoise se sont mis à brasiller. « Peut-être bien. Quoi qu'il en soit, le choix te revient. »

L'idée de passer le reste de ma vie ici était suffisante pour me rendre physiquement malade. Mais en quoi consistaient mes options, en réalité ? Endurer ce qu'il avait prévu de m'infliger – quoi que ce soit – pour me forcer à me soumettre ? Des images de tenailles et d'ongles arrachés dansaient dans mon esprit. Et ensuite quoi ? Je serais plus faible, plus traumatisée – et encore moins capable de réussir à m'échapper. Accepter de rester au moins le temps qu'il retrouve ma famille n'était-il pas le moins pire entre deux maux ? Et celui que j'avais le plus de chances de tourner à mon avantage ?

« D'accord, ai-je articulé, ravalant la nausée que je sentais remonter dans ma gorge. Mais j'ai… » J'ai dégluti. « J'ai une requête. »

Le roi s'est rapproché d'un pas, pour fixer sur moi des yeux empreints de curiosité. De la curiosité et… autre chose. Quelque chose… d'affamé. Je me suis figée. Comme je gardais le silence, il a fini par murmurer : « Écoutons ça, petit oiseau.

— Vous retrouvez ma famille immédiatement, lui ai-je dit du bout des lèvres. Pas un jour lointain, indéfini. Et je veux que vous leur remettiez une lettre, avec une preuve qu'ils l'ont bien reçue. »

Son visage s'est adouci. « Marché conclu.

— Et vous devez jurer de ne faire aucun mal à mon frère, ai-je enchéri dans un souffle. C'est moi qui purge sa peine.

— Bien sûr. » Des mots qu'il a néanmoins accompagnés d'une grimace.

« Et… je veux sortir des geôles. Si je dois vivre ici, je ne peux pas dormir dans une cellule jusqu'à la fin de mes jours. Il faut que vous m'autorisiez à me déplacer librement à l'intérieur du château. Plus de Barney constamment sur mon dos. »

Il m'a regardée, létal, impitoyable. « D'accord. Toutes tes requêtes sont acceptées – mais écoute-moi bien, petit oiseau. Fini les tentatives de fuite. Dans le cas contraire, ta famille, une fois que je l'aurai retrouvée, en subirait les conséquences. »

Mon sang a déserté mon visage, mais j'ai opiné du chef en silence, le reste de mon corps aussi rigide qu'un cadavre.

« C'est dangereux, dehors, a-t-il ajouté. Crois-le ou non, mais je n'ai aucune envie qu'il t'arrive quoi que ce soit de fâcheux. »

Malgré tout ce qui s'était passé, j'ai lâché une interminable expiration. S'il tenait parole, au moins serais-je en mesure de faire passer un message à ma famille. Peut-être même allais-je les revoir un jour, pour peu que je me tienne à carreau. Et s'il mentait, je le découvrirais bien assez tôt, quand il échouerait à me donner la moindre preuve que ma famille était en sécurité – je pourrais alors tenter de m'échapper à nouveau, après l'avoir convaincu que ce n'était nullement mon intention.

N'empêche : ma langue était enduite d'amertume. Et je n'ai pas réussi à retenir les mots qui crevaient d'envie d'échapper à ma bouche quand nos regards se sont croisés sous la lumière scintillante de la lune : « La chose qui vous a attaqué dans les bois – je regrette qu'elle n'ait pas réussi à vous tuer. »

Des yeux chargés d'une puissance de mort m'ont rendu mon regard. « Tu me permettras de ne pas te croire. »

9

TM

« Tu boudes encore plus que d'habitude, aujourd'hui. »

Dagan me dévisageait ; je me suis approchée de la fenêtre pour contempler maussadement les bois, tout en réfléchissant à l'étendue de ce que j'avais perdu en si peu de temps.

Les appartements où l'on m'avait conduite la veille au soir dans l'aile des domestiques n'avaient rien de spécial, mais ils étaient plus grands que la chambre que Léah et moi partagions à Foirebourg. Ce qui me déprimait, et pour plus d'une raison. Les draps blancs n'en étaient pas moins frais contre ma peau, et une petite cheminée diffusait une douce chaleur. Malgré ma crainte que des cauchemars angoissants ne m'empêchent de fermer l'œil, je n'avais pas tardé à m'endormir. Des images de sombres écailles de dragon, d'ongles ensanglantés et d'yeux gris indifférents m'avaient suivie dans un sommeil sans rêve.

À peine quelques heures plus tôt, j'avais cru vivre mon tout dernier après-midi dans cette apothicairerie. À présent, ça risquait fort d'être mon quotidien jusqu'à la fin de mes jours. L'humeur tendue de Dagan s'accordait bien avec la mienne et, à nous deux, nous ne faisions que souligner la froideur du château. Bien qu'étant toujours capable d'apprécier les tours impressionnantes du donjon, ses lustres délicats et ses meubles de luxe ornementés, je n'avais qu'une chose en tête ce matin-là en me rendant à l'apothicairerie : j'allais passer ici l'intégralité de mon existence, et ce contre ma volonté.

« J'ai eu une longue nuit », ai-je expliqué.

Dagan a attendu que je développe. Je n'avais vraiment aucune envie d'en parler, mais c'était la première fois qu'il faisait mine de s'intéresser un tant soit peu à moi – si on devait continuer à travailler ensemble, il me semblait judicieux de mettre à profit son intérêt.

« J'ai découvert que quelqu'un m'avait menti. Et j'ai été un peu malmenée. Par le lieutenant. Mais bon, je tiens le coup. »

Peut-être espérais-je qu'il fasse montre de la même fureur protectrice que celle que m'avait semblé laissé paraître le roi, mais Dagan a simplement continué à me dévisager, le visage dénué de toute expression.

« Il a essayé de m'agresser », ai-je poursuivi, me surprenant à guetter une réaction indignée. Je voulais savoir ce que Dagan pensait de Bert. Et du roi Hampefreux. Tout cela ne le mettait-il pas hors de lui ? Personne n'avait donc de conscience dans ce château abandonné par les Pierres ? « Mais le roi s'est interposé… et l'a condamné à mort. »

Toujours rien.

« Par la torture. » J'ai foudroyé le vieil homme du regard.

Dagan a soupiré, refermé son livre, puis disparu derrière le meuble.

« Merci pour votre sollicitude », ai-je ajouté tout bas.

Il a produit un paquet enveloppé dans une toile de jute, puis contourné le comptoir pour se diriger vers la porte. Je devais vraiment le barber, aujourd'hui.

« Tu viens ? »

Je l'ai dévisagé, abasourdie.

Venir ? Avec lui ?

« Où allez-vous ?

— Il n'y a qu'une seule façon de le découvrir », m'a-t-il répondu, d'une voix plus lasse qu'autre chose.

D'un regard, j'ai fait le tour de l'apothicairerie. Je n'allais jamais en apprendre davantage sur ce château – ni sur ce royaume – en restant enfermée ici tous les jours. Et si j'avais appris quelque chose la veille au soir, c'était que la connaissance était un pouvoir, et qu'à moins de mettre ma peur de côté et de me risquer dans le reste de ce donjon, je demeurerais impuissante.

Je l'ai donc suivi dans la galerie, sans lui poser d'autres

questions.

Nous arpentions en silence le château, passant devant des coins plongés dans la pénombre et des soldats en plein conciliabule. Quand je sentais sur moi leurs regards inquisiteurs, j'accélérais le pas pour me rapprocher du vieil homme.

Ça me faisait bizarre de me retrouver débarrassée de l'œil vigilant de Barney, c'était presque trop beau pour être vrai. J'ai néanmoins permis à une faible lueur d'espoir d'éclairer mon cœur. Peut-être que le roi avait l'intention de tenir ses promesses, la première étant de me laisser arpenter librement le château.

Au lieu de prendre l'itinéraire auquel j'avais fini par m'habituer – les immenses escaliers, le couloir des peintures à l'huile et les portes d'entrée du donjon –, nous avons, à ma grande surprise, pris à gauche pour nous engager dans un corridor rempli de statues. Une femme de marbre pâle en proie à l'extase, drapée dans un tissu transparent, m'a fait rougir, tandis qu'un loup figé dans de l'obsidienne, crocs dénudés, me semblait presque trop vivant pour être une œuvre d'art. Le passage aboutissait à une porte en bois qu'un unique garde nous a ouverte.

L'air brumeux du matin m'a rempli les poumons.

Sans mot dire, nous avons descendu d'un pas lourd un escalier de pierre humide, jusqu'à ce qu'il ne me soit plus possible de contenir mon malaise.

« Où allons-nous ? »

Il ne m'a pas répondu, bien sûr. J'aurais dû m'y attendre.

L'escalier menait à une splendide pelouse qui s'étendait derrière le château – vaste, et d'un vert émeraude. Postée à sa lisière, j'en ai assimilé l'ampleur tout en humant des odeurs de pin couvert de rosée et d'herbe fraîchement coupée. Cela me rappelait mes courses matinales à Foirebourg, mais en beaucoup plus vert, et en bien plus humide. Mes pieds s'enfonçant dans la pelouse froide, j'ai suivi Dagan dans la clairière, en notant la façon dont les arbres et les fleurs sauvages longeaient un mur de pierre arrondi.

L'endroit ressemblait à une arène.

Perdue dans mon examen des textures et couleurs environnantes, j'ai failli ne pas remarquer que Dagan venait de s'arrêter au beau

milieu de la clairière. Il a laissé tomber devant moi son paquet, qui a produit un bruit métallique en touchant le sol. D'un geste, le vieil homme me l'a désigné ; à cette invitation mon pouls s'est aussitôt emballé.

Je me suis lentement agenouillée pour inspecter le contenu du paquet, et ce que j'y ai découvert m'a laissée bouche bée.

À l'intérieur se trouvaient deux énormes épées en argent étincelant sous les rayons de soleil que laissait passer la toile de jute. La poignée et le pommeau de l'une d'elles étaient garnis d'une ferronnerie aussi circonvolutionnée que les profondeurs d'une dense forêt.

Je me suis hérissée d'horreur.

« Qu'est-ce que vous allez me faire ? »

Les sourcils de Dagan se sont froncés. « Dans ma jeunesse, ce qui a failli t'arriver la nuit dernière était on ne peut plus commun, et il n'y avait pas de rois dans le coin pour sauver les malheureuses. »

Mon sang s'est glacé à l'évocation de ces filles qui n'avaient pas été aussi chanceuses que moi. Dagan avait-il l'intention de terminer ce que Bert avait commencé ?

« Cette même lame m'a servi à enseigner l'art de l'escrime à quelques-unes d'entre elles – pas assez, malheureusement. »

En un instant, ma peur s'est transformée en soulagement, pour ensuite laisser place à de la confusion.

Il s'est approché et il a empoigné les deux épées, me tendant la plus petite, la moins enjolivée.

« On va commencer par une attaque haute basique. Répartis uniformément le poids de ton corps entre tes deux pieds, celui d'appel en avant, et fais face à ton adversaire. »

J'ai hoché la tête, sans pour autant faire le moindre geste pour lever mon arme.

« C'est quand tu veux, hein. »

Il allait m'apprendre ? À manier une épée ?

Je n'étais même pas très douée avec un couteau de boucher.

À la sévérité se substituait déjà l'irritation dans son regard, et étant donné ce qu'il tenait à la main, je ne souhaitais guère m'attirer les foudres du vieil homme. Je me suis donc employée à me mettre en position, et il a légèrement soulevé mon coude.

« Tiens ton épée à hauteur d'épaule. Bien. D'abord, ferme la ligne qui te sépare de ton adversaire en plaçant ton arme en avant, comme ceci. » Il m'a montré comment faire, d'un geste aussi fluide que de l'eau vive. « Ensuite, fais un pas vers lui tout en te décalant un peu sur ta droite, de manière à te préserver d'une contre-attaque. Tu pourras alors abattre ta lame en ligne droite pour frapper. »

J'étais en train de reproduire ses mouvements, prenant garde au placement de mes pieds tout en imaginant une centaine de façons de rejoindre le mur situé derrière moi pour disparaître dans la forêt, lorsqu'il m'a lancé : « Bon, réveille-toi maintenant. »

Et sans même me laisser le temps d'expirer, il a chargé. Cet homme devait avoir dans les soixante-dix ans, mais il se mouvait à la manière d'un chat sauvage. Lâchant mon épée en hurlant, comme s'il s'agissait d'un brandon chauffé à blanc, j'ai battu en retraite au pas de course. J'ai entendu Dagan aboyer un rire sincère juste avant de me retourner et de le fixer, stupéfaite.

« Par les Pierres, ai-je haleté, c'était quoi, ça ?

— Refaisons un essai. »

Il a reculé, puis attendu que je ramasse ma lame. Lorsqu'il m'a attaquée, cette fois, j'ai esquivé sur la gauche, sans lâcher mon épée mais la traînant derrière moi comme un poids mort. Il était vraiment en train… de jouer les professeurs. En se moquant un peu de moi au passage.

« C'est ça. Tiens ton épée bien droite. C'est une arme, pas un manche à balai.

— Vous ne diriez pas ça si j'étais un homme », ai-je réussi à articuler tout en soulevant ma lame. Son poids tirait sur mes poignets et mes avant-bras. J'allais avoir des courbatures le lendemain.

Dagan a répété le mouvement, mais lorsque j'ai esquivé son coup, cette fois, il a rabattu son épée dans ma direction. J'ai aussitôt bondi en arrière, mais il n'a pas lâché le morceau. Malgré tous les efforts que je faisais pour éviter ses attaques, pour suivre ses

conseils, son arme a fini par toucher mon épaule. Je me suis préparée à avoir mal, mais n'ai senti à la place qu'une petite tape. Cela demandait certainement du talent, de frapper avec une telle précision et une telle vigueur, tout en s'assurant de ralentir juste à temps son geste.

« Bien, a-t-il murmuré. Encore une fois. »

On a continué ainsi pendant une quarantaine de minutes, abordant le contre et les bases de la parade. Il corrigeait ma posture, la position de mes coudes, la direction dans laquelle mes pieds pointaient. À la fin, je dégoulinais d'une sueur chaude et salée.

Je n'aurais pu anticiper à quel point était bienvenue la douleur familière dans mes muscles, dans mes articulations. Cela faisait des années que je n'étais pas restée aussi longtemps sans courir, et évacuer une partie de l'énergie que j'avais accumulée se révélait presque aussi apaisant que de guérir quelqu'un.

« Pas mal, a reconnu Dagan en remballant les épées dans leur toile de jute. Demain, même lieu, même heure. On va faire ça tous les matins, avant l'ouverture de l'apothicairerie.

— D'accord. » Je n'allais pas m'opposer à lui alors qu'il m'apprenait à me défendre contre les hommes mêmes qui me gardaient prisonnière à l'intérieur de ce château. Et l'exercice m'avait apporté… de la joie. Mes compétences étaient inexistantes, mais il y avait quelque chose de vivifiant dans le fait de tenir une arme et de se mouvoir avec elle. Alors que je m'imaginais en train d'enfoncer mon épée dans le visage arrogant du roi Hampefreux, un frisson m'a parcouru les veines.

Nous sommes rentrés au château dans un silence étrangement agréable, uniquement rompu par mes halètements – je peinais à reprendre mon souffle. Les nuages sombres dans le ciel annonçaient une journée de pluie bienvenue, dont mon corps surchauffé se réjouissait d'avance.

« Dagan ? ai-je fini par demander. Vous êtes un épéiste chevronné. Comment vous êtes-vous retrouvé à diriger une apothicairerie ? »

Il a plissé les yeux en direction des épaisses nuées qui nous surplombaient. « J'ai servi dans l'armée onyxienne. Il y a de ça quelques années. »

J'ai secoué la tête. « Non, des soldats, j'en ai vu mon compte. Là ça n'avait vraiment rien à voir. Vous, vous êtes un maître.

— J'ai eu un bon professeur, en la personne de mon père, a-t-il répliqué en baissant les yeux.

— Eh bien, merci d'essayer de me dispenser votre savoir. Je vais faire de mon mieux. »

Il a commencé à gravir les marches, un large sourire aux lèvres.

Plus tard, de retour à l'apothicairerie, je me suis avisée que jamais jusqu'à présent je n'avais vu la moindre expression joyeuse sur son visage.

*

Si je n'étais pas trop endolorie pour marcher après une matinée passée à essayer de prendre le dessus sur un maître épéiste, la montée des escaliers jusqu'à la bibliothèque allait certainement m'achever. Fidèle au serment que je m'étais fait le matin même de découvrir d'autres facettes du château et de me constituer une défense de savoirs, j'avais décidé de commencer par l'endroit qui m'effrayait le moins : celui où Mari travaillait. J'espérais qu'elle aurait davantage d'informations à me donner sur le roi, l'oracle et le château proprement dit. Sans compter que j'appréciais cette fille, tout simplement.

Quand j'ai atteint le haut de l'escalier presque interminable, j'ai été accueillie par une quantité invraisemblable de livres éparpillés sur des spirales et des rangées d'étagères. Jamais de toute mon existence je n'avais vu pareil amoncellement. La bibliothèque était toute en tons chaleureux, allant de la couleur du thé au brun clair, avec des tables de lecture ayant connu des jours meilleurs et d'antiques chaises en velours disséminées un peu partout. Le temps que je déniche Mari dans la section « Gnomes et lutins », je venais à peine de reprendre mon souffle.

« Bonjour ! » ai-je lancé doucement, craignant irrationnellement de troubler la paix des livres. La pièce donnait l'impression d'être

un genre de temple, il y avait quelque chose de révérencieux dans son silence même.

« Arwen. » Elle s'est précipitée vers moi, rayonnante. « Je n'arrive pas à croire que tu sois montée jusqu'ici. C'est une sacrée grimpette, hein ? D'après Papa, aucun travail ne vaut la peine de monter ces marches chaque jour, mais personnellement ça ne me dérange pas.

— La vue doit être incroyable, à une telle altitude. »

Un sourire entendu aux lèvres, Mari m'a conduite jusqu'à l'un des vitraux qui donnaient sur la forêt en contrebas. Pins et chênes avaient l'air encore plus sinistres vus d'en haut, surtout à travers le verre coloré. D'innombrables hectares de verts aussi vifs qu'intenses, et de noirs lugubres. Un coup de tonnerre m'a fait sursauter ; Mari s'est tournée vers moi, de façon à me regarder d'un peu plus près.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as une mine épouvantable ! »

Je me suis affalée contre la fenêtre. « Merci. »

Elle s'est penchée encore plus près, pour inspecter mon visage. « Beurk, et tu es en sueur !

— Ça va te paraître bizarre… » ai-je commencé, avant de me rendre compte que je n'étais pas sûre de savoir comment terminer cette phrase. Si je devais vivre ici, au moins dans l'immédiat, j'allais avoir besoin d'une personne à qui me confier. La nuit précédente avait été…

Je ne pouvais pas rester seule beaucoup plus longtemps avec tous ces sentiments.

« … Oui ? » s'est-elle enquise tout en retournant à son rangement.

Je me suis écartée de la vitre afin de la suivre, profitant de l'occasion pour balayer la bibliothèque du regard. Une vieille binoclarde lisait dans un coin sur notre gauche, et deux hommes qui ressemblaient à des généraux parcouraient la section des cartes.

J'ai commencé parcimonieusement, presque dans un murmure, histoire de la mettre à l'épreuve. « J'ai passé la matinée à m'initier au combat à l'épée avec Dagan. »

Mari a tournoyé pour me faire face. « Quoi ? Pourquoi ? »

Et là, on entrait dans le dur… Est-ce que je pouvais lui faire confiance ? Mon instinct n'avait jamais été aussi impérieux, et il me poussait à me confier à elle. Elle avait toujours fait montre de gentillesse à mon égard, cherchant mon amitié, s'efforçant de me faciliter la transition – sauf qu'elle ne connaissait pas toute la vérité.

J'ai poussé un soupir.

« Si je suis venue ici, c'est parce que mon frère allait être condamné à mort pour vol – aussi ai-je proposé de travailler comme guérisseuse afin de rembourser sa dette. J'ai passé ma première nuit dans les geôles du château, et le roi se trouvait dans la cellule voisine, faisant mine d'être prisonnier dans sa propre prison. » Voyant son visage se crisper, je me suis empressée d'ajouter : « Je t'expliquerais pourquoi, si je le savais.

— Tu as rencontré le roi Kane Hampefreux ? Et tu lui as parlé ? ! Comment était-il ?

— Odieux, ai-je répondu d'un ton sec. Et incroyablement beau. Une combinaison terrible. »

Elle a éclaté de rire. « Cela semble faire consensus d'un bout à l'autre du royaume. Mais comment cela a-t-il pu aboutir à un combat à l'épée avec Dagan ? »

J'ai tout raconté à Mari. Les mensonges du roi Hampefreux, l'ignoble lieutenant, ma tentative de fuite, notre pitoyable accord, et mon échange avec Dagan le matin même. Je lui ai parlé de ma mère, de ma fratrie, de mon enfance à Foirebourg. De tout sauf des sévices de Powell.

Elle s'est avachie contre une haute bibliothèque à côté de moi. Pour la première fois depuis notre rencontre, elle donnait l'impression d'être à court de mots.

« Ça m'attriste tellement que tu sois coincée ici, a-t-elle fini par dire. Ombrefort n'est pas si horrible, néanmoins. Tu vas t'y habituer, je n'en doute pas un instant. Et je suis encore plus désolée pour la maladie de ta mère. Je n'ose imaginer ce que ça me ferait de voir Papa souffrir ainsi. »

Ça me faisait mal de penser à ma mère, qui tentait dans son état – et sans son traitement, vu ce qui s'était passé cette nuit-là – de rejoindre des terres moins dangereuses. « Les guérisseuses de ma ville n'ont jamais réussi à déterminer de quoi elle souffre. On a

essayé toutes les potions, pommades et thérapies dont nous avions connaissance. Au bout du compte, elles m'ont exhortée à arrêter de tenter de la guérir et à lui faciliter autant que faire se peut la vie en attendant l'inévitable. » J'ai repensé au jour où Nora m'avait dit mes quatre vérités. Jamais je ne m'étais sentie aussi démoralisée.

« Je suis tellement désolée, Arwen. Au moins, ta petite ville disposait d'une guérisseuse. Bien des gens doivent faire un long voyage pour bénéficier de soins médicaux. Au Serpent-Lové, à la frontière du Péridot, il n'y en a aucune à des kilomètres à la ronde. Un jour, un homme s'est fait arracher le bras par un moulin à vent – eh bien, il a fallu le transporter par vouivre jusqu'à Cimesaule. Je ne veux même pas savoir ce qu'il foutait là-haut.

— Mari, comment peux-tu avoir connaissance d'une chose pareille ?

— Je l'ai lu dans un ouvrage médical. » Elle a haussé les épaules.

Cette femme était une mine de savoirs. Elle…

Mon souffle s'est bloqué dans ma gorge.

Un ouvrage médical.

S'agissait-il là de la réponse que je cherchais ?

J'ai parcouru les étagères qui m'entouraient jusqu'à ce que je tombe dessus : la section « Médecine ». Notre petite ville était loin de disposer des ressources de ce château – en premier lieu d'une bibliothèque pareille, qui avait dû être importée de la capitale trépidante, et sans doute également d'autres villes au fil des décennies.

« Comment ai-je pu être assez stupide pour n'y penser que maintenant ? » ai-je lancé à Mari, qui marchait sur mes talons. Dans un château tel que celui-ci, ç'aurait dû être la première chose à me traverser l'esprit.

« Penser à quoi ? » m'a-t-elle demandé, ce qui lui a valu un « Silence ! » tout sauf amène de la part de Binoclarde.

Mais j'avais déjà déniché ce que je cherchais. D'innombrables rangées consacrées à diverses maladies et affections, ainsi qu'à leurs remèdes. S'il existait quoi que ce soit susceptible d'aider ma mère, ça se trouvait dans ces pages.

Ce n'était même pas un plan aussi foireux que tous ceux que j'avais imaginés cette semaine-là : faire du bon travail ici, soigner les soldats, apprendre à me battre. Tout en cherchant un remède pour ma mère. Une fois que je l'aurais trouvé, je pourrais exiger du roi Hampefreux qu'il le lui apporte, en le menaçant de ne plus travailler pour lui dans le cas contraire.

« Mari. » Je me suis tournée vers elle, un véritable espoir naissant dans ma poitrine pour la première fois depuis que j'avais quitté Foirebourg. « Est-ce que tu accepterais de m'aider ? C'est beaucoup te demander, je sais, mais…

— Il y a trois choses que j'adore en ce bas monde : lire, relever un défi et prouver aux autres qu'ils ont tort. »

J'ai éclaté de rire. « Et aider les gens ?

— Tout juste. » Elle a haussé les épaules. « Ça aussi. »

*

Le temps que l'après-midi laisse place à la nuit, nous avions feuilleté plus de la moitié des livres de la section. Mes yeux étaient tellement las du jargon médical que j'arrivais à peine à les garder ouverts. Comme nous n'avions rien trouvé d'utile, j'ai fini par me relever tant bien que mal pour promettre à Mari de revenir le lendemain matin avant de débuter ma journée à l'apothicairerie. Après quoi j'ai entamé ma descente périlleuse des marches de pierre.

Une fois atteint le corridor des peintures à l'huile, j'ai spontanément tourné à droite, inspirée par ma détermination à ne laisser aucune pierre du château non retournée. Explorer activement les lieux en quête de toute connaissance susceptible de m'aider m'avait paru bien plus productif que de rester recroquevillée dans l'apothicairerie.

Ce couloir-là était faiblement éclairé par des chandeliers et des lustres en fer ; je me suis exhortée au courage. Des ombres ne pouvaient pas me faire de mal. Pas plus que des pierres sculptées ou

des murmures étouffés en provenance d'alcôves dissimulées.

Mettre un pied devant l'autre, c'était tout ce que j'avais à faire.

À l'extrémité du passage sinueux s'élevaient de hautes portes couleur nuit, flanquées de quatre sentinelles.

Un juron m'est parvenu de la salle située au-delà, me paralysant et vidant mes poumons de tout l'air qu'ils contenaient. Cette voix grave ne m'était que trop familière et, à ce son, je n'ai pu empêcher mes entrailles de se contracter de terreur. Même les gardes, affublés qu'ils étaient de leurs armures harnachées de cuir et de leurs casques en forme de crâne, ont tressailli.

Chaque cellule de mon corps me criait de courir en sens inverse. De m'éloigner de ce rugissement létal. Sauf que si je restais dans le coin, à l'écoute, il me serait peut-être possible d'en apprendre un peu plus sur les problèmes que posait l'oracle au souverain…

J'allais simplement me rapprocher de quelques pas…

Les gigantesques portes de pierre noire se sont alors ouvertes sur une espèce d'épave humaine babillarde, qui m'a foncé droit dessus en sanglotant. J'ai trébuché en arrière, ma cheville vrillant sur elle-même.

« Ce foutu monstre vindicatif va nous faire tuer jusqu'au dernier. »

La force du geignard a failli me projeter par terre : il était énorme. Au moins un mètre quatre-vingts, bâti comme une pile de briques et pleurnichant tel un bambin surmené. Je n'allais pas rester dans les parages le temps de découvrir ce que le roi Hampefreux avait fait pour réduire cette montagne humaine à l'état d'une flaque de larmes.

Alors même que je tournais les talons, la voix du souverain a retenti dans le couloir. « Eh bien, regardez qui voilà. »

Merde.

Malgré l'acide qui me brûlait les veines, je savais qu'il valait mieux ne pas le fuir. La menace larvée des geôles n'était qu'une fraction de ce dont il était capable.

J'ai donc fait volte-face, le menton bien haut.

Entrer dans la salle du trône du roi Hampefreux, c'était comme pénétrer à l'intérieur d'un nuage d'orage. Des pierres noires et grises donnaient à l'endroit un aspect caverneux, et le trône biscornu sur lequel il était assis évoquait un monolithe de noires plantes grimpantes sculptées. Des torches formaient dans la pièce des colonnes de lumière vacillante, mais rien n'aurait pu dissimuler la dureté de ces lieux, que ne faisait qu'amplifier la sombre expression du roi.

Je me suis forcée à faire une révérence aux pieds de Hampefreux, malgré les aigreurs d'estomac que cela me causait.

Il a haussé un unique sourcil. Ce soir-là, il y avait de la fatigue dans ses yeux habituellement pétillants.

« Qu'est-ce que tu faisais là ? Je te manque déjà ?

— Pas un roi très perspicace, donc », ai-je marmonné.

Il me fallait vraiment maîtriser ma colère, mais je n'arrivais pas à contenir le feu qui se déchaînait en moi chaque fois qu'il parlait. Et c'était particulièrement douloureux en cet instant. Il se tenait dans une telle position de pouvoir – jambes écartées, mâchoire détendue, une main ornée d'anneaux en argent nonchalamment posée sur un des accotoirs de son trône.

Ce connard imbu de lui-même était pratiquement en train de mendier une pique bien sentie de ma part.

Mais les gardes postés derrière lui ont sombré dans un silence de mort ; l'un d'eux – j'ai reconnu le soldat blond qui m'avait brusquée à l'infirmerie – s'est avancé d'un pas, une promesse de meurtre dans ses yeux verts.

J'ai dégluti, tout en considérant le jeune soldat stoïque. Il avait pourchassé son propre roi ce jour-là, même si, en réalité, Hampefreux n'était nullement un prisonnier évadé… Pourquoi lui avait-il couru après ?

« Tu aurais peut-être intérêt à surveiller ton langage, m'a lancé le roi Hampefreux d'une voix traînante. Le commandant Griffon se montre parfois un peu sensible aux injures. »

Commandant ?

Ce type n'avait vraiment pas l'air assez vieux pour être le

commandant de l'armée onyxienne. Qu'un roi soit aussi jeune que Hampefreux, qui devait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans, je pouvais le comprendre. Un prince n'avait aucun contrôle sur le moment où ses parents trépassaient, ce qui le faisait hériter de la couronne.

Mais le commandant Griffon donnait l'impression d'avoir à peu près le même âge que le souverain. Je me suis demandé comment il avait fait pour gravir les échelons aussi rapidement.

L'homme en question a levé les yeux au ciel, sans pour autant s'éloigner de son roi – il me dévisageait comme si je représentais une menace. Cette pensée m'a arraché un sourire.

« Quelque chose de drôle à partager avec nous, petit oiseau ?

— Aucunement, ai-je répondu en forçant mon expression à redevenir neutre. L'ambiance me semble… lugubre, pour le moins. »

Le roi a retroussé les manches ornementées de sa chemise noire et posé une cheville sur son genou. Ses avant-bras hâlés dotés d'une musculature sèche reposaient de part et d'autre de son corps.

« Si tu veux tout savoir, ç'a été une putain d'horrible journée.

— Tragique », ai-je répliqué d'une voix pensive. Pas impertinente, mais… pas non plus polie.

Ce qui m'a valu un sourire féroce de sa part ; les accotoirs en bois de son trône ont gémi sous sa poigne. Quand étais-je devenue si audacieuse ?

« C'est tellement facile pour toi de te moquer, pas vrai ? Après tout, tu ne sais absolument rien de ce qui se passe autour de toi, pas plus que tu n'as conscience des sacrifices que rois et reines doivent faire pour leurs sujets – toutes ces vies perdues, tous ces choix irréversibles. »

Je me suis efforcée de ne pas me gausser malgré la colère que je sentais monter en moi. Il menait une guerre contre l'un des royaumes les plus faibles de tout Valecombe. Ce type était une brute, pas un martyr.

« Je peine à éprouver de la compassion », ai-je admis entre mes dents serrées. Il fallait que je quitte cette salle avant de dire quelque chose que j'allais regretter.

Sauf que l'expression du roi n'a fait que s'intensifier. Je le sentais bouillonner sous ses épais sourcils froncés.

« Tu n'as aucune idée des dangers qui nous menacent. Tu n'imagines pas à quel point est précaire le sort de chaque personne que tu connais. Ou que tu as eu l'occasion de croiser. Ou que tu aimes. »

Je me suis renfrognée face à ses tentatives de m'effrayer, sans pour autant parvenir à maîtriser le frisson qui m'a parcouru l'échine.

« Alors expliquez-moi, ai-je répliqué. Qu'est-ce qui est vraiment en jeu pour vous, roi Hampefreux ? À moins que vous n'ayez peur que je découvre la vérité ? Que la seule chose qui compte à vos yeux soit votre propre cupidité ? »

Son visage s'est durci, se transformant en masque de calme cruel ; après quoi il s'est levé, pour s'approcher à grands pas de moi.

Non sans mal, je me suis empêchée de tressaillir quand son visage s'est presque collé au mien et qu'il a commencé à murmurer à mon oreille : « Premièrement, tu peux m'appeler Kane. "Roi Hampefreux", c'est un peu soutenu venant de quelqu'un que j'ai fait rougir autant de fois. »

Un embarras éprouvant me brûlait les joues. Les gardes du roi s'agitaient. J'ai ouvert la bouche pour contester cette affirmation scandaleuse, mais il a poursuivi : « Deuxièmement, Arwen, étant donné que tu n'as vécu qu'une "minuscule vie tellement sûre qu'elle en devenait étouffante" pendant vingt ans, jamais rien vu, jamais été nulle part, jamais connu le moindre homme… qu'est-ce que tu pourrais bien savoir tout court ? »

Sans réfléchir, j'ai fait un pas en arrière et giflé du plat de ma paume son mâle visage suffisant.

En silence, figée, j'ai attendu sa colère. Sa fureur.

Mais le roi Hampefreux a alors eu l'audace de paraître bizarrement satisfait, un étrange sourire se dessinant sur son visage.

Sitôt qu'il m'avait vue agresser si ignominieusement son souverain, le commandant Griffon était venu se positionner derrière moi pour m'immobiliser.

Une vague de panique a déferlé à l'intérieur de ma poitrine, et mon cœur m'a donné l'impression de violemment remonter jusqu'à ma gorge.

Je me suis débattue de toutes mes forces, mais le commandant, d'une force démentielle, m'a tirée en arrière. Ses mains rugueuses s'enfonçaient dans ma peau.

« Lâche-la, lui a lancé d'un ton sec le roi tout en se frottant la mâchoire, avant de retourner à son trône. Elle n'est rien de plus qu'une nuisance. »

Des paroles qui n'ont pas manqué de me blesser. J'espérais que ma gifle lui avait fait aussi mal. Comment osait-il me renvoyer mes propres mots ? Des mots que j'avais partagés avec lui en toute confiance, quand je pensais qu'il était quelqu'un d'autre. C'était un coup bas, visant à obtenir une réaction de ma part.

Le commandant s'est exécuté, me libérant sans prononcer un mot de plus.

« Est-ce que je peux partir ? ai-je demandé au roi, m'efforçant de ne pas parler comme le faisait Léah quand elle voulait quitter la table du dîner.

— Mais certainement », m'a-t-il répondu, avant de me désigner la porte d'un geste.

Je suis retournée en courant jusqu'à ma chambre, dans les quartiers des domestiques, honte et rage s'affrontant en mon for intérieur. Je n'arrivais pas à croire que je m'étais abaissée à son niveau. Je me suis glissée sous une couverture tissée – le matelas ferme s'est légèrement enfoncé sous mes membres endoloris. La journée avait pourtant débuté d'une façon si prometteuse, avec Dagan, Mari et ma nouvelle vision des choses. Le premier rayon de lumière dans l'abîme sans fond de ténèbres qui avait enveloppé mon existence.

Et à présent je voulais simplement que tout cela soit derrière moi. À nouveau.

J'avais beau essayer d'en faire abstraction, les paroles du roi avaient touché en moi une corde de honte si sensible, si personnelle, que j'avais trouvé cela presque intrusif. Comme s'il était capable de lire en moi, de pénétrer dans ma cage thoracique pour y pêcher les pensées que j'avais cachées dans les recoins les

plus reculés de mon cœur.

J'avais bel et bien commencé à éprouver du ressentiment face à mon existence à Foirebourg. À prendre en grippe tout ce qui m'entravait. Et je détestais toujours Ombrefort, encore plus maintenant que je me savais susceptible d'y rester jusqu'à la fin de mes jours. Cela ne me laissait pas beaucoup d'options en matière d'endroits où j'aurais vraiment ma place. D'une certaine manière, malgré les innombrables journées solitaires de mon enfance, ou les récentes nuits passées dans une cellule de pierre qui prenait l'eau, je ne m'étais jamais sentie aussi seule.

10

TM

Ma chère famille – Mère, Léah, Reytre,

Si vous recevez cette lettre, ça signifie que vous êtes enfin en lieu sûr, et peut-être au chaud ? Entourés de plats et de fruits exotiques ? À moins que ce ne soit simplement mon estomac affamé qui parle… J'aimerais tellement que nous soyons tous ensemble, mais sachez qu'on s'occupe bien de moi en Onyx. C'est une longue histoire, que j'espère pouvoir vous raconter un jour en personne. Dans l'intervalle, je vous en prie : utilisez ces quelques pièces pour vous bâtir de nouvelles vies. Connaissant Reytre, la moitié du sac qu'il a volé a sans doute déjà disparu. Léah, ne te laisse pas effrayer par tous ces changements. Ça a été difficile de quitter Foirebourg, je sais, mais tant que tu resteras avec Mère et Reytre, tu seras toujours chez toi. Mère, je parcours ce nouveau royaume en quête de la moindre information susceptible de nous aider à vaincre ta maladie. Ne perds pas espoir ! Et Reytre, s'il te plaît, prends soin d'elles. Elles ont besoin de toi.

Tout mon amour,

Arwen

Cela faisait des jours que je gardais cette lettre sur moi, tel un enfant incapable de se séparer de son doudou. Je ne pouvais tout simplement pas me résoudre à demander à ce salopard de tenir sa promesse, surtout après m'être comportée comme une démente la dernière fois que je l'avais vu. J'envisageais de la confier à Barney, que je croisais de temps à autre dans la grande salle ou la galerie, mais je me ferais une idée plus claire de l'intention du roi Hampefreux de respecter ou non ses engagements s'il m'était possible de lui parler en tête à tête et de me faire pardonner – d'une manière ou d'une autre – de m'être emportée contre lui.

Jamais de toute mon existence je ne m'étais montrée aussi virulente avec qui que ce soit. Je le détestais, je ne le respectais pas, je ne lui faisais pas confiance, et malgré tous mes efforts, je

n'arrivais pas à m'empêcher de penser à lui – ainsi qu'à ses paroles aussi cruelles que suffisantes. Mais il me fallait maîtriser cette fureur, faire bonne figure, si je voulais le convaincre d'envoyer cette lettre.

J'ai déboulé dans la bibliothèque faiblement éclairée après une nouvelle matinée d'entraînement en compagnie de Dagan. Mari, affalée sur trois livres à divers stades de lecture, ronflait comme un ours en hibernation.

« Mari ?

— Ah ! » Elle a bondi en l'air comme un pétard, ses cheveux roux se déversant sur son visage.

« Tu t'es endormie ici ?

— Euh, oui, m'a-t-elle répondu d'une voix rauque. La dernière fois que ça m'est arrivé, c'était avant de passer l'examen d'avocat.

— Tu as passé l'examen d'avocat ? Tu comptes devenir avocate ?

— Oh, par les Pierres, non. » Elle a secoué la tête en se tapotant les cheveux.

« Alors… pourquoi ?

— Simplement pour voir si je pouvais cartonner. » Elle m'a gratifiée d'un sourire entendu qui indiquait clairement que tel avait été le cas.

À mon tour de secouer la tête. « Tu es cinglée. » Son sourire s'est élargi, ce qui m'a arraché un rictus. « Et je suis vraiment contente que ton père ait oublié sa chaussette à l'infirmerie.

— Moi aussi. Ça faisait un certain temps que je ne m'étais pas fait de nouvelle amie. » Sitôt levée, elle a commencé à s'étirer. « Il m'arrive parfois d'agacer les gens, je crois. »

Elle a poursuivi sans me laisser le temps d'exprimer mon désaccord : « Bref, regarde ce que j'ai déniché. » Mari m'a désigné le livre qui se trouvait devant nous ; ses doigts ont parcouru la page défraîchie couleur sable. « Fatigue, fonte musculaire, maux de tête, perte de poids… »

La page décrivait à la perfection l'état de santé de ma mère,

jusqu'aux douleurs articulaires, aux migraines et aux périodes de somnolence.

Une étincelle s'est aussitôt allumée en moi ; un espoir prudent, mâtiné d'une lueur de pure joie. « Qu'est-ce que c'est ?

— Ce livre provient des Montagnes de Perle, a-t-elle commencé, donc on peut sans problème le considérer comme fiable. »

Ce royaume était réputé pour sa science et ses imposantes bibliothèques, bâties au sommet de ses villes, voire suspendues entre deux pics.

« J'y ai lu que cette maladie s'appelait syndrome de Plait, et qu'il existait un remède étonnamment simple. Une concoction, prise chaque jour, atténue la plupart des symptômes du patient et améliore tant sa qualité que son espérance de vie. »

La lueur de joie s'est transformée en flamme intense. C'était trop beau pour être vrai.

« Mari ! Tu es un génie. »

Elle m'a adressé un large sourire – ce qui ne l'empêchait pas d'avoir toujours besoin d'un bon coup de peigne. « Moi, je ne suis qu'une lectrice compulsive. C'est toi qui as eu l'idée d'effectuer des recherches à la bibliothèque. »

Les ingrédients de la concoction n'étaient pas très courants, mais par chance on les trouvait tous à l'apothicairerie du château, à l'exception d'un seul. Je n'avais jamais entendu parler de la racine de terrier et, ayant refait l'inventaire de nos collections environ trois fois par jour, je savais que nous n'en avions pas.

« Zut, ai-je marmonné tout en lisant. Est-ce que tu sais quoi que ce soit à propos de la racine de terrier ? »

Mari a opiné du chef. « Elle est originaire du Royaume d'Onyx, aussi pousse-t-elle probablement dans les bois qui entourent le château. Mais elle éclôt uniquement lors d'une éclipse lunaire, or la prochaine aura lieu dans deux mois, et ne durera en tout que huit minutes. »

J'ai grimacé, sentant une vague de déception déferler en moi. Si près du but, et pourtant…

« Comment puis-je en trouver pendant l'éclipse ?

— Elle laisse un résidu iridescent qui persiste toute l'année là où elle pousse, donc si tu trouvais un moyen d'affronter la forêt, rien ne t'empêcherait de partir à sa recherche dès à présent. Après quoi il te faudrait retrouver le chemin qui y mène le soir de l'éclipse… » Comme si Mari pouvait voir tourner les rouages de mon esprit, elle s'est empressée d'ajouter : « S'il te plaît, ne fais rien de complètement stupide.

— Bien sûr que non », ai-je menti.

Je commençais à être douée en la matière.

*

Si la première étape de la bravoure consistait à reconnaître qu'il me fallait revoir le roi pour lui remettre ma lettre, mais aussi désormais dans l'optique de trouver des résidus de racine de terrier dans les Bois Obscurs, la seconde m'imposait de bel et bien passer à l'action.

Dagan m'avait accordé un jour de congé – sans doute avait-il besoin d'une pause maintenant qu'une Mari bavarde, constamment hilare, s'obstinait à me rendre visite quotidiennement –, aussi me dirigeais-je présentement vers la salle du trône. Pour demander au roi malfaisant de m'apporter son aide. Non mais quelle idiote.

Tout en déambulant dans les couloirs endormis du château, j'observais les familles et les soldats qui prenaient leur petit-déjeuner dans la grande salle. Mon estomac gargouillait. En à peine deux semaines, je m'étais ignominieusement habituée aux pains en trèfle du Royaume d'Onyx. Les petites miches brun foncé avaient pour ingrédient principal du blé noir d'obsidienne originaire de la région, mélangé à de la mélasse et du cumin. Chaque matin j'enduisais de beurre d'épaisses tranches légèrement sucrées. Une mère et son fils étaient en train de dévorer un pain chaud brûlant tout en feuilletant un livre d'images ; ça m'a brisé le cœur.

Il me fallait l'admettre : sur la simple impression que donnait ce

château, le Royaume d'Onyx n'était peut-être pas la contrée des horreurs que tous ceux avec qui j'avais grandi m'avaient vendue. Aucun de ses habitants n'avait de cornes noueuses ou de griffes grotesques, et assurément pas d'ailes. En dehors de Bert, personne ne s'était montré trop méchant avec moi. Malgré toutes les fois où ma mère m'avait exhortée à ne jamais me fier aux apparences, c'était précisément ce que j'avais fait. Je me demandais si ces gens détestaient la guerre autant que nous en Ambre. J'étais sûre qu'eux aussi avaient perdu des foyers et des membres de leur famille.

Cette pensée n'a fait que raviver la fureur que m'inspirait le roi Hampefreux. Quel genre d'homme, a fortiori un roi, pouvait infliger cela à tant d'innocents ? Et dans quel but ? Pour obtenir davantage de terres ? De richesses ?

En plus du dégoût que m'inspirait Hampefreux, j'en éprouvais également pour moi-même. Comment avais-je pu nourrir le moindre sentiment positif à l'égard d'un homme aussi égoïste, vil, arrogant, violent…

« Arwen ? »

J'ai fait volte-face, heurtant de plein fouet un torse massif et chaud. « Aïe », ai-je marmonné en frottant mon nez endolori, comme l'aurait fait un enfant.

Le roi a baissé les yeux vers moi, le regard plein d'humour, mais sa bouche se résumait à une fine ligne. Il était flanqué de quatre soldats, tous en tenue de chasse.

« Bonjour, Kane », lui ai-je lancé. Le commandant Griffon s'est aussitôt raclé la gorge. « À moins que vous ne préfériez Votre Majesté ? »

Il a grimacé. « "Kane" me convient très bien. Ne fais pas attention au commandant Griffon. »

Celui-ci a haussé un sourcil sceptique.

Les cheveux bruns du roi étaient coiffés en arrière, ce qui dégageait son visage. Il portait une veste et une tunique en cuir, des bottes de chasse et une épée à la hanche : à l'évidence, il s'apprêtait à partir pour une quelconque expédition. Mais à la lumière des lanternes je voyais de la peur inscrite sur les visages des hommes qui se tenaient derrière lui dans le couloir. La sortie du jour n'avait rien d'une partie de plaisir, apparemment.

Maintenant qu'il se trouvait devant moi, je ne savais pas trop comment procéder. Peut-être allait-il remettre la lettre à ma famille, mais j'avais encore moins de certitudes concernant la racine de terrier. Je pouvais toujours essayer de lui forcer la main, en refusant par exemple de soigner qui que ce soit tant qu'il ne m'en aurait pas procuré, mais je ne me voyais vraiment pas lui dire que c'était pour soigner ma mère que j'en voulais. Il y avait une raison pour laquelle l'apothicairerie n'en disposait pas ; ce n'était pas une plante dont on se servait habituellement pour prodiguer des soins. Kane allait certainement me demander pourquoi j'en voulais, et il était hors de question que je partage avec ce connard mes faiblesses et désirs les plus profonds. Une fois de plus.

Une idée m'a alors traversé l'esprit.

J'ai affiché mon sourire le plus séduisant et fait papillonner mes plus grands yeux de biche. « Pour tout vous dire, mon roi, c'est vous que je cherchais. » J'ai grimacé intérieurement. Sans doute en faisais-je un peu trop. Mais les yeux de Kane se sont mis à briller, ses lèvres se retroussant d'amusement.

« Vraiment ?

— Oh, oui. Il fallait que je vous présente mes excuses pour mon comportement de l'autre jour. C'était inacceptable. Je manquais cruellement de sommeil, et je pense que je devais couver quelque chose. Pouvez-vous me pardonner ? »

Il s'est borné à hausser un sourcil intéressé. « Ta fureur ne me donnait pas l'impression d'être due à une quelconque fièvre. Mais je me réjouis que tu te sentes mieux.

— Je voulais simplement vous remercier de la gentillesse dont vous avez fait preuve à mon égard l'autre soir, en m'autorisant à rester ici, dans votre donjon. Je me disais que je pourrais vous confier la lettre que je souhaitais envoyer à ma famille, de sorte que vous la leur remettiez une fois que vous les aurez retrouvés. » Je l'ai sortie de la poche de ma robe et la lui ai tendue.

Il a pris l'enveloppe, pour ensuite la faire tourner entre ses mains avec perplexité. « Pourquoi est-elle si lourde ? »

J'ai rougi. « J'avais pour projet de leur envoyer quelques pièces. Au cas où ils seraient dans le besoin. »

Le roi a soupesé la lettre dans sa large paume. « Tu en as mis un

sacré paquet. Est-ce là toute ta fortune ?

— Presque, oui.

— Ton frère n'a-t-il pas dérobé suffisamment de nos pièces pour plusieurs vies ? »

Ça me mettait hors de moi, qu'il parle ainsi de Reytre. Il n'aurait jamais eu besoin de faire ça si notre village n'avait pas été ravagé ces cinq dernières années. Mais j'ai retenu ma langue.

« Je veux simplement les aider. Et ce n'est pas comme si j'avais d'autres moyens de le faire. »

Ses sourcils se sont froncés – les lumières vacillantes de la salle éclairaient son visage sévère. Mais il n'a rien ajouté.

« Allez-vous la leur donner ? ai-je insisté. Quand vous les aurez retrouvés ? Lorsque nous avons été séparés, ils se dirigeaient vers le Grenat. »

Le roi m'a examinée pensivement, avec quelque chose comme de la pitié dans ses yeux vif-argent.

Je me suis hérissée.

« Je t'ai donné ma parole, non ? »

Oui, mais je lui attache autant de valeur qu'à un sac de pommes de terre.

J'ai dégluti, non sans mal. Si tout ce que j'avais entendu à propos de ce souverain était vrai, le flatter et jouer sur le pouvoir qu'il imaginait avoir sur ses sujets étaient les seuls moyens d'obtenir de lui ce dont j'avais besoin.

« Oui, bien sûr, mon roi. »

Ses yeux se sont plissés, et un sourire séducteur s'est dessiné sur ses lèvres. « Il va falloir que tu cesses d'employer ce terme affectueux, petit oiseau. »

Ça m'a coupé le souffle, et mes joues sont devenues brûlantes. Le commandant s'est raclé la gorge une seconde fois ; j'ai dégluti de plus belle. Pourquoi ma bouche était-elle si sèche ? Kane s'est passé une main sur le visage pour dissimuler un sourire.

« Ce jour-là… je n'avais pas l'intention de t'offenser.

— Oh que si », ai-je répliqué, avant de me maudire intérieurement. Les gardes du roi ont commencé à s'agiter, presque imperceptiblement. *Reste aimable, Arwen.*

Le roi Hampefreux s'est pensivement gratté la mâchoire.

« Peut-être connais-tu mieux mes intentions que moi-même. C'est donc avec davantage d'ardeur encore que je te demande pardon », m'a-t-il lancé à voix basse. Et dans ses yeux j'ai découvert une nouvelle expression, que je ne l'avais jamais vu afficher.

J'en suis restée abasourdie. Étaient-ce là de véritables excuses ? De sa part ?

Se mettant en mouvement, le roi et ses hommes sont passés devant moi, pour ensuite s'engager dans le couloir qui menait aux portes du château. Sauf qu'il m'était impossible de faire une croix sur la deuxième partie de mon plan. Il fallait que je trouve l'endroit où poussait la racine de terrier.

« Ma foi, il s'avère que je sais comment vous pourriez vous racheter. » Il a fait volte-face, m'autorisant à poursuivre. Son aveu déroutant de culpabilité mis à part, je voyais bien que ce salopard résistait à l'envie de hausser un sourcil suggestif.

« Puis-je me joindre à vous aujourd'hui ?

— Non, a grogné Griffon.

— Mais…

— Bien sûr. » Kane souriait de toutes ses dents. Griffon a grommelé quelque chose d'incompréhensible, avant de reprendre sa progression.

J'ai adressé un grand sourire au roi, le gratifiant de ma meilleure version silencieuse de *Ça signifie beaucoup pour moi.*

« Je vous promets de ne vous causer aucun ennui, ai-je assuré. Je suis très facile à vivre. »

11

TM

« Par les Pierres, jamais de la vie ! » J'ai tapé du pied sur le sol pour souligner ce point.

Kane a levé les yeux au ciel. « À ta guise », a-t-il répliqué, avant de prendre tranquillement la direction des écuries.

Ses hommes avaient pris place sur leurs montures autour de nous. Pour une fois, la journée était ensoleillée, ce qui laissait présager l'arrivée de l'été. La brise bienvenue qui soufflait à travers les pins et emplissait les écuries d'un doux parfum rafraîchissant désormais familier. Même si je m'entraînais chaque matin avec Dagan, la nature des leçons qu'il me prodiguait ne laissait guère de place à l'appréciation de mon environnement. Cela faisait des semaines que je n'avais pas eu le temps de profiter réellement du plein air, et j'aspirais à sentir de l'herbe entre mes orteils et le soleil sur mon visage.

Sans compter que, sans trop savoir comment, j'étais parvenue à convaincre Kane de m'emmener dans les bois, ce qui était pour moi le seul moyen de dénicher des résidus de racine de terrier. C'était là ma chance, je ne pouvais pas la gâcher à cause d'une simple balade à cheval, aussi désagréable soit-elle.

J'ai mentalement supplié les Pierres de me donner de la force, pour ensuite emboîter le pas de Kane.

« D'accord ! ai-je lancé dans son dos. D'accord. Mais je vous signale que je suis bien des fois montée à cheval au cours de mon existence. J'ignore pourquoi vous me traitez comme une enfant. »

Il n'a rien dit, se bornant à attendre patiemment que je me décide à m'installer sur la créature. Ce que j'ai fait avec facilité, ne passant pas loin de gratifier au passage le visage du roi d'un coup de pied. J'ai cru l'entendre glousser avant qu'il ne me rejoigne d'un bond – mais mon esprit s'est complètement vidé sitôt qu'il s'est retrouvé assis derrière moi.

Son impressionnante carrure chaude m'enserrait à présent, telle une large main enveloppant un minuscule caillou. Un capiteux mélange de pin, de cuir et de menthe a envahi mes narines quand ses puissants bras musclés se sont enroulés autour de moi pour attraper les rênes. Je me suis penchée en arrière, me retrouvant dans son étreinte involontaire. Honnêtement, qu'aurais-je bien pu faire d'autre ?

« Tu es à l'aise, petit oiseau ? » a-t-il murmuré tout près de mon oreille.

J'ai machinalement fermé les paupières. « Non. » Mais la raucité somnolente de ma propre voix m'a aussitôt poussée à rouvrir des yeux alarmés.

Kane a éclaté de rire – un son sensuel, qui évoquait des draps et de doux murmures –, avant de nous amener à la hauteur des autres montures.

Par les Pierres, il était toujours si sûr de lui.

Je détestais ça.

Griffon nous a examinés, sourcils froncés. « Vous avez l'air bien installés, tous les deux.

— Je lui ai dit que je pouvais chevaucher seule. » J'ignorais pourquoi je ressentais le besoin de me justifier auprès de ces hommes : tous connaissaient la haine que m'inspirait le roi, ayant été témoins de mon emportement dans la salle du trône. Mais je ne voulais pas qu'ils me prennent pour quelqu'un de faible.

C'était une pensée qui ne m'avait jamais traversé l'esprit jusque-là, mais qui à présent l'habitait constamment.

« Et je lui ai dit que si elle était capable d'assurer sa propre protection, il ne fallait surtout pas qu'elle se gêne. Allons-y. »

Je me suis demandé si Dagan l'avait informé de nos leçons matinales. Mais avant même que je n'aie l'occasion de m'en enquérir, nous sommes partis au grand galop, franchissant les portes d'Ombrefort suivis de ses hommes, qui s'étaient mis en formation.

Je m'étais préparée à affronter les créatures horribles et les méandres mortels des Bois Obscurs, mais les arbres noueux se

révélaient moins effrayants à la lumière du jour. À se demander pourquoi la forêt m'avait paru si terrifiante précédemment ; j'espérais que cela n'avait rien à voir avec les légendes qui couraient sur l'homme incroyablement dangereux collé à mon dos. Chaque fois que ma colère montait contre lui, je me répétais le plan : me montrer aimable, dénicher la racine de terrier, survivre à cette journée et puis ignorer Kane pour le reste de l'éternité. J'étais à l'affût des résidus chatoyants, tout en m'efforçant de mémoriser ce qui m'entourait.

Je devais encore trouver un moyen de revenir ici la nuit de l'éclipse, ce qui signifiait qu'à un moment ou un autre, il me faudrait parler de mon plan à quelqu'un. Même si ces bois n'étaient pas aussi terrifiants que ce à quoi je m'attendais, je ne pouvais pas mettre en péril la sécurité de ma famille en rompant l'accord que j'avais passé avec Kane ; il m'était donc impossible de filer en douce. Mais c'était là un problème que j'avais deux mois pour résoudre. Peut-être que quelqu'un l'aurait tué d'ici là. On pouvait toujours rêver…

Des pins et des saules majestueux, des ormes noueux formant d'innombrables niches et alcôves, et des fleurs sauvages bleu ciel étaient enracinés dans l'herbe verdoyante et les touffes de mousse éparpillées de toutes parts. De petites créatures caracolaient un peu partout, et la dense végétation se parait ici et là de taches de soleil.

L'endroit n'avait rien à voir avec la forêt, d'un écarlate rouillé mêlé de doré toute l'année, qui entourait ma maison en Ambre. Nos feuilles tombaient comme de la pluie chaque matin, et crissaient sous mes pieds chaque soir. Jamais de ma vie je n'avais vu autant de vert ; j'en avais presque mal aux yeux.

Kane n'avait pas prononcé un mot depuis notre départ, en dépit de notre intimité forcée. Je m'étais attendue à des plaisanteries lubriques et à des attouchements répugnants, or il s'était presque montré… trop réservé. J'avais envie de rompre ce silence tendu, mais ne trouvais absolument rien d'agréable à dire. Ça me faisait bizarre d'être littéralement collée à quelqu'un qui m'inspirait autant de répugnance.

D'autant que ses bras serrés autour de ma taille étaient pareils à des bandes de fer brûlantes, et que j'avais désespérément besoin de penser à autre chose.

« Ça vous arrive souvent de partir en balade en forêt l'après-

midi ? ai-je fini par lui demander.

— Je suis un peu trop occupé pour de telles distractions. »

J'ai levé les yeux au ciel. « Occupé à quoi, exactement ? À coucher avec des femmes et à tuer des gens pour le plaisir ?

— Ne me tente pas, petit oiseau. » Sa voix m'évoquait un profond ronronnement satisfait.

J'ai dégluti contre mon cœur, qui s'était logé dans ma gorge. Je n'avais aucune envie de savoir laquelle des deux options il trouvait la plus tentante.

On a dit : aimable.

J'ai donc tenté une autre approche : « Quel est le but de l'excursion d'aujourd'hui, dans ce cas ?

— Pourquoi as-tu demandé à venir si tu l'ignorais ? »

Une question légitime. Je me suis essayée à une demi-vérité : « J'avais besoin de sortir du château. Je me sentais un peu confinée.

— Ça t'arrive souvent, non ? »

Ainsi le roi imbu de lui-même était observateur. « Je… je réagis assez mal à l'impression d'être piégée, en effet.

— Je me rappelle, oui : ta première nuit en cellule. »

Je me suis efforcée de ne pas convulser sous l'effet du poids qui a comprimé ma poitrine à ce souvenir. Quand Kane faisait semblant d'être quelqu'un d'autre… C'était exaspérant, de ne toujours pas comprendre pourquoi il m'avait menti pendant si longtemps.

Aimable, aimable, aimable.

Reytre s'était montré charmant dix-neuf ans durant. Je pouvais y arriver le temps d'un seul après-midi.

« Je ne vous ai pas encore remercié. D'avoir demandé qu'on m'installe dans l'aile des domestiques, et d'avoir laissé Barney quitter son poste.

— Ça m'a paru être une manière intelligente de punir ta tentative de fuite. » Je pouvais deviner dans sa voix le sourire ironique qu'il

devait afficher.

« En toute justice, je vous avais prévenu que j'y songeais.

— Non, m'a-t-il corrigée. Tu cherchais de l'aide. Tu n'en as pas parlé à un roi, mais à un ami. »

Ce rappel de ma stupidité m'a fait l'effet d'une douche d'eau glacée. Et il y avait autre chose… une étrange petite douleur qui me pinçait le cœur. À cause de la proximité que j'avais ressentie avec lui la veille de ma tentative de fuite, avant d'apprendre la vérité.

« Oui, ai-je admis. Nous étions presque amis, non ?

— Mmh, a-t-il murmuré. Amis.

— Pourquoi êtes-vous revenu devant ma cellule cette nuit-là, sans me dévoiler votre véritable identité ? »

Sa voix est devenue aussi tranchante qu'un rasoir : « Peut-être que je voulais voir si tu prévoyais toujours de t'enfuir.

— Si vous aviez voulu contrecarrer mes plans, ai-je répliqué, vous auriez pu me faire surveiller par davantage de gardes.

— Mais bien sûr. Comme s'il était facile d'empêcher quelqu'un qui a une peur bleue de l'enfermement de quitter sa cellule. »

Une surprise perfide a fleuri dans ma poitrine à l'idée qu'il s'efforçait de tenir à distance ma nervosité. Je me suis concentrée sur la forêt qui se déployait devant nous, sur les rayons de soleil que les feuilles émeraude laissaient passer. Si cet homme possédait une once de gentillesse qui m'aurait échappé, il fallait que je trouve un moyen de l'utiliser à mon avantage.

« Ça n'aurait rien changé de toute façon, a-t-il poursuivi. Tu n'as même pas réussi à atteindre mes sentinelles.

— Des sentinelles ?

— J'ai demandé que des gardes surveillent chaque nuit le périmètre des bois, après ta confession à l'infirmerie. Si tu étais parvenue jusqu'à eux, ils t'auraient interceptée. Mais, bien sûr, ça n'a pas été le cas. » Ses doigts ont blanchi de tension sur les rênes, pendant que son corps se raidissait dans mon dos.

« Exact. »

Dans un silence de plus en plus lourd, nous poursuivions notre chevauchée entre les arbres imposants, dont les branches semblaient tissées ensemble tant elles étaient entrelacées.

« Oserais-je vous demander où se trouve Bert, actuellement ?

— À ta place, je m'en abstiendrais », a-t-il répliqué, sa voix grave pareille à la caresse d'un poignard sur ma joue. Mais j'ai senti son corps se coller un peu plus au mien, ses doigts se crisper sur mon ventre pour me maintenir contre lui.

La chevauchée se faisait longue, et je me lassais peu à peu de notre proximité. Mais il ne m'était plus possible de me tenir droite comme un piquet – je commençais à avoir mal au dos, et mes genoux comme mes cuisses étaient douloureux à force d'enserrer le cheval. Je me suis prudemment penchée en arrière, juste un peu, laissant ma tête s'appuyer contre le torse de Kane.

Il a tressailli, et j'ai failli lui lancer un *Je n'apprécie pas plus cela que vous* bien senti, mais je redoutais sa réponse, qui ne manquerait pas d'être arrogante.

La monture de Griffon a fini par dépasser la nôtre. Il en a profité pour me foudroyer du regard et je me suis aussitôt redressée d'une façon empruntée, malgré les protestations de mon dos.

« Ne fais pas attention à lui, m'a alors dit Kane, d'une voix un peu rauque.

— Je crois qu'il me déteste. » C'était une plaisanterie, mais mon timbre ne contenait aucun humour.

« Ce n'est pas à toi qu'il en veut, petit oiseau. »

Je comptais lui demander ce qu'il entendait par là, mais nous venions d'atteindre une clairière.

Celle-ci était bien plus lumineuse que la forêt que nous venions de traverser ; elle était baignée de rayons de soleil qui révélaient des insectes et des particules dérivant paresseusement dans la brise.

Mais Kane s'était raidi derrière moi, et j'en ai aperçu la raison au loin.

Il s'agissait apparemment des conséquences d'un genre d'attaque. Des pierres étaient éparpillées un peu partout, et la terre portait les

marques d'un corps traîné dans tous les sens. Une fois suffisamment près, j'ai remarqué que du sang maculait l'herbe. J'ai prié pour que les masses charnues couvertes de boue dispersées parmi les feuilles ne soient pas des viscères, mais j'avais suffisamment d'expérience avec les blessés de guerre pour savoir que c'était là une vaine supplique.

Kane a maîtrisé notre cheval pendant que Griffon descendait du sien. Les autres hommes ont fait halte derrière nous.

« Qu'est-ce qui s'est passé ici ? ai-je demandé dans un souffle.

— C'est ce qu'on essaie de comprendre », m'a répondu Griffon, avant de se rapprocher des hautes herbes dans lesquelles l'attendait la scène macabre.

Kane et le reste des hommes ont mis pied à terre pour le rejoindre. J'ai suivi le mouvement, en les écoutant commenter le sinistre spectacle à voix basse.

Plus je regardais de près le sang sous nos pieds, plus le contenu de mon estomac menaçait de ressortir.

Mari n'avait pas exagéré lorsqu'elle m'avait parlé des créatures qui rôdaient dans ces bois. Je n'avais aucune idée de ce qui avait pu mutiler si horriblement un être humain.

J'ai chassé cette pensée de mon esprit.

Il me fallait profiter de cette diversion pour essayer de localiser de la racine de terrier. Je n'avais vu aucun résidu durant la chevauchée, mais sans doute me serait-il plus facile d'arriver à mes fins maintenant que je me trouvais sur le terrain. Ça ne pouvait pas être si compliqué. Dénicher des résidus, mémoriser l'endroit, trouver un moyen de revenir ici sans encombre la nuit de l'éclipse.

Facile.

Après m'être glissée derrière quelques arbres, j'ai entrepris d'inspecter le sol de la forêt. L'herbe était aussi haute que broussailleuse, et j'avais bien du mal à voir quoi que ce soit parmi tous les trèfles, les feuilles mortes et les minuscules insectes rampants qui ressemblaient à de petites graines.

Quand, juste au-delà d'un épais tronc de chêne, quelque chose a reflété un rayon de soleil. J'ai jeté un regard à Kane, mais lui,

Griffon et les autres étaient toujours en train d'inspecter le site de l'attaque, échangeant entre eux diverses hypothèses.

J'ai plongé derrière le chêne et mis un genou à terre. Aucun doute : une chatoyante substance visqueuse enduisait les racines de l'arbre. À moins que l'endroit n'ait été le théâtre d'un genre de rapport intime entre deux licornes – maudite soit mon imagination débordante –, de la racine de terrier allait fleurir ici la nuit de l'éclipse. Une vague d'adrénaline a aussitôt déferlé dans mon organisme. Après toutes ces années, j'avais enfin trouvé quelque chose à même de m'aider à guérir ma mère.

Je me suis redressée, pour ensuite m'appliquer à mémoriser la zone : à une vingtaine de pas de la clairière, sous le plus grand chêne, et à une trentaine de minutes de chevauchée depuis le donjon, en direction de l'est.

Retrouver cet endroit ne devrait me poser aucun problème.

« Je crois qu'on en a terminé ici, a alors dit Kane. Qu'est-ce que tu fais, Arwen ? »

Je me suis raidie un instant, avant de contourner le chêne. « Je contemplais les fleurs, rien de plus. »

Obéissant aux ordres, les soldats sont remontés sur leurs montures. J'ai laissé échapper un soupir en prenant conscience qu'on allait me ramener à Ombrefort. C'était une journée magnifique, les bois ne me paraissaient plus aussi terrifiants, et j'aurais donné presque n'importe quoi pour éviter de passer un autre après-midi de printemps à l'intérieur de ma chambre.

Le regard de Kane s'est rivé au mien. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

J'ai senti mon visage rougir. Quelle sottise de perdre du temps avec ça. « Rien. » J'ai commencé à repartir en direction de notre cheval.

Sauf que Kane n'a pas bougé. « Dis toujours. »

Je l'ai observé avec circonspection. Il avait fait preuve d'une gentillesse inhabituelle avec moi aujourd'hui. J'étais sûre qu'il s'agissait d'un genre de stratagème, mais peut-être – juste peut-être – que mes assauts de charme avaient mieux fonctionné que je ne l'avais espéré.

Quand il faut y aller… « J'avais envie de… rester. Un petit moment.

— Rester, a-t-il répété. Dans les bois ? »

J'ai vigoureusement hoché la tête. « C'est magnifique, par ici. Et la température est enfin agréable. Vous pensez qu'il y a un étang quelque part dans le coin ? » J'ai virevolté sur moi-même, en quête du gargouillis caractéristique d'un ruisseau.

Les coins de sa bouche se sont relevés. À l'évidence, il était en train de peser le pour et le contre. Enfin il s'est borné à lancer : « D'accord, allons te dénicher un étang. Griff, on se retrouve au donjon. »

Ledit Griffon n'a pas fait le moindre geste.

« Ne vous inquiétez pas, je vais le ramener en un seul morceau », lui ai-je lancé, un large sourire aux lèvres. Une irrésistible étincelle de joie avait jailli en moi à l'idée que mon pari avait porté ses fruits.

« Oh, mais j'y compte bien. Nous n'avons qu'un seul roi », a-t-il répliqué, sans la moindre trace d'humour. Il n'y en avait jamais avec le commandant.

Il a tenu bon, nous fixant tous les deux jusqu'à ce que le souverain insiste : « Tu l'as entendue. Je serai entre de bonnes mains. »

Le visage de Griffon se résumait à un masque de réticence, mais il a tout de même fait pivoter son cheval avant de repartir au trot, nous laissant seuls dans les bois.

Des oiseaux gazouillaient mélodieusement au-dessus de nos têtes ; une brise tiède rabattait mes cheveux sur mon visage. Je les ai timidement ramenés en arrière.

Les yeux de Kane s'attardaient sur moi…

Soudain, la clairière était bien trop petite pour nous deux.

L'intensité de son regard… Je ne savais pas où me mettre, ni quoi faire de mes mains. Et je me demandais s'il s'en rendait compte.

C'était vraiment une très mauvaise idée. Qu'est-ce qui m'avait

pris ?

« Suis-moi. » D'un rire, il a rompu cette étrange énergie, pour ensuite s'engager sur un semblant de sentier sinuant entre les arbres. Je lui ai emboîté le pas, mon cœur battant toujours la chamade dans ma poitrine.

Je me suis retournée vers sa monture, qui paissait paisiblement dans la clairière, exactement là où nous l'avions laissée.

« Votre cheval va rester là-bas ?

— Oui.

— Et si une des créatures qui vivent dans le coin le découvre ? »

Kane a enjambé une racine protubérante, puis m'a fait signe de faire de même. « Il s'en sortira. Il est très rapide.

— Et si l'une d'elles nous trouve, nous ? »

Il s'est arrêté net, avant de se tourner face à moi. « Tu poses beaucoup de questions, tout d'un coup. Serais-tu nerveuse, par hasard ? »

Oui. « Non. Pourquoi serais-je nerveuse ?

— J'avais cru comprendre que je te terrifiais », m'a-t-il répondu, les yeux brillants.

Oh que oui. Mais… « Si vous comptiez me faire du mal, je pense que ce serait déjà arrivé. » La vérité que contenaient ces mots n'a pas manqué de me surprendre.

Kane m'a adressé un bref sourire entendu avant de reprendre sa progression.

Il était trop beau. Quel désastre…

Le temps était venu de changer de sujet. « C'était quoi là-bas, dans la clairière ? »

J'ai senti son énergie se modifier, tel un épais nuage passant devant un soleil estival. Son pas s'est ralenti, mais il ne s'est pas tourné vers moi pour répondre.

« Deux de nos hommes ne sont pas revenus de l'endroit où je les

avais envoyés. Un garde a découvert leurs dépouilles ce matin. »

Un serpent de peur s'est aussitôt lové dans mes entrailles – lisse, glissant.

« Vous pensez qu'ils ont été tués par quelque chose qui vit ici ? Un animal ? » *Un monstre ?*

« C'est… compliqué. »

Encore une non-réponse. Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais. J'aurais aimé pouvoir voir son visage alors que je le suivais sur l'étroit sentier. Hormis le bruissement des feuilles et le gazouillis des oiseaux, un calme tranquille recouvrait la forêt. La tension qui me tenaillait les nerfs depuis le départ de Griffon et de ses hommes s'est intensifiée.

J'ai pris une longue inspiration. Il m'était impossible de lui demander de rebrousser chemin, désormais ; j'aurais fait montre de trop de faiblesse.

« Je suis désolée, lui ai-je donc lancé. Pour vos hommes. »

Mais il ne m'a rien répondu.

Nous avons marché en silence jusqu'à ce que le sentier escarpé couvert de feuilles finisse par laisser place à une trouée. Un long champ vallonné, parsemé de doux chardons roses et de lavande, s'étendait devant nous. Au loin, adossé à une paroi rocailleuse, scintillait un point d'eau turquoise.

Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine, toute anxiété momentanément oubliée. Jamais je n'avais rien vu d'aussi beau à Foirebourg. Ou même ailleurs, au demeurant.

J'ai levé les yeux vers Kane, en sueur après cette petite excursion. Sans trop savoir pourquoi, je crevais d'envie de faire disparaître cet air suffisant. « On fait la course ? »

Ses yeux se sont écarquillés et il a éclaté de rire, une hilarité sincère, tonitruante, que lui-même a paru trouver surprenante. « Ne devrions-nous pas rendre cela… intéressant ? »

Bien que mon cœur se soit emballé à ces mots, j'ai malicieusement tapoté mes lèvres d'un doigt en réfléchissant – un geste que Kane a suivi attentivement. « Si je gagne, vous devrez

répondre avec une honnêteté absolue à n'importe quelle question que je vous poserai. »

Il a passé sa chemise par-dessus sa tête, puis ôté ses bottes. Son large torse était encore plus magnifique qu'il m'était apparu ce jour-là, à l'infirmerie. Quand nos regards se sont croisés, mon estomac s'est retourné sur lui-même.

Pas bon, pas bon du tout.

D'un coup d'œil, j'ai considéré mes lourds vêtements sombres, puis j'ai délacé mon corset.

« Je dois avouer que j'admire ta détermination, m'a-t-il lancé, les yeux plissés vers le ciel bleu. D'accord. Mais si c'est moi qui gagne… » Il m'a dévisagée un instant. « Tu m'expliqueras pourquoi tu voulais à ce point venir ici. »

Ma botte s'est immobilisée en l'air ; j'en étais bouche bée.

« Je ne suis pas aussi crédule que tu sembles le penser », a-t-il ajouté avec un sourire en coin.

Merde.

« Une vérité pour une autre, ai-je murmuré. Ça me paraît équitable. »

Kane avait l'air absolument ravi ; quant à moi, j'ai laissé mes yeux exprimer de la confiance. Répondre à son arrogance m'exaltait au plus haut point. Nous nous tenions là, à nous sourire comme des idiots.

Il a été le premier à rompre le silence. « On y va à trois. Le premier à atteindre l'eau l'emporte ? »

J'ai opiné du chef.

« Un. Deux. Tr…

— Attendez ! » Je ne pouvais pas courir aisément, vêtue de cette épaisse robe de laine, et notre pari m'avait rendue audacieuse – je voulais le voir céder, au minimum fléchir. J'ai donc fait glisser la lourde robe par-dessus ma tête, pour ne garder qu'un corsage sans manches et de fins sous-vêtements.

Une douce brise a caressé mon corps, et je me suis étirée comme

un chat au soleil.

Sentant le regard de Kane sur moi, je me suis tournée vers lui. Ses yeux ombragés ont parcouru mes orteils nus, puis mes mollets et mes cuisses, avant d'arpenter mon ventre et mes seins recouverts de soie, pour enfin se fixer sur mon visage.

Il arborait un air… peiné ?

« Tout va bien ? »

Il a secoué la tête. « Vilain petit oiseau. »

Je me suis efforcée de dissimuler mon sourire.

Je ne comprenais pas trop ce qui était en train de se passer ; après tout, je l'avais toujours trouvé attirant. Comme prisonnier, comme patient à l'infirmerie, et même comme roi maléfique. Mais une partie de ma haine virulente avait commencé à me glisser entre les doigts…

Il s'est raclé la gorge. « Allons-y, avant que je fasse une crise cardiaque. Un. Deux. Trois. »

Nous sommes tous deux partis à une vitesse fulgurante. Mes bras se balançaient en rythme le long de mon corps, mes pieds rebondissaient sur l'herbe moussue, j'avais l'impression de survoler des courants aériens qui rafraîchissaient mon corps et faisaient librement flotter mes cheveux derrière moi. Ça faisait trop longtemps ; ce sprint me faisait l'effet d'être de retour chez moi. L'air frais mâtiné d'odeurs de pin emplissait mes poumons.

La vague d'euphorie qui déferlait en moi me poussait à accélérer encore.

Kane, sur ma droite, tenait la cadence. Ses muscles se bandaient à chaque mouvement de ses bras puissants, et il avait l'air à peu près aussi heureux que moi.

Mais il prenait de la vitesse…

J'ai redoublé d'efforts, me penchant en avant pour accélérer le rythme. Il s'agissait de la seule chose pour laquelle je me savais vraiment douée. Chaque fois que je me sentais piégée, seule, pathétique… courir me rappelait que je pouvais être forte. Que tout ce dont j'avais besoin pour aller où je voulais, c'était mes deux

pieds. J'ai aisément rattrapé Kane, et vu une expression de choc apparaître sur son visage.

C'était délicieux.

Seuls quelques mètres nous séparaient de l'eau, désormais, et nous étions toujours presque au coude-à-coude. J'ai donc accéléré à nouveau, jusqu'à ce que mes poumons me brûlent, que mes tibias me fassent mal et que mon cœur s'emballe dans mes oreilles. Me remémorer le visage de Kane lorsqu'il m'avait vue me déshabiller me conférait davantage encore de puissance. J'ai bondi dans les airs à peine une seconde avant lui, pour atterrir lourdement dans l'eau froide.

« Ah-ha ! ai-je crié sitôt après avoir refait surface, tout en m'essuyant le visage. J'ai gagné ! »

Kane a secoué la tête à la manière d'un chien, puis tenté de déboucher son oreille. « Ouais, ouais, j'ai vu », a-t-il grommelé en reprenant son souffle.

Un large sourire aux lèvres, je me suis laissée retomber dans l'étang, l'eau glaciale me chatouillant le cuir chevelu.

Lui m'étudiait avec amusement. « Tu es rapide. Autant qu'une gazelle ou une bête de ce genre.

— Merci.

— Ça doit être à cause de ton corps minuscule. Tes jambes ont moins de poids à porter. » D'un geste il a désigné son large torse.

J'ai levé les yeux au ciel. « Êtes-vous en train de vous vanter, roi Hampefreux ? De vos formes musclées ? *Tsss*, lui ai-je lancé tout en feignant la déception.

— Je suis touché que tu les aies remarquées. »

Je savais qu'on était en train de flirter. C'était infâme. Mais je prenais du bon temps. Cela faisait très longtemps que je n'avais rien fait de tel.

Il m'a étudiée un instant, ses yeux humides littéralement scintillants. « À quoi est-ce que tu penses, là tout de suite ? »

J'en avais assez des demi-vérités. « Au fait que je passe un bon

moment. À ma grande surprise. »

L'expression qu'arborait son visage m'indiquait qu'il n'espérait pas une réponse aussi… satisfaisante.

Je pataugeais dans l'étang, étirant mes membres en évitant les rochers et les poissons orange maigrichons.

« Les bons moments, je ne doute pas que ce soit votre quotidien, mais en ce qui me concerne, ils remontent à un certain temps. Ce n'est pas très agréable de vivre dans une ville réduite par la guerre à un genre de mouchoir usagé. Ou bien enfermée à l'intérieur d'une cellule, sans ses proches, dans un royaume étranger… »

Je n'avais pas eu l'intention de parler avec autant d'amertume, mais une fois ouvertes les portes de la vérité, il était difficile de les refermer.

Kane me dévisageait avec un intérêt circonspect ; à un moment donné, une émotion proche de la pitié est apparue sur son visage.

« Je ne puis qu'imaginer ce que t'inspirent les choix que j'ai faits. » Il s'est rapproché de moi, ses yeux argentés brillant d'intensité. « En réalité, je n'ai pas besoin de l'imaginer : tu as été claire sur ce point, pas vrai ? » J'ai dégluti, pour ensuite m'éloigner un peu de lui. « Sache simplement… que je ne les ai pas faits sans comprendre les sacrifices qu'ils imposaient, ainsi que je te l'ai dit dans la salle du trône. Je ne m'amuse pas autant que tu le crois. »

Ça devait être l'eau fraîche qui me donnait la chair de poule. Je me suis forcée à détourner le regard. La sincérité qu'exprimait le sien était trop franche. Trop intime.

« Que faisiez-vous dans votre jeunesse pour vous divertir, dans ce cas ? » Ça me manquait, ce que j'avais goûté à peine quelques minutes plus tôt. La légèreté de notre conversation.

« J'aimais jouer du luth, un instrument que ma mère m'avait appris à maîtriser. C'était quelque chose qu'on faisait ensemble. »

Un souvenir heureux, apparemment, mais lorsque j'ai levé les yeux vers lui, il s'était figé, et arborait une expression presque éperdue. Au temps pour la légèreté…

« Était-ce là ta question durement gagnée ? m'a-t-il demandé, un sourcil haussé. Voilà qui ressemble un peu à un gâchis de la

curiosité insatiable que j'en étais venu à attendre de ta part. »

Kane s'est rapproché encore un peu, sa large poitrine ondulant à chacun de ses mouvements. Des gouttes d'eau miroitantes s'écoulaient sur son visage ; il a ramené ses cheveux en arrière tout en baissant les yeux vers moi.

« Non, je… »

Je ne pouvais pas me retrouver aussi près de lui. Il était trop beau, trop magnétique et trop menaçant. Mais il n'arrêtait pas d'avancer dans ma direction, l'étang ondoyant autour de la veine bien visible à la base de ses hanches. Je me suis empressée de reculer, mes pieds glissant sur le fond moussu de l'étang jusqu'à ce que mon dos se retrouve collé aux rochers derrière moi. La cascade ruisselait telle de la pluie sur mes épaules. Kane a positionné ses mains de chaque côté de ma tête et s'est penché en avant, de sorte que l'eau s'écoule le long de ses mains et de ses avant-bras – tout autour de nous scintillaient des gouttelettes pareilles à des étoiles filantes.

Ses pupilles étaient dilatées lorsqu'il a rivé ses yeux aux miens. À la sincérité et la tristesse que j'y avais vues un peu plus tôt avait succédé une attention particulière, brûlante, qui se concentrait pleinement sur ma bouche. À coup sûr, il pouvait voir les veines de mon cou palpiter. J'en étais presque à trembler. De peur, mais aussi de…

Retrouvant un semblant d'équilibre, je me suis redressée, histoire de regagner un peu de terrain, de me stabiliser…

Sauf que l'étang était moins profond à proximité des rochers. J'ai senti ma chemise détrempée se plaquer contre mes seins, adhérer à mon corps. Croisant les bras pour dissimuler mes mamelons durcis, j'ai levé la tête vers Kane. Sa mâchoire était serrée, mais il avait déjà détourné ses yeux gris ardoise pour contempler les chutes qui nous surplombaient.

« Ne t'inquiète pas, petit oiseau. Je ne regarde pas. »

Une fois de plus, là où je m'attendais à des insultes, des taquineries, de la cruauté, je trouvais de la considération. Voire de la gentillesse…

Les mots se sont échappés de ma bouche sans me laisser le temps de les rattraper : « Rendez-moi ma liberté, ai-je murmuré.

— Pardon ? » Ses yeux se sont rivés aux miens.

Je me suis sentie rougir. Mais il m'était impossible d'effacer ce que j'avais dit.

« S'il vous plaît, l'ai-je supplié. Ma place n'est pas ici. Ce n'est pas comme si vous aviez vraiment besoin de moi. Laissez-moi retourner auprès de ma famille. »

La mâchoire de Kane s'était raidie ; ses yeux ardoise bouillonnaient. Il s'est écarté des rochers, pour ensuite s'éloigner de moi.

« Je ne peux pas faire ça, a-t-il grogné.

— Et pourquoi donc ? » Je me suis mise à patauger vers lui. Jamais je ne m'étais sentie aussi petite. Aussi vulnérable. Pas depuis ma prime enfance.

Mais j'étais prête à le supplier s'il le fallait. Il avait fait montre de gentillesse à mon égard, aujourd'hui. Peut-être qu'une partie de lui connaissait l'empathie – une partie susceptible d'être influencée.

« S'il vous plaît », ai-je répété.

Il a ouvert la bouche pour parler, mais s'est finalement ravisé.

Des larmes commençaient à me piquer les yeux.

Maintenant que l'adrénaline consécutive à la course désertait mes veines, en même temps que… d'autres choses, j'ai remarqué que le soleil était en train de disparaître derrière les arbres. J'ai senti mes membres se couvrir de chair de poule dans l'eau froide.

« Rentrons, m'a-t-il enfin lancé, ses yeux rivés sur mes épaules frissonnantes. Tu pourras toujours me poser ta question sur le chemin du retour. »

12

TM

Le trajet de retour s'est révélé mille fois pire que celui qui nous avait conduits dans les bois. Kane m'avait prêté sa chemise pour que j'essore mes cheveux mouillés, après quoi nous nous étions tous deux rhabillés en hâte, repartant aussitôt – moins vêtus qu'auparavant.

Non mais quel connard pathétique. Enjoué, charmant et étonnamment attentionné quand il s'y décidait, mais égoïste au possible. Je me suis mentalement collé des baffes d'avoir ainsi gâché ma demande de remise en liberté.

Et histoire de rendre les choses infiniment pires, je n'arrivais pas à détacher mon esprit du torse humide de ce salopard collé à mon dos, ma robe tassée autour de ma taille de sorte que mon corsage puisse sécher. Ses mains tenaient les rênes devant moi d'une façon assez innocente, mais le regarder tenir ces lanières de cuir était si sensuel que mes orteils s'en recroquevillaient. J'étais parfaitement consciente de son souffle contrôlé sur ma nuque, et j'aurais juré pouvoir sentir son cœur marteler mon omoplate. La façon dont nos jambes étaient écartées en tandem sur la selle était d'un érotisme troublant, et il me fallait sans cesse extraire mon esprit vagabond d'endroits franchement obscènes.

J'étais furieuse contre cet homme. Tellement, tellement furieuse. Mais je crevais aussi d'envie de lui lécher le cou. C'était… compliqué.

Notre cheval a fait un vif pas de côté pour éviter un tronc d'arbre tombé ; la main de Kane s'est resserrée sur mon estomac pour me maintenir en place contre lui. Son petit doigt a à peine effleuré mon bas-ventre, mais la sensation m'a fait vibrer jusque dans mes entrailles, m'emplissant d'un désir presque irrésistible. La poitrine de Kane s'est gonflée, et il a poussé un soupir tremblant avant de retirer sa main, comme si ma fine chemise humide était imbibée de feu.

Par chance nous n'avons pas tardé à atteindre le château, et Kane a mis pied à terre plus vite que je ne l'avais vu faire quoi que ce soit – alors que nous venions littéralement de piquer un sprint. J'ai subodoré qu'il avait dû reprendre le contrôle de lui-même pendant que je descendais de cheval, mais j'ai détourné les yeux.

« Eh bien, merci, ai-je murmuré, pour ensuite tourner les talons et me diriger vers l'entrée du donjon.

— Arwen, m'a-t-il lancé. Attends ! »

J'ai tenté de forcer mes joues à reprendre une couleur normale avant de jeter un coup d'œil derrière moi, uniquement pour découvrir qu'il était en train de m'apporter mes bottes. Mes yeux se sont fixés sur mes orteils.

« Ça m'étonnerait que tu aies envie d'entrer là-dedans pieds nus, mais bon, j'ai bien compris que tu n'appréciais guère qu'on te dise quoi faire.

— Merci. » Une pensée s'est alors imposée à moi, maintenant que ma tête était délestée de ce qui l'avait obscurcie au cours de notre chevauchée. « Je n'ai pas eu l'occasion de vous poser ma question, finalement. »

Ses yeux argentés ont brillé un instant d'amusement. « Je pensais que tu avais oublié. Vas-y. »

Il y avait tant de choses que j'aurais pu lui demander. *Pourquoi avez-vous déclaré la guerre en premier lieu ? Pourquoi Griffon était-il énervé contre vous, aujourd'hui ? À qui parliez-vous dans les geôles, la nuit de notre rencontre ? Pour quelqu'un qui a en charge l'intégralité d'un royaume, vous êtes éminemment égoïste.* La dernière question, je suppose, n'en était pas une.

Mais ce que je voulais vraiment savoir a déboulé de ma bouche tel un rocher dévalant le flanc d'une montagne : « Pourquoi laissez-vous tout le monde – vos propres sujets, l'intégralité des peuples de Valecombe – voir en vous un tel monstre ? »

Ses sourcils se sont aussitôt haussés de surprise. « Parce que ce n'est plus ton cas ? »

J'ai répondu honnêtement : « Je n'en suis plus si sûre, mais vous incarnez assurément à la perfection votre personnage. »

Si sa mâchoire s'est crispée, son regard s'est fait pensif ; je n'y voyais aucune colère. Il a poussé un soupir, les yeux fixés sur le ciel désormais nuageux. Après quoi il a baissé la tête vers moi.

« La plupart des rumeurs que tu as entendues à mon sujet sont vraies. Je ne laisse pas la vulnérabilité entraver l'exercice de mes fonctions. »

Sans trop que je sache pourquoi, ses paroles m'ont fait l'effet d'une gifle. « Ainsi vous considérez le compromis, la miséricorde, l'amour… comme de la vulnérabilité ? De la faiblesse ? »

Il semblait se donner beaucoup de mal pour ne pas rouler des yeux. Son visage s'est tendu de plus belle. « Absolument, oui. Les souverains qui se laissent gouverner par leurs émotions prennent des décisions qui nuisent à leur peuple. Mon seul travail consiste à assurer la sécurité de mon royaume.

— Le roi Gareth est un souverain bon et juste, ai-je rétorqué, le menton haut. Il veille à la sécurité de son peuple et se montre toujours clément. Il ne nous impose pas ses choix. »

La mâchoire de Kane s'est contractée. « Je n'ai jamais forcé mon peuple à rejoindre mon armée. »

Ma protestation a fait long feu dans ma bouche. Mais il a poursuivi, s'approchant suffisamment de moi pour qu'un seul souffle nous sépare.

« Est-ce qu'il veille vraiment à la sécurité de ses sujets ? » Ses yeux se sont rivés aux miens. « Tu te trouves ici, non ? Captive de son plus grand ennemi. Gareth est un ver de terre pleurnichard. »

Mes poings se sont serrés contre mon corps. « Vous êtes inutilement cruel. »

Il a reculé d'un pas, en lâchant un rire tout sauf aimable. « Il y a tellement de choses que tu ignores.

— Je suis tout ouïe. »

Il a poussé un soupir, mais ses yeux avaient presque l'air blessés lorsqu'ils ont retrouvé les miens. « Combien de fois dois-je te le dire : je ne peux pas t'en parler. »

J'ai à mon tour serré la mâchoire. « La confiance fait partie de ces

faiblesses agaçantes dans lesquelles vous n'aimez pas vous complaire, j'imagine. »

Mon cœur se déchaînait à l'intérieur de ma poitrine. Qu'étais-je en train de faire ? Pourquoi rester là, à me disputer avec lui une fois de plus ? Pourquoi prendre personnellement le fait qu'il dissimule des choses ? Il ne me devait absolument rien.

J'avais vraiment besoin d'aide.

Je suis partie en trombe en direction du donjon, m'efforçant de ne rien ressentir quand je me suis rendu compte qu'il n'essayait pas de me retenir.

*

L'estomac gargouillant, j'ai gravi deux par deux les marches de l'escalier pour rejoindre Mari dans la grande salle. Le château était étrangement beau une fois la nuit tombée ; dans les couloirs flottait une musique discrète, que venait à peine déranger la rumeur des conversations propres à l'heure du dîner. Je n'avais rien mangé depuis mon retour des Bois Obscurs la veille au soir, préférant me glisser dans mon lit et noyer mes pensées dans un sommeil agité. Puis une matinée frénétique. Puis un après-midi tendu…

Le soir était là, et je crevais de faim.

« J'ai fini par dénicher un livre sur les Fae, mais il se résume à des histoires pour enfants », a murmuré Mari en écartant une boucle rousse de son visage, quand je l'ai rattrapée dans la file d'attente. Elle était fascinée par le folklore fae, mais il existait très peu d'ouvrages sur ces êtres. Certains livres affirmaient que ces créatures n'étaient qu'un mythe. Mari n'en était pas encore convaincue.

« Pourquoi ne pas te remettre à tes recherches sur les sorcières ? Je croyais que tu adorais ça. Dagan devrait bientôt avoir fini de traduire ce grimoire, non ? » Peut-être pourrait-il m'aider à récupérer de la racine de terrier la nuit de l'éclipse. Après tout, il semblait disposé à donner un coup de main à Mari, et il avait

l'amabilité de m'enseigner le combat à l'épée.

Je me suis écartée pour laisser un groupe de jeunes soldats franchement mignons nous passer devant. Mari était ravissante dans sa robe bleue, les cheveux ornés d'un nœud onyxien noir. Tous les garçons l'ont reluquée sans vergogne, sans pour autant qu'elle paraisse le remarquer.

Elle s'est bornée à lever les yeux au ciel. « Les sorcières sont bien moins intéressantes. Tout ce qu'on pense savoir sur les Fae – les ailes, les oreilles pointues, les griffes – n'est peut-être même pas exact. Le fait qu'il me soit impossible de trouver le moindre texte de référence sur la question me rend complètement folle. Les sorcières sont simplement des femmes capables de maîtriser quelques sorts. Honnêtement, c'est un peu barbant. » Elle s'est mordillé la lèvre.

Je l'ai dévisagée, les yeux plissés. « Qu'est-ce que tu me caches ?

— Rien ! » Sauf que le ton assourdissant de sa voix disait exactement l'inverse. Nous sommes donc restées là, dans un silence rare, jusqu'à ce que notre poitrine de bœuf nous soit servie. Tendre, caramélisée, rehaussée d'épices – il me tardait de m'en empiffrer. Nous nous sommes installées dans un coin éclairé tant par les flammes des lanternes que par des lucioles en provenance de la cour. Leur lueur vacillante se reflétait dans les yeux préoccupés de Mari.

« Si tu ne comptes pas me dire ce qui t'arrive vraiment, comment suis-je censée te raconter le désastre qu'a été ma journée avec le roi hier ? » Feignant une sincère perplexité, j'ai englouti une énorme bouchée.

« Quoi ? Quand ça ? »

J'ai secoué la tête tout en mâchant.

« D'accord, a-t-elle cédé. Je suis en train d'expérimenter quelques sorts, et jusqu'à présent ça n'a pas été… une franche réussite. »

J'en suis restée coite. Mari, une sorcière ?

Elle avait dit cela comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, or seuls ceux qui avaient au moins un ancêtre sorcier ou sorcière pouvaient pratiquer cet art. La magie n'avait rien de rare, mais au cours de mon existence je n'avais croisé qu'une poignée de sorcières, dont les sorts leur servaient à cuisiner ou à confectionner

divers objets, parfois à concocter des potions de sommeil ou des toniques porte-bonheur – qui ne fonctionnaient que la moitié du temps. Avec ce que je connaissais de Mari, cependant, je ne l'imaginais guère vouloir maîtriser des sorts aussi ordinaires : avec elle, c'était forcément quelque chose de bien plus impressionnant. De bien plus puissant.

« J'ai fini par trouver comment résoudre le problème, mais c'est un peu délicat. » J'avais comme l'impression qu'admettre sa défaite lui faisait physiquement mal.

Mais je faisais toujours une fixation sur le volet magique. « Des sorts ? Tu appartiens à une lignée de sorcières ? »

Elle a opiné du chef. « Ma mère en était une, oui. »

Mari n'avait pas beaucoup évoqué sa génitrice depuis notre rencontre, et pour quelqu'un qui parlait autant qu'elle, ça signifiait certainement qu'il s'agissait d'un sujet délicat. Je voulais savoir pourquoi, découvrir ce qu'elle me cachait, mais j'ai ravalé ma curiosité. Je n'étais moi-même pas encore prête à lui parler de Powell : il me paraissait dès lors malvenu de me mêler de ce qui ne me regardait pas.

« Comment puis-je t'aider ? » ai-je donc préféré lui demander.

Mari a secoué la tête. « Il n'y a rien que tu puisses faire.

— Allez, je serais ravie de jouer les cobayes. Ça te dit d'essayer un sort d'éveil sur moi ? Je suis épuisée. »

Elle a éclaté de rire, puis s'est mordillé la lèvre, et j'ai compris que si je faisais preuve d'un minimum de patience, il y avait de fortes chances pour qu'elle finisse par se confier à moi. J'avais dans l'idée qu'un secret ne faisait pas forcément long feu dans la chambre forte psychique de Mari.

Elle a fini par céder, ainsi que je l'avais espéré. « D'accord. En réalité j'ai besoin de l'amulette de Briar. C'est une relique qui appartenait à l'une des plus grandes sorcières de l'histoire, Briar Craytone. Elle est née il y a des siècles, mais elle est toujours en vie actuellement, aussi belle et juvénile qu'elle a toujours été. C'est ce que j'ai entendu dire, en tout cas. Elle a mis une bonne part de sa sorcellerie dans ce médaillon avant de l'offrir – si la rumeur dit vrai – à… eh bien, tu peux le deviner. »

Je craignais déjà la réponse. « À Kane Hampefreux ?

— Oui ! Apparemment, ils étaient amants dans la jeunesse du roi.

— Pourquoi ça ne m'étonne pas ? » Je me suis pincé l'arête du nez. Je ne faisais pas grief à Kane d'avoir couché avec une sorcière centenaire, qui avait sans doute une apparence aussi juvénile que la mienne, mais tout de même. J'ai soudain senti poindre un terrible mal de tête. « Et donc, tu veux que je la lui demande ? »

Les yeux de Mari ont failli jaillir de sa tête. « Non ! Par les Pierres sacrées, Arwen, bien sûr que non. Jamais il ne la donnerait, pas plus à toi qu'à moi. »

J'ai poussé un soupir de soulagement. Les Pierres en soient remerciées, car j'en avais fini avec tout ce qui se rapportait à…

« Je veux la voler dans son bureau. »

À présent, c'étaient mes yeux qui cherchaient à s'extraire de leurs orbites. « Dis-moi que tu plaisantes. »

Elle a haussé les épaules. « Tu m'as demandé de me montrer honnête avec toi. »

Je me suis massé les tempes. Mon mal de tête se transformait en véritable migraine.

« C'est trop dangereux, ai-je répliqué. Le roi Hampefreux te ferait couper la tête pour bien moins que ça.

— Il ne le saura jamais. Il se trouve dans les bois, aujourd'hui, le forgeron m'en a informée ce matin. C'est le moment idéal. » Elle s'est mordu la lèvre avant de tourner des yeux suppliants dans ma direction. « Le seul moment. »

Mon estomac s'est serré de culpabilité. J'avais poussé Mari à se montrer honnête avec moi. Nous n'étions amies que depuis quelques semaines, mais je savais avec une certitude absolue qu'elle allait mettre en œuvre ce plan stupide, avec ou sans moi. Et, en toute honnêteté, je me sentais désormais plus audacieuse qu'à aucun autre moment de mon existence. J'avais survécu à bien pire que de m'introduire dans un bureau.

« Je vais le faire de toute façon, a repris Mari, comme si elle pouvait lire dans mes pensées.

— D'accord, très bien, ai-je cédé. C'est quoi ton plan ? »

Le sourire dont m'a gratifiée Mari en réponse était si pur, si joyeux qu'il m'a également arraché un rictus réticent, malgré mon épuisement, et le fait que je voyais bien toute cette histoire se transformer en véritable désastre.

« Ça va être facile. » Elle rayonnait. « Et ensuite tu me raconteras ta journée avec le roi. Suis-moi.

— Tout de suite ? » me suis-je étonnée, mais elle était déjà debout, à bondir vers la sortie de la grande salle. J'ai grommelé un juron, puis enfourné une dernière bouchée de poitrine de bœuf avant de lui emboîter le pas.

On a gravi en hâte l'interminable escalier de pierre, traversé la galerie qui surplombait la cour, pour ensuite passer devant l'apothicairerie – fermée à clé pour la soirée.

Malgré notre célérité, je m'efforçais de maîtriser un tant soit peu ma respiration.

Ça n'allait nous prendre que quelques instants.

« Comment sais-tu que l'amulette existe bel et bien, et qu'en plus elle se trouve dans son bureau ?

— J'ai vécu toute ma vie ici, Arwen. Je connais tous les secrets du château, y compris quelques-uns dont le roi lui-même n'a toujours pas entendu parler. »

Refoulant panique et nervosité, nous avons tourné une nouvelle fois – pour nous retrouver dans un passage que je n'avais jamais eu l'occasion d'emprunter. Le travail de la pierre y était aussi sophistiqué que dans le reste du donjon, avec des coins et recoins similaires, mais l'endroit était plus étroit et comportait bien moins de lanternes. Comme pour dire aux visiteurs : *Ce couloir n'est pas pour vous.*

À son extrémité se trouvaient deux portes ouvragées, couvertes de filigranes en fer d'un noir d'encre et gardées par des sentinelles stoïques. Mari nous a rapidement fait passer devant, pour ensuite nous conduire jusqu'à une vitrine située à l'écart, dans un couloir latéral. À l'intérieur trônaient des trésors qui dépassaient tout ce que j'aurais pu imaginer, dont une armure de guerre ayant appartenu au premier roi d'Onyx, incrustée de diamants et

d'améthyste telle une bouche un peu trop encombrée de dents. Juste en dessous, il y avait une créature amphibie dégingandée dotée de délicates ailes en dentelle, suspendue dans une espèce de produit conservateur. Et encore plus bas, une énorme griffe de harpie, bien plus grande et plus large que moi.

Chaque jour passé dans ce royaume ne faisait qu'approfondir ma compréhension de ce continent et de ce monde.

« Viens », a chuchoté Mari, m'arrachant à la vue de ces artefacts enchanteurs.

J'ai fait volte-face, regardé ce qui m'entourait. « Il n'y a rien ici. »

Mari a alors murmuré une phrase ; avec un grondement que j'ai ressenti jusque dans mes orteils, la vitrine qui accueillait les pièces uniques s'est ébranlée, révélant une petite alcôve.

« C'était quoi, ça ?

— Un mot de passe, m'a-t-elle répondu à mi-voix. La porte est ensorcelée pour ne s'ouvrir que lorsqu'il est prononcé. »

Comme c'était sournois de la part de Kane, d'avoir un accès caché à son bureau privé. Tellement raccord avec un homme qui tenait par-dessus tout à ses secrets.

Mari s'est glissée à l'intérieur ; j'ai suivi le mouvement, mon cœur battant à tout rompre dans ma poitrine.

J'avais l'impression de pénétrer dans une boîte à bijoux. Un tapis ornementé – à l'évidence originaire du Grenat ou de Quartz, au vu de ses détails élaborés – s'étendait sous mes pieds ; il accueillait quantité de bibliothèques, diverses statues, ainsi qu'une causeuse en cuir sur laquelle trônaient de somptueux coussins soigneusement cousus. Une cheminée de pierre contenait des bûches encore ornées de braises pareilles à des joyaux. Des vases débordaient de violettes et des lugubres lys onyxiens que j'avais appris à aimer. Le clair de lune s'infiltrait dans les lieux à travers un plafond de verre en forme de dôme qui semblait s'élever jusqu'aux cieux. Il devait s'agir de l'intérieur de la pointe spiralée du château, une haute flèche qui perçait les nuages.

Et au centre de cette éblouissante alcôve se trouvaient une grande table de lecture dont le bois avait la couleur et quasiment l'éclat du cuivre, ainsi qu'un splendide fauteuil en cuir noir doté de

quatre pattes de lion qui semblait vous supplier d'y prendre place. La table était recouverte d'une improbable quantité de livres flambant neufs, de parchemins défraîchis et de plumes ; il y avait même une coupe délaissée, encore maculée de taches de vin.

« Waouh.

— Ouais, c'est ce que j'ai dit moi aussi la première fois que j'ai vu ça.

— Tu es déjà venue ici ? » Ainsi donc Mari était bien plus rebelle que je ne l'aurais supposé.

« Une fois ou deux, m'a-t-elle répondu tout en explorant du regard tiroirs et étagères. Peut-être un peu plus… Dans ma jeunesse, j'y entrais en douce de temps à autre ; une cuisinière un peu trop bavarde m'avait glissé le mot de passe. Je me bornais à fureter dans l'espoir de voir quels trésors le roi y avait amassés. Ou pour me cacher des brutes. »

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une telle désinvolture que j'ai failli les rater. Je voulais l'interpeller sur la question, mais elle s'est hâtée vers une étagère remplie de textes manifestement anciens, qu'elle commençait déjà à feuilleter.

« Et donc, si entrer dans ce bureau t'est si facile, pourquoi avais-tu besoin de mon aide ?

— J'avais entendu des rumeurs disant que depuis peu, le roi gardait son animal de compagnie ici. Je me suis dit que je risquais d'avoir besoin d'une paire de mains supplémentaire. Mais on est seules, apparemment, donc ça devrait être un jeu d'enfant. »

Un animal de compagnie ? Imaginer Kane courir dans tous les sens avec un chiot hirsute aux yeux écarquillés me faisait fondre le cœur. Chassant ces images de ma tête, je me suis concentrée sur une petite porte en bois apparemment anodine, nichée dans le coin.

« Où est-ce qu'elle mène, à ton avis ?

— Aux appartements du roi. Mais je n'ai aucun moyen de l'ouvrir. »

Je lui ai signifié ma compréhension d'un murmure, mais en réalité j'avais la tête ailleurs. Il y avait quelque chose d'étonnamment érotique dans le fait de me représenter la chambre

de Kane. D'essayer de deviner ce qu'il y faisait lorsqu'il s'y retrouvait complètement seul. Dans quelle position il dormait, à qui il pensait. J'ai réprimé un frisson.

Elle devait ressembler aux geôles ou à la salle du trône : rien que de la pierre et de l'acier. Une pièce froide et sombre pour une personne froide et sombre.

« Tu es folle du roi. » Je pouvais presque entendre Mari lever les yeux au ciel.

J'ai aussitôt rougi, prenant conscience du temps que j'avais passé à contempler une simple porte en bois.

« Bon. » Elle s'est approchée de la table de lecture. « Amulette de Briar, où es-tu ? »

Avant que je puisse la rejoindre, un cri lancinant, pareil aux pleurs d'une veuve, a résonné dans la pièce.

Un hurlement s'est logé dans ma gorge à ce son ; Mari et moi avons fait volte-face d'un même mouvement, saisies d'effroi.

Une créature emplumée est alors sortie de derrière la causeuse, s'étirant comme pour s'extraire d'un profond sommeil. Une bête étrange, dégingandée, qui nous rendait nos regards. À première vue, elle ressemblait à un hibou de grande taille. Mais sitôt après l'avoir étudiée de plus près, j'ai eu un mouvement de recul, effrayée par ses yeux perçants tellement humains, par ses épaules osseuses repliées sous ses ailes de corbeau. Il y avait un plaisir impie dans ses prunelles lorsqu'elle a commencé à se rapprocher de nous sur ses pattes longilignes, la tête secouée de spasmes nerveux. Comme si ledit hibou s'était accouplé avec un enfant démoniaque mal nourri.

Elle a fait halte pour nous jeter un étrange regard, puis a poussé un nouveau cri, dévoilant ce faisant d'innombrables rangées de dents blanches pointues.

« Mari. Est-ce là l'"animal de compagnie" de Kane ? » J'avais l'impression d'entendre quelqu'un d'autre parler.

« Oui, est-ce que tu peux le distraire ? J'ai presque fini. » Elle était en train de fouiller chaque tiroir du bureau en quête du médaillon. Le pseudo-hibou s'est remis à hululer, pour ensuite étirer ses pattes griffues. Ses yeux aveugles suivaient chacun de mes mouvements.

« Le distraire ? Mari ! ai-je sifflé.

— C'est juste un stryge. S'il comptait nous manger, il l'aurait déjà fait. »

Un peu de tension a quitté mes genoux pétrifiés et ma mâchoire serrée. « Oh. Ils ne mangent pas d'humains, donc ? »

La voix de Mari se résumait à un écho – sa tête étant profondément enfouie dans la cavité en bois. « Si, si. Bien sûr. Mais il s'en est abstenu pour l'instant, donc… »

J'ai tant bien que mal inspiré une bouffée d'air.

Cette fille avait perdu la tête.

« Gentil pseudo-hibou. Quels adorables crocs tu as. » Était-ce distrayant, ça ? J'essayais de parler affectueusement, comme je l'aurais fait avec Clochette et Sabot chez moi. Sauf que ma voix vibrait de stress, on aurait dit celle d'une dérangée.

La créature s'est bornée à se rapprocher un peu. Ses yeux étaient devenus… prédateurs, et elle avait tendu les trois doigts fusiformes de ses sinistres griffes. Mon souffle sortait par à-coups de mes poumons.

« Allons-y, Mari. Tout de suite !

— Presque… terminé… », a-t-elle grogné d'une voix étouffée.

Le stryge, toujours occupé à me transpercer l'âme de son regard, a alors déployé ses ailes ; ses plumes soyeuses d'un noir d'encre donnaient l'impression d'avoir été trempées dans de l'huile. J'ai fait un bond en arrière.

« Ah ! Ça y est, je l'ai trouvée ! »

Réagissant à l'exclamation de Mari, le pseudo-hibou a dévoilé une fois de plus ses dents – et m'a foncé dessus.

Mon cœur battant à tout rompre, j'ai rejoint en hâte l'entrée secrète, pour me coller contre le mur ; les murmures de Mari me parvenaient encore faiblement aux oreilles. Une rafale de vent dans mon dos m'a poussée à tourner sur moi-même ; j'ai alors vu le stryge comme suspendu en l'air, bougeant en tous sens en poussant des hululements étranglés.

Foutues Pierres.

Je me suis avachie de soulagement, le corps appuyé contre la porte dérobée, inspirant à grandes goulées l'air confiné du bureau.

« C'est toi qui fais ça ? » D'un geste, j'ai désigné le stryge, qui s'efforçait d'échapper à sa prison invisible.

« Oui ! » s'est écriée Mari en se précipitant vers moi. À son cou j'ai repéré une fine cordelette de cuir, à laquelle était suspendue une gemme pourpre. « Par les Pierres sacrées ! Je sens le pouvoir de Briar ! Je n'arrive pas à y croire.

— C'est vraiment génial. Je suis ravie pour toi. Mais… » J'ai levé les yeux vers le monstre, incliné vers le bas pour fondre sur nous, mais incapable de bouger. « Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? On ne peut pas le laisser là-haut.

— Bien sûr que si. »

Je lui ai lancé un regard noir. « Certainement pas. »

Je ne pouvais pas faire ça à Kane, ni à la créature, aussi désireuse soit-elle de dévorer mes globes oculaires et de se repaître de ma chair. Du moins était-ce l'impression qu'elle m'avait donnée. « Fais-le redescendre – on décampera avant qu'il ne puisse s'en prendre à nous. »

Mari a froncé les sourcils, mais n'en a pas moins plaqué avec détermination l'amulette contre sa poitrine. Se concentrant sur le hibou hystérique, elle a entamé à mi-voix un chant lancinant.

Voir quelqu'un pratiquer la magie était toujours impressionnant, même quand je tremblais tellement que j'en avais mal à la mâchoire. Le vent chargé d'électricité statique, le léger bourdonnement dans l'air : le petit sort que lançait la couturière de notre ville pour récupérer une bouteille de teinture nichée en hauteur ; le bref enchantement que le tenancier d'une taverne jetait sur un client ivre pour l'aider à partir sans faire d'histoires.

Ça ne m'avait jamais paru aussi brut, ou viscéral, que ce que Mari était en train de faire.

Elle continuait à psalmodier, mais la créature ne bougeait toujours pas.

Mari et moi avons échangé un regard inquiet. Le stryge aussi avait l'air préoccupé, vu la façon dont il inclinait sa tête emplumée.

À ce moment-là un martèlement de pas nous est parvenu à travers la porte en bois qui menait à la chambre de Kane. Alors que nous nous retournions tous les trois d'un même mouvement, se sont ajoutés à ce son des bruits de conversation étouffés.

« Et Eryx a l'air satisfait de notre offre. » L'inimitable voix grave de Kane. *« Nous avons peut-être encore un allié. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que ça tombe à point nommé.*

— *Je serais un peu moins enthousiaste que vous. »* Celle de Griffon.

« Oh, pour l'amour des Pierres, Mari ! Essaie encore ! » ai-je sifflé. Je ne savais pas trop ce que cela disait de moi, mais j'étais notablement plus terrifiée à l'idée de tomber sur Kane qu'à celle de me faire tuer par le stryge.

« Toujours aussi positif, commandant. Un modeste succès – un seul – nous serait donc interdit ? »

J'ai entendu Griffon s'esclaffer à travers le mur. *« D'accord. Mais qu'en est-il d'Amélia ? »*

Le rire désinvolte de Kane a fait trembler jusqu'à mes os.

Les joues me brûlaient.

Je n'avais aucune envie d'entendre la suite de leur conversation. Le visage crispé, Mari persévérait à psalmodier le sort, les doigts agrippés à l'amulette suspendue à son cou.

« Griff, est-ce que tu penses honnêtement, avec tout ce qu'il y a en jeu actuellement, que… »

Le stryge hululait bruyamment, battant de ses stupéfiantes ailes emplumées pour tenter d'échapper à la contrainte magique.

Oh, par les Pierres. Mon cœur était remonté dans ma gorge. J'étouffais…

Il fallait qu'on parte sur-le-champ.

« C'était quoi, ça ? »

Un martèlement cadencé de bottes en provenance de la chambre

du roi… se dirigeait vers nous.

« Mari ! » ai-je pressé.

Soudain, son emprise sur le stryge s'est relâchée ; la créature a alors chuté jusqu'à se retrouver à quelques centimètres du sol, ailes déployées, les yeux brillant d'envies meurtrières. Mari et moi avons réussi à nous éclipser juste avant l'arrivée des gardes, sans laisser au pseudo-hibou le temps de faire de nous son dîner.

Nous avons simultanément poussé un soupir de soulagement dans le couloir, avant de filer – aussi vite que cela nous était possible sans trop attirer l'attention – dans l'autre direction. Quand nous avons pris le tournant, je tremblais pratiquement de colère.

« Mari. C'était…

— Je suis vraiment désolée, Arwen, a-t-elle murmuré en braquant sur moi ses yeux noisette. C'était terriblement dangereux, et complètement stupide. En toute honnêteté, j'ai du mal à croire que tu aies accepté de m'accompagner. »

Je sentais revenir une migraine par trop familière.

« Tu as failli nous faire tuer, ai-je répliqué. Comment as-tu pu croire… »

Je me suis forcée à garder la bouche close le temps qu'on passe devant deux sentinelles qui déambulaient dans le corridor faiblement éclairé. Nous leur avons adressé un large sourire, aussi chaleureux qu'hypocrite, digne des charlatans que nous étions.

Une fois le duo suffisamment loin, je me suis préparée à agonir Mari d'injures, mais elle a ralenti au niveau de la galerie et baissé les yeux vers les gens qui s'affairaient dans la cour en contrebas.

Elle avait l'air très éprouvée.

Le stryge l'avait-il donc effrayée à ce point ?

« Il fallait que je mette la main sur cette amulette, a-t-elle murmuré. Je ne pouvais pas échouer. » Elle s'est tournée face à moi, les yeux graves. « Être douée, m'y connaître en à peu près tout. Je ne sais pas. C'est tout ce que je vaux, j'imagine. »

La peau me picotait encore d'irritation, mais ses paroles me

serraient également le cœur.

« Mari, ce n'est pas vrai et tu le sais. Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Je n'avais pas d'amis ici, quand j'étais petite. C'est une forteresse militaire, pour l'amour des Pierres. Il y avait très peu d'enfants, et les filles étaient envoyées suivre des cours à Cimesaule ; quant aux garçons, on leur apprenait à se battre. Je crois que c'est parce qu'il ne voulait pas se retrouver seul que Papa m'a gardée auprès de lui. »

L'image d'une petite Mari solitaire, au visage à moitié dissimulé par des boucles rousses, harcelée par de jeunes soldats, cachée dans le bureau richement orné de Kane, m'a donné envie de l'étreindre.

« Ma mère est morte en me mettant au monde. Je ne l'ai jamais connue, mais Papa m'a raconté qu'elle était une sorcière brillante, et douée pour tout ce qu'elle entreprenait d'autre. Il était tellement épris d'elle ; chaque jour, dans mon enfance, il me répétait à quel point on se ressemblait toutes les deux.

« J'adorais lire, tout comme elle. Ça me faisait tellement du bien d'avoir quelque chose dont je pouvais être fière. D'avoir l'impression qu'elle et moi étions pareilles. Ce que les gens pensaient de moi n'avait dès lors plus aucune importance. J'avais la tête bien faite, comme ma mère, et je n'avais besoin de rien d'autre. J'avais tellement peur de ne pas réussir ces sorts, Arwen, de rater quelque chose qu'elle-même maîtrisait parfaitement et que j'avais décidé de réussir, que j'ai failli nous faire tuer toutes les deux. Je suis profondément désolée. C'est juste que je ne savais pas qui je serais si je m'essayais à la sorcellerie et que j'échouais. »

Toute ma fureur s'est envolée, tel un oiseau qui disparaît dans le ciel.

J'étais bien placée pour comprendre.

Peut-être pas la pression incroyable qu'elle s'imposait, mais la solitude enfantine qui l'avait également conduite à faire de mauvais choix une fois adulte. En toute sincérité, si dans mon enfance j'avais trouvé quelque chose pour quoi j'étais aussi douée que Mari l'était en matière de savoir, j'aurais peut-être grandi avec un peu de l'estime de soi et de la confiance qu'elle-même possédait.

J'ai tourné son visage vers le mien.

« Mari, si tu ne sortais jamais plus de nulle part un fait divers quelconque, si tu arrêtais de citer des textes dont je n'ai jamais entendu parler, si tu cessais complètement de maîtriser de nouveaux sortilèges ou de nouvelles langues, je ne te considérerais pas différemment. Ton intelligence et ta détermination farouche ne sont que deux des innombrables qualités qui font de toi mon amie. »

Ses yeux se sont illuminés. « Merci d'avoir dit ça.

— C'est la vérité. Je suis une très mauvaise menteuse. »

Nous avons repris notre déambulation, cette fois dans un silence agréable – un petit digestif pour accompagner la douce soirée qui, sans trop que je sache comment, ne s'était pas soldée par notre trépas.

« Et donc, m'a-t-elle lancé au bout de quelques minutes, est-ce qu'on va parler de ce qu'on a entendu ? »

Je me suis sentie rougir. Amélia. « Mon ego ne s'est pas encore remis du fait que Kane semble avoir couché avec la moitié du royaume, y compris des sorcières centenaires, et qu'il ne s'intéresse pas à moi. » C'était une blague, mais ma voix n'allait guère dans ce sens.

Mari m'a attrapée par le bras pour me ramener face à elle.

« Ne suivons pas ce fil de pensées, m'a-t-elle lancé, une grimace aux lèvres. Tu n'as aucune envie d'être désirée par un homme dans son genre, de toute façon. Tu le détestes, et ce pour de bonnes raisons. » Elle parlait d'une voix chaleureuse, mais ferme. « Tu es une lumière vive, Arwen. Et il n'est pas digne de toi. »

J'ai opiné du chef, mais mon cœur s'était figé dans ma poitrine.

J'avais beau penser que Mari se trompait sur sa propre personne, peut-être qu'il en était de même pour moi.

13

TM

Je frappais l'arbre de toutes mes forces avec la hache, mais parvenais tout juste à en entailler l'écorce. Même quand j'imaginais qu'il s'agissait du visage arrogant de Kane – ou de celui d'une certaine « Amélia » –, mes coups ne faisaient qu'égratigner le bois. Après toutes ces matinées passées à tenir de l'acier entre les mains, j'avais l'impression de n'avoir gagné aucune puissance.

J'ai essuyé la sueur qui me piquait les yeux, avant de les lever vers Dagan.

« Ce n'est pas de l'entraînement, ça. C'est du travail gratuit. Si vous avez besoin de davantage de bois de chauffage, je parie qu'Owen serait ravi de vous rendre service. »

Dagan a lâché un gloussement, un bruit auquel je ne m'étais toujours pas habituée. Rien ne semblait apporter autant de joie à ce grincheux que nos leçons matinales. Je n'arrivais pas à déterminer si l'entraînement qu'il me dispensait comptait à ses yeux, ou si ce type était simplement un sadique. Sans doute les deux.

« Donne-moi quatre coups supplémentaires, et on arrêtera pour aujourd'hui. »

J'ai fait rouler mes épaules en arrière et me suis exécutée, laissant dans le bois une entaille peu profonde.

« Et voilà, m'a-t-il félicitée. C'est déjà ça. Un jour on arrivera à l'abattre.

— Je ne comprends toujours pas le lien que ça a avec le combat à l'épée. »

Dagan m'a proposé son arme en contrepartie de la hache. Sitôt l'échange effectué, j'ai senti mon bras tomber vers le sol.

« Dagan ! ai-je haleté. De quoi est faite votre épée ? De

briques ? » Je n'arrivais même pas à la tenir à deux mains, encore moins à la manier correctement d'une seule.

« Celle avec laquelle tu t'entraînes est destinée à un enfant. De cinq ou six ans, au mieux. » Ma mâchoire a failli se décrocher. « Il faut que tu te fortifies de manière à pouvoir bientôt en utiliser une digne de ce nom. »

Je respectais le dévouement qu'il mettait à m'apprendre à me défendre, mais pareille urgence n'en restait pas moins troublante. Pensait-il que j'allais à nouveau me retrouver en danger dans un futur proche ?

Malgré le frisson qui me parcourait, je lui étais reconnaissante de me rappeler qu'il ne me fallait pas trop prendre mes aises, ici – qu'Onyx restait une contrée dangereuse.

« Désolée. je ne voulais pas me plaindre. C'est juste que je suis un peu fatiguée. »

Tard dans la nuit précédente, j'avais soigné deux soldats revenus d'une mission avec de graves blessures par arme blanche, et ça m'avait presque intégralement vidée.

J'ai lâché son épée et me suis adossée à l'arbre entaillé. Dagan m'a dévisagée ; il arborait une expression qui hésitait entre l'empathie et la curiosité.

« Est-ce que tu te fatigues quand tu travailles à l'apothicairerie ? »

Mon incompréhension devait se lire sur mon visage, je le savais. « Parfois les heures sont longues… Pourquoi ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. » Dagan a récupéré son épée, pour ensuite faire glisser la lame le long de sa paume.

« Dagan ! Qu'est-ce que… » J'ai tendu le bras pour attraper l'arme, mais il m'a repoussée.

« Vas-y, soigne-moi ça. »

Je l'ai regardé les yeux plissés, mais me suis résignée à répondre à sa requête. Après avoir pris sa main calleuse dans la mienne, j'ai fermé les paupières et aussitôt senti dans mes doigts le picotement familier.

« Je veux que tu tentes quelque chose de nouveau. Ne tire pas de pouvoir de ton for intérieur, essaie plutôt de mettre à profit ce qui t'entoure.

— Ce qui m'entoure ? » Mes yeux se sont rouverts, et j'ai balayé le site du regard. « Vous ? Mon épée ?

— Pas exactement. Parfois, c'est de l'eau. Parfois de la terre. En ce qui te concerne, je pencherais pour l'atmosphère. Tu vas donc essayer d'insuffler l'air environnant dans ma paume, si ça t'est possible.

— Dagan. » Un espoir circonspect bouillonnait dans ma poitrine. « Est-ce que vous savez en quoi consistent ces pouvoirs ? Ma vie durant j'ai cherché à les comprendre. Si jamais vous savez quelque chose, il faut me le dire. »

Il n'y avait ni bibliothèques ni érudits à Foirebourg ; après avoir épuisé toutes les options qui se présentaient à moi, j'avais donc renoncé à essayer de déchiffrer cette partie de moi-même. J'avais même effectué des recherches dans la bibliothèque d'Ombrefort quelques semaines plus tôt, en vain. Je m'étais dit que c'était mieux ainsi, que je préférais ne pas savoir.

Mais Dagan s'est borné à balayer des yeux le champ qui nous entourait. « Cette technique en a aidé d'autres à maîtriser leur sorcellerie. Voilà tout. Je me suis dit que ça valait peut-être la peine d'essayer. »

Je voyais bien qu'il dissimulait quelque chose. Dagan n'était pas aussi mauvais menteur que moi, mais il s'en fallait de peu. Je savais que les sorcières ne tiraient jamais leur pouvoir de l'air, de l'eau ou de la terre. Mari s'était montrée parfaitement claire sur la question lorsqu'elle m'avait expliqué en détail les recherches qu'elle effectuait sur ses nouvelles compétences : le pouvoir d'une sorcière provenait de sa lignée.

Comme il ne semblait pas vouloir ajouter quoi que ce soit, néanmoins, je me suis résolue à tenter ma chance. Je me suis imaginée en train d'injecter de l'air dans sa paume, de refermer la petite rivière de sang qui s'en écoulait. Mes doigts se sont contractés, et j'ai regardé, stupéfaite, sa main se régénérer, sans ressentir le moindre épuisement ou étourdissement.

« C-comment… ? »

Un sourire entendu a étiré les lèvres de Dagan. « Bien. Ça pourrait se révéler utile. Tu me tiendras au courant de tes progrès. »

Après quoi il est reparti en direction du château.

*

J'étais tellement endolorie que j'ai eu du mal à rejoindre ma chambre. J'allais me faire couler un bain bien chaud et le remplir de sels rapportés de l'apothicairerie pour soulager mes muscles douloureux. Mes étranges pouvoirs comportaient une autre facette : ma capacité à guérir rapidement. Je n'étais jamais malade longtemps, et les coupures que je me faisais se transformaient parfois en cicatrices en l'espace d'une nuit. Un long bain, et je serais comme neuve dès le lendemain.

C'était une journée étrangement nuageuse malgré l'approche de l'été ; il faisait donc assez sombre dans ma salle de bains privée. Après avoir allumé deux lanternes ainsi qu'une poignée de bougies pour améliorer la luminosité des lieux, j'ai entrepris de faire bouillir de l'eau. La porcelaine blanche de la baignoire sur pattes était fissurée, et il y avait des points de rouille ici et là, mais j'en étais un peu tombée amoureuse. À Foirebourg, nous disposions d'un bain public qui était presque exclusivement utilisé par des adolescents désireux de s'envoyer en l'air loin des yeux indiscrets de leurs parents.

J'ai tenté de me remémorer le sentiment aussi fugace que sinistre qui m'avait envahie alors que je m'entraînais avec Dagan plus tôt dans la matinée, ce rappel de ne pas baisser complètement ma garde. Mais mon existence ici, à Ombrefort, se révélait bien plus agréable que tout ce que j'avais pu imaginer. Je m'étais même surprise à oublier d'ourdir de nouveaux plans d'évasion, tant j'appréciais la compagnie de Mari et de Dagan, et même celle de Barney lorsque je le croisais dans la grande salle.

J'ai repoussé la culpabilité qui me raclait le cœur.

Je survivais.

Que pouvais-je faire d'autre, de toute façon ? Et puis, une certaine dose de culpabilité occupait déjà mon esprit depuis que nous avions volé l'amulette de Briar. J'espérais que Kane ne s'en apercevrait pas – que ça n'allait pas lui donner un motif pour s'en prendre à Mari.

Une petite partie de moi espérait aussi qu'il ne s'en sentirait pas trahi.

C'était d'une ironie si ridicule que j'ai failli me déclencher une migraine.

Une fois l'eau presque brûlante, je l'ai versée dans la baignoire, pour ensuite ôter mes protections en cuir maculées de sueur et de terre. J'ai plongé un orteil cloqué dans le bain chaud. Les exercices de la matinée n'avaient épargné aucune partie de mon corps.

Dagan était bel et bien un sadique.

Sitôt les sels ajoutés, l'eau claire est devenue d'un blanc laiteux. Des senteurs d'eucalyptus et de lys ont envahi mes narines. À mesure que mon corps descendait dans la baignoire, un centimètre après l'autre, je sentais la tension le déserter telle de la vapeur s'échappant d'une tasse de thé en hiver. Une fois totalement immergée, j'ai levé mes pieds pour les poser sur le rebord, dans une position digne d'une reine.

Je m'étais déjà retrouvée dans un état pareil après la course à pied qui m'avait opposée à Kane. Cela faisait un moment que je n'avais pas autant sollicité mes muscles, mais mes jambes douloureuses m'avaient alors paru bien plus supportables que ce corps intégralement meurtri par l'entraînement que m'imposait Dagan. Repenser à la journée que j'avais passée avec Kane a fait revenir en moi toutes sortes de sentiments contradictoires. Son arrogance exaspérante. Notre dispute. Son point de vue sur l'amour et la confiance. Mais aussi son empressement à m'emmener dans les bois uniquement parce que j'avais besoin de sortir. Notre pari espiègle. Notre baignade.

Ce trajet de retour jusqu'au château…

L'imaginer à nouveau derrière moi, luisant au soleil couchant, peut-être même en train de durcir du simple fait d'avoir mon corps dans ses bras… Je ne voulais rien ressentir pour lui, mais c'était plus fort que moi. Le souvenir a ravivé une intense douleur en mon for intérieur et, malgré l'eau chaude, le bout de mes seins s'est

durci.

Seule dans l'intimité de ma salle de bains, à la lumière tamisée des bougies, je me suis autorisée à descendre une main le long de mon ventre, jusqu'à mon entrejambe. C'était une sensation totalement différente de penser à Kane plutôt qu'à Halden ; un désir si pur, si exigeant que je ne pouvais pas supporter de le laisser sans réponse. Je me suis remémoré le sourire malicieux de Kane, son rire aussi profond que rauque, le moment où il m'avait presque plaquée contre les rochers de l'étang.

Je me demandais ce qui aurait pu se passer si je n'avais pas eu l'esprit aussi concentré sur l'idée de fuir. Si j'avais ôté mon corsage transparent. Serait-il parvenu à se retenir ? Ou m'aurait-il ravagée, me consumant complètement jusqu'à ce que nous ne fassions plus qu'un ?

Un gémissement aux lèvres, je visualisais ses mains en train de m'agripper, sa bouche murmurant à mon oreille des paroles enflammées. Je ne cessais d'exécuter de petits cercles entre mes jambes, sentant la pression envahir l'intégralité de mon corps, le désir monter dans mon ventre.

J'avais envie de lui.

Je voulais si désespérément qu'il me touche que c'en était dévorant. Mon autre main a trouvé ma poitrine, que je me suis mise à masser doucement, en pensant à ses mains, à leur force, à la sensation que me procurerait leur peau rugueuse. Il était si dangereux, si redoutable. C'était honteux, mortifiant, de voir à quel point tout cela avait commencé à m'exciter.

Alors que je visualisais Kane, son prénom s'est tout doucement échappé de mes lèvres. Même dans l'eau, je sentais de l'humidité s'accumuler au niveau de mon intimité. J'y ai lentement introduit un doigt, ce qui m'a arraché un nouveau gémissement de plaisir ; je sentais l'orgasme se rapprocher peu à peu. Commençant des mouvements de va-et-vient, j'ai imaginé que c'était la main de Kane qui se servait de moi, jouait avec moi, me soutirait des cris tout en faisant couler de mes yeux des larmes d'extase. Serait-il brutal ? Mâchoire serrée, ses mains punitives, exigeant de moi un gémissement sanglotant après l'autre… Ou bien le maléfique roi se montrerait-il étonnamment doux ? Se retenant, craignant de me pilonner trop violemment, tremblant du besoin de garder le contrôle de lui-même… Mes fantasmes se déchaînaient. J'étais si

près de jouir – je sentais presque sa langue explorer mon cou. Ses grognements tout contre moi, la façon dont…

De lourds bruits de pas en provenance de ma chambre m'ont alors tirée de mes fantasmes obscènes.

Une vague de peur m'a aussitôt envahie.

Je me suis levée, aspergeant d'eau le sol dans le mouvement, me préparant à affronter tout ce qui risquait de franchir les portes de la salle de bains. Me mettant en quête d'une arme quelconque autour de moi, j'ai finalement opté pour le chandelier le plus proche.

« Arwen ? Est-ce que tout va bi… » Kane a fait irruption dans la pièce, prêt à dégainer son épée ; mais il s'est figé sur place en découvrant mon corps trempé intégralement nu. Un bruit guttural – presque un gémissement – s'est échappé de ses lèvres, et il s'est empressé de se retourner.

« Putain de merde ! » Sa voix s'est brisée, et il s'est raclé la gorge. « Désolé. »

Je me suis aussitôt rassise dans la baignoire, avec une grâce toute relative. « Qu'est-ce que vous faites ici ? Ça ne vous a pas traversé l'esprit de frapper ? lui ai-je demandé – ou plutôt hurlé.

— J'étais venu te poser une question, m'a-t-il répondu, et puis j'ai entendu… J'ai cru que tu t'étais blessée. » Il parlait au mur, me tournant toujours le dos. « Je… Peu importe. »

J'ai commencé à me tortiller. J'avais encore chaud partout – à cause du bain fumant, de ma gêne, de… J'ai chassé de mon esprit l'image de ses yeux brûlant de désir. Et de ses lèvres entrouvertes, haletantes…

« Ma foi, je vais parfaitement bien. Et vous pouvez vous retourner, maintenant. »

Kane m'a lentement fait face. J'avais enroulé mes bras autour de ma poitrine, et la baignoire dissimulait le reste de mon corps. Les sels avaient rendu l'eau opaque, comme une couverture de blanc liquide. À mon grand étonnement, il avait l'air presque aussi embarrassé que moi.

Une idée horrible s'est alors imposée à mon esprit, au détriment de toutes les autres.

« Qu'est-ce qui vous a fait croire que je m'étais blessée ? » Je m'étais efforcée de ne pas parler d'une voix hystérique.

« J'avais cru entendre… » Ses joues étaient vraiment rouges, à présent. D'excitation ou de honte ? Je n'aurais su le dire. Les deux, peut-être.

Je n'ai pas tardé à me reprendre. « Ne soyez pas aussi rustre, Kane. Je suis simplement endolorie. Dagan m'apprend le combat à l'épée. Ça ne vous est jamais arrivé d'avoir des douleurs musculaires ? À moins que les Pierres ne vous aient fait aussi athlétique dès votre naissance ? »

Pouah. J'en faisais trop.

Kane s'est détendu un peu, et son sourire lupin a fait son retour. Il s'est adossé au mur. « Je vois qu'on est fougueuse, ce matin. »

J'ai secoué la tête, fermé les yeux, puis me suis rallongée dans la baignoire, laissant l'eau chaude remonter jusqu'à mon cou, histoire de me calmer, avant de le regarder à nouveau.

« Ça sent bon. » Il s'est approché un peu, tout en gardant une distance respectueuse. Je n'étais pas sûre d'apprécier cela autant que je l'aurais dû.

« Les sels sont parfumés aux lys blancs. C'est ma fleur préférée. »

Il m'a adressé un nouveau sourire, en arborant une expression décontractée que j'avais rarement vue sur son visage. Ça m'a coupé le souffle.

« On n'en a pas beaucoup ici, en Onyx.

— Je sais, ai-je répliqué. Ma mère m'a dit qu'elles ne fleurissaient qu'en Ambre. D'où le fait qu'il s'agisse de mon deuxième prénom ; à l'en croire, il y en avait partout autour de moi à ma naissance.

— Arwen Lys Vallénia », a-t-il murmuré d'une voix pensive. Il avait prononcé mon nom comme on récite une prière, pour peu qu'une prière puisse être sensuelle. Ça a failli m'arracher un gémissement.

Je me suis raclé la gorge.

« Comment connaissez-vous mon nom de famille ? »

Il a fait claquer sa langue, secouant la tête comme pour faire semblant de me réprimander ; mes seins ont aussitôt… réagi. *Qu'il soit maudit.* Il ne devrait rien faire qui me pousse à regarder sa bouche.

« Tu pensais que je laissais des prisonniers déambuler librement dans mon donjon sans vérifier leurs antécédents ? »

Il s'est rapproché d'un pas nonchalant ; mon bas-ventre s'est contracté. J'étais encore tellement nue.

Il fallait qu'il parte.

« Aux dernières nouvelles, la baignoire était un espace privé, pas une salle commune. Qu'est-ce que vous faisiez dans mes appartements d'abord ? »

Kane s'est alors agenouillé devant moi, dans une position qui lui dissimulait l'intérieur de la baignoire. Une fois nos yeux au même niveau, il m'a lancé : « Je voulais te demander… » Il s'est gratté la mâchoire.

Une pensée horrible m'a alors traversé l'esprit, trop tard. Savait-il qu'on s'était faufilées dans son bureau, Mari et moi ? Était-ce la raison de sa présence ici ? S'était-il rendu compte que l'amulette de Briar avait disparu ? Je me suis efforcée de feindre l'indifférence.

Il a soupiré. « … si tu accepterais de te joindre à moi pour quelque chose demain soir. Je pense que cela pourrait t'aider à comprendre un peu mieux ce royaume. »

Une proposition qui m'a surprise – doux euphémisme. J'ai plongé un peu plus profondément dans la baignoire histoire de gagner du temps.

« Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Parce que je te le demande ? »

Je me suis renfrognée.

Il a éclaté d'un rire aussi chaleureux que sincère, comme si j'étais hilarante. « Ouais, je ne m'attendais pas à ce que ça suffise à te convaincre. Et pourquoi pas : parce que cela étanchera ta curiosité insatiable à mon égard comme à celui de ce royaume, sans même parler de la guerre sur laquelle tu sembles avoir tant de certitudes ?

— D'accord. » J'ai presque souri. Il m'avait eue, sur ce coup-là.

« Bien. » Il affichait un large rictus. « Barney passera te chercher. »

Je m'étais retournée pour attraper mon peignoir quand je l'ai entendu haleter brièvement. J'ai fait volte-face, attendant qu'il lâche ce qu'il avait sur le bout de la langue, mais je savais déjà ce qu'il avait remarqué.

Il avait l'air dévasté.

« Tu as des cicatrices. » Kane avait dit cela comme s'il voulait briser du fer avec ses poings.

Malgré l'eau chaude, un frisson m'a parcouru le dos.

« Oui. » Et je me suis arrêtée. Ce n'était pas là une partie de ma vie que je voulais partager avec qui que ce soit, et surtout pas avec lui.

« Qui t'a fait ça ? » m'a-t-il demandé, si bas que j'ai failli ne pas l'entendre.

Des images de Powell et de sa ceinture ont assailli mon esprit.

J'ai rougi. « Ça remonte à très longtemps. »

Comme s'il pouvait voir ce que ces souvenirs me faisaient, il n'a pas insisté, ce dont je lui ai été reconnaissante. Au lieu de quoi il a dégluti, en soutenant mon regard.

Comme je ne me décidais pas à détourner les yeux, il s'est penché un peu plus près, en arborant une expression que je n'arrivais pas à déchiffrer. Sa mâchoire était toujours aussi dure que du granit.

L'espace qui nous séparait pulsait d'une lente énergie insoutenable.

Mon intimité me faisait encore mal.

Nos visages étaient bien trop proches pour l'état de nudité dans lequel je me trouvais. Sans même parler du fait que j'avais été sur le point de jouir à peine quelques instants plus tôt. Les senteurs de cuir et de bois qui émanaient de lui avaient sur moi un effet psychotrope.

J’ai passé ma langue sur ma lèvre inférieure, en le regardant grimacer, comme si pareil spectacle le faisait souffrir. Ses yeux étaient devenus complètement noirs, sans la moindre trace du gris ardoise qui me rendait habituellement mes regards ; je ne voyais plus que ses pupilles. Elles ont suivi la colonne de mon cou jusqu’à ma clavicule, pour enfin se concentrer sur ma poitrine comprimée par mes bras croisés. Ses lèvres se sont entrouvertes.

Mais il n’a pas regardé plus bas, à mon grand soulagement… mêlé de déception.

J’ai incliné mon visage dans sa direction. Je voulais qu’il m’embrasse. Je pouvais me l’avouer : je voulais ses lèvres davantage que ma prochaine respiration.

Mais ses sourcils se sont froncés et il a secoué la tête, avant de se racler la gorge et de se redresser.

« Je suis désolé », a-t-il murmuré avant de sortir de la salle de bains sans un mot de plus, me laissant là, hors d’haleine.

14

TM

Barney me guidait dans la mer de tentes. Une immense lune de moisson suspendue dans la fraîcheur du ciel nocturne illuminait son doux visage familier. À ma grande stupéfaction, je me suis rendu compte que ce sympathique homme empâté m'avait manqué.

J'avais emprunté une robe à Mari, ainsi que quelques-uns des rubans noirs qu'on trouvait si souvent dans les cheveux des Onyxiennes. J'ignorais complètement ce que Kane avait en tête, et il en était de même pour mon amie. Peut-être, conjecturait-elle, allait-il m'emmener sur le front pour me montrer les réalités de la guerre de sorte que je comprenne pourquoi il gouvernait si cruellement. Je ne pouvais rien imaginer de plus terrible.

Dagan n'avait pas été d'une grande aide non plus, ce matin-là. Je m'étais bornée à l'informer que le roi m'avait priée de me joindre à lui pour la soirée, omettant bien entendu d'évoquer les nombreux contacts visuels agressifs et autres manifestations de désir qui semblaient nous submerger tous les deux ces derniers jours. J'avais l'impression que Dagan savait qu'il se passait autre chose, néanmoins. Chaque fois que je parlais de Kane, mes joues s'empourpraient. Quand je lui avais demandé s'il savait pourquoi le roi pourrait souhaiter ma présence à ses côtés le soir même, il s'était borné à lever les yeux au ciel et à me laisser seule dans l'apothicairerie pour le restant de la journée. *Note pour plus tard : ne pas compter sur l'expertise de Dagan en matière relationnelle.*

Les oreilles envahies du crépitement des feux, Barney et moi sommes passés devant des hommes occupés à préparer des ragoûts ou à distribuer des cartes en buvant de la bière. Les soldats qui m'avaient paru si redoutables à peine quelques semaines plus tôt m'évoquaient à présent Reytre et ses amis : enjoués, puérils et bien trop jeunes.

Au détour d'un coin fort animé, nous nous sommes retrouvés devant une grande tente toute noire. Plutôt un pavillon, en réalité,

dont l'entrée était ornée de filigranes d'argent, avec de chaque côté des bannières arborant l'emblème d'Onyx.

Une vague nauséeuse a alors déferlé en moi.

Derrière nous se trouvait l'endroit même où Bert avait essayé de m'agresser. Kane devait vaquer à ses occupations précisément dans cette tente la nuit où il m'avait entendue me débattre. Un frisson m'a parcourue à l'idée de ce qui aurait pu arriver s'il n'était pas venu m'aider. Ces derniers temps, j'avais fini par éprouver, bien qu'à contrecœur, une certaine gratitude à l'égard de Dagan pour l'entraînement qu'il me dispensait. Si j'avais eu une épée cette nuit-là, et su comment la manier, au moins aurais-je été capable de me défendre.

L'intérieur de la tente différait complètement de ce à quoi je m'étais attendue avant d'y pénétrer. Au milieu de la salle trônait une grande carte en relief de Valecombe, avec, disséminés un peu partout, des pions et des jetons représentant les nombreux bataillons de chaque royaume. Des fauteuils en cuir et des fourrures, dans des tons allant du sable au chocolat, occupaient le reste des lieux, eux-mêmes baignés d'une lumière caramel diffusée par des lanternes gothiques et des cierges noirs.

Calices de cuivre à la main, hommes et femmes étaient en train de manger, du pain en trèfle, du poulet et des steaks. Des arômes de gingembre, d'agrumes, de rhum et de clou de girofle parfumaient les lieux, mêlés à des touches de gardénia et de lilas – les fleurs les plus courantes en Onyx, ainsi que je l'avais découvert. Le tout créait une ambiance chaleureuse, agréable.

J'ai pris conscience, avec retard, de mes mains pressées contre mon cœur. C'était de la stupéfaction que je ressentais, ainsi qu'une certaine… excitation ?

Barney m'a conduite jusqu'à Kane, qui occupait un trône en velours. À ses côtés se trouvait un homme à la peau sombre et à la mâchoire carrée, que je n'ai pas reconnu.

« Dame Arwen, Votre Majesté. »

Kane s'est levé pour m'accueillir. Ce soir-là il arborait le costume d'un roi – des vêtements noirs, quelques anneaux d'argent, les cheveux lissés en arrière, ainsi qu'une délicate couronne de branches d'onyx qui ceignait sa tête. Il était à couper le souffle.

Ravalant la gêne résiduelle que m'avait laissée notre quasi-baiser de la veille dans ma salle de bains, je l'ai salué d'une simple révérence. Kane m'a lentement passée en revue, depuis mes bottes jusqu'à mes rubans noirs, d'un regard crépitant d'étincelles. Je me suis demandé s'il avait remarqué que je m'étais habillée comme une Onyxienne.

Mais sa malice et son charme habituels n'étaient nulle part en vue, présentement. Aucun commentaire aguicheur, pas la moindre remarque spirituelle.

« Je me réjouis que tu aies pu te joindre à nous, m'a-t-il lancé. J'en ai pour une minute. Installe-toi, je t'en prie. » D'un geste, il m'a désigné le siège en velours prune placé à côté du sien, avant de reprendre une conversation animée avec son voisin de droite.

J'ai résisté à l'envie d'observer la petite mer de nobles qui remplissait la tente. Leurs yeux, curieux mais reflétant aussi un fort instinct de propriété, s'enfonçaient dans mon dos telles les pointes d'une centaine d'épées. Au lieu de quoi je me suis tournée de l'autre côté, où était assis mon plus grand admirateur : Griffon. Je voulais lui demander ce qui se passait exactement, mais lui aussi était absorbé dans une conversation que je craignais d'interrompre. Je me suis soudain surprise à regretter que Barney ait quitté les lieux.

Les yeux fixés sur mes mains, j'ai tendu l'oreille vers ce qui se disait autour de moi. Kane discutait du traité de paix conclu avec les Territoires d'Opale, mais je ne parvenais à saisir qu'un mot ici ou là. La pièce était de plus en plus bruyante, et gagnée par la nervosité.

Sur ma gauche, Griffon était engagé dans une discussion étonnamment joviale avec une belle femme blonde. C'était fascinant de le voir rire alors qu'il s'était toujours montré si stoïque en ma présence. En réalité, il avait un sourire chaleureux, amical, quand il se décidait à l'afficher.

« Ça fait un peu peur, hein ? »

Je me suis tournée vers Kane. « Je crois que c'est la première fois que je vois ses dents. À part quand il me les dévoile pour m'effrayer, tout du moins. »

Kane s'est autorisé un petit sourire, que ses yeux ne reflétaient néanmoins pas. De toute évidence quelque chose le préoccupait, ce soir. « Au risque de me répéter, ce n'est pas toi le problème. C'est

moi. »

D'un murmure, j'ai pris acte de ses paroles, sans rien ajouter. Griffon et Kane n'étaient certes pas frères, mais il y avait entre eux une tension profondément enracinée, presque familiale, dans laquelle je n'avais aucune intention de me retrouver impliquée.

Le commandant a fini par se lever ; les dignitaires babillards se sont aussitôt tus, pour reporter sur lui leur attention. « Nous sommes réunis ce soir pour parler des Territoires d'Opale, a-t-il commencé. Ambre fait passer illégalement des soldats par la passe de Minuit. Et cela leur permet d'attaquer nos hommes plus rapidement. »

Mon cœur a lourdement chuté dans mon estomac.

Oh, non.

Mes yeux se sont braqués sur Kane, mais les siens demeuraient fixés sur son commandant.

Je me suis creusé la tête en quête de ce que je savais sur la passe de Minuit, et le traité. C'étaient des informations que j'avais apprises plus jeune, à l'école. La contrée d'Opale était libre, dénuée de souverain. Il s'agissait d'une terre sauvage, rocailleuse, répartie en de nombreux groupes et tribus différents. Si ma mémoire ne me faisait pas défaut, les Territoires avaient jadis collectivement signé avec les huit autres royaumes un traité de paix qui les déclarait neutres en cas de guerre.

Malheureusement, tant Opale que le Péridot se trouvaient au beau milieu du conflit qui opposait Ambre et Onyx. Les soldats des deux camps devaient faire un détour par la mer Minérale et le Quartz de Rose, ce qui leur prenait bien plus de temps qu'une simple traversée en ligne droite d'Opale.

L'excitation que m'avait inspirée le fait de participer à cette assemblée s'était rapidement transformée en inquiétude. J'en avais des aigreurs d'estomac. Qu'allaient-ils faire aux soldats ambréens ? À quel point se montreraient-ils impitoyables ?

À moins qu'ils ne s'en fichent ? Peut-être était-ce un problème qu'il revenait à Opale de gérer.

« Merci à tous de vous être joints à nous, a conclu Griffon. La discussion est à présent ouverte. »

Un homme corpulent doté d'une barbe impressionnante s'est presque immédiatement mis debout. « Mon roi, ce n'est pas la première fois que je dis cela, mais je le répète volontiers. Si Ambre peut enfreindre sans aucune conséquence les règles des Territoires, je ne vois pas ce qui nous retient d'en faire autant. Envoyons nos hommes là-bas dès ce soir. Équilibrons le combat. Nous n'avons pas le temps de discuter de solutions alternatives. »

La blonde assise à côté de Griffon a aussitôt lâché un petit rire moqueur. Elle s'est levée pour faire face à Kane. Il y avait de l'imploration dans ses yeux. « Votre Majesté, avec tout le respect que je dois à sire Phylippe, les agissements d'Ambre ne sont pas sans conséquences. Mes espions ont entendu dire que les Territoires allaient lancer d'ici peu une attaque contre le roi Gareth en représailles à l'utilisation de leur contrée comme raccourci, ce qui viole de facto le traité. Cela va aider notre cause. Ne faisons rien qui puisse nous valoir également leur fureur. »

Sire Phylippe s'est passé une main sur le visage. Ces deux-là avaient déjà eu cette discussion, apparemment.

« Si nous nous engageons sur cette voie, a-t-elle poursuivi, nous ne ferons que mettre ce royaume en péril et provoquer de nouvelles effusions de sang en Opale. »

Kane a alors pris la parole. « Dame Kleio a raison : c'est par respect et non par peur que nous nous abstenons de passer par les Territoires d'Opale. Les Ambréens sont peut-être des salopards, mais pas nous. »

Les peuples d'Opale avaient proposé le traité pour assurer la sécurité de leurs terres, je ne pensais pas que Gareth ferait passer son propre intérêt avant cela. C'était là plutôt quelque chose que j'imaginais Kane faire…

Le voisin dudit Kane s'est levé à son tour, sa voix grondante de baryton attirant l'attention de toute l'assemblée. « J'ai conseillé à notre roi de rencontrer les différents chefs de tribus afin d'élaborer un nouveau traité n'autorisant un libre passage qu'à Onyx. Si nous voulons envoyer une vague de troupes affronter les soldats ambréens, nous allons avoir besoin de leur aide. »

Sire Phylippe et dame Kleio ont presque à l'unisson levé les yeux au ciel. Elle a été la première à reprendre la parole : « Lieutenant Ardlet, même avec nos meilleurs agents de renseignement, localiser

tous les chefs va nous prendre des mois. C'est là un temps dont nous ne disposons pas. »

Un malaise croissant me retournait les entrailles. Je n'avais aucune envie de nuire à mon propre royaume, mais je voulais malgré tout éviter une effusion de sang supplémentaire. Le fait qu'aucun dignitaire ne s'oppose au plan de Phylippe, qui se solderait immanquablement par une véritable boucherie, ne manquait pas de m'inquiéter. Si d'aventure ils se décidaient à l'appliquer, des milliers d'Onyxiens, d'Opaliens et d'Ambréens allaient succomber dans les prochains jours.

Mais tout cela me rappelait quelque chose…

C'était tiré par les cheveux, mais quand je ne voulais pas qu'un médicament atteigne trop rapidement le système nerveux, j'ajoutais à mes préparations certaines herbes ou ingrédients servant d'inhibiteurs, ce qui forçait le traitement à trouver d'autres voies dans l'organisme du patient et permettait aux effets de durer plus longtemps.

C'était ce dont Onyx avait besoin. Quelque chose susceptible d'endiguer les soldats ambréens, de les contraindre à abandonner le col. Si passer par Opale leur prenait autant de temps qu'emprunter d'autres itinéraires, ils cesseraient de voir les Territoires comme un raccourci et les quitteraient définitivement.

Mes yeux se sont tournés vers Kane. Adossé à son fauteuil, une cheville posée sur un genou, les mains jointes, celui-ci était la quintessence du calme. Il me fallait l'admettre : j'avais mal appréhendé sa façon de diriger son royaume. Il donnait à chaque noble, lieutenant ou dignitaire de sa cour une chance d'exprimer ses pensées, de participer activement aux décisions. Je trouvais cela étonnamment juste.

Comme s'il sentait que j'étais en train de le fixer, Kane a regardé vers moi et m'a adressé un petit signe timide de la main. Si j'ai souri en retour, j'ai néanmoins secoué la tête ; je ne lui dirais pas bonjour. D'un geste, je lui ai désigné le groupe qui nous entourait, avant de pointer un doigt vers ma propre personne. Il a haussé un sourcil, mais opiné une fois du chef pour manifester son approbation circonspecte.

Mon estomac a fait un petit bond d'anxiété ; j'ai refermé les mains dans ma robe pour les empêcher de trembler.

Quand une femme plus âgée aux cheveux bouclés a eu fini d'exposer son point de vue sur le stationnement de soldats onyxiens à la frontière d'Opale et d'Ambre – une idée rejetée par Griffon, pour qui cela constituait un gaspillage de troupes –, j'ai pris une interminable inspiration et me suis levée.

« Bonsoir », ai-je commencé. Un lourd silence s'est abattu sur la pièce. Tout le monde semblait attendre de Kane qu'il donne son aval à mon intervention. Je me suis tournée vers lui à mon tour. Le roi m'a gratifiée de la même expression détachée qu'il arborait depuis le début des échanges, mais s'est bien gardé de faire le moindre geste pour m'arrêter.

« Je n'ai aucune formation militaire, ai-je commencé, m'adressant à la petite assemblée. Je n'appartiens pas à la noblesse, et n'ai vu que deux cartes de notre continent au cours de mon existence. » Griffon, qui se tenait à côté de moi, s'est pris la tête entre les mains. Kane a – non sans mal – étouffé le rire que lui inspirait l'attitude de son commandant.

« Qu'est-ce que vous faites ici, dans ce cas ? » m'a demandé une voix bourrue depuis l'autre bout de la tente, au grand amusement du reste des présents. Malgré tous mes efforts, je ne suis pas parvenue à voir qui avait prononcé ces mots. Mes joues s'échauffaient, de la sueur me picotait la racine des cheveux.

Kane a lancé à l'individu un regard de pur venin. « Je ne crois pas que la dame ait fini de parler. Tu serais bien avisé de surveiller ta langue en sa présence. »

S'est ensuivi un silence de mort.

Mais ses paroles m'avaient rassérénée ; j'ai donc repris mon petit discours, cette fois d'une voix un peu moins chevrotante. « Il pourrait se révéler payant de rendre la passe de Minuit infranchissable. »

Malgré l'absence totale d'humidité dans ma bouche ou dans ma gorge, j'ai vainement tenté de déglutir. J'attendais le brouhaha de désaccords qui n'allait pas manquer d'envahir mes oreilles, je le savais, mais tout ce que je percevais, c'était leurs yeux qui s'attardaient sur moi, impatients que je continue. Il m'était impossible de regarder Kane pour obtenir de lui un semblant d'approbation sans faire montre de faiblesse.

Mais je n'en avais pas besoin.

Car c'était une bonne idée. Je le savais.

« Non seulement ça empêcherait les soldats ambréens d'atteindre nos frontières plus vite que nous les leurs, mais cela rendrait service aux Territoires d'Opale. Nous leur épargnerions, à titre gracieux, une guerre dévastatrice sur leurs terres, et à l'avenir ils pourraient être heureux de nous rendre service en retour.

— On peut utiliser le dragon et nos hydres, a ajouté un des nobles à ma droite. Ce sera plus rapide, et plus discret, que de faire transporter le barrage par un bataillon.

— Nos réserves de minerais devraient suffire pour bloquer le col. Ils n'auront jamais assez de main-d'œuvre pour dégager le passage », a enchéri un Griffon plongé dans ses pensées.

Revigorée de fierté jusqu'aux os, je me suis réinstallée sur mon siège. Je ne pouvais m'empêcher de regarder Kane, à présent. Tout en continuant d'observer la discussion en cours, il m'a adressé un petit hochement de tête, et ses yeux me donnaient l'impression de sourire.

Kleio s'est levée à son tour. « Merci… ?

— Arwen, l'ai-je informée.

— Merci, Arwen. » Elle a souri. « Ce n'est pas une mauvaise idée. J'ai quelques espions en Opale en ce moment même. Ils pourraient localiser… »

Un martèlement de bottes en direction de la tente l'a interrompue.

Des murmures d'inquiétude ont fusé d'un bout à l'autre de l'assemblée ; j'ai senti une vague d'effroi déferler dans les profondeurs de mon estomac.

Sept soldats onyxiens vêtus d'armures complètes ont franchi les rabats de la tente, pour ensuite la traverser en direction de Kane.

Qui a bondi de son siège, avec dans les yeux quelque chose que je n'y avais jamais vu auparavant : une peur absolue.

Ma gorge s'est contractée, m'empêchant de respirer.

Le soldat dont l'armure était constellée de clous d'argent a

échangé quelques mots avec lui à voix basse. L'armure, je la reconnaissais, mais pas l'homme ; il avait dû prendre la place du lieutenant Bert, ai-je fini par comprendre.

J'ai attendu, longtemps.

L'atmosphère crépitait d'une impatience teintée d'horreur.

Mais les épaules de Kane ont fini par se détendre. Et les miennes ont suivi le mouvement. Quoi qu'il se soit passé, ce n'était pas ce qu'il redoutait. Le soulagement a lentement reflué, puis Kane a refait face à l'assemblée.

« Ce sera tout pour ce soir. Dame Kleio, veillez à ce que vos espions s'assurent que le col nous soit accessible. Faites appel à Eryx si nécessaire. Mes hommes vont se charger d'organiser le transport de minerais. » Sur ce, la tente a commencé à se vider – quelques minutes plus tard, il n'y restait plus que Kane, Griffon, le lieutenant Ardlet et les soldats.

Et moi.

Griffon a ordonné à des hommes de recouvrir la table des opérations. J'attendais que quelqu'un me dise quoi faire, ou bien où me rendre, mais personne ne me donnait la moindre instruction. Kane a adressé un signe de tête au lieutenant, qui a quitté la tente pour revenir avec trois soldats onyxiens supplémentaires.

Le spectacle qui s'offrait à moi a empli mon estomac d'une nausée acide ; j'ai enfoncé mes ongles dans les accotoirs en bois de mon siège. Chaque soldat tenait un homme aux membres enchaînés, la tête recouverte d'un sac.

J'ai pris une rapide inspiration. Des prisonniers.

C'étaient des prisonniers de guerre.

Kane a porté son attention sur les hommes contraints de s'agenouiller devant lui.

Le lieutenant s'est raclé la gorge. « On a trouvé ces trois soldats ambréens à l'intérieur de notre donjon, ils étaient en train d'essayer d'accéder à la chambre forte. Ils ont tué six de nos hommes ainsi que trois civils. Je pense qu'il s'agit d'une escouade spécialisée du roi Gareth. Comment souhaitez-vous procéder, mon roi ? »

Le visage de Kane se résumait à un masque de pur acier. De fureur froide, parfaitement calme. Ne restait là plus rien de l'homme que j'avais appris à connaître : c'était la mort et la violence personnifiées qui se dressaient à présent devant moi. La peur m'a submergée. Pas pour moi, mais pour les hommes agenouillés devant lui.

Il a ordonné aux soldats d'ôter les espèces de cagoules qui recouvraient les têtes des captifs.

J'ai failli m'évanouir.

Devant moi, maculé de crasse, le nez en sang et grimaçant de douleur, se tenait Halden.

15

TM

Sans réfléchir j'ai fait un pas dans sa direction, mains tendues.

Non, non, non, non !…

Griffon m'a attrapée par le bras pour me tirer en arrière.

« Tu comptes faire quoi, là ? » a-t-il murmuré.

J'étais dans tous mes états. Il faisait bien trop chaud sous cette tente ; les bougies me donnaient l'impression de dévorer l'oxygène.

« Je le connais ! lui ai-je répondu. C'est un ami. Il doit y avoir une erreur. »

Je n'arrivais pas à croire qu'il soit vivant. Et ici, en Onyx. Et emprisonné. Et…

La prise de Griffon s'est resserrée. « Il faut que tu sortes d'ici, immédiatement. » Il est venu se positionner devant moi, me protégeant de son corps, mais il était trop tard.

« Arwen ? » m'a lancé Halden d'une voix rauque. Du sang maculait la tignasse sale qui lui servait de cheveux. Son nez était enflé, sa joue meurtrie, mais ses yeux noisette n'avaient pas changé depuis le jour où il était parti au combat. Ronds, sincères, et affligés.

« Ferme-la. » Le soldat qui se trouvait derrière lui l'a frappé au niveau de la nuque.

« Arrêtez ça ! » Incapable de supporter de le voir ainsi, j'ai à nouveau bondi en avant.

Kane s'est aussitôt tourné vers moi. « Tu connais ce garçon ? »

Mais Halden ne m'a pas laissé le temps de répondre : « Elle allait devenir mon épouse. »

Je me suis figée.

Comme tout le monde à l'intérieur de la tente.

Par les Pierres, Halden, espèce d'imbécile !

Le roi était livide, et même Griffon avait pâli.

« Non, ce n'est pas… pas exactement… » Les mots n'atteignaient pas mon cerveau à temps.

Kane n'a même pas attendu que je termine. Il s'est dirigé vers Halden, étrangement calme. « Tu aimes cette femme ? »

Halden m'a dévisagée avec ferveur. « Plus que tout. »

Foutues. Pierres.

Kane a sèchement hoché la tête. « Bien. » Après quoi il s'est tourné vers les soldats postés derrière Halden. « Tuez-le.

— Non ! » ai-je hurlé.

Quelqu'un d'autre que moi entendait-il ce bourdonnement dans ses oreilles ? Que se passait-il ?

« Avez-vous perdu la tête ? » lui ai-je lancé.

Mais Kane avait cessé de me regarder. D'un pas nonchalant, il a rejoint son fauteuil en cuir, avant de récupérer un verre de liquide sombre qu'il a commencé à siroter. Tranquillement, alors que, pour ma part, je peinais à respirer.

Les soldats ont entrepris de traîner Halden dehors, avec les deux autres jeunes hommes.

« Arrêtez ! ai-je tonné. Immédiatement ! »

Sauf que la main de Griffon sur mon bras me faisait l'effet d'une menotte en métal. Me maintenir en place ne lui demandait absolument aucun effort.

Kane étudiait froidement mon visage ; son insensibilité contrastait avec les larmes qui me brouillaient les yeux. Le garçon à la droite de Halden a commencé à supplier, pendant que de l'urine s'écoulait le long de la jambe tremblante de celui qui se trouvait à sa gauche. Si Kane gardait le silence, je ne cessais de gémir.

Non, non, non. S'il vous plaît, non…

« Mon roi, lui a finalement lancé Griffon, puis-je suggérer que nous discutions des avantages qu'il y aurait à garder ne serait-ce qu'un seul de ces rongeurs en vie ? Ils pourraient détenir certaines informations utiles. Ne devrions-nous pas les laisser pourrir dans les geôles le temps que nous nous concertions ? »

Kane a levé les yeux au ciel, pour ensuite boire une nouvelle gorgée, mâchoire crispée. Mais il a fini par adresser un signe de tête au lieutenant. « Suivons les souhaits du commandant. Emmenez-les dans les geôles pour l'instant. »

Les trois prisonniers ont poussé en même temps un long soupir. Les yeux de Halden demeuraient rivés aux miens. Il a articulé silencieusement quelques mots à mon intention avant d'être traîné hors de la tente, mais l'eau salée qui me piquait les yeux m'a empêchée de les saisir. Contrairement à Kane, qui a poussé un ricanement de dégoût.

« Tout le monde dehors », a grogné le souverain. La tente s'est rapidement vidée ; n'y restaient plus que Kane, Griffon et moi-même désormais.

J'allais rouer de coups le visage cruel et las de Kane.

Griffon m'a lâché le bras, et je me suis jetée sur lui.

« Vous êtes un monstre. Qu'est-ce qui cloche chez vous ? ai-je fulminé. Vous alliez tuer ces garçons ? Ce sont à peine des hommes ! Et vous saviez que je le connaissais ? Que je tenais à lui ? Je n'arrive même pas à vous regarder. » J'ai tout juste réussi à me retenir de lui donner un coup de poing dans la mâchoire. Hors de question que je m'abaisse une fois encore à son niveau.

Kane m'observait avec indifférence. Seuls ses poings serrés, assez vigoureusement pour blanchir ses articulations, attestaient de sa fureur.

« Ils ont tué mes hommes. Ils ont massacré des innocents. Ça ne te dérange pas, ça ? » m'a-t-il demandé avec un fiel tranquille.

J'ai secoué la tête. « Vous n'avez aucune certitude en la matière. Vous les avez condamnés à mort sans la moindre hésitation. Comment le dirigeant d'un royaume peut-il se montrer aussi impulsif ?

— Il se trouve que la guérisseuse a raison, est intervenu Griffon. C'était extrêmement stupide de votre part, mon ami. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. « Merci ! » Après quoi je suis revenue au roi. « On ne peut pas tuer des gens selon son bon plaisir, Kane », lui ai-je lancé d'une voix catégorique.

Griffon a à son tour secoué la tête. « Non, à présent il faut impérativement qu'on les tue.

— Exactement. Attendez… quoi ? » J'ai aussitôt refait face à Griffon. « Pourquoi ? »

Griffon a lâché un soupir, puis s'est servi un verre de bourbon. « Kane vient de montrer son jeu. Ton amant l'a mis à l'épreuve, et il a échoué. À présent ces trois hommes savent que le souverain du Royaume d'Onyx tient à sa guérisseuse, et cela met Kane en position de faiblesse. Ils ne peuvent pas rester en vie alors qu'ils détiennent cette information. Je suis désolé. »

J'avais la tête qui tournait. Il se passait beaucoup trop de choses, présentement. Griffon avait-il raison ? La violence de Kane s'expliquait-elle par ce que Halden avait laissé entendre : le fait que lui et moi avions été amoureux à Foirebourg ? Et Halden avait-il fait cela délibérément ? Dans l'espoir de sauver sa peau ? Avait-il d'une manière ou d'une autre compris, au cours des quelques minutes qu'il avait passées ici, que Kane tenait à moi ?

J'étais une idiote. Bien sûr qu'il l'avait compris. Pourquoi, sinon, me trouverais-je dans cette tente avec l'armée du roi, assise juste à côté de Kane, vêtue d'une robe onyxienne, avec des rubans noirs dans les cheveux, à siroter de l'eau-de-vie de lavande avec tous ces gens… à moins que Kane ne tienne bel et bien à moi ?

J'étais une sale traîtresse.

Je me suis laissée choir dans un fauteuil en cuir, les yeux fixés sur le sol. Kane s'est tourné vers Griffon. « C'étaient des morts en sursis, de toute façon. S'ils sont parvenus jusqu'à la chambre forte, ils en savent déjà trop pour qu'on les laisse rejoindre Gareth. »

J'ai commencé à pleurer.

Impossible de m'en empêcher. Cela faisait un bout de temps que Halden avait totalement déserté mes pensées, mais ça ne signifiait pas que je voulais sa mort.

C'était une chose trop horrible à imaginer : la fin de sa vie. D'autant que d'une certaine manière, la faute m'en incombait.

Kane me considérait avec une rage contenue. « Je suis désolé, Arwen. Pour l'homme que tu aimes. »

J'ai levé les yeux vers lui à travers mes larmes, furieuse. « Je n'ai jamais dit que j'étais amoureuse de lui. C'est l'un de mes plus vieux amis. L'un des meilleurs amis de mon frère.

— Pas étonnant que lui aussi soit un voleur, dans ce cas », a marmonné Griffon sans même éloigner son verre de sa bouche.

J'ai ignoré sa remarque.

« Halden est comme un membre de ma famille, ai-je poursuivi. Je ne l'ai pas revu depuis le jour où il a été envoyé combattre vos soldats dans votre guerre aussi sanglante qu'insensée ! »

J'étais en train de tomber dans l'hystérie ; mon pouls s'emballait dans mes oreilles.

« Mais il est amoureux de toi et prévoyait de t'épouser ? a insisté Kane.

— Ce n'est pas la question !

— Ça titille ma curiosité. »

Dommage pour vous, lui ai-je lancé intérieurement. J'ai néanmoins pris une longue inspiration. S'il y avait un moment pour faire ressortir la meilleure version de Kane, celle que j'avais vue ce jour-là dans l'étang, c'était bien celui-ci.

« Bon, d'accord. Nous… nous avions des sentiments l'un pour l'autre. Mais ensuite il est parti, et je ne pensais pas le revoir un jour. À mes yeux, c'était simplement pour s'amuser, jamais je n'aurais imaginé qu'il éprouvait ça pour moi. »

Kane s'est légèrement radouci. « Comment aurait-il pu en être autrement ?

— S'il vous plaît, l'ai-je supplié. Ne le tuez pas. »

Griffon arborait un air nauséeux. « Je pense qu'il est temps que la guérisseuse retourne dans ses appartements, vous ne croyez pas ? »

*

Après une nuit de sommeil agité, je me suis réveillée avant l'aube. J'ai presque aussitôt entrepris de descendre les escaliers dans la fraîcheur matinale, emmitouflée dans ma cape, sans cesser de souffler de l'air chaud dans mes mains. J'avais récupéré en douce quelques tranches de pain, de la viande séchée, une aiguille et des bandages, que j'avais glissés à l'intérieur de la fourrure drapée autour de mon corps.

Il fallait que je trouve un moyen de voir Halden, et coller autant que possible à la vérité me semblait la meilleure façon d'y parvenir.

« Bonjour, ai-je gaiement lancé au jeune soldat de garde. Je viens rendre visite au prisonnier.

— Quel prisonnier ? »

J'ai feint la confusion. « Mathis. Celui dont la plaie s'est infectée. » À force de passer du temps dans un royaume gouverné par un menteur, je commençais à en assimiler les usages.

« Qui êtes-vous, déjà ?

— Arwen. La guérisseuse. Le commandant Griffon m'a envoyée recoudre Mathis. » J'ai agité devant lui mon matériel médical.

Ses sourcils se sont rejoints ; il pinçait dubitativement les lèvres.

J'ai soupiré. « D'accord, comme vous voulez. Je n'ai aucune envie de travailler aussi tôt, de toute façon. » J'ai fait volte-face comme pour repartir, puis me suis retournée. « Si Mathis meurt d'une hémorragie avant qu'ils aient réussi à lui soutirer la moindre information, dites simplement au commandant Griffon que vous n'avez pas reconnu la guérisseuse du donjon. Je suis sûre qu'il comprendra. C'est un homme tellement chaleureux, tellement clément. »

Tout en retenant mon souffle, j'ai fait quelques pas vers la sortie. Après une série de grognements, le garde a fini par me lancer :

« D'accord, d'accord, mais faites vite. »

Histoire de dissimuler mon soulagement, j'ai plaqué un masque d'ennui sur mon visage avant de revenir à lui. « Merci, ça ne devrait pas être trop long. »

Les cellules correspondaient parfaitement à l'image que j'en gardais : aussi humides que crasseuses. J'avais mal au cœur pour Halden : jamais je n'avais ressenti autant de désespoir qu'entre ces murs.

J'ai trouvé la sienne plus vite que je n'aurais pu l'espérer. Ses cheveux blonds se remarquaient sans peine tant ils contrastaient avec tout le gris alentour. Il dormait recroquevillé sur lui-même, frissonnant, maculé de sang séché. J'ai répété son prénom jusqu'à ce qu'il se réveille en sursaut.

« Arwen, qu'est-ce que tu fais ici ? » Il avait une sale tête. Son œil était enflé, à présent, et un bleu de la taille d'une courge déformait son menton.

« Je t'ai apporté quelques trucs. »

J'ai sorti mon butin de contrebande et le lui ai glissé à travers les barreaux, un peu comme Kane l'avait fait pour moi il y avait de ça une éternité. J'ai chassé ce souvenir de mon esprit.

Quand Halden a tendu une main vers le paquet, ses doigts meurtris ont effleuré les miens. J'avais envie de le prendre dans mes bras, pour le réconforter.

« Merci. » Il a passé en revue les divers objets, puis les a dissimulés derrière un seau. « Mais je ne parlais pas de ce que tu faisais ici, dans les geôles. Comment as-tu fait pour te retrouver à l'avant-poste du Royaume d'Onyx ?

— C'est une longue histoire. Mais je suis en sécurité. Je te raconterai tout quand nous aurons davantage de temps.

— Je doute fort qu'il m'en reste beaucoup, du temps.

— Ne dis pas des choses pareilles. On va trouver une solution. »

Il m'a étudiée avec curiosité. « Tu as l'air… différente. »

J'ai senti mes joues s'embraser. « Comment ça ? »

Il paraissait mal à l'aise. « Je ne sais pas trop. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? »

Quelque chose comme de la défensive m'a aussitôt envahie. Halden avait le don de me rappeler Powell, à l'occasion. Je me sentais petite en sa présence. « Rien. Ils se sont montrés étonnamment gentils, à vrai dire. » C'était la vérité.

« Ouais, j'ai vu ça. » Ses yeux s'étaient réduits à deux fentes. « Peut-être qu'il t'est possible de raisonner le roi. Il tient à toi, tu sais. Tu aurais dû voir sa tête quand je lui ai parlé de cette histoire de mariage. C'était à croire que j'avais tué son animal de compagnie. »

Sans trop que je sache pourquoi, je me suis alors remémoré le stryge. Mes lèvres ont tressailli à l'idée de la relation qu'entretenait Kane avec cette bête immonde – à laquelle il apprenait à venir quand on l'appelait, voire à faire des tours. Foutues Pierres, comment était-il possible que j'éprouve encore un quelconque sentiment pour cet homme ?

Halden. Il fallait que je me concentre sur Halden.

« Pourquoi as-tu dit que j'allais devenir ta femme ? Nous n'avons jamais parlé d'un truc pareil. »

Halden s'est pensivement rongé un ongle. « J'espérais bel et bien qu'à mon retour on allait se marier. » J'ai attendu qu'il poursuive. « Mais quand je t'ai vue dans cette tente, sans chaînes, pas en tant que servante, assise juste à côté du roi… j'ai compris que tu occupais une sorte de position de pouvoir ici. Je me suis dit que si je me liais à toi, ça me permettrait peut-être d'avoir la vie sauve. »

Un genre de malaise s'est aussitôt répandu en moi – huileux, étouffant. Ainsi Griffon avait vu juste. Halden était bien plus manipulateur que je ne le pensais. Jamais je n'avais eu l'occasion de découvrir cet aspect-là de sa personne. Mais bon, sans doute faisait-il ce qui s'imposait pour survivre.

« Peut-être. » Et j'ai sombré dans le silence, ne sachant pas trop quoi ajouter. Je n'étais pas sûre de vouloir que Halden ait raison, de vouloir que Kane éprouve bel et bien quelque chose pour moi.

« Fais-moi confiance. S'il ne t'appréciait pas, je serais déjà mort à l'heure qu'il est. »

J’ai senti mon visage pâlir à cette affirmation.

« Pourquoi ? Qu’est-ce que tu as fait ? »

Un brusque mouvement de recul, comme si je l’avais giflé. « Qu’est-ce que j’ai fait, moi ? Je me bats pour notre patrie. »

N’empêche : mon instinct me susurrait qu’il y avait eu davantage dans ses paroles que ce que Halden avait l’intention de partager avec moi. « La nuit dernière. Ils ont dit que tu avais tué trois personnes innocentes. Est-ce que c’est vrai ?

— Arwen. » Il y avait une telle douleur dans ses yeux. « Bien sûr que non. Comment peux-tu croire un mot de ce que ces gens racontent ? Sur moi, par-dessus le marché ? »

J’ai senti la honte réchauffer mes joues. « Je ne sais pas. Pourquoi mentiraient-ils ? »

Halden s’est remis à ronger son ongle. « Pourquoi ? Parce que ce sont des démons, Arwen. De toute évidence ils t’ont déjà retourné le cerveau. J’ignore pourquoi tu te trouves ici, mais promis, je vais te sortir de là. Je t’ai dit hier soir que j’allais te sauver. » Il m’a regardée avec intensité, et je me suis efforcée de ressentir quelque chose de positif : de l’espoir, de l’amour, du soulagement. Mais il n’y avait que ma nausée, rien de plus.

« Nous avons un plan, a-t-il poursuivi en me désignant de la tête les cellules situées à sa droite, dans lesquelles dormaient les deux autres hommes originaires d’Ambre. On a simplement besoin d’un genre de… remue-ménage. Est-ce que tu vois quoi que ce soit qui serait susceptible de disperser les gardes ? »

J’avais beau me creuser les méninges, rien ne me venait à l’esprit. « C’est assez isolé, ici. En quoi consiste votre plan ? »

Il a secoué la tête comme pour calmer ses propres pensées frénétiques. « Une fois qu’il se présentera quelque chose à même de fonctionner, tu trouveras un moyen de m’en faire part, hein ? À ce moment-là je pourrai tout t’expliquer. Et nous emmener tous les deux loin d’ici. »

Depuis le haut de l’escalier nous parvenaient les échos de bruits de pas.

« D’accord. Je vais garder les oreilles et les yeux ouverts. En

attendant, reste en vie. » Je me suis retournée, prête à décamper.

« Arwen ! » m'a-t-il lancé d'une voix éraillée. J'ai regardé vers lui, pour découvrir ses mains enroulées autour des barreaux de sa cellule. « Tu m'as vraiment manqué. »

J'ai attendu que mon cœur bondisse à ses mots, en vain.

Au lieu de quoi je l'ai gratifié d'un pseudo-sourire avant de me hâter de filer. Après avoir remonté les escaliers nauséabonds, je suis repassée devant le jeune garde.

« Affaire réglée ? m'a-t-il demandé.

— Pardon ? » J'étais encore sous le choc de ma rencontre avec Halden. Qui ne s'était pas du tout déroulée comme je l'avais escompté… « Oh. Oh ! Oui, Martin est complètement guéri. Merci.

— Martin ? »

Merde. « Mathis ! Oups. Trop tôt pour moi, mon lit m'attend ! » J'ai détalé sans laisser à son regard suspicieux le temps de céder la place à autre chose.

À mi-chemin de mes appartements, j'ai ralenti le pas pour reprendre mon souffle.

Halden ne semblait plus le même. Mais n'en avait-il pas dit autant à mon propos ? Qui étais-je pour le juger ? Comment savoir de quelles horreurs il avait été témoin sur le champ de bataille ? Mon cœur saignait pour lui. Tout ce qu'il avait dû vivre…

En traversant la cour de pierre, j'ai remarqué que le soleil était en train d'apparaître au-dessus des flèches du château. Un vent léger parfumé au lilas repoussait mes cheveux de mon visage. Malgré ces dernières heures cauchemardesques, le calme de l'aube m'apportait une étrange paix.

« C'est mon moment préféré de la journée, a murmuré une voix grave derrière moi. Le soleil qui se lève sur le château… c'est comme un nouveau départ. Une renaissance. »

J'ai fermé les yeux. En cet instant je n'avais pas l'énergie mentale nécessaire pour affronter cet homme.

« S'il vous plaît, ai-je murmuré. Fichez-moi la paix.

— Je me suis comporté d'une manière abominable hier soir. J'ai laissé ma rage me consumer. Ce n'était pas digne d'un roi. Ni même d'un homme. »

J'ai hésité, puis me suis tournée face à Kane.

Mon cœur a failli ne pas supporter le spectacle qui s'offrait à moi.

Il donnait l'impression de ne pas avoir dormi de la nuit, avec ses cheveux ébouriffés et ses yeux rouges.

Et malgré cela, il était si beau qu'il en devenait difficile à contempler.

Un indéniable épuisement marquait néanmoins son expression. « Je suis tellement désolé, a-t-il repris d'une voix lasse. Et pour ce que ça vaut, tu as été incroyable pendant l'assemblée. Aussi brillante que belle. »

Mon cœur perfide a tenté de s'envoler, mais je l'ai forcé à rester à l'intérieur de ma poitrine. Aucun sentiment chaleureux pour ce beau parleur de roi, aujourd'hui. Absolument aucun. « Vous m'avez suivie ce matin ?

— Non. » Il a marqué une pause. « Mais je sais que tu es allée le voir. Il n'est pas celui que tu crois, Arwen. »

J'étais tellement fatiguée d'en savoir si peu sur ce qui, de facto, me concernait. « Vraiment ? Éclairez-moi, dans ce cas. »

Ses sourcils se sont froncés ; Kane avait l'air troublé. Il a soigneusement pesé ses mots avant de me répondre : « Je ne suis pas sûr de pouvoir te faire confiance, petit oiseau. »

Si j'avais roulé davantage des yeux, ils m'auraient montré l'intérieur de mon crâne. « C'est *vous* qui ne pouvez pas me faire confiance ? »

Il a lâché un rire amer. « Je suis conscient de nos… antécédents. Mais je ne t'ai jamais menti.

— Pardon ? Et quand monsieur se faisait passer pour un prisonnier ? Ça vous dit quelque chose ? Vous voulez qu'on en reparle ?

— Je n'ai pas mentionné mon ascendance royale, mais je n'ai

jamais menti.

— Moi non plus, Kane. »

Il s'est rapproché d'un pas ; par réflexe, j'ai eu un mouvement de recul. Son visage s'est assombri.

« Hier soir, tu arborais les couleurs d'Onyx à ton arrivée à l'assemblée. Tu as parlé de notre peuple en évoquant le mien, de notre royaume. »

Mon estomac s'est contracté. Il avait raison. Avant la capture de Halden, je commençais à avoir l'impression d'appartenir à cette contrée. Je m'étais créé un foyer inattendu, ici.

Remarquant mon changement d'attitude, Kane a poursuivi, les traits déformés par l'indignation : « Et puis voilà que ton amant se pointe chez *moi*, tue plusieurs de mes sujets et tente de prendre ce qui m'appartient. Tu te bats pour lui, voles pour lui, complotes pour l'aider à s'échapper, et tu prétends ne jamais m'avoir menti ? »

Mon ventre a bondi jusqu'à ma gorge. « Je croyais que vous ne me faisiez pas suivre.

— J'ai des yeux d'un bout à l'autre de ce château, Arwen. Tu n'en attendais quand même pas moins de moi, si ? »

Une sourde fureur émanait de lui lorsqu'il est passé devant moi d'un pas raide.

Mon visage me brûlait. J'aurais dû me douter qu'en réalité il ne me laisserait jamais sans surveillance. J'ai serré les dents pour maîtriser ma rage.

« Je ne vous appartiens pas, au demeurant. » Je ne savais même pas pourquoi j'avais dit ça. Je voulais qu'il souffre, lui aussi.

Il m'a fait face, mais son expression ne laissait rien transparaître. « Bien sûr que non.

— Vous venez de dire : "prendre ce qui m'appartient". »

Il m'a gratifiée d'un rictus cruel. « Eh bien, dis-moi, quelle arrogance… Je ne parlais pas de toi, pour ta gouverne. Tu aurais aimé que ce soit le cas ? »

Ces paroles piquaient davantage que ce à quoi j'aurais pu – dû ? –

m'attendre.

« Non, bien sûr que non, ai-je répondu, en secouant énergiquement la tête histoire de bien lui montrer à quel point je parlais sérieusement. Je ne vous connais même pas. »

Un sourire narquois a étiré ses lèvres. « Eh bien, quand tu m'auras pardonné mon accès de colère, nous allons devoir y remédier. »

Je ne lui pardonnerais jamais d'avoir condamné Halden à mort. « Et donc vous n'allez pas les tuer, même après ce qu'a dit Griffon ?

— Pas encore. »

*

La grande salle était aussi bruyante que pleine de vie à l'heure du dîner, mais je parvenais à peine à détacher mon regard de mon ragoût d'aubergines et de poivrons. Mari m'observait attentivement, comme elle l'avait fait toute la journée. Jusqu'à ce que ça lui devienne insupportable.

« Bon, Arwen. Ça suffit comme ça. Qu'est-ce qui se passe ? »

J'ai posé la tête sur le bois frais et produit un bruit guttural contre la table.

« Désolée, je ne comprends pas les borborygmes. Parle-moi. »

J'ai levé les yeux vers elle. Son visage parsemé de taches de rousseur arborait une expression sévère, mais en dessous je ne percevais que de l'empathie et de la bienveillance. J'ai poussé un soupir. « Tu vas voir, ce n'est pas rien. »

Ce qui a paru la soulager. « Je suis tout ouïe. »

Je lui ai raconté l'intégralité de la saga. Comment j'avais – peut-être, sans m'en rendre compte – développé un léger béguin pour le roi. À quel point j'avais apprécié son conseil de guerre, et tout le respect que m'inspiraient ses procédures égalitaires. Je lui ai aussi

parlé du fait que je commençais tout juste à trouver mes marques, ici, quand Halden s'était fait capturer. Du mépris que m'inspirait ce dernier, à présent, plus que jamais auparavant. Je lui ai dit que Kane avait accepté d'épargner sa vie pour le moment, et que je savais qu'il me fallait l'aider à s'échapper avant que le roi ne change d'avis.

« C'est la seule solution. Il va mourir ici si je ne l'aide pas d'une manière ou d'une autre à s'évader. »

Mari a lentement mâché ce qu'elle avait en bouche, le temps de digérer toutes ces informations. Puis : « Ça fait des semaines que personne n'a vu le roi en compagnie d'une femme. Tout le monde en parle d'un bout à l'autre du château. Je me demande si c'est à cause de toi.

— Oh, bien sûr, ai-je répliqué. Je n'ai rien entendu de tel.

— Oh, parce que, moi exceptée, tu ne parles à personne. Crois-moi : il n'y a pas pénurie de belles femmes dans le coin qui adoreraient devenir la reine d'Onyx. Ou simplement coucher avec lui. Elles lui courent après depuis son arrivée au donjon. Sa réputation le précédait, et elles sont très déçues. »

De toutes les cellules de mon corps, je me suis efforcée de ne rien ressentir.

« Là n'est pas la question, Mar. Oublie Kane. Qu'est-ce qui va arriver à Halden ? »

Elle a levé les yeux au ciel. « Ne t'ai-je pas dit que les tactiques militaires du roi n'étaient pas infaillibles ? Voilà que son propre sujet… » D'un geste théâtral, elle a pointé un doigt dans sa direction. « … va aider une étrangère à commettre une trahison pour sauver la vie d'un garçon. On va le tirer d'affaire. Ne t'inquiète pas pour ça. »

J'ai haussé un sourcil. « Je t'en prie, fais-moi part de tes solutions. »

Elle m'a lancé un regard mariesque, à la fois froidement sûr de lui et brillant d'excitation. « En fait, j'ai passé la journée à me retenir de t'en parler, vu comme tu déprimais sec. J'attendais de pouvoir profiter de la gamme complète d'enthousiasme arwenesque. La veille de l'éclipse, le roi Eryx du Péridot va venir ici avec sa fille. Le roi Hampefreux prévoit un grand banquet pour leur arrivée. Il y

aura abondance de plats, du vin, de l'alcool : tout le monde va être emporté par les réjouissances, si ce n'est complètement bourré ! »

J'avais dû manquer quelque chose. Mari me regardait avec entrain, le temps que ma « gamme complète d'enthousiasme » se décide à pointer le nez. Comme ladite gamme tardait à le faire, mon amie a continué d'une voix impatiente : « Tout le monde, y compris la plupart des gardes des geôles ! On n'organise jamais de festival ou de célébration ici, au beau milieu des bois. Ils seront tous distraits, et Halden pourra s'échapper. »

Je lui ai lancé un regard sévère, avant de regarder autour de moi pour m'assurer que personne dans la grande salle ne nous avait entendues : guère de risques, vu le boucan que faisaient les dîneurs attablés à proximité.

« Oups, a-t-elle murmuré d'un ton penaud.

— Il ne me reste donc plus qu'à trouver un moyen de l'en informer.

— Je pense pouvoir t'aider aussi pour ça.

— Mari, tu nous sauves la vie.

— Littéralement, hein ? » Et elle a éclaté de rire. Moi, en revanche, je n'avais pas encore assez d'espoir pour en faire autant.

16

TM

Tout le château semblait à cran ces derniers temps ; les serviteurs qui couraient dans tous les sens en chuchotant, les soldats encore plus brutaux et querelleurs qu'auparavant. J'espérais que c'était simplement dû à la pression liée aux préparatifs des festivités à venir. Je m'efforçais de ne pas redouter que cela laisse augurer quelque chose de plus sinistre.

Ce n'était pas comme si je pouvais demander à Kane ce qui se passait : j'avais décidé, avec le soutien de Mari, de renoncer à tous les sentiments complexes que le roi m'inspirait. C'était un homme aussi charmant que puissant, doté d'un bon sens de l'humour et d'un sourire en coin irrésistible, mais aussi une tête brûlée, un manipulateur et un menteur dénué de tout sens moral ou de compassion. Pas une bonne affaire à mes yeux.

Sauf que mon cœur n'avait pas encore tout à fait consenti à ce nouvel arrangement, aussi faisais-je en sorte de l'éviter, au point de plonger derrière une colonne chaque fois qu'il arpentait les couloirs. Pas la façon la plus mûre de se comporter, certes, mais j'avais des problèmes plus importants à régler.

Tout ce qui comptait, c'était d'aider Halden.

Je ne pensais pas pouvoir miser sur le bluff pour pénétrer dans les geôles une deuxième fois, surtout avec les yeux de Kane « d'un bout à l'autre de ce château », aussi les semaines s'écoulaient-elles sans que je sache comment Halden se portait. Je n'en restais pas moins déterminée à l'aider à s'échapper ; il m'était impossible d'attendre sans rien faire que Kane l'utilise comme monnaie d'échange avec le roi Gareth ou qu'il le tue dans une nouvelle crise de jalousie. En espérant que ni l'un ni l'autre ne se soit déjà produit.

Mari m'avait promis qu'elle avait un plan ; elle avait simplement besoin d'un peu plus de temps pour qu'il fonctionne.

Histoire de me changer les idées, je m'entraînais à l'épée chaque

matin, soignais des soldats l'après-midi et passais la plupart de mes soirées à la bibliothèque en sa compagnie. L'été était pleinement arrivé, ce qui me permettait de faire l'expérience pour la première fois d'un véritable changement de saison. À l'évidence, les printemps d'Onyx ne différaient guère de la fraîcheur qui régnait toute l'année en Ambre, mais vivre un été en ces lieux… c'était comme recevoir un bain de lumière et de chaleur. Les douces brises et les journées apparemment sans fin s'accompagnaient d'une abondance de jacinthes et de violettes, que j'avais commencé à voler pour en mettre dans des vases à l'intérieur de ma chambre. Lorsqu'elles se fanaient, j'étais tellement incapable de me séparer de ces fleurs spectaculaires que je les laissais sécher dans mes livres jusqu'à ce qu'elles se résument à de minces et délicats souvenirs de ce qu'elles avaient un jour été. Ce n'était guère éloigné de l'impression que je me donnais, moi dont la vie se limitait actuellement à un aller-retour quotidien entre l'apothicairerie et mon lit, dans un état d'hébétude.

J'avais désespérément besoin d'une Arwen positive. Où donc était-elle passée ?

Tout en pliant des bandages à l'apothicairerie, les yeux fixés sur les pins baignés de la faible lumière de fin d'après-midi, je me suis essayée au jeu de la rose et de l'épine, comme si ma mère se trouvait ici avec moi.

Rose : j'utilisais enfin une épée d'adulte, bien qu'elle n'ait toujours rien à voir avec celle que maniait Dagan.

Épine…

Des grognements, des bruits de bottes raclant le sol de l'apothicairerie – j'ai levé les yeux de mes bandages pour découvrir deux soldats en armure qui soutenaient un homme en sueur, grelottant, plus pâle que n'importe quel être humain n'aurait dû l'être.

« Par ici. » D'un signe de tête j'ai désigné l'infirmerie. « Vous pouvez l'installer sur la méridienne.

— Merci. » Une voix nocturne. Calme, aussi douce que noire.

Foutues Pierres.

Kane a pénétré derrière ses hommes dans l'apothicairerie. Il portait une sobre chemise blanche déboutonnée, ses quelques

bagues en argent ainsi qu'un pantalon noir ; la séduction s'égouttait de lui comme la pluie d'une fenêtre. Même après tout ce qui s'était passé, sa présence me remuait au plus haut point.

« Qu'est-ce que vous voulez ? J'ai un patient à soigner. » J'espérais que la surprise puisse expliquer ma voix essoufflée.

« Ça fait un certain temps que tu m'évites. »

J'aurais juré que de la vapeur s'échappait de mes oreilles. « Non mais quel égocentrisme. Cet homme est mourant !

— Oui, et c'est pour me rendre utile que je me trouve ici. Lance est l'un de mes meilleurs soldats. »

Quel odieux menteur. « Plutôt méprisable, d'utiliser la maladie de votre propre subordonné comme justification pour venir m'importuner », lui ai-je lancé tout en suivant les hommes à l'intérieur de l'infirmerie.

Les deux soldats se gardaient bien de regarder dans notre direction. Kane s'est tourné vers eux, hérissé. « Laissez-nous. Maintenant ! »

Ils ont filé sans la moindre hésitation, l'un d'eux allant même jusqu'à bousculer mes herbes dans sa précipitation, faisant tomber par terre de la sauge et des graines de pavot.

Une toux rauque a alors détourné mon attention des bocaux renversés.

Lance n'allait pas bien.

Il grelottait malgré la couverture que j'avais tirée sur lui, et transpirait abondamment. J'aurais diagnostiqué une grippe ou de la fièvre si je n'avais pas remarqué les deux piqûres à proximité de son poignet, encrassées de sang séché.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est fait mordre. Je crois que c'est le venin de la créature qui le tue lentement. Enfin, pas si lentement que ça, apparemment.

— Toujours aussi compatissant. » Je lui ai jeté un regard noir. « Qu'est-ce qui l'a mordu ? »

Lance tremblait et gémissait de façon incohérente ; Kane ne le

quittait pas des yeux. « Impossible à dire avec certitude. Tu as besoin de le savoir pour le soigner ?

— Ça m'aiderait, oui. » Je suis passée dans l'apothicairerie pour parcourir les étagères d'antivenins. « Agélène, gobelin de pierre, serpent de braise cornu… C'est l'un d'entre eux ? »

Le roi a alors quitté le chevet de Lance pour me rejoindre. « Ce n'est pas quelque chose que tes onguents sont susceptibles de soigner. Il a besoin de toi, m'a-t-il déclaré avec une sincérité inhabituelle. De tes… aptitudes.

— D'accord. » Je suis passée en hâte devant lui pour retourner dans l'infirmerie, avant de poser mes paumes sur le visage moite de Lance. Il avait commencé à convulser. J'ai ouvert la fenêtre pour laisser l'air du soir parfumé au lilas pénétrer dans la pièce. Il me fallait agir vite.

Depuis que Dagan m'avait montré comment tirer parti de l'atmosphère qui m'entourait, j'utilisais cela à petites doses, pour les cas particulièrement graves ou les journées surchargées. Un vent léger pareil à de la vapeur s'échappant d'une marmite bouillonnante soufflait autour de moi ; je l'ai redirigé à l'intérieur de mes paumes, qui à leur tour ont instillé de l'énergie curative dans la tête de Lance. Elle s'est canalisée en lui, pour s'attaquer immédiatement à sa douleur. Il a haleté quand l'air lui-même s'est répandu en lui, purgeant le venin de ses os, de ses poumons et de sa peau. Le malheureux a exhalé un souffle tremblant, et ses joues humides ont repris un peu de couleurs.

J'ai moi-même lâché un soupir qui évoquait le bruit d'un ballon crevé. Il devenait de plus en plus facile d'exploiter les éléments qui m'entouraient, et je n'avais plus autant envie de faire une sieste ensuite. J'ai emmailloté le corps de Lance dans la couverture en tricot ; il s'assoupissait déjà.

« Il devrait être tiré d'affaire, mais je vais rester ici avec lui quelques heures pour m'en assurer.

— Bien joué, petit oiseau, a murmuré Kane.

— Je n'ai pas demandé votre approbation. »

Ce qui lui a arraché un gloussement. Après avoir posé une compresse froide sur la tête de Lance, j'ai versé de l'eau dans un verre en prévision de son réveil.

« Je m'entraîne depuis un moment, ai-je admis, alors même que Kane quittait l'infirmerie pour commencer à faire les cent pas dans l'apothicairerie. Si vous voulez tout savoir. » Je l'ai suivi, tortillant mes doigts à l'intérieur de mes jupes, puis immobilisant dans mon dos mes mains fébriles.

Il fallait vraiment qu'il parte.

« Eh bien, je suis impressionné. » Ses yeux étincelaient. « Et fier d'avoir une guérisseuse aussi douée dans mon propre donjon. » Il a continué à parcourir lentement les lieux, à présent inondés d'une lumière tamisée émise par les bougies du couloir. Elle faisait briller ses bagues et ses yeux ardoise. Il était toujours rayonnant.

« Vous n'avez rien de mieux à faire ? » lui ai-je demandé.

Il a haussé un sourcil. « Tu vas rester toute la nuit ici à regarder ce pauvre Lance dormir. Je me borne à t'offrir un peu de compagnie. »

Je me suis esclaffée. « Tout va bien de mon côté. Mais merci quand même. »

Il s'est tourné vers moi, ses yeux se rivant aux miens. « Peut-être que j'aime simplement te regarder te tortiller en ma présence. »

Mes sourcils se sont rejoints. Il ne restait plus le moindre mordant en moi. « Pourquoi vous comportez-vous ainsi ? » Ma voix suintait d'exaspération.

Kane m'a lancé un sourire en coin. « Tu n'as même pas envie d'effleurer la surface de cette question, petit oiseau. »

Sans doute avait-il raison sur ce point.

« Est-ce que vous avez retrouvé ma famille ? me suis-je enquise.

— Pas encore, m'a-t-il répondu sans cesser d'arpenter l'apothicairerie, d'ouvrir et de refermer divers bocaux et tiroirs. Mais j'y arriverai.

— Je ne vous crois pas », ai-je répliqué.

Il s'est tourné vers moi. « C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Trois aiguilles, en l'occurrence… Donne-moi un peu de temps. »

J'ai serré les dents, sur le point de lui faire une scène, lorsqu'un grondement malvenu a jailli de mon estomac. J'ai appuyé ma main dessus pour le faire taire, mais j'avais passé toute la journée à l'apothicairerie sans rien manger d'autre qu'une pauvre pêche juste avant mon arrivée ici. Mon abdomen s'est remis à protester, m'arrachant une grimace.

Kane a haussé dans ma direction un sourcil empreint de curiosité ; un léger picotement d'embarras a remonté mon cou.

« Quoi ? » ai-je demandé, feignant l'incompréhension.

Mais il s'est borné à ouvrir la porte de l'apothicairerie, faisant osciller au passage l'enseigne en bois.

« Barney, a-t-il appelé dans la galerie, est-ce que tu peux faire porter le dîner de dame Arwen à l'apothicairerie ? »

Oh, par les Pierres.

Le picotement d'embarras s'est transformé en assaut tous azimuts.

« Bien sûr, Votre Majesté. » La douce voix, familière, de Barney, en provenance du corridor.

Kane a commencé à refermer la porte, mais il s'est finalement ravisé. « Et un supplément de pain, a-t-il ajouté. Deux miches. Merci. »

Il avait l'air très content de lui lorsqu'il s'est à nouveau tourné vers moi, une fois la porte close.

« Ce n'était pas nécessaire, ai-je grommelé en ramassant les herbes tombées par terre afin de les jeter à la poubelle.

— Bien sûr que si. Quelqu'un doit prendre soin de toi, si tu t'y refuses. »

Je l'ai foudroyé du regard. « C'est ce que vous croyez faire, là ? Prendre soin de moi ? En me gardant ici contre mon gré et en menaçant d'assassiner mes amis ? »

Son expression enjouée s'est estompée, remplacée par quelque chose de bien plus froid. De bien plus effrayant. J'ai dégluti, non sans peine.

« Ce garçon n'est pas ton ami. »

J'ai secoué la tête. Je ne voulais pas avoir cette conversation avec lui.

Pas ce soir.

Et jamais, de préférence.

Il a poussé un soupir, se passant une main lasse dans les cheveux avant de faire volte-face et de reprendre son exploration nonchalante de l'apothicairerie. Le soleil avait enfin disparu, et la paisible obscurité du soir commençait à envelopper la pièce.

Je me suis mise en quête d'un briquet à feu dans le tiroir le plus proche de moi pour allumer les lanternes de la salle.

Kane a tapoté la vitrine qui se trouvait devant lui ; j'ai aussitôt braqué mon regard sur lui.

« C'est quoi, ça ? » m'a-t-il demandé.

Mes narines se sont dilatées. « Rien qui vous concerne.

— Allez, c'est tellement filamenteux. Je trouve ça fascinant. »

J'ai soupiré. « C'est une méduse. Leurs tissus contiennent des enzymes curatives, et on peut utiliser la membrane séchée comme une seconde peau sur les coupures et les égratignures.

— J'adore t'écouter m'expliquer les pratiques médicinales, a-t-il susurré.

— Et moi j'adorerais vous entendre tomber d'une falaise. »

Il s'est mis à trembler, réprimant manifestement un rire.

Cet homme était exaspérant. Venir me déranger ici, essayer de me soudoyer avec un repas…

Dire du mal de Halden après tout ce qui s'était passé.

Halden et ses hommes ne se seraient pas retrouvés dans sa chambre forte s'il n'avait pas attaqué le Royaume d'Ambre en premier lieu. Je me suis frotté les tempes. Tout ce que je voulais, c'était de fichues réponses.

« Pourquoi avez-vous attaqué Ambre ? me suis-je enquise en contournant le comptoir pour me rapprocher de lui. Donnez-moi au

moins quelque chose.

— Je te l'ai déjà expliqué. » Il avait toujours les yeux rivés sur la méduse. « Gareth est une fouine qui ne mérite pas de régner sur son propre royaume.

— Ce n'est pas une raison pour mener une guerre qui tue des milliers de gens, et vous le savez. »

Son regard s'est durci, sans pour autant se détourner de la vitrine. « C'est tout ce que je peux te dire. »

Le rugissement dans mes oreilles était si fort que j'ai failli ne pas m'entendre répliquer : « Eh bien, dans ce cas, sortez de mon apothicairerie. »

Il s'est enfin décidé à se tourner vers moi. « Arwen, m'a-t-il lancé. Aussi charmé que je sois par ton ardeur, tu vas devoir me pardonner un jour ou l'autre. »

J'ai serré les dents. « Certainement *pas.* »

Il s'est rapproché subrepticement ; je pouvais presque le toucher, à présent. Sentir son odeur. Ses sourcils se sont froncés. « Je ne puis supporter que tu me détestes éternellement. » Son regard était d'une fixité absolue.

« Dans ce cas, n'ai-je pu m'empêcher de rétorquer, vous auriez dû y penser avant de condamner Halden à mort. »

Une émotion de prédateur a scintillé dans ses yeux avant qu'il ne serre la mâchoire et ne mette ses mains dans ses poches.

« D'accord. Comme tu voudras.

— Est-ce une menace ? » Je n'avais pas réussi à empêcher la peur de s'insinuer dans ma voix.

Il m'a foudroyée du regard, pour finalement pousser un soupir résigné. « Si c'en était une, tu le saurais. Passe une bonne soirée. »

17

TM

Malgré mon amour pour la chaude brise parfumée du soir que j'en étais moi-même venue à nommer vent estival, celle-ci ne parvenait guère à apaiser mes nerfs. J'étais finalement parvenue à convaincre Mari de me faire part de son « plan », qui se trouvait être un sort complexe qu'il lui fallait réussir à la perfection.

Elle était prête à tenter le coup aujourd'hui.

« D'accord. Encore une fois, s'il te plaît », ai-je murmuré, en tortillant mes mains moites dans mes jupes. Nous étions cachées derrière une haie à proximité des escaliers menant aux geôles, où nous étions convenues de nous retrouver.

« Calme-toi. Tu n'imagines pas le temps que j'ai passé à m'entraîner. C'est comme une seconde nature, désormais. » Elle avait parlé d'une voix assurée, et j'avais envie de la croire. Ça faisait des semaines qu'elle travaillait sur ce sort, et elle avait été ravie de le voir fonctionner sur un écureuil. Celui-ci était passé pendant des heures devant une noix sans même la remarquer.

Elle a saisi l'amulette violette. « C'est un simple sort de camouflage. Je vais le lancer sur le garde, pour qui tu deviendras invisible un petit moment.

— Ça dure combien de temps, un "petit moment" ? »

Mari a regardé droit devant elle, la tête bien droite. « Je n'en sais rien.

— Quoi ! ?

— Chut ! a-t-elle sifflé. Tout va bien se passer ! Entrer et sortir, ça va te prendre un rien de temps. Et moi je serai ici, à t'attendre.

— Mar, ai-je tenté, tu sais que ce n'est pas grave si tu ne le maîtrises pas à la perfection dès la première fois. On peut toujours

essayer autre chose. »

Elle m'a gratifiée d'un regard qui signifiait *Comment oses-tu ?*, aussi ai-je hoché la tête, sans pour autant parvenir à m'empêcher de m'agiter à côté d'elle.

« Reste immobile, sans quoi je serai trop distraite pour faire ça correctement. » Mari a fermé les yeux et tendu ses mains devant elle, comme si elle pouvait toucher le garde malgré la distance qui les séparait. Elle s'est mise à fredonner tout bas, murmurant des mots dans une langue primitive qu'il m'était impossible de comprendre. Les hautes herbes à ses pieds ont commencé à bruisser sous l'effet d'un vent soudain – un vent qui sentait la pluie et la terre, malgré la journée ensoleillée. Quelques mèches de ses longs cheveux roux se sont progressivement dressées autour de sa tête, qui donnait désormais l'impression d'être enveloppée de flammes. Les articulations de ses doigts ont craqué lorsqu'elle a refermé sa main.

Et puis elle s'est interrompue.

Elle a lentement rouvert les paupières, l'air un peu désorientée. J'ai fermement saisi la main qu'elle tendait dans ma direction. « Ça va ? »

Elle fixait sur moi des yeux hébétés. « Qui êtes-vous ? »

Mon cœur a chuté jusqu'à mon estomac.

Un large sourire s'est alors dessiné sur son visage. « Je plaisante ! »

J'ai lâché un soupir, presque un rire. Presque. « Il n'y a pas pire que toi.

— Vas-y », a-t-elle répliqué.

Je me suis précipitée vers le garde barbu, sans pour autant courir : quiconque capable de me voir n'aurait pas manqué de trouver cela suspect.

Ledit garde avait à peu près mon âge. Des joues rougeâtres, une barbe et des sourcils aussi blonds que broussailleux. Lorsque je me suis retrouvée devant lui, une sensation étrange m'a parcouru le cou. Il m'a regardée droit dans les yeux, et pourtant c'était comme s'il ne me voyait pas. J'ai agité une main hésitante devant lui, mais

il s'est borné à se frotter le nez d'ennui avant de se remettre à faire le guet. Je n'allais pas rester dans les parages et compter sur ma bonne étoile.

Après être furtivement passée devant lui, j'ai dévalé une fois de plus l'escalier en colimaçon. Une pensée fugace m'a alors traversé l'esprit : si j'avais vraiment de la chance, ce serait la toute dernière fois que j'aurais à descendre ici.

J'ai tapoté les barreaux de la cellule de Halden. « Psst ! Halden ! » Il était endormi sous la fourrure que je lui avais apportée, recroquevillé dans un coin sombre tel un animal blessé, ses cheveux blond platine à présent presque gris de saleté et de suie.

« Tu as réussi à revenir, m'a-t-il lancé, d'une voix lourde de sommeil, et presque empreinte de révérence.

— Oui, mais je dois faire vite. » Je lui avais à nouveau apporté un peu de nourriture, que je lui ai passée sans attendre. « Dans une semaine, la veille de l'éclipse, il va y avoir un banquet au coucher du soleil. Ce sera pour toi le meilleur moment de tenter une évasion. »

Halden a hoché la tête. « Pour qui est organisé ce banquet ?

— Pour le roi Eryx du Péridot. J'imagine qu'ils essaient de conclure une alliance. »

Il s'est mordu un ongle, recrachant la rognure sur sa gauche. Une sale habitude, qu'étrangement je trouvais jadis attirante.

« Est-ce que tu as rencontré le moindre sang-mêlé ici, à Ombrefort ? »

Mes sourcils se sont froncés. Halden croyait aux Fae, désormais ? Et à leurs descendants ?

« Quoi ? Pas que je sache, non. » Et pourtant, maintenant que j'y pensais, certains des soldats que j'avais soignés ou croisés m'avaient paru si puissants, si menaçants… Mais je ne voyais pas l'intérêt de partager cela avec Halden. « Je ne sais même pas comment distinguer un sang-mêlé d'un mortel. »

Halden a poussé un soupir, avant de s'asseoir sur ses talons. « Ce n'est pas vraiment possible, ça reste difficile à dire sans faire de recherches sur les ancêtres de quelqu'un. Il paraît qu'Onyx en

regorgerait.

— Pourquoi cette question ? »

Il m'a lancé un demi-rictus. « Curiosité morbide, j'imagine. Le roi t'a-t-il dit quoi que ce soit à propos d'un objet qu'il rechercherait ? Un genre de relique ? »

Un certain inconfort m'a envahi l'estomac. « Halden, pourquoi est-ce que tu m'interroges ainsi ? Tu sais très bien que si je savais quoi que ce soit susceptible de t'aider, je te le dirais.

— Bien sûr. C'est juste une autre histoire à dormir debout que m'ont racontée des soldats de mon bataillon. J'ai trop de temps libre ici pour réfléchir, voilà tout. »

Ça m'a rappelé la nuit où j'avais entendu Kane parler de l'oracle avec Griffon, des recherches – quelle que soit leur nature – qu'il avait effectuées. Cela me semblait remonter à une éternité. Pouvait-il s'agir de l'objet dont Halden venait de me parler ?

« Depuis quand t'intéresses-tu à Onyx et à ses secrets ? Tu étais plus réticent que quiconque à servir dans l'armée, à Foirebourg. »

Je me remémorais encore mon mécontentement, bien des mois plus tôt, devant son peu d'enthousiasme à combattre le maléfique royaume du Nord. À quel point son apathie m'avait irritée ; je m'étais rarement sentie aussi seule.

Comme les choses avaient changé, et en si peu de temps.

Il a secoué la tête. « J'étais un enfant à l'époque, Arwen. Depuis, j'ai appris bien des choses sur le roi Gareth, sur ce pour quoi il se bat. Il y a simplement plein de trucs que tu ne comprendrais pas. »

J'en avais tellement marre d'entendre les hommes qui éveillaient en moi un intérêt romantique me dire ça. J'ai grimacé.

« Mais parlons de toi, plutôt. Tu ne te soucies plus de notre royaume ?

— Bien sûr que si, ai-je répliqué, tout en me sentant rougir. Je me soucie des gens qui meurent à cause d'un appétit insensé pour la terre et l'argent.

— Je n'ai aucune envie de me disputer avec toi. Le soir du

banquet, où est-ce qu'on va se retrouver ? »

Précisément la question que je redoutais. Ledit banquet se tiendrait la veille de l'éclipse. Quand je devais retourner dans les bois pour dénicher de la racine de terrier. Et honnêtement, je n'étais pas sûre d'avoir davantage de chances de rejoindre les miens si je m'enfuyais avec Halden.

« Le roi essaie de localiser ma famille. S'il y parvient et que je ne suis plus là… » Je ne savais pas trop comment terminer cette phrase. La colère allait-elle pousser Kane à leur faire du mal ?

« Je peux te protéger, Arwen. Les espions du roi Gareth sont tout aussi bons, sinon meilleurs, que ceux d'Onyx. On peut retrouver ta famille ensemble. »

Ses paroles réconfortantes attendrissaient encore une partie de moi. Son sourire restait plein d'assurance, même derrière des barreaux. « Comment vas-tu faire pour sortir de ta cellule ? Même si les réjouissances accaparent la plupart des gardes, comment comptes-tu traverser les bois ? »

Halden a ricané. « Les bois ne sont pas aussi dangereux qu'ils te l'ont certainement laissé croire. Contente-toi de me faire confiance. Le soir du festin, quand tu entendras une explosion, tu auras quelques minutes pour te rendre à la porte nord. Est-ce que tu peux faire ça ? »

Mais, sous le choc, mon cœur s'était mis à marteler dans ma poitrine, ce qui rendait toute réponse pour le moins difficile à donner.

« Une explosion ? ! Par les Pierres, qu'est-ce que tu mijotes ?

— Moins tu en sais, mieux ce sera, a-t-il répliqué avec sincérité.

— Je ne peux pas me contenter d'aussi peu. Tu ne peux pas faire de mal aux habitants de ce château. Ces gens sont innocents. »

Il a secoué la tête. « Bien sûr que non. C'est vraiment ainsi que tu me vois ? »

Je ne savais pas comment réagir à ça. Une vague de culpabilité s'est propagée en moi comme du vin rouge sur une robe blanche – collante, impossible à ignorer.

Halden a poussé un soupir, puis s'est remis à mordre l'ongle de son pouce. « Un de mes hommes est un sorcier. Il peut faire sauter les portes de ces cellules à n'importe quel moment. L'explosion va nous dégager un chemin vers la sortie, mais n'ébranlera qu'à peine la grande salle située au-dessus de nous. » D'un geste il m'a désigné le plafond. « Mais même dans ce cas, ça ne réglerait pas le problème des soldats qui gardent la porte nord. Le soir du banquet, ils vont devoir gérer énormément de monde, ce dont ils n'ont nullement l'habitude. C'est notre meilleure chance. Personne ne sera blessé, promis. »

Cela semblait un bon plan. Pas infaillible, mais le meilleur qu'ils puissent échafauder dans un délai aussi court.

« Il faut que j'y aille. Je n'ai pas beaucoup de temps. » Je me suis levée pour partir, mais Halden m'a attrapé la main à travers les barreaux.

« Attends. » Il m'a tirée vers lui, de sorte que je me suis retrouvée plaquée contre les barreaux ; ses mains rugueuses se sont refermées sur les miennes. « Tu te rappelles quand on a regardé ces étoiles filantes sur le toit du Sanglier Éméché ? »

Je me suis revue lors de cette nuit glaciale, emmitouflée dans ses bras sur le toit de la taverne locale. Il avait aperçu des étoiles filantes, et voulait mieux profiter du spectacle. Sans trop que je sache comment, il m'avait convaincue de monter là-haut avec lui. Je m'attendais à tout moment à ce que l'intégralité de la structure s'écroule sous notre poids – on en aurait été quittes pour atterrir dans un monceau de bière et de verre.

« Bien sûr », ai-je répondu.

Ses yeux mordorés s'étaient chargés de concupiscence. « Et tu te souviens de ce qu'on a fait quand la dernière étoile a disparu du ciel ? » Le timbre de sa voix est devenu plus rauque, et j'ai senti mes joues s'empourprer.

« Bien sûr, ai-je répété.

— Je pense constamment à cette nuit-là… Au cas où quelque chose tournerait mal, je ne me pardonnerais jamais de ne pas t'avoir embrassée une dernière fois. »

Sans me laisser le temps d'appréhender ce qu'il comptait faire, Halden m'a tirée vers lui jusqu'à ce que mon visage se retrouve

collé au fer froid, et que ses lèvres chaudes effleurent les miennes. C'était un embryon de baiser. Sûr, familier. Halden m'avait terriblement manqué après son départ, et j'avais fantasmé sur un moment pareil – enfin, sans la composante geôles. Mais à présent… je ne parvenais pas à mettre un nom précis sur ce sentiment. C'était apaisant de me retrouver à nouveau si près de lui. Mes orteils se recroquevillaient encore à son contact. Mais il manquait quelque chose.

Il a reculé un peu, sans un instant lâcher mon regard, et m'a serré les mains. « Est-ce que tu vas me rejoindre, à la porte nord ? »

Bonne question…

J'avais davantage de chances de dénicher de la racine de terrier dans les bois avec l'aide de Halden que toute seule. Il tenait à moi, et a priori ça ne risquait guère de changer. Et je ne pouvais pas rester ici une minute de plus en compagnie de Kane, pas après ce qu'il s'était révélé être, encore et encore. Je doutais fort qu'il ait jamais eu l'intention de retrouver ma famille. C'était un menteur, et ce depuis le début. Quel genre d'avenir, dès lors, m'attendait ici à Ombrefort ? Il me paraissait plus sûr de suivre l'homme que je connaissais que de rester avec un roi qui demeurait un mystère.

« Oui, ai-je fini par répondre. Bonne chance. »

J'ai remonté deux par deux les marches et expiré un souffle que je n'étais même pas consciente de retenir en constatant que c'était toujours le même soldat qui montait la garde. Sitôt cet obstacle franchi, je me suis mise à courir, ne ralentissant qu'une fois de retour à l'apothicairerie avec Mari.

*

La lame de l'épée a fendu l'air un peu trop près de ma tête pour ma tranquillité d'esprit.

« Attention ! » me suis-je exclamée après l'avoir esquivée, juste à temps.

Dagan a poursuivi son attaque, se jetant sur moi avec une férocité que je ne l'avais jamais vu manifester jusque-là. Mais je n'avais pas peur. J'utilisais ma taille et mon agilité à mon avantage, pour parer chacun de ses coups. Dagan était plus âgé, plus grand et plus lent que moi. Ce qui signifiait que je pouvais me montrer pugnace, et tourner aisément autour de lui. Sans lui laisser le temps de réagir, j'ai pris une inspiration et frappé, lacérant de ma lame son armure de cuir.

Il a marqué une pause pour étudier l'entaille et essuyer son front couvert de sueur. Un sourire étirait ses lèvres, mais il gardait le silence. Je crevais d'envie de pavoiser, de sauter en l'air pour célébrer ma modeste victoire, mais après tous les efforts que j'avais consentis, j'ai préféré appuyer mes mains sur mes genoux et reprendre mon souffle.

« Dernière leçon de la journée », m'a-t-il lancé.

Les Pierres en soient remerciées. Il était encore tôt, mais la semaine avait filé à toute vitesse, et j'avais trop à faire avant le banquet de ce soir. Dagan s'est débarrassé de ses protections et les a sans ménagement laissées tomber dans l'herbe. Il s'est assis par terre, puis m'a fait signe de faire de même. L'herbe était fraîche sous mes paumes, et le parfum des gardénias en fleur emplissait mes narines. Il y avait tant de choses dans ces matinées d'entraînement que je considérais comme allant de soi. Maintenant que je vivais la dernière, je me rendais compte que tout cela allait terriblement me manquer.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? me suis-je enquise.

— Utiliser un autre type d'arme. Ferme les yeux. »

Je me suis exécutée. J'avais appris à ne pas discuter les ordres de Dagan. En matière d'autodéfense, cet homme savait de quoi il parlait.

« Pense à ta plus grande force. Dis-moi ce que tu ressens. »

Mes sourcils se sont rejoints. Ma plus grande force ? Rien ne me venait vraiment à l'esprit. J'étais fière de mon aptitude à guérir les gens, mais ce n'était pas tant une force qu'une faculté. Un don, peut-être. Je me sentais puissante quand je courais, mais pouvait-on considérer cela comme une force ? Je n'avais jamais vu ça ainsi. Ma famille s'est imposée à moi : m'occuper d'elle me donnait bel et bien l'impression d'être forte. Sauf que, même en cette matière, je

n'avais jamais été aussi douée que Reytre.

« Je n'arrive pas à penser à quoi que ce soit », ai-je avoué. Avec davantage de honte que je n'osais l'admettre.

« Ce n'est pas ce que je t'ai demandé. Qu'est-ce que tu ressens ? »

Je suis restée obstinément immobile. Avoir les yeux fermés faisait remonter à la surface des émotions dont je n'étais pas consciente. « De la tristesse. Et de la solitude. Ce qui m'emplit de peur.

— Reste avec ce sentiment. Qu'est-ce que la peur t'évoque ? »

J'ai soupiré. « Le sentiment d'être piégée. C'est difficile, parfois. De me réveiller chaque jour en sachant à quel point ma vie va être gouvernée par ça, par la peur.

— Ce que tu ressens quand ton cœur s'emballe, lorsque ta poitrine se resserre et que ta bouche s'assèche. Tu sais ce que c'est ? »

J'ai hoché la tête. « De la terreur.

— Non, Arwen. C'est du pouvoir. »

Je m'efforçais de suivre ses conseils, mais leur sens profond m'échappait.

« Dagan, je ne crois pas que ça fonctionne. Quoi que ce puisse être. Est-ce qu'on peut arrêter pour aujourd'hui ? » J'ai entrouvert une paupière.

« Les yeux fermés, m'a-t-il aussitôt lancé.

— Comment… ?

— Les yeux. Fermés. »

Le vent hurlait dans les arbres de notre terrain d'entraînement. Ne rien voir ne faisait qu'amplifier les bruits des préparatifs en provenance du donjon : les chariots qu'on était en train de charger, les meubles qu'on déplaçait.

« Lorsque tu as peur, a poursuivi Dagan, ton corps te pousse à fuir ou à te battre. Il t'emplit du pouvoir de te protéger, d'une manière ou d'une autre. Tu es une excellente coureuse. Et à présent tu es également en train de devenir une excellente épéiste. Je ne

puis dire si ces sentiments de peur vont disparaître un jour. Mais tu peux les exploiter. Les mettre à ton service. Transformer cette peur en courage. Ce sont les deux faces d'une même pièce, après tout. »

Il y avait du vrai dans ses paroles. Les crises de panique dont je souffrais, sur le plan médical, n'étaient en réalité qu'un afflux torrentiel d'adrénaline. Mais quand je me retrouvais prise au piège de l'une d'elles, ça en devenait presque débilitant. J'avais bien du mal à y voir un quelconque pouvoir inexploité.

Je suis restée assise en silence, ainsi qu'il me l'avait demandé, jusqu'à ce que mon dos commence à me faire mal et que mon coccyx se soit engourdi. Comme ce qu'espérait Dagan – quoi que ce soit – refusait de se produire, il a fini par interrompre mes efforts.

« On réessaiera demain. »

Je me suis donc relevée, non sans mal. « Ne me demandez pas pourquoi, mais je crois que ces combats à l'épée vont me manquer. » J'avais espéré dire ça d'une voix plus enjouée.

Dagan m'a considérée.

« Qui, à ton avis, est le plus courageux lorsqu'il s'agit de se lancer dans la bataille ? Le chevalier qui n'a rien à craindre, entouré qu'il est de centaines de ses pairs, équipé de toutes les armes du continent, ou le chevalier solitaire, sans personne à ses côtés, qui ne peut compter que sur ses poings et a absolument tout à perdre ? »

Pour des raisons que je ne parvenais pas à appréhender, cette question me donnait envie de pleurer. « Le deuxième.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il se sait incapable de l'emporter et qu'il choisit quand même de se battre.

— Il n'y a de véritable courage que dans le fait d'affronter ce qui nous effraie. Ce que tu appelles peur est en réalité un pouvoir, dont tu peux te servir pour faire le bien. »

J'ai baissé les yeux, pour éviter son regard inquisiteur.

Je me sentais condamnée à le décevoir. Quoi qu'il espère découvrir en moi, j'étais sûre que cela ne s'y trouvait pas.

« Tu me rappelles… J'aurais été très fier de voir ma fille devenir une adulte dans ton genre, Arwen. »

L'espace d'un instant, j'en suis restée sans voix. Jamais je ne l'avais entendu dire quoi que ce soit d'aussi gentil. À part ma propre mère, je crois bien que personne ne m'avait dit quelque chose d'aussi gentil.

« Que… qu'est-ce qui lui est arrivé ? » ai-je demandé avec hésitation. Je n'étais pas sûre de vouloir le savoir.

Dagan s'est penché pour ramasser les épées et les remettre dans leur housse. « Mon épouse et ma fille ont été tuées par l'homme même contre lequel Kane fait la guerre. » L'atrocité de ses paroles m'a fait tituber en arrière. « Cette douleur, cette colère. Je trouve un moyen d'en tirer parti chaque matin pour affronter la journée à venir, et chaque soir pour m'endormir. Nous avons tous des démons. Ce qui nous définit, c'est la façon dont nous choisissons de leur faire face. »

En mon for intérieur j'ai senti mon cœur se tordre, se fissurer.

« Je suis vraiment désolée. » Rien d'autre ne m'était venu à l'esprit.

« Merci. » Il a hoché la tête, et nous sommes retournés au donjon sans mot dire, comme à notre habitude.

J'avais mal au cœur. Pour Dagan, mais aussi à cause du fait que je prévoyais de partir le soir même, possiblement pour retrouver le royaume responsable de son deuil. Tout cela prenait soudain l'allure d'une terrible erreur.

18

TM

Le reflet que me renvoyait le miroir doré ne ressemblait guère à mon visage. Jamais de toute ma vie je n'avais vu autant d'anthracite : Mari avait utilisé le mélange charbonneux pour peindre mes yeux, et mes lèvres arboraient un écarlate foncé.

« Ça va suffire comme ça, Mar. Vraiment. J'ai l'air d'une pirate. Ou d'une dame de la nuit.

— Ou des deux ! s'est exclamée Mari avant de farder un peu plus mes paupières de poudre noire. Une belle prostituée pirate. »

N'aidait pas mon apparence la robe décolletée d'un noir d'encre dans laquelle elle m'avait fait entrer, qui laissait mes épaules dénudées.

« C'est tellement injuste. Pourquoi ne puis-je pas porter un vêtement comme le tien ?

— Parce que, m'a répondu Mari en virevoltant dans sa propre robe à col montant couleur pin, moi, je ne vois pas un ex-amant ce soir.

— Ce n'est pas un ancien amant, loin de là. C'est le roi, et je ne suis même pas sûre qu'on va avoir l'occasion de se croiser. »

Ignorant ma remarque, elle a entrepris de me brosser les cheveux, laissant des boucles chocolat retomber dans mon dos, une mèche à la fois.

« Ce soir…, ai-je commencé – sans trouver comment aller au bout de ma pensée.

— Je sais. » Il m'était impossible de voir son visage dans le miroir, aussi ai-je pivoté pour la regarder.

Mais je n'arrivais pas à me résoudre à prononcer les mots que

j'avais en tête. Une émotion que je n'avais pas anticipée m'étranglait.

Elle a pris ma main dans la sienne. « Je comprends, Arwen. Si Halden parvient à s'échapper, tu vas partir avec lui. Je suis sûre que je ferais pareil.

— Certes. Mais c'est un grand si.

— Non, pas du tout. Il ne veut pas mourir. Il va réussir à s'évader. »

Je sentais des larmes me piquer les yeux.

« Oh, Arwen. Ne pleure pas. Il va s'en sortir. »

Une vague de culpabilité a déferlé en moi : ce n'était pas pour Halden que je pleurais. « Tu vas me manquer. »

Ses yeux étaient pareils à du verre humide lorsqu'elle m'a serrée dans ses bras.

« Toi aussi. »

Elle s'est légèrement reculée pour essuyer mes joues, faisant disparaître de mon visage les zébrures noircies. « Mais tu vas trouver un moyen de m'écrire. Je sais qu'on va se revoir. Bon, laisse-moi arranger ça. Pute pirate triste n'est définitivement pas le style auquel on aspire. »

*

Une atmosphère festive régnait dans la grande salle ce soir-là, avec les bougies de toutes formes et de toutes tailles qui l'éclairaient et les couronnes de fleurs onyxiennes disposées un peu partout. La chaleur émise par les lanternes, les plats brûlants et la promiscuité des corps, tout cela m'enflammait la peau. Un air aussi harmonieux qu'envoûtant, joué par quatre instruments à cordes différents, résonnait dans la salle comme pour m'exhorter à danser. À l'extérieur, les blanches montures élégantes du Péridot formaient un contraste saisissant avec les chevaux presque démoniaques d'Onyx.

Et il en était de même pour les nobles et les dignitaires péridiens, aussi blonds que hâlés, vêtus de couleurs chaudes sensuelles.

Cela faisait un moment que j'avais perdu de vue Mari. Elle était partie se cacher dans un coin en compagnie d'un bibliothécaire péridien, pour analyser un vieux texte fae en s'enivrant de vin de bouleau. Mais cela ne me dérangeait pas d'arpenter seule les festivités. Malgré mes jérémiades un peu plus tôt, je me sentais plutôt jolie dans ma robe drapée en soie, j'appréciais la façon dont elle épousait mes courbes, moulant mon corps comme de la cire de bougie.

J'ai attrapé une coupe de vin et entrepris de la siroter. Son goût amer m'était étranger ; le vin d'Ambre était notoirement doux, et d'une teinte caramel. Celui-là avait une couleur groseille, et après seulement deux gorgées j'en ai immédiatement senti l'effet jusque dans mes os. J'ai entrepris de me frayer un chemin vers la piste de danse à travers une foule joyeuse d'inconnus en sueur. Je n'avais rien d'une fêtarde en temps normal, mais le niveau d'anonymat de ces réjouissances me conférait un sentiment de liberté inédit. Avant que je parvienne à me laisser vraiment aller, cependant, mon attention a été attirée par quelque chose. Non, quelqu'un.

Une femme svelte d'une beauté saisissante, aux cheveux d'un blanc laiteux ceints d'une délicate couronne de feuilles, s'esclaffait aux traits d'esprit d'un certain roi ténébreux.

Adossé au mur derrière elle, un bras tendu, Kane, tout sourire, buvait sa bière. Le rire de la mystérieuse femme, aussi léger que mélodieux, m'évoquait un carillon de cloches. Elle l'écoutait attentivement poursuivre l'histoire qu'il racontait, ses yeux suivant chaque mot qui s'échappait de ses lèvres. Après un aparté particulièrement hilarant, elle a entouré son biceps d'une main gracieuse, et mes pieds se sont aussitôt mis en mouvement, sans attendre que mon cerveau leur en donne l'ordre.

« Bonsoir », leur ai-je lancé, les abordant avec un peu trop d'enthousiasme.

Kane m'a évaluée du regard, ses yeux parcourant mon corps avec une lenteur délicieuse. Mais c'était l'expression qu'il arborait lorsqu'il s'est focalisé sur mon visage qui m'a coupé le souffle.

« Arwen. Tu es… tellement belle. »

On s'est regardés dans les yeux un peu trop longtemps ; un

sourire presque stupéfait se dessinait sur son visage.

Mais Kane a alors paru se rappeler où il était : après s'être raclé la gorge, il m'a désigné d'un geste la femme qui se trouvait à côté de lui. « Arwen, voici la princesse Amélia. Princesse, voici dame Arwen. C'est la guérisseuse de notre donjon. »

Amélia. La princesse des Provinces du Péridot, la péninsule verdoyante limitrophe d'Onyx, et la fille de l'invité d'honneur du banquet – le roi Eryx.

J'ai senti mon visage s'empourprer de honte.

« Votre Altesse. » J'ai fait une révérence.

La princesse n'a rien dit, mais ses yeux plissés m'indiquaient qu'elle n'appréciait guère que je me sois immiscée dans leur conversation.

Nous nous sommes contentés tous les trois de rester là mollement, jusqu'à ce qu'il ne me soit plus possible de supporter la tension ambiante. De toute évidence, j'avais interrompu un moment privilégié entre eux. Pourquoi m'étais-je précipitée ici, au juste ? Pour gâcher la soirée de Kane ? N'était-ce pas moi qui souhaitais qu'il me laisse tranquille ? Qui prévoyais de fuir le soir même ? Le vin de bouleau me montait à la tête.

« Bon. Profitez bien du banquet ! Le mouton est excellent », leur ai-je dit, d'un ton par trop enjoué. J'ai grimacé, en me tournant pour partir.

La main chaude de Kane m'a alors enveloppé le bras avec aisance pour me ramener vers lui. « Votre Altesse, a-t-il expliqué à la princesse sans un instant relâcher sa prise, je dois m'entretenir brièvement avec dame Arwen. Puis-je venir vous retrouver dans quelques minutes ?

— Vous avez intérêt », a-t-elle rétorqué sans guère d'humour. Elle était aussi sévère qu'époustouflante.

Je l'ai gratifiée de mon plus beau haussement d'épaules pour signifier *Ce n'est pas moi qu'il faut regarder*, alors même que Kane m'entraînait à sa suite.

Nous avons promptement traversé la grande salle. Quand je me suis rendu compte que nous nous éloignions du banquet, j'ai

commencé à me débattre. « Où m'emmenez-vous ? Lâchez-moi. Je ne viendrai plus vous déranger, mais je veux rester ici, et danser. »

Soit Kane faisait semblant de ne pas entendre mes protestations, soit la musique et les réjouissances l'en empêchaient. Nous avons quitté la grande salle par un couloir dérobé, dévalé d'étroites marches de pierre, pour enfin nous glisser à l'intérieur de la cave à vin toute proche.

Il a refermé derrière lui la lourde porte, étouffant le bruit des festivités. Mes oreilles m'ont soudain donné l'impression d'être pleines de coton.

La petite pièce était sèche, mais sentait tout de même le renfermé. Avec tous les tonneaux qui s'y trouvaient, il restait bien peu de place pour nos deux corps. La taille impressionnante de Kane ne faisait rien pour arranger les choses. Je me sentais petite, tant par ma carrure que par mon comportement.

« Foutues Pierres, Kane. Tout ceci est ridicule.

— Tu as vraiment une bouche de marin. » Il a éclaté de rire, tout en s'adossant à la porte.

« Je vous interdis de penser à ma bouche. »

En un clin d'œil, toute allégresse a déserté son regard. « Comme je souhaiterais pouvoir m'en empêcher, petit oiseau. »

J'ai lâché un grognement. « Vous êtes incorrigible.

— Et toi, tu es jalouse. » Il arborait un sourire lupin.

« Ridicule. Vous me dégoûtez. Je suis… » J'ai marqué une pause, le temps de me ressaisir. Qu'est-ce que j'étais, exactement ? « Je suis désolée de vous avoir interrompus, vous et la princesse. C'était impoli de ma part. » J'ai croisé les bras, pour aussitôt les décroiser histoire de ne pas avoir l'air d'être sur la défensive.

Ses yeux ne laissaient rien transparaître. « Nous sommes en guerre. Je m'efforce de consolider une alliance. Tu crois que je me borne à m'amuser ? J'ai vraiment l'air d'un grand amateur de banquets, à tes yeux ? »

Mes lèvres se résumaient à une fine ligne, désormais. « Qui aurait pu imaginer que la politique en temps de guerre pouvait devenir

aussi intime ? »

Le coin de sa bouche s'est relevé. « Aaah, petit oiseau. Brûlerais-tu de rage en m'imaginant dans les bras d'une autre femme ?

— Ne soyez pas stupide. Faites-vous plaisir, je vous en prie. C'est juste qu'elle est un peu jeune pour vous, vous ne trouvez pas ? »

Kane semblait bel et bien offensé. « Quel âge me donnes-tu, exactement ?

— Laissez tomber. Ça n'a aucune importance. » J'ai essayé de passer, mais il m'a barré la route.

« Ma foi, j'espère bien que non. Il y a à quelques mètres sous nos pieds un homme qui te prend pour son épouse.

— Bien sûr. Halden. Merci de l'avoir épargné.

— Bien sûr, m'a-t-il imitée, une lueur dans les yeux. Je ne suis pas un roi si cruel, finalement.

— Je devrais vraiment y retourner. Mari va s'… »

Une onde de choc m'a alors traversé le corps, me projetant violemment contre Kane. Mon menton a heurté son sternum, et une douleur fulgurante a aussitôt envahi ma mâchoire. Le roi m'a enveloppée de ses bras, me collant tout contre lui alors même que la force irrésistible nous envoyait par terre.

Des tonneaux tombaient les uns sur les autres, vomissant des litres de vin. De la grande salle, située juste au-dessus de nous, nous parvenaient des hurlements étouffés. J'ai fermé les yeux. Le sol continuait de trembler.

« Je te tiens », a grogné Kane, dont le dos me protégeait des barriques qui dégringolaient des étagères.

Chaque muscle de mon corps aussi tendu qu'un ressort, je priais pour que les secousses s'interrompent.

Il fallait que ça s'arrête. Que ça s'arrête !

Le visage de Kane n'était qu'à quelques centimètres du mien quand les répliques ont pris fin, tout son corps plaqué contre le mien. C'était bouleversant de le sentir partout – son torse musclé pressé contre mes seins, nos cuisses entrelacées, ses bras crispés

enveloppant ma tête. Et une main puissante qui continuait à tenir délicatement mon cou, tellement délicatement. Beaucoup, beaucoup trop délicatement. Au premier souffle que j'ai laissé échapper, il s'est désenchevêtré de moi à la vitesse de l'éclair.

Le cœur toujours pas remis du choc, j'ai entrepris d'évaluer les dégâts.

La cave à vin était anéantie.

Poussières et débris recouvraient tant les étagères que le sol, et nous étions tous deux maculés de rouge foncé. Kane a entrepris d'examiner mon corps, les yeux brillant d'horreur.

« Tu es blessée ?

— Non, ce n'est que du vin », ai-je répondu. Mais j'ai porté ma main à ma bouche, et tâté l'endroit où je m'étais mordu la lèvre au moment où nous étions entrés en collision.

Il a pris ma mâchoire entre ses doigts avec une douceur qui a failli me faire haleter. En se servant de son pouce, il a soigneusement tiré vers le bas ma lèvre inférieure pour inspecter la blessure. J'ai aussitôt senti l'intégralité de mon corps rougir tant ce contact avait quelque chose d'intime.

« Aïe. Désolé, petit oiseau. Prends un peu de ceci, ça va éviter l'infection. » Son pouce a relâché ma lèvre ; il a attrapé une bouteille intacte, l'a époussetée, puis me l'a tendue. J'ai bu une lente gorgée de vin, en soutenant son regard.

Le souffle court, il m'a regardée m'abreuver, puis poser l'alcool à côté de moi.

« Qu'est-ce qui vient de se passer ? » lui ai-je demandé en me massant la mâchoire.

Mais alors j'ai compris, un peu tardivement. L'explosion dont Halden m'avait parlé. Elle avait été bien plus violente qu'il ne l'avait laissé entendre, quoi qu'il ait bien pu faire.

S'il y avait eu le moindre blessé par sa faute, je…

« Un tremblement de terre, peut-être. » Kane s'est levé, a entrepris de pousser les débris pour atteindre la porte. « Reste ici. J'enverrai Barney te chercher. »

Et sans me laisser le temps de protester, il s'est attaqué à la porte. Sauf que celle-ci refusait de bouger. J'ai immédiatement senti mon ventre se nouer.

« Kane. »

Ma poitrine s'est mise à trembler. Il a recommencé à pousser, fort, en se servant de tout son corps. Les muscles de son dos ondulaient sous sa chemise ; les veines de son cou se gonflaient de sang.

« Kane. »

Mes paumes étaient en sueur. Mon rythme cardiaque s'emballait. Kane a écarté ses cheveux de son visage, fait craquer ses articulations, pour ensuite se jeter une fois de plus sur la porte, en vain.

« Kane !

— Quoi ? » Il a pivoté sur lui-même. J'étais à quatre pattes, en quête désespérée d'air. Il s'est précipité vers moi pour poser une main apaisante sur mon dos. « Putain de merde. Ça va aller, petit oiseau. Fais-moi confiance. Ce n'est pas possible de mourir littéralement de peur. Il y a plein d'air ici. »

Kane me disait tout ce qu'il fallait. Toutes les choses que je m'étais répétées un bon millier de fois. Que Nora avait essayé de me faire comprendre, elle ou ma mère, dans mon enfance. Mais cela ne faisait aucune différence à cet instant. Ma poitrine me donnait l'impression de s'effondrer sur elle-même. Mon corps tout entier tremblait sous l'effet de l'adrénaline, et je perdais le fil de mes pensées. Il fallait que je me tire d'ici.

Tout de suite, tout de suite, tout de suite !

« Je ne peux pas rester ici. » J'ai engouffré une nouvelle bouffée d'air.

« Essaie de te remettre en position assise. » Je m'y suis employée tant bien que mal pour ensuite m'adosser au mur, les yeux fermés.

« Bien. Respire lentement, maintenant. Inspire par le nez, expire par la bouche. »

Il y avait plein d'air dans cette pièce. Je n'allais pas rester coincée

éternellement. Serrant la main de Kane, j'ai résisté à l'impulsion d'inspirer à grandes goulées.

« Quelle poigne ! Tes séances d'entraînement avec Dagan doivent bien se passer. »

J'ai opiné du chef, les paupières toujours closes. « Je suis si forte que je pourrais vous étrangler. »

Kane a lâché un gloussement, un son qui m'a détendue un peu plus.

« Tu es forte. Et tu t'en sors très bien. » Ces mots d'encouragement m'ont fait monter les larmes aux yeux. « Explique-moi comment tu ferais pour m'étrangler.

— Pardon ? » Mon regard s'était rivé au sien.

« Tu m'as très bien entendu. Je veux savoir, aide-moi à me préparer à l'attaque. »

Je comprenais ce qu'il faisait. Mais j'avais besoin de cette diversion.

« Je ferais sourire Griffon. À lui seul, le choc suffirait à vous distraire. Après quoi je presserais votre cou épais pour en extraire toute vie. »

Kane a aussitôt éclaté de rire – de son rire chaleureux, addictif.

Je voulais le mâcher, ce rire. Le fourrer dans ma bouche de sorte que personne d'autre ne puisse en profiter.

« Continue. C'est mon nouveau passe-temps favori. Mourir sous les coups d'un volatile. »

J'ai fermé les yeux et me suis à nouveau penchée en arrière.

Inspire, expire.

« Eh bien, à ce moment-là vous seriez mort. Je prendrais donc le contrôle du Royaume d'Onyx, que je gouvernerais avec Barney à mes côtés. »

Sa respiration sifflante m'a incitée à entrouvrir un œil. Des larmes s'étaient accumulées au coin de ses yeux. Mes lèvres aussi ont commencé à s'animer. Son rire était contagieux.

Une lente inspiration supplémentaire, et l'adrénaline s'est enfin décidée à déserter mes veines. J'étais toujours à fleur de peau, mais mon rythme cardiaque avait ralenti et il m'était de nouveau possible de déglutir. J'ai relâché un souffle.

« Merci. »

Tout en essuyant ses yeux larmoyants, il m'a gratifiée de son sourire en coin caractéristique.

« Non, merci à toi. » Il a lentement tracé des cercles sur ma paume avec son pouce. C'était censé m'apaiser, mais à ce léger contact j'ai senti une chaleur liquide parcourir mes veines. J'ai retiré ma main de la sienne.

« Ne t'inquiète pas, petit oiseau. On ne va pas rester longtemps ici. Ils vont se mettre à notre recherche. Quelqu'un finira bien par s'apercevoir que le roi a disparu. »

Après avoir posé mon front sur mes genoux relevés, j'ai exhalé un souffle frissonnant. Entendant Kane se redresser, j'ai levé les yeux, pour le découvrir occupé à descendre une bouteille de vin de bouleau. Le faible éclairage de la cave faisait luire de sueur la longue colonne de sa gorge. Après s'être enfilé une dernière lampée, il a orienté la bouteille dans ma direction.

« Est-ce que je peux t'offrir un verre ?

— Il vous est vraiment impossible d'ouvrir cette porte ? »

Sitôt installé à côté de moi, il m'a passé le vin. Un semblant d'inquiétude a déformé ses traits, pour ensuite disparaître presque aussitôt. « J'ai bien peur que oui. »

Le liquide était épais et amer sur ma langue. J'ai bu, et bu encore, espérant que l'alcool allait atténuer ne serait-ce qu'un peu la tension qui me vrillait le corps. La culpabilité qui s'était à nouveau insinuée en moi pour avoir ri avec lui. Même si je m'efforçais de réprimer une panique aussi pure qu'implacable.

« Bon, ça va peut-être suffire. » D'un geste il m'a désigné la bouteille. Mais j'ai continué de la siroter jusqu'à la vider entièrement ; j'allais avoir besoin de toute l'aide possible, coincée comme je l'étais ici, en sa compagnie.

« Essayons une autre forme de distraction », a-t-il repris en me

l'arrachant des mains.

Je n'ai pas tardé à ressentir les effets de l'alcool : mon corps s'est relâché, et une légère euphorie a commencé à m'envahir. J'ai jeté un œil sur Kane, pour ce qui me semblait être la première fois depuis qu'on s'était retrouvés piégés ici. Ses cheveux bruns, écartés de son visage, étaient humides de sueur et possiblement de vin renversé. Sa couronne était légèrement de travers. Sans réfléchir, j'ai levé un bras pour y remédier précautionneusement. Ses remarquables yeux vif-argent étudiaient mon visage. J'ai retiré ma main et l'ai mollement laissée retomber sur mes genoux.

« Vous voulez me donner une leçon sur tout ce que je ne comprends pas à propos de ce continent ? Me rappeler à quel point je suis pathétique ?

— Ne te sous-estime pas autant, petit oiseau. Je n'ai jamais cherché à t'insulter. Tu n'imagines pas à quel point je te trouve exceptionnelle. »

J'ai lâché un grognement. « Quelle tirade ! Croyez-moi, je n'ai rien d'extraordinaire. »

Après s'être raclé la gorge, il a levé les yeux au plafond comme pour demander à quelque entité inconnue de lui accorder de la force. Lui aussi devait trouver déplorable notre triste situation.

« Qu'est-ce que vous aviez en tête, exactement ? lui ai-je demandé. Pour nous distraire ?

— Je ne sais pas trop. Qu'est-ce que vous faites pour vous amuser, toi et ta jolie amie rousse ? »

Un rire sincère s'est aussitôt échappé de ma gorge, sans que je comprenne trop pourquoi. J'ai attrapé une deuxième bouteille au-dessus de ma tête et l'ai ouverte aussi sec.

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? s'est enquis Kane. Outre le fait que tu es en train de siffler le vin le plus cher du château comme si c'était de l'eau ? »

Je me suis esclaffée encore plus fort, avant d'engloutir une nouvelle gorgée. « Je ne sais pas. » Un gloussement. « Je trouve ça drôle que vous ignoriez comment prendre du bon temps. »

Kane m'a regardée en feignant l'indignation. C'était

douloureusement adorable. « Tu n'utiliserais tout de même pas contre moi les confessions que je t'ai faites dans l'étang, hein ? Il se trouve que je prenais beaucoup de bon temps, jadis. J'étais en quelque sorte célèbre pour ça, en réalité. »

Nouveau grognement. « Ouais, eh bien ce n'est pas ce genre de "bon temps" que Mari et moi partageons.

— Voilà une nouvelle dévastatrice. »

Pour une raison obscure, je n'ai pas réussi à me retenir : je me suis pliée en deux de rire. « Gardez-la dans votre pantalon, Kane. Vous n'êtes pas son genre.

— Je suis le genre de tout le monde. »

J'ai fait mine de vomir, et cette fois ça a été au tour de Kane de s'esclaffer, un grondement en provenance des profondeurs de sa poitrine. De la gaieté illuminait ses yeux.

« Je sais, ai-je répliqué. C'est bien ça le pire.

— Ah. Mon pauvre petit oiseau jaloux. Au risque de me répéter, la princesse ne m'intéresse plus. »

J'ai secoué la tête. Il avait tout faux : je ne parlais pas d'elle. Je parlais de m…

Et puis mon cerveau a cessé de fonctionner.

« Comment ça, "plus" ? » me suis-je enquise, tout juste capable de ne pas hurler d'horreur.

Il a grimacé. « Nous avons passé du temps ensemble. Intimement. Cela remonte à bien des années. »

J'ai pris une grande inspiration choquée comme dans une mauvaise production théâtrale, et il a de nouveau éclaté de rire, encore plus fort. J'ai essayé de faire de même, mais les imaginer ensemble me donnait envie de m'immoler par le feu. Les longs cheveux blancs de cette femme dans les mains puissantes de Kane. Les grognements de plaisir du roi alors même qu'il allait et venait entre ses…

« Arwen… » Les Pierres en soient remerciées, il venait d'interrompre ce train de pensées proprement révoltant. « Ça ne

voulait rien dire. Je n'avais aucun sentiment pour elle.

— Oh… vous profitiez d'elle, dans ce cas ? »

Il a rejeté la tête en arrière, se cognant dans le mouvement contre les tonneaux de vin derrière nous. Ça lui a arraché une nouvelle grimace. « Toujours aussi revêche, hein ? C'était réciproque. Un accord entre vieux amis. Et ça remonte à… avant.

— Avant quoi ? » lui ai-je demandé, d'une voix empreinte d'un espoir circonspect.

Ses yeux se sont concentrés sur mes lèvres, mais il s'est bien gardé de me répondre.

Pendant un moment, seul le goutte-à-goutte régulier du vin tombant sur la pierre est parvenu à mes oreilles.

« Tu n'as guère le droit de te montrer jalouse, de toute façon, m'a-t-il finalement lancé avant de faire un sort à la bouteille suivante. Vu la fixation que tu continues à faire sur ce déchet d'humanité enfermé dans les geôles sous nos pieds. »

L'allusion à Halden a presque immédiatement eu raison de mon euphorie.

J'ai baissé les yeux sur mes mains. « Je ne crois pas qu'il soit encore "sous nos pieds".

— Pas un tremblement de terre, si je comprends bien ? »

J'ai secoué la tête.

« Et tu étais au courant ? »

Je ne pouvais supporter de lever la tête et de voir la fureur que faisait naître en lui ma trahison. J'ai gardé le silence.

« Eh bien, j'espère pour toi qu'il a réussi à s'échapper. Si mes hommes l'ont attrapé, il ne vivra pas suffisamment longtemps pour voir les premières lueurs de l'aube. »

J'ai détourné le visage de manière à lui dissimuler mon expression. Elle lui aurait révélé la douleur qui m'avait envahie à l'idée que Halden risquait de mourir.

« Qu'est-ce qu'ils voulaient ? me suis-je enquise. Dans la chambre

forte ?

— Quelque chose qui ne s'y trouve plus depuis longtemps. »

Kane s'est levé, puis a commencé à faire les cent pas dans l'espace restreint. Il me faisait penser à une bête en cage, poils hérissés, exsudant la puissance. Avec son plafond bas, la cave mal aérée était trop petite pour le contenir tout entier.

Il a marmonné un juron, puis s'est tourné vers moi. « Il faut que je m'en aille, demain. Je vais revenir aussi vite que possible. Mais Arwen, ne pars pas à ses trousses en mon absence. » Il s'est agenouillé. « Il y a un mal qui rôde derrière ces murs, et qui n'attend qu'une chose : que tu fasses un faux pas, un seul. »

Sa requête tournait en rond dans mon esprit. Ce n'était pas la première fois que j'entendais ces avertissements, mais la voix de Halden résonnait dans mes oreilles : « Les bois ne sont pas aussi dangereux qu'ils te l'ont certainement laissé croire. »

Kane se rendait compte que je n'ajoutais pas foi à ses paroles. Je le voyais dans ses yeux. Il donnait l'impression d'être devant un précipice, au fond duquel l'attendait une décision extrêmement difficile à prendre.

« Je dois t'expliquer quelque chose. »

Bien que voulant le pousser à poursuivre – j'aurais tué pour obtenir des réponses –, je le sentais susceptible de changer d'avis à tout moment.

« Arwen. » Il a marqué une pause, le temps de passer une main exaspérée dans ses cheveux. « Halden est un meurtrier. »

19

TM

Un frisson écœurant m'a parcouru l'échine.

De quoi est-ce qu'il parlait ? J'ai secoué la tête. « Non, c'est *vous* qui êtes un meurtrier. »

Kane a regardé autour de lui, exaspéré. « Peut-être, mais moi je ne fais pas une habitude de tuer des innocents de sang-froid. »

Mon corps s'est raidi. « Halden non plus.

— C'était un assassin du roi d'Ambre. Il…

— Je suis sûre que vous aussi, vous avez des assassins. » Ma voix avait gagné une octave.

L'expression de Kane s'est durcie.

Me souvenant de la puissance brute qu'il possédait, je me suis sentie me tasser en arrière.

« C'est quoi cette obsession que tu as de nous comparer ? Je ne prétends pas être autre chose que ce que je suis. » Comme je gardais le silence, il s'est radouci, sans pour autant que le timbre de sa voix perde son amertume. « C'est pour tuer des Fae que ton précieux roi Gareth a envoyé l'unité de Halden en Onyx. »

Mon corps tout entier s'est figé. Je n'arrivais plus à bouger, ni même à respirer. J'ai appuyé mes mains sur la pierre froide du sol pour me raccrocher à la réalité.

« Je ne t'en ai pas parlé pour t'épargner le fardeau de comprendre ce qui est vraiment en jeu. Je préférais éviter de te faire du mal. Mais te regarder te languir de ce veule crétin… ça m'exaspère au plus haut point. »

La pièce refusait de s'arrêter de tourner. Mon cœur valdinguait

dans ma poitrine.

« Et donc ils… » J'ai ravalé la boule qui s'était logée dans ma gorge. « Ils existent pour de vrai ?

— Que sais-tu exactement à propos d'eux… des Fae ?

— Pas grand-chose, ai-je admis, encore sous le choc. Ce sont des créatures violentes, ancestrales. Très effrayantes, très vieilles, et très mortes.

— Il y a des siècles, elles peuplaient une contrée tout entière. S'y trouvaient des mortels, également. Mais les Fae étaient une race en voie d'extinction, et en fin de compte leur roi s'est trouvé être le dernier vrai Fae encore en vie. »

J'étais devenue aussi rigide qu'un cadavre. Mes yeux me donnaient l'impression d'être suffisamment écarquillés pour contenir un océan, et je m'efforçais de maîtriser tant ma respiration que mes pensées chaotiques. Le vin ne me facilitait vraiment pas les choses.

« "Vrai Fae" ? Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Qu'il était de sang pur. Sans origines mortelles. Mais il était le dernier. Même ses enfants n'étaient pas de sang pur, la grand-mère de sa reine ayant été une sorcière. Les terres qu'ils habitaient, la Contrée fae, se vidaient peu à peu de leurs ressources. Les enfants fae se faisaient rares, mais les mortels étaient fertiles, et plus il naissait d'enfants mortels dans la Contrée, plus il y avait de bouches à nourrir, de maisons à construire et de guerres à mener.

« Le fonctionnement de la Contrée reposait sur un pouvoir fae unique, nommé la lumène, que chaque Fae possédait à la naissance. Il était possible de la mettre en bouteille et de la vendre, de l'utiliser pour alimenter n'importe quoi. Elle pouvait guérir, construire, détruire. Mais elle leur parvenait des profondeurs des terres fae, et elle n'était nullement inépuisable. Ce qui explique pourquoi aucun Fae ne naît ici, en Valecombe.

« À mesure que le nombre de Fae diminuait, la lumène se faisait plus rare, et encore plus précieuse. Bientôt, la Contrée s'est retrouvée incapable d'absorber l'afflux de population, qui transformait ce monde jadis magique en désert stérile. Des cendres pleuvaient du ciel ; des prairies verdoyantes se transformaient en sols secs et craquelés. Des tremblements de terre, des pluies de feu

et la naissance de démons, qui adorent ce genre de climats, n'ont pas tardé à frapper la Contrée. Les gens mouraient de faim, ils souffraient. Ils ont supplié le roi fae, Lazare, de se montrer plus respectueux de la Contrée, de rationner la lumène, de trouver d'autres ressources, mais celui-ci a refusé d'accéder à leur demande.

— Comment se fait-il que je ne sache rien de tout cela ? » Cette histoire ressemblait à un vieux conte moral. J'ai reformulé ma question. « Ou plutôt : comment est-il possible que les érudits et autres rats de bibliothèque dans le genre de Mari ne sachent rien de tout cela ?

— Seuls les nobles de haut rang et la royauté d'Onyx connaissent la vérité. Et toi. » Son visage s'est brièvement empourpré. Mon cœur s'est mis à battre la chamade.

« Pourquoi seulement Onyx ? me suis-je enquise.

— Quand des réfugiés originaires de la Contrée ont commencé à venir en Valecombe, Onyx était le royaume le plus proche. Certains l'ont atteint instantanément, grâce à de la lumène ou à de la magie de sorcière. D'autres ont entamé un long et périlleux voyage à travers des terres et des mers interdites. Peu ont survécu. Lorsque Lazare s'est rendu compte que ses sujets fichaient le camp, il a fait bâtir un mur pour les retenir. Il les a convaincus que cela les protégeait de tous ceux qui voulaient voler leur lumène.

« Par une nuit légendaire, une oracle – une sorte de Fae ayant pour pouvoir de recevoir des visions du futur – a été tirée de son sommeil pour énoncer une prophétie. »

L'oracle était une Fae… et la prophétie à laquelle Kane avait fait référence bien des mois plus tôt concernait le roi fae. Mais qu'est-ce que tout cela avait à voir avec lui ? Ou avec Halden ?

« Un groupe petit mais puissant a utilisé sa prescience pour mener une rébellion afin de sauver la Contrée, mais celle-ci a échoué. » Sa mâchoire s'est contractée. « Des milliers de gens ont péri. Durant leur retraite, une petite centaine de Fae ont réussi à filer et sont venus ici, en Onyx, de manière à prendre un nouveau départ. Ce qui explique pourquoi il y a encore des Fae et des sang-mêlé dans ce royaume de nos jours. »

Mon cœur s'agitait d'horreur dans ma poitrine à chacune de ses paroles.

« Comment sont-ils parvenus à lui échapper ? » lui ai-je demandé.

J'ai alors vu de l'affliction envahir ses yeux. « Au prix d'immenses pertes. »

Mon esprit était en ébullition. Les Fae existaient donc depuis tout ce temps. Et il y en avait même qui vivaient ici, actuellement, en Onyx.

J'ai secoué la tête, ne trouvant pas de mots capables d'exprimer ma stupéfaction.

« J'ai une bonne centaine de questions en tête, là tout de suite », ai-je murmuré, sans quitter un instant des yeux les tonneaux de vin qui se trouvaient devant moi. Kane m'a gratifiée en réponse d'un sourire en coin indiquant que ça ne l'étonnait guère. « Mais qu'est-ce que cette leçon d'histoire a à voir avec Halden ? »

Ses pupilles se sont dilatées. « Il y a environ trois ans, mes espions m'ont informé que le roi Gareth avait conclu un accord avec Lazare. »

Un frisson de terreur m'a parcouru l'échine.

« Il est encore en vie ?

— Tous les Fae qui sont davantage que des sang-mêlé peuvent vivre extrêmement longtemps. Lazare a probablement dépassé le millénaire. Il a promis à Gareth et à ses plus hauts dignitaires un pouvoir, une richesse et une lumène incommensurables, en échange de nouvelles terres dépourvues d'habitants.

— Comment… ? » J'ignorais comment terminer ma phrase. Une horreur inimaginable se déchaînait en moi. J'ai tendu la main vers une autre bouteille de vin de bouleau.

« Lazare n'hésitera pas à réduire en cendres l'intégralité d'un royaume mortel si cela signifie un nouveau départ pour les Fae restés dans le sien. » Kane avait dit cela en regardant un filet de vin se répandre lentement sur le sol poussiéreux de la cave.

« Donc, si je comprends bien, il a détruit son monde par avidité, et maintenant que ledit monde ne peut plus lui être utile, il veut s'emparer du nôtre ? »

La mâchoire de Kane s'est crispée. « Exactement. J'ai essayé de

convaincre Gareth qu'il ne fallait pas se fier à Lazare, et que je pouvais lui donner toutes les richesses qu'il désirait. Mais cet imbécile n'a rien voulu entendre. Et à présent Lazare et Gareth s'entourent d'autres alliés pour partir en guerre contre Valecombe.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi Gareth et Lazare voudraient la mort des Fae. Ces gens sont le peuple de Lazare, non ? Ses sujets ? »

Kane a poussé un interminable soupir. « Ce sont ses *déserteurs*. Tous les Fae qui vivent ici, en Onyx ou ailleurs, constituent la preuve vivante que certains ont réussi à fuir son royaume. » Il s'est pensivement frotté la mâchoire. « C'est un roi très vindicatif. Toutes les malfaisances que tu me prêtais auparavant relèvent du jeu d'enfant, en comparaison de ce qu'il est capable de faire. »

J'ai senti la culpabilité se réveiller en moi.

« Et c'est pour ça qu'Onyx a attaqué Ambre ? Ceux qui ont du sang fae vivent dans votre royaume, et Gareth les faisait assassiner ? » Halden ne m'avait-il pas parlé de quelque chose dans le genre ? Mon esprit avait des airs de draps emmêlés. Je n'arrivais pas à croire que Halden m'avait menti. J'avais envie de lui donner un coup de poing dans la figure.

« En partie. C'est plus compliqué que ça. »

Comme toujours. « Qu'est-ce que vous faites ici, dans ce cas ? Pourquoi n'êtes-vous pas à Cimesaule, occupé à protéger votre peuple ? »

Kane s'est passé une main sur le visage, regrettant à l'évidence sa décision de partager quoi que ce soit avec moi. « Le roi fae veut mettre la main sur moi. Je l'obsède encore plus que les transfuges. En restant ici, dans la forteresse, le plus loin d'eux possible, je protège ma ville. »

Une peur à laquelle je ne me serais jamais attendue s'est alors insinuée dans mon âme. J'avais peur de mon propre roi, Gareth, peur de ce qui risquait d'arriver si son armée prenait le château. « Est-ce qu'on est en sécurité, ici ?

— Pour l'instant. À moins que le demeuré n'informe Gareth de ma présence ici. »

Une réponse que je ne trouvais pas particulièrement

réconfortante.

« Génial, ai-je répliqué d'une voix dégoulinant de sarcasme. J'ai aidé à libérer un meurtrier qui tuait des innocents, et j'ai le plaisir d'être prisonnière d'un château voué à tomber d'un jour à l'autre aux mains d'un cruel roi fae. Je suis vraiment sur une bonne lancée. »

Kane a lâché un ricanement. « Ça fait longtemps que tu n'es plus prisonnière ici, tu le sais aussi bien que moi. Ce qui ne t'empêche pourtant pas de rester. »

La brûlure par trop familière de la culpabilité a de nouveau envahi ma poitrine.

Il ne fallait pas que je lui en parle.

Rien ne m'obligeait à lui dire quoi que ce soit.

N'empêche, les mots se pressaient sur ma langue, alors même que Kane fixait sur moi des yeux empreints d'une tendre curiosité.

Non. Je ne lui devais rien, vu tout ce qu'il m'avait dissimulé. Pourquoi, dès lors, éprouvais-je le besoin de…

« J'allais partir, lui ai-je avoué. Ce soir. » *Foutu vin.*

Kane arborait une expression indéchiffrable.

« Mais comme je me suis retrouvée coincée ici, Halden a sans doute filé sans moi. » Je ne me serais pas rendu compte de la fureur de Kane si je n'avais pas jeté un coup d'œil à ses mains. Il serrait et desserrait les poings, les articulations aussi blanches que rigides. « Je ne vois pas pourquoi cela vous importe. Je ne suis pas votre propriété.

— Je sais cela ! » Il y avait de l'exaspération dans sa voix.

« Je vous suis reconnaissante d'essayer de retrouver ma famille, et finalement je ne suis pas une guérisseuse aussi lamentable que je le craignais, mais il faut que vous compreniez. Halden faisait partie de mes proches. Il fallait que je parte avec lui si l'occasion se présentait.

— Je sais.

— Et si j'avais simplement…

— Arwen. » Il s'est tourné face à moi, avec davantage de frustration que de rage dans le regard. « Je ne t'en veux pas d'avoir envisagé de partir, j'en veux à cet imbécile de t'avoir abandonnée ici. »

À présent j'étais complètement perdue. Et pas à cause du vin.

« Pardon ? Vous vouliez que je parte avec un tueur de Fae ? »

La bouche de Kane s'est légèrement retroussée. « Non, m'a-t-il répondu, s'efforçant de se montrer patient. Mais peu importe. »

J'ai secoué la tête.

C'était… mon honneur bafoué qui le mettait dans cet état.

J'ai failli éclater de rire.

Malgré tout ce qui s'était passé, il n'avait jamais vraiment été un monstre. Pas du tout.

« Mais alors, tout ce que je pensais de vous, tout ce que le continent pensait de vous… La guerre que vous avez déclenchée, c'était uniquement pour combattre ce roi fae ?

— Eh bien…, m'a-t-il répondu tristement, un rictus discret se dessinant néanmoins sur son visage. Ne mets pas tout cela sur le compte de la vertu. Je n'en reste pas moins un petit salopard. »

Des paroles qui n'ont même pas réussi à m'arracher un sourire. J'essayais toujours de reconstituer l'ensemble du puzzle.

Les Fae, la guerre à venir, le roi encore plus malfaisant. La prophétie…

Je me suis alors remémoré les mots qui avaient troublé tant de nuits mon sommeil ici, à Ombrefort.

« *Tu connais les paroles de l'oracle aussi bien que moi. Le temps presse, commandant. Il nous reste moins d'un an.* »

« Qu'est-ce que la prophétie annonçait ?

— C'est là une conversation pour un autre jour. » Son regard fatigué a parcouru la colonne de ma gorge. « Un jour moins alcoolisé. »

J'ai opiné du chef. Cela faisait largement assez d'informations, je n'étais pas sûre de pouvoir en absorber davantage.

Après avoir terminé la bouteille de vin de bouleau suivante, il s'est allongé à côté de moi, contre le mur, les yeux fermés. Au terme de longues minutes pareilles à des gouttes d'eau s'écoulant le long d'un verre couvert de buée, pendant lesquelles mon esprit s'est vainement efforcé d'assimiler tout ce que j'avais mal compris, le silence m'est devenu insupportable.

« Ça fait quoi, un siècle qu'on se trouve ici ? » lui ai-je lancé en le regardant se reposer. Il avait un visage magnifique. Comme si les Pierres elles-mêmes l'avaient sculpté.

Je me demandais s'il avait tiré le moindre soulagement du fait de partager tant de choses avec moi, ou si pareille intimité l'avait effrayé. S'il s'en était senti affaibli, ainsi qu'il le craignait jadis.

« Oui, m'a-t-il répondu, les yeux toujours fermés. Pourquoi est-ce que tu me fixes comme ça ? »

J'ai instantanément détourné le regard. « Je ne vous fixe pas.

— Ce n'est que justice. Après tout c'est moi qui ai commencé. La plupart du temps tu es tout ce qui intéresse mes yeux, apparemment. »

J'ai à nouveau fait volte-face, pour le découvrir occupé à me dévisager, ainsi qu'il me l'avait dit. Nous étions bien trop proches l'un de l'autre. Il fallait vraiment que je recule, mais je me sentais inexplicablement captive de son regard. Ses yeux agités étudiaient les miens, gris ardoise contre vert olive, et mon cœur cognait contre ma poitrine.

Sa main s'est rapprochée de mon visage, délicatement, comme pour éviter de m'effrayer. Il m'a effleuré la joue de son pouce, et j'ai laissé échapper un soupir involontaire.

L'expression de Kane a alors changé. Je savais qu'il y avait du désir dans ses yeux, un désir qui trouvait son pendant dans les miens. Il m'était impossible de le nier une minute de plus. L'attirance qu'il m'inspirait était pareille à une douleur sourde qui ne me quittait jamais. Je me suis léché la lèvre inférieure, espérant exprimer ainsi exactement ce que je voulais. Si j'avais fait montre d'un peu plus de courage – ou bu ne serait-ce qu'une gorgée de vin supplémentaire –, peut-être aurais-je simplement pris les devants.

Sauf qu'il y avait quelque chose en lui que je trouvais toujours effrayant, mais peut-être pour d'autres raisons désormais.

Tout en regardant ma langue caresser ma lèvre, Kane a glissé la main dans mes cheveux, la posant sur ma joue. Serrant juste assez pour que mes orteils se recroquevillent. Je devais avoir gémi, car il s'est rapproché de moi suffisamment pour que je perçoive la chaleur de son souffle sur ma bouche. Il sentait le vin, le cuir et la menthe. J'ai fermé les yeux et me suis penchée vers lui.

« Oh, putain de merde ! » Une voix masculine exaspérée en provenance de l'embrasure de la porte, qui venait de s'ouvrir brusquement.

Après un bond d'une trentaine de centimètres, je me suis empressée de m'éloigner de Kane, qui lui est resté parfaitement immobile sur le sol. Griffon, accompagné d'une poignée de soldats et de gardes, se trouvait à la porte.

« Commandant. » Kane l'a salué nonchalamment. « Il était temps. »

*

Une fois tout le monde sorti de la cave à vin, Kane m'a envoyée à l'infirmerie pendant que Griffon et lui se chargeaient d'évaluer les dégâts. Par chance, l'explosion n'avait fait que très peu de blessés. Je me suis occupée de quelques fêtards commotionnés, tant péridiens qu'onyxiens, ainsi que de deux gardiens de prison gravement brûlés à cause du coup d'éclat de Halden. Sans doute avais-je œuvré plus efficacement par le passé – j'étais encore passablement éméchée –, mais mes dons de guérison relevaient de la seconde nature, ce qui jouait en ma faveur. Je ne suis parvenue à regagner mes appartements qu'aux premières heures du matin.

Les pieds douloureux, j'ai ouvert la porte de mes quartiers.

Pour aussitôt percevoir sa présence dans la chambre mal éclairée. Kane était allongé sur mon lit, une main derrière la tête : l'image même du confort.

« Si on me donnait un sac de pièces chaque fois que je vous trouve là où vous n'avez rien à faire, je serais une guérisseuse très riche. »

Un petit rire s'est échappé de sa gorge. « Comment ça s'est passé, à l'infirmerie ? »

Je me suis déchaussée, pour ensuite aller m'installer sur le lit à côté de lui, tout habillée.

« C'était épuisant. Et j'ai peut-être pratiqué un peu bourrée des soins sur certains soldats. Mais bon, ils sont robustes. Et puis qui a besoin de ses cinq doigts, de toute façon ? » Il m'a dévisagée, stupéfait, jusqu'à ce que j'éclate de rire. « Je plaisante. Tout le monde a l'air d'aller bien, le choc mis à part. »

Avec un soupir, j'ai entrepris d'étudier les nœuds qui constellaient le bois du plafond. Il a fait de même.

« Ça fait plaisir à entendre. »

Je me suis tournée face à lui. « Et donc, c'est quoi la suite des événements ?

— Mes meilleurs espions traquent les Ambréens en ce moment même. Demain, Griffon et moi suivrons les pistes éventuelles qu'ils auront trouvées. Il faut qu'on les attrape avant qu'ils ne donnent à Gareth et à Lazare la moindre information sur moi, ou sur Ombrefort. L'ensemble du donjon tout comme les nobles péridiens en visite croient que l'explosion a été causée par un incident en cuisine. On ne peut pas faire grand-chose d'autre ce soir.

— Et à quel point suis-je dans le pétrin ? » Je me suis préparée au pire.

« À dire vrai, petit oiseau, je n'en veux qu'à moi-même. J'aurais dû savoir qu'il ne valait mieux pas menacer quelqu'un à qui tu tiens. Tu aimes trop farouchement. »

J'allais lui rappeler que je n'étais pas amoureuse de Halden quand j'ai pris conscience qu'il ne parlait pas d'amour romantique. Sa tolérance à l'égard de ma trahison avait quelque chose de choquant.

« Ma foi, je regrette le rôle que j'ai joué dans cette histoire. Si j'avais su qui il était vraiment… » J'ignorais complètement

comment finir cette phrase.

Kane s'est borné à hocher la tête, avant de se remettre à contempler les lattes de bois au-dessus de nos têtes.

« Ce que vous m'avez raconté tout à l'heure m'inspire tellement de questions. À propos de l'histoire des Fae. Mari trépiderait sans doute de curiosité, à ma place. »

Les coins de sa bouche se sont relevés, mais il n'a rien dit de plus pour autant, et je n'ai pas insisté. Peut-être avais-je l'impression qu'après ce que j'avais fait pour aider Halden à s'échapper, je ne méritais pas de le cuisiner.

Nous sommes restés allongés là, dans un silence agréable, pendant un certain temps. Je n'aurais su dire si c'était à cause du vin qui parcourait encore mes veines, du soulagement que je tirais du fait d'enfin comprendre l'homme qui se trouvait à côté de moi, ou de l'heure aussi tardive qu'irréelle, mais je n'arrivais pas à trouver en moi la force de détester Kane une minute de plus.

En vérité, je ne le détestais sans doute plus vraiment depuis la journée que nous avions passée dans la forêt.

« Parle-moi de Foirebourg. »

Cela m'a prise de court, et je me suis raidie imperceptiblement. « Je vous ai déjà tout dit. Après tout ce n'est qu'une "collection de huttes", ainsi que vous l'avez qualifiée… »

Mais il s'est borné à secouer la tête en me dévisageant. « Non, les bonnes choses ; dis-moi ce qu'il y avait d'agréable dans le fait de grandir là-bas. »

Il s'est révélé plus facile qu'escompté de me remémorer la clairière qui s'étendait devant chez nous, les rues pavées, les petites maisons et les fermes. Je parvenais presque à sentir l'air vivifiant, le maïs qu'on récoltait tout au long de l'année, la vapeur qui s'échappait de mon thé aux canneberges et aux pommes, dont la chaleur contrastait avec ma cuisine glaciale.

« Ça n'avait rien de très chic. Nous ne disposions pas de tout le luxe qu'on trouve même ici, au beau milieu des bois. Mais tout le monde était gentil, essayait de s'entraider. On avait des tavernes accueillantes qui ne désemplissaient jamais, des couchers de soleil spectaculaires chaque soir sur les montagnes. Je ne sais pas… c'était

chez moi.

— Et les membres de ta famille ? À quoi est-ce qu'ils ressemblent ?

— Léah, ma petite sœur, est une vraie peste. Elle est bien trop intelligente pour son âge, et dit toujours tout ce qui lui passe par la tête. Mais elle est si vive, si spirituelle. Elle me fait vraiment rire. Vous l'adoreriez. Reytre, lui, c'est le charmeur. Il possède le genre d'assurance que même des charlatans suivraient aveuglément. Je n'ai jamais croisé une seule personne qui ne soit pas complètement éprise de lui. Même nos parents. Et ma mère… » Je me suis tournée vers Kane, dont l'expression s'était teintée de nostalgie. Un pincement au cœur m'a contrainte à m'interrompre.

« Ta mère ? »

Je me suis éclaircie la gorge. « Elle avait l'habitude de chanter en cuisinant, quand elle était en meilleure santé. Elle n'arrêtait pas d'inventer des chansons qui ne sonnaient jamais tout à fait juste. Elle essayait de faire rimer "céleri" et "aimer", ce genre de choses. » J'ai souri, malgré ma gorge qui se serrait. « Elle rendait tout meilleur. Tous les mauvais jours à l'école, tous les petits bobos, toutes les fois où je me sentais si effrayée que je n'arrivais plus à respirer. Je l'ai connue malade toute ma vie, sans jamais l'entendre se plaindre. Pas une seule fois.

— Je suis désolé, a murmuré Kane, les yeux presque blessés. De ce que cette guerre a fait à ton foyer et à ta famille. Je te jure de les retrouver. » J'ai opiné du chef, parce que je le croyais. « Et un jour, une fois Lazare vaincu, je ferai reconstruire toutes les villes et tous les villages comme le tien qui sont tombés. Les maisons seront réparées, les blessés soignés.

— Sur ce dernier point, je peux vous aider », lui ai-je lancé, avant de me rendre compte combien ça sonnait pathétique. J'étais pratiquement en train de le supplier de me garder dans les parages. De m'emmener.

Une nouvelle expression est venue illuminer ses yeux. Quelque chose que je n'ai pas tout à fait réussi à interpréter, et qui a disparu à la vitesse de l'éclair. « Soigner, petit oiseau, est-ce ton activité préférée ? Ou le fais-tu simplement à cause de ton talent ?

— J'adore ça. Soigner les gens. Et j'apprécie le fait d'être douée pour ça. Est-ce que vous trouvez ça prétentieux ? »

Les coins de sa bouche se sont relevés. « Bien sûr que non.

— Mais ce que je préfère vraiment, c'est… courir ? Si ça m'était possible, j'irais courir chaque matin et chaque soir. Je dormirais comme un bébé. Et puis j'adore les fleurs, également. Je pense que ça aurait pu me plaire de devenir herboriste. Sinon… Mari m'a sérieusement donné le goût de la lecture. J'aime les histoires d'amour et les récits épiques de pirates et de conquérants. »

Il a lâché un souffle amusé.

« Vous n'aimez pas lire, vous ? lui ai-je demandé.

— Si. » Il a glissé derrière mon oreille une mèche rebelle venue se perdre devant mon visage, et tout mon corps s'est enflammé comme une allumette. Je me suis exhortée au calme, mais mes orteils ont frétillé – ce qu'il a vu, je n'en doutais nullement. « Mais comme tu me l'as dit plus tôt dans la soirée, je suis un vieillard barbant. J'apprécie les ouvrages politiques. »

J'ai fait mine de mourir lentement d'ennui, ce qui m'a valu un splendide sourire.

« D'accord. Qu'est-ce que vous aimez d'autre ? » Il m'en fallait plus. J'adorais découvrir le côté non-roi-maléfique de Kane. Je l'imaginais dans une autre vie, en train de beurrer du pain en trèfle ou de lire un gros livre soporifique à l'intérieur d'une petite maison de bord de mer, pendant que des bébés dormaient dans la pièce voisine. Quant à savoir si oui ou non je me trouvais dans une autre pièce de ladite maisonnette, occupée à prendre un bain savonneux… je m'efforçais de ne pas m'attarder là-dessus.

« Eh bien, tu sais déjà que j'aimais jouer du luth dans ma jeunesse. Et j'apprécie une partie d'échecs avec Griffon. Il est la seule personne capable de me battre.

— Quel humble souverain, l'ai-je taquiné.

— En vérité, je ne fais plus grand-chose qui me plaise vraiment. »

Cette pensée m'attristait insupportablement. « Eh bien, nous allons devoir changer cela. Quand cette guerre aura pris fin et que vous pourrez mettre un instant de côté vos obligations royales, je vous emmènerai en Ambre sur ma colline herbeuse préférée, juste au-dessus de ma maison. Il n'y a rien qu'une tasse de cidre et un coucher de soleil sur la place de Foirebourg ne puissent guérir.

— Tu es très douée pour ça.

— Pour quoi ?

— L'optimisme sans faille. »

Un sourire m'a étiré les lèvres. « Ça n'a pas l'air d'être une bonne chose, à vous entendre.

— Il n'y a rien de plus précieux dans un monde aussi sombre que le nôtre. »

Nous étions tous les deux sur le côté, désormais, à nous dévorer du regard. Il y avait si peu d'espace entre nous – mais aussi trop, d'une certaine manière. C'était un supplice. Histoire de briser la tension, je me suis mise en quête d'une autre question à lui poser.

« La dernière fois que vous m'avez surprise de la sorte, je vous prenais encore pour un prisonnier. Pourquoi êtes-vous venu me rendre visite, cette nuit-là ?

— Comment ça ?

— La première fois qu'on s'est croisés, vous cherchiez à manipuler un des prisonniers de vos geôles afin d'obtenir de lui certaines informations. La deuxième, vous aviez besoin de soins médicaux. Je suis la seule guérisseuse ici, et vous craigniez que je ne vous aide pas si vous admettiez être le roi : d'accord, ça tient debout. Mais la troisième fois vous étiez simplement devant ma cellule, en train de m'attendre. Vous vouliez savoir si j'avais toujours l'intention de m'enfuir. Mais je ne vous ai pas cru à ce moment-là, et le moins qu'on puisse dire c'est que je n'ai pas changé d'avis depuis. Alors, pourquoi ? »

Il a passé une main sur sa mâchoire, l'air pensif. « Je ne t'ai pas menti cette nuit-là. J'étais en train de gérer une affaire tout sauf agréable. Par la suite, disons que je voulais simplement… me trouver près de toi. »

Mon pouls s'est accéléré, et j'ai attendu qu'il continue. J'en voulais plus, plus, plus.

« Pas comme le roi que tu haïssais. Mais comme un homme que tu avais appris à apprécier. » Il a secoué la tête, poussé un soupir. « Et un homme que j'en étais moi-même venu à apprécier. »

Ainsi j'avais vu juste, après l'épisode de l'étang.

Jouer au monstre était intentionnel de sa part, pour être aux yeux des autres ce qu'il ressentait en son for intérieur. J'ai choisi avec soin mes paroles suivantes. « Il y a déjà un certain temps, vous m'avez dit que je n'avais peut-être pas une haute opinion de moi-même. » Admettre une chose pareille me brûlait les joues, mais j'ai tout de même persévéré. « Que je considérais que ma vie avait moins de valeur que celle de mon frère. Peu après, je me suis rendu compte de mon incapacité à m'affirmer toutes ces années, à cause de cette "piètre opinion" que j'avais de moi-même. Est-il possible que vous souffriez d'une affection similaire ? »

Kane a glissé ma main dans la sienne. Sa paume chaude et rugueuse faisait paraître la mienne si petite…

« Quel petit oiseau perspicace. Je crains que ma pathologie ne soit bien pire encore. Toi, tu as vécu entourée de gens qui te disaient ce genre de choses. Des imbéciles sans cervelle, tous autant qu'ils sont. »

Il hésitait à poursuivre, je le voyais sans peine. J'ai attendu patiemment.

« J'ai fait beaucoup de mal, Arwen. J'apporte la douleur partout où je passe. Je… blesse les gens. Souvent ceux auxquels je tiens le plus. »

Il disait vrai, je le savais, mais l'entendre l'admettre…

« Il y a toujours un autre jour, Kane. Une chance de se racheter.

— Non, c'est faux. »

Ses yeux graves scintillaient à la lumière des bougies ; j'ai poussé un lent soupir.

« N'est-ce pas un peu… définitif ? Tout le monde est capable de rédemption.

— Ils sont morts, Arwen. À cause de moi. » La dureté de ses paroles m'a fait sursauter. Le dégoût de soi et la douleur s'y mêlaient – pas étonnant qu'il se prenne pour un monstre. « Il n'y a pas de rédemption, a-t-il poursuivi, en retirant sa main de la mienne. Uniquement la vengeance.

— On dirait là une façon très solitaire de vivre.

— Oui. » Il avait prononcé ce mot comme s'il méritait une telle existence.

« Est-ce pour ça que… » C'était une question délicate à formuler, mais cela faisait trop longtemps qu'elle brûlait dans mon esprit. « … vous n'avez jamais pris de reine ?

— Je ne suis pas sûr que ce soit une punition appropriée pour qui que ce soit, m'a-t-il répondu, avant de lâcher un rire amer. Même selon mes standards et en prenant en compte le "malin plaisir" que je prendrais à torturer, comme tu aimes à le dire. Personne ne mérite de subir le sort éternel d'être mon épouse. »

Un Kane qui s'autoflagellait – voilà qui était nouveau.

Ou peut-être pas. Avant ce soir, je ne le connaissais pas si bien que ça, me suis-je alors avisée.

Il s'est un peu redressé. « Pour ce que ça vaut, Griffon apprécie bien plus que moi ces "tactiques" dont je serais censé raffoler, à t'entendre. Il a eu des parents militaires très durs. Un jour, il a même suggéré qu'on utilise de telles méthodes pour te faire parler. » Ses yeux sont devenus férocement noirs ; à l'évidence il se remémorait quelque souvenir. Mon cœur s'est emballé.

« Me faire parler ? Qu'étais-je censée vous dire ?

— Il y a des années, une lame a été dérobée dans ma chambre forte. Griffon pensait que tu savais peut-être quelque chose, vu qu'à l'époque notre dernière piste remontait jusqu'en Ambre. C'est ce que cherchait ton *amant* à la cervelle de pigeon. » Il avait grimacé en prononçant ce mot.

J'en avais assez que Kane présume que Halden et moi avions été ensemble de cette façon, alors que tel n'avait nullement été le cas. Surtout maintenant que je savais de quoi il était capable.

« Il n'a jamais été mon amant. Nous n'avons pas… » J'ai pris une longue inspiration.

« Ah.

— Je ne l'ai jamais fait. Avec personne. » Il avait vu juste, ce jour-là, dans la salle du trône. Et quelque chose dans cette étrange

atmosphère nocturne, comme une bulle privée rien qu'à nous deux, couplée à notre proximité sur ce lit, était en train de m'arracher des aveux intimes. Peut-être étais-je encore ivre.

Son expression était indéchiffrable, mais il a eu la décence de ne pas s'appesantir sur une confession dont j'aurais pu me dispenser.

« Mais tu ressentais quelque chose pour lui, à l'époque.

— Je n'en suis pas sûre. Je pense qu'il collait avec ce qu'on attendait de moi, or je voulais de tout mon cœur correspondre à ce que souhaitait ma famille. Mais ça ne m'a rien fait, quand nous nous sommes embrassés dans les geôles. » *Merde*. Aucun doute : encore ivre.

Les yeux de Kane étaient pareils à des rasoirs. Sa mâchoire s'était rigidifiée.

J'ai frémi. « Quoi ?

— Putain de merde. » Il a lâché un soupir, en passant une main sur son visage tendu. « J'ai envie qu'il meure pour avoir osé te toucher, pour s'être permis de t'embrasser. Ça me rend physiquement malade. » Il s'est pris le visage dans ladite main. « Depuis quand suis-je devenu un écolier jaloux ? »

Mon cœur s'est mis à cogner contre ma poitrine, et j'ai réprimé un sourire. J'étais en train de devenir accro à ses confessions.

« Mais si je me souviens bien, je ne suis "pas exactement" votre type ? »

Ses sourcils sombres se sont froncés. « Je ne sais vraiment pas ce qui m'a poussé à dire une chose pareille.

— Je crois que je vous avais insulté.

— Ah oui, une des nombreuses choses attirantes que tu fais si bien. »

Ce mot, « attirantes », a laissé dans mon cerveau une empreinte pareille à celle d'un sceau de cire ; j'ai aussitôt rougi, souhaitant soudain qu'il fasse encore plus sombre dans ma chambre. Il n'y avait nulle part où dissimuler mon visage tant il était proche du sien. La douce lueur des bougies faisait briller sa peau dorée. D'aussi près, sa beauté était presque inquiétante.

Il m'a regardée avec sérieux. « C'était très indélicat de ma part de te dire une chose pareille ; je cherchais sans doute surtout à… me protéger. Pardonne-moi, Arwen. Rien n'a jamais été plus éloigné de la vérité. »

Peut-être aurais-je dû lui dire ce que je ressentais. Mais ne serait-ce que partager cela avec lui… c'était trop pour moi. Ça nous dépassait. Lui comme moi.

Et en toute honnêteté, ça m'effrayait.

Tout ce que je savais avec certitude, c'était que je ne m'étais pas attendue à lui faire à ce point confiance ; et que j'aurais dû lui parler des plans que j'avais élaborés pour récupérer de la racine de terrier le lendemain soir, pendant l'éclipse. Peut-être pourrait-il m'aider à ressortir indemne des Bois Obscurs.

Mais il ne me restait plus assez d'énergie pour me prendre le bec avec lui s'il estimait cela trop dangereux. Après tout ce qu'il m'avait raconté sur le roi fae et les bois qui s'étendaient au-delà du château, je doutais fort qu'il accepte de risquer la vie du moindre de ses gardes, sans même parler de la sienne, afin de récupérer pour ma mère – que j'avais bien peu de chances de revoir un jour – une malheureuse racine servant à concocter une potion qui ne fonctionnerait peut-être même pas.

Mes paupières s'alourdissaient ; c'était comme si du plomb pesait sur mes cils. J'avais la tête lourde à cause du vin et de l'avalanche d'informations qui m'était tombée dessus ce soir.

Kane a passé quelques doigts paresseux dans mes cheveux ; j'ai senti mes yeux se fermer, mes pensées frénétiques ralentir.

J'aborderais la question de la racine de terrier avec lui le lendemain, à la première heure.

20

TM

Le martèlement sous mon crâne formait une extravagante cacophonie de douleur. Comme si ma tête était une cave située sous une salle de bal remplie de géants. Des géants aussi ivres que maladroits.

Après m'être extirpée tant bien que mal du lit, je me suis rendue dans la salle de bains pour m'asperger le visage d'eau tiède. L'été était là pour de bon et, malgré l'heure tardive, je dégoulinais de sueur. J'avais dormi jusqu'à la fin de l'après-midi, pour ensuite rester au lit jusqu'au coucher du soleil, incapable de bouger, réfléchissant à tout ce que Kane m'avait dit la veille, dans la cave à vin comme plus tard.

Les questions de Halden dans les geôles me semblaient tellement logiques, à présent. Je me demandais ce que Gareth lui avait dit à propos de son intention de livrer à Lazare l'intégralité de Valecombe. Un petit coin de mon esprit me susurrait que Halden savait probablement tout, et qu'il continuait quand même de se battre pour lui.

La culpabilité liée au fait de l'avoir aidé à s'échapper était écrasante, et pourtant Kane ne s'était pas moqué de mes choix, pas plus qu'il ne m'avait menacée d'une quelconque punition. J'avais littéralement commis une trahison, et tout ce que lui ressentait, c'était de la rage contre ceux qui m'avaient maltraitée. De la fureur à l'idée que quelqu'un m'avait abandonnée.

À dire vrai il était plus furieux que je ne l'avais été moi-même. Même avant que Kane m'ait révélé la vérité sur Halden ou les Fae, je savais que je n'avais jamais rien éprouvé d'aussi intense à l'égard de Halden que pour Kane au cours de ces derniers mois. D'accord, une partie de mes sentiments relevait de la haine pure, bouillonnante, mais tout de même. C'était fou de voir à quel point aussi peu de temps passé loin d'Ambre avait radicalement changé les sentiments que m'inspirait depuis presque toujours le garçon aux

cheveux clairs. Ce qui jadis m'avait paru dévorant, intense, se résumait désormais à des souvenirs flous, de la même manière qu'on peut se remémorer son premier roman ou sa première dégustation de chocolat en se disant que c'était là ce que le continent avait de mieux à offrir. Je me demandais combien d'autres facettes de ma vie d'avant allaient souffrir d'une prise de conscience similaire.

Kane était parti quand je me suis levée au soleil couchant, sans surprise – ce qui m'arrangeait bien. Il fallait que je parle à Mari. Elle ignorait que je me trouvais encore ici. Pour ce qu'elle en savait, j'avais filé avec Halden et les autres. Il fallait que je lui raconte tout ce que Kane m'avait révélé, sans omettre le fait qu'on avait failli s'embrasser. Connaissant Mari, cela l'intéresserait bien plus.

C'était Léah qui aurait trouvé tout cela le plus enthousiasmant. Son amoureux à Foirebourg avait peut-être raison depuis le début. Il y avait sans doute des Fae d'un bout à l'autre de ce royaume, bien que dénués d'ailes. À la pensée de ma sœur, j'ai senti mon sang se glacer.

Ma mère, l'éclipse. Merde, je m'étais réveillée trop tard.

Merde, merde, merde.

L'éclipse allait se produire le soir même. J'ai attrapé mon sac et enfilé frénétiquement mes protections d'entraînement en cuir. Comment avais-je pu être aussi stupide ? Ma gueule de bois et ma quasi-romance ridicule avec un roi ténébreux m'avaient tellement accaparée que j'avais failli manquer l'occasion de sauver ma propre mère.

Il fallait que je me concentre.

Si j'échouais ce soir, j'aurais tout le temps de me le reprocher dans l'année à venir, en attendant que la lune se décide à se cacher à nouveau.

Je devais trouver Kane, et vite. Il s'était montré honnête avec moi la veille au soir, et à présent j'allais faire de même avec lui. J'allais le supplier de me ramener là où se trouvait la racine de terrier. Je n'étais pas assez téméraire pour affronter seule la forêt en pleine nuit, et il était la seule personne à qui je me fiais pour m'y conduire en toute sécurité.

À mon arrivée dans la salle du trône, les sentinelles m'ont

presque littéralement foudroyée du regard. Je ne leur en tenais pas rigueur ; trois prisonniers s'étaient échappés la veille. Moi aussi j'aurais été à cran.

« Bonsoir. J'aimerais que le roi m'accorde une audience. Pouvez-vous l'informer qu'Arwen Vallénia souhaite le voir ?

— Il ne se trouve pas ici, dame Arwen.

— Où puis-je le trouver ? Lui, ou le commandant Griffon ? »

Le garde le plus grand s'est tourné vers son compagnon. Celui-ci, un moustachu, a secoué la tête.

« Ils ne sont pas à Ombrefort, mademoiselle », m'a répondu le premier.

J'ai eu l'impression que mon estomac chutait par terre.

« Eh bien, où sont-ils dans ce cas ? Et quand seront-ils de retour ? »

Et puis ça m'est revenu. Kane m'avait dit qu'il allait partir traquer Halden.

Merde.

L'excès de vin était une fois de plus mon ennemi.

Moustachu a écarté les jambes et posé ses mains sur sa taille, comme il l'aurait fait pour intimider un animal.

« Je pense que vous feriez mieux de partir. »

J'aurais pu me battre avec eux, les supplier de me donner davantage d'informations, mais le temps pressait. J'ai tourné les talons et filé en direction de l'apothicairerie.

Toutes les lanternes étaient éteintes dans la petite pièce.

« Dagan ! » ai-je hurlé, mais le rebond caverneux de ma propre voix contre les murs en bois m'a indiqué que j'étais seule. Ça n'aurait pas été une mince affaire de le convaincre, de toute façon.

À travers les fenêtres, j'ai regardé la lune déformée par les vitraux. Il me restait une heure, tout au plus. Du coin de l'œil, j'ai repéré quelque chose que la lumière argentée de la lune faisait

scintiller ; j'ai fait volte-face, pour découvrir l'épée et le fourreau de Dagan rangés dans le placard. Il avait dû les y laisser après le lapin que je lui avais posé le matin même. J'ai mentalement noté de lui présenter mes excuses pour ça, comme pour ce que je m'apprêtais à faire. Après avoir récupéré l'arme pesante, je l'ai fixée dans mon dos et suis repartie au pas de course en direction des écuries.

Une fois là, j'ai guidé une jument hors de son box en espérant que le bruit de ses sabots sur le chemin de terre n'allait attirer l'attention de personne. J'ai plissé les yeux dans l'air nocturne, sans parvenir à distinguer autre chose que quelques gardes. La porte nord était bien plus petite que l'entrée du château, étant adossée à une étendue de forêt plus dense. Au-delà des bois s'élevaient des montagnes, qui rendaient presque impossible toute attaque menée par ici.

Il fallait que je réfléchisse rapidement. La lune était haute dans le ciel, et je ne voyais absolument pas comment j'allais réussir, avec un cheval, à franchir une porte gardée par au moins six soldats. Seule, j'aurais sans doute fini par trouver un moyen d'y parvenir, mais avec ma monture ça n'avait aucune chance de marcher.

C'était peut-être ça la solution : la jument était impossible à cacher. Elle pouvait donc me servir de leurre. J'allais devoir courir pour atteindre la clairière à temps, mais il y avait un coup à jouer. Sans hésiter, j'ai murmuré des excuses à l'animal avant de lui claquer l'arrière-train.

Elle est partie au galop telle une créature possédée. Les gardes se sont aussitôt lancés à sa poursuite ; ils s'efforçaient d'attraper ses rênes, mais la pauvre bête était bien trop effrayée pour leur en laisser l'occasion. J'espérais qu'ils se montreraient gentils avec elle une fois qu'elle serait de retour aux écuries.

Lorsqu'il n'est plus resté qu'un seul garde à la porte, les autres essayant d'acculer la jument rebelle, je me suis mise à courir. Si je parvenais à franchir l'entrée avant qu'il ne m'arrête, je me savais capable de le semer. Le temps que les soldats onyxiens récupèrent leurs montures et me rattrapent, j'aurais mis la main sur la racine de terrier. Après quoi il serait toujours temps pour moi d'affronter les conséquences de mes actes.

Je me déplaçais à grands pas, m'en tenant aux coins sombres situés à la périphérie du château. J'avais presque atteint les portes quand j'ai perdu l'équilibre et me suis étalée vers l'avant. J'ai atterri

durement sur mon poignet, qu'une douleur fulgurante a immédiatement envahi.

Mais ce problème allait devoir attendre.

Un regard derrière moi m'a permis de repérer un piège métallique hérissé de pointes enfoncé dans l'herbe. Il y en avait partout, dispersés d'un bout à l'autre de la cour qui entourait la porte nord. Moins de sentinelles, donc, mais pas moins de défenses. J'aurais dû m'en douter.

Je me suis relevée d'un bond.

Et mon cœur a lourdement chuté dans mon estomac.

Je me trouvais nez à nez avec le garde ; le même jeune homme aux joues roses et à la barbe presque jaune que le jour où Mari m'avait aidée à rendre visite à Halden dans les geôles.

Je me suis préparée à être ramenée sans ménagement à l'intérieur du château. Peut-être même allait-on me remettre dans une cellule.

Ma bouche s'est ouverte, prête à débiter une justification quelconque. Mais j'ai hésité.

Son visage. Il était… sans expression.

Le garçon ne disait rien, il se bornait à me regarder fixement. Enfin, me regarder… En réalité c'était presque à croire que j'étais… transparente !

Comme si je ne me tenais pas *devant* lui, couverte de terre et occupée à me serrer le poignet, le garde observait sourcils froncés une chose qui se trouvait juste derrière ma tête. Me passant devant pour rejoindre l'endroit où j'étais tombée, il a donné un coup de pied dans le piège métallique, l'air perplexe. J'ignorais complètement à quoi je devais une chance pareille, mais je n'allais pas attendre dans le coin de le découvrir. Après avoir franchi en hâte le portail, j'ai pris la direction de la clairière.

L'explication m'est apparue alors même que je courais : le sort de Mari n'avait jamais cessé d'agir. Il fallait que je me souvienne de lui dire que son « simple sort de camouflage » fonctionnait possiblement un peu trop bien. Fallait-il mettre cela sur le compte de l'amulette de Briar ? Peut-être était-il temps de rapporter l'objet enchanté dans le bureau de Kane.

Les Bois Obscurs étaient bien plus sinistres en pleine nuit. Des branches noueuses dessinaient des formes monstrueuses dans les ombres, et les épines des buissons éraflaient le cuir de mes protections. Il y faisait également bien plus froid. Même au cœur d'un été caniculaire, les antiques Bois Obscurs enchantés devenaient glacials une fois la nuit tombée, et un brouillard frais ondulait autour de mes chevilles. Je regrettais de ne pas avoir emporté la fourrure de renard, tant pour me réchauffer que pour me réconforter. Telle une petite fille, j'avais peur de choses que l'obscurité me rendait invisibles. Je me suis forcée à me rappeler que j'étais venue ici en plein jour et que je m'étais sentie en sécurité, mais cela ne m'a guère aidée. Ma sécurité, je la devais à ce moment-là aux chevaux et aux gardes qui m'entouraient. Des hommes capables de me protéger. Parmi lesquels, en plus, se trouvait Kane.

Je me suis mise à courir, en expulsant des quantités d'air de mes poumons. Il n'existait rien de mieux pour conjurer ma peur.

N'empêche : le roi a fait son retour dans mes pensées. J'avais fait exactement ce qu'il m'avait demandé de ne pas faire : me faufiler de nuit dans les bois, en son absence. Même si je ne prévoyais plus de fuir, cela ne me mettrait certainement pas à l'abri de sa fureur.

Mon sentiment de faiblesse est revenu alors que je contournais un tronc d'arbre tombé et que je me suis rappelé à quel point j'étais proche de la clairière. J'avais l'impression de passer la majeure partie de mon existence à me sentir faible, et coupable. Un petit coin de mon esprit se demandait si ma seule chance d'y changer quelque chose n'avait pas été de me retrouver à Ombrefort. L'épée de Dagan qui me percutait le dos à chaque pas avait tendance à donner raison à cette intuition.

J'espérais toujours ne pas avoir à m'en servir. Car ce serait là mon premier combat contre autre chose que Dagan – qui, bien qu'il ne soit pas le plus chaleureux des hommes, ne souhaitait en réalité pas ma mort. Sans compter que c'était son arme que j'avais emportée. Au moins deux fois plus lourde que celle qu'il m'avait confiée, elle devait être maniée à deux mains, alors que la mienne n'en nécessitait qu'une. Avec mon poignet désormais foulé, je préférais ne pas m'imaginer en train de l'abattre sur un quelconque adversaire.

Mes poumons avaient perdu l'habitude de telles courses et, le temps que j'atteigne la clairière, j'étais à bout de souffle. Dans le

faible clair de lune, l'herbe humide brillait d'un éclat argenté et les arbres ressemblaient à une toile d'araignée noire enchevêtrée. J'avais eu de la chance de ne pas me perdre dans ce sombre labyrinthe, alors que je venais cette fois de la porte nord. À présent, il me fallait retrouver le chêne – sauf que tout se ressemblait, et que l'éclipse allait se produire d'une minute à l'autre. Je manquais de temps.

« Foutues Pierres ! » ai-je murmuré. Je n'avais tout de même pas fait tout ce chemin pour rien.

Une espèce de clapotement en provenance des buissons d'épineux situés derrière moi a alors rompu le silence assourdissant de la nuit. Aussi raide qu'un cadavre, j'ai fait pivoter ma tête dans cette direction, mon corps entier tressaillant face au son inimitable d'une créature occupée à se repaître de quelque chose – ou de quelqu'un – qui n'avait pas survécu à la nuit.

Je me suis laissée tomber par terre, pour ensuite ramper à quatre pattes jusqu'aux buissons. Me déplaçant furtivement sur un désagréable lit de brindilles et de mousse spongieuse, j'ai fini par atteindre un endroit depuis lequel il m'a été possible, à travers les épines des buissons, de distinguer la carcasse d'une biche.

Un cri s'est coincé dans ma gorge à la vue du spectacle qui s'offrait à moi.

Deux créatures léonines étaient en train de dévorer le corps souple du cervidé. J'ai reconnu en elles des chimères – et pas du genre amical, loin de là. C'était la première fois que je voyais ces créatures nocturnes, mais j'avais lu des choses à leur sujet dans l'un des livres préférés de Mari : *La Lie d'Onyx*.

Des yeux perçants dénués de pupilles. D'épouvantables museaux hargneux. De longues dents crochues qui saillaient de leur bouche, enduites de bave et de viande. Leurs gueules étaient tellement lisses, menaçantes, leurs griffes noueuses si maculées de terre et de sang que mon estomac s'est soulevé de peur et que j'ai failli vomir.

Avant de pouvoir battre en retraite et rendre le vin de la nuit précédente, j'ai reconnu l'endroit où elles faisaient ripaille. La pauvre biche gisait sur les racines d'un chêne familier…

Merde.

Je me suis creusé la tête. Que disait ce maudit livre à propos des

chimères, déjà ?

Mari n'avait pas arrêté de parler ce jour-là à la bibliothèque, aussi avais-je à peine entamé le chapitre consacré aux chimères. Au lieu d'avoir appris quoi que ce soit sur ces créatures, je connaissais donc absolument tout du lieu de baignade préféré de mon amie dans les Bois Obscurs, là où son père l'emmenait quand les étés devenaient insupportablement chauds. Si je ne savais rien des bêtes qui se trouvaient devant moi, en revanche, je savais qu'Owen s'assurait toujours de se faire accompagner d'un ou deux soldats altruistes, tant les bois n'étaient pas sûrs. Le garde préféré de Mari était un homme d'un certain âge qui l'appelait « petite renarde », à cause de la couleur de ses cheveux et d'une intelligence qui…

Oh, par les Pierres.

C'était ça.

L'eau. J'y serais en sécurité – les chimères ne savaient pas nager.

Mes yeux ont repéré le sentier arboré que Kane m'avait fait traverser bien des mois plus tôt. C'était là un plan particulièrement stupide, même pour moi, mais je n'avais aucune autre option. Il fallait que j'éloigne ces créatures du chêne, de manière à pouvoir accéder à la racine lorsqu'elle se déciderait à éclore. Je n'allais pas faire demi-tour et passer le reste de ma vie en sachant que, pour peu que je revoie un jour ma mère, j'avais eu l'occasion de l'aider et que la peur m'avait empêchée d'aller jusqu'au bout.

J'ai jeté l'épée par terre, avant de la glisser sous le buisson qui se trouvait devant moi : je ne me voyais guère courir suffisamment vite avec cette arme sanglée dans mon dos, et puis elle me permettrait de retrouver plus facilement la racine de terrier à mon retour. Pour peu que je revienne ici. Et en toute honnêteté, il m'était impossible de m'en servir vu l'état de mon poignet. Je me serais bornée à l'abandonner dans les bois si elle n'avait pas appartenu à Dagan. Ce serait tout de même dommage de vaincre non pas une, mais deux créatures terrifiantes, pour qu'ensuite il me tue.

Après m'être frayé un chemin jusqu'au sentier arboré que Kane m'avait montré, j'ai pris une grande inspiration pour apaiser mes nerfs, avant de lâcher un sifflement en direction des chimères. Le son aigu s'est répandu dans les bois silencieux, faisant fuir les animaux plus petits. Les deux créatures féroces se sont tournées face

à moi, leurs yeux empreints de faim et de confusion.

La plus petite des deux, dotée de minuscules oreilles pointues, d'une crinière pour le moins rebelle et de cornes de chèvre rigides, s'est tranquillement approchée de moi, apparemment plus curieuse qu'autre chose. Mais c'était là tout ce dont j'avais besoin. J'ai ramassé deux cailloux, que je lui ai successivement balancés en pleine tête. Elle a porté une patte à son front saillant, puis pris de la vitesse tout en produisant un grognement menaçant.

Je me suis alors mise à courir.

21

TM

Je courais dans le corridor feuillu que Kane et moi avions emprunté ce jour-là, à travers des toiles d'araignées couvertes de rosée, sur de chétives brindilles – progressant à un rythme qui faisait hurler mon pouls sous mon crâne, sans que cessent de résonner dans mes oreilles les pesants bruits de pattes de la chimère dans mon dos.

Il fallait simplement que je l'amène à l'eau, après quoi je pourrais revenir sur mes pas pour récupérer de la racine de terrier.

Enfin, l'étang m'est apparu.

J'ai tourné les talons et attendu que la créature se rue sur moi.

Ça n'a pas pris longtemps. La chimère a lâché un grognement, ses crocs d'une blancheur osseuse scintillant au clair de lune. Mes poumons se sont complètement vidés, et lorsqu'elle a chargé, j'ai attrapé sa fourrure et nous ai jetées toutes les deux dans l'étang.

Le froid m'a aussitôt paralysée et, l'espace d'un instant, je me suis retrouvée incapable de bouger le moindre de mes membres. Tout ce que je savais, c'était que l'eau était si glaciale qu'elle brûlait comme du feu ; mon esprit comme mon corps se sont figés, trop choqués l'un pour penser, l'autre pour simplement respirer. Mais il fallait que je…

J'ai forcé ma tête à s'extraire de la couverture suffocante de froid et me suis mise en quête d'air à respirer. Une vague m'a renvoyée sous l'eau, qui a empli ma bouche, mes poumons et mon nez tandis que les mouvements frénétiques de la chimère perturbaient la moitié de l'étang. À un moment donné j'ai heurté de plein fouet l'affleurement rocheux, ce qui m'a coupé le souffle, avant de refaire surface tel un papillon de nuit sous la pluie, bataillant contre les vagues sombres tout en cherchant un support pour m'accrocher.

Pourquoi l'eau était-elle si froide ? J'étais venue ici à peine

quelques mois plus tôt, au printemps, et elle était très agréable. Je savais que la forêt était enchantée, mais de toute évidence Mari et Kane ne m'avaient pas menti : mieux valait ne pas se rendre de nuit dans les Bois Obscurs…

J'ai attrapé une branche et me suis projetée hors de l'eau, au grand dam de mon poignet blessé. De l'eau glacée s'est aussitôt déversée de ma bouche, et je me suis mise à haleter.

Un horrible gémissement de douleur m'a arrachée à cet instant de répit.

Je me suis tournée vers l'étang, mais la chimère était inconsciente, peut-être déjà morte. Une de moins, au tour de la suivante – et vite, si je voulais me soustraire à ce qui produisait ces bruits, quoi que ce soit.

Des algues gorgées d'eau glissaient le long du cuir de mes protections. Je suis repartie en courant en direction de la clairière, priant pour que ces mouvements réchauffent un tant soit peu mes os frigorifiés. Le clair de lune me permettait à peine de distinguer la grande forme élancée qui se précipitait sur moi.

Le bruit a de nouveau retenti dans la nuit, s'échappant de ses mâchoires dans un rugissement étranglé. L'autre chimère. Le mâle. Qui hurlait à la mort, dévasté par la perte de sa partenaire.

J'ai aussitôt fait demi-tour, rebroussant chemin jusqu'à l'étang.

Sauf qu'il était trop près. Jamais je n'allais atteindre l'eau avant qu'il ne m'ait rattrapée. Je me suis préparée à l'impact…

Qui ne s'est pas produit.

Le deuxième monstre m'a frôlée à toute vitesse, pour se jeter directement dans l'eau. Gémissant de détresse, il s'efforçait à coups de museau de réveiller la femelle inconsciente. Mais l'eau glacée a fini par le submerger – je le voyais se débattre en tous sens.

Je pouvais prendre aussitôt mes jambes à mon cou. Repartir en direction du chêne. Contre toute attente, mon plan avait fonctionné, et il m'était possible de mettre la main sur de la racine de terrier avant l'éclipse. J'ai levé les yeux vers la lune. Il me restait encore du temps. Peut-être quelques minutes.

Une fois remonté à la surface, le monstre a lâché une dernière

plainte lancinante ; il essayait toujours misérablement de se maintenir à flot et de sauver sa partenaire. Son cri étranglé s'est répercuté jusque dans les arbres, après quoi l'eau l'a entraîné dans les profondeurs de l'étang.

Foutues Pierres.

Je n'arrivais pas à croire que j'allais faire ça.

J'ai replongé.

De nouveau, une terrible douleur m'a griffé la peau. Cette plongée-là était mille fois pire que la précédente, maintenant que je savais à quoi m'attendre. J'ai nagé jusqu'à la première chimère, toujours inconsciente. Par chance, l'eau la maintenait à flot, ce qui m'a permis de pousser son corps massif jusqu'à la terre ferme. Non sans mal, je suis parvenue à la faire rouler sur l'herbe.

La seconde allait être une autre paire de manches. Une fois au niveau de la bête crachotante, j'ai tenté de passer sous ses énormes pattes avant, mais, ce faisant, je me suis pris un coup de griffe au visage. Une douleur brûlante a aussitôt enflammé ma pommette. M'armant de courage, j'ai plongé dans les profondeurs glacées.

Pour me retrouver enveloppée de silence.

Je me suis alors employée – avec force grognements, mes pieds raclant le fond couvert d'algues – à pousser la bête jusqu'à des eaux moins profondes. La créature est finalement parvenue à s'extirper de l'étang, avant de régurgiter un mélange d'eau et de cervidé à moitié digéré. La puanteur était écœurante, mais ce n'était pas comme si j'avais le temps de vomir.

La première chimère ne respirait plus.

Je me suis empressée de la rejoindre pour commencer les compressions thoraciques. Sitôt mes mains collées à sa fourrure, cependant, j'ai su.

Non, non, non !

Il était trop tard.

Ravalant un sanglot, j'ai posé mes mains sur sa poitrine et commencé à murmurer. Dagan s'était montré parfaitement clair : il fallait que je me concentre sur ce que je ressentais, pas sur mes

pensées. Ni sur mes craintes.

Or, je ressentais du remords. Un remords profond, douloureux, spécifique, telle une aiguille qui m'aurait transpercé les tripes. Du remords à l'idée d'avoir failli, par peur, tuer deux créatures innocentes.

Une lumière dorée s'est mise à flamboyer dans mes paumes ; l'eau froide que contenaient les poumons de la chimère a commencé à se déplacer, comme dans un labyrinthe. Encouragée par ce petit succès, j'ai entrepris de remonter mes mains le long de son œsophage. La lumière qui en émanait s'est peu à peu intensifiée au niveau de sa gorge. À force d'allers-retours méticuleux, j'ai réussi à faire sortir une certaine quantité de liquide.

Le mâle en avait profité pour se rapprocher. Il poussait des rugissements menaçants, suffisamment puissants pour faire trembler les arbres qui nous surplombaient.

Mais je n'avais pas le temps d'éprouver de la peur.

« Elle va vivre », lui ai-je lancé tout en claquant des dents. Je savais qu'il ne pouvait pas me comprendre. « Je peux la sauver, si tu ne me mets pas en pièces. » Depuis le bout de mes doigts, j'insufflais du pouvoir dans son torse, pendant que l'eau logée dans ses poumons se frayait un chemin hors de son organisme.

Son partenaire m'a considérée un instant, puis a baissé les yeux. Lentement il s'est allongé à côté de la femelle, pour, ensuite, avec un faible gémissement, glisser son museau entre son dos et le sol de la forêt.

Après un ultime effort, un jet d'eau putride – que je me suis empressée d'esquiver – a jailli de la bouche de la chimère. Elle a roulé sur elle-même et inspiré tant bien que mal de l'air, pendant que j'expirais quant à moi celui que je retenais. Mon soulagement était pareil à un poids solide dans mes paumes. Tangible, enracinant.

Les foutues Pierres en soient remerciées.

La chimère que j'avais sauvée s'est lentement remise à quatre pattes, avant de s'ébrouer. Le mâle l'a léchée quelques instants, après quoi il a tourné la tête en direction des bois. Considérant cela comme une invitation à partir, j'ai jeté un ultime coup d'œil aux deux créatures, mais elles battaient déjà en retraite dans l'autre

direction. La plus grande des deux m'a alors lancé un bref regard ; l'espace d'un instant hors du temps, ses yeux blancs mélancoliques ont fixé les miens.

Mais le délai était écoulé. L'éclipse teintait toute la forêt d'un bleu déconcertant. Malgré mes membres alourdis par l'usage excessif de mon pouvoir, j'ai couru vers la clairière, tournant à droite à la vue de l'épée étincelante de Dagan. Après avoir écarté la carcasse du cervidé, j'ai découvert que toutes les pousses de racine de terrier sous mes pieds avaient fleuri, pour devenir de superbes lotus. J'en ai cueilli autant que j'ai pu, les entassant à l'intérieur de mon sac. En un instant, l'éclipse a pris fin, et les fleurs ont disparu. Le bois labyrinthique était à nouveau drapé d'un pâle clair de lune mystérieux.

J'aurais pu pleurer de soulagement.

J'avais réussi.

J'étais gelée ; j'allais sans doute avoir besoin de six ou sept bains chauds pour revenir à une température à peu près normale. J'étais trempée jusqu'aux os, couverte de terre, du sang dégoulinait de mon visage et je m'étais salement foulé le poignet. J'étais encore nauséeuse, je regrettais toujours autant les choix terribles que le vin de la veille au soir m'avait poussée à faire, mais j'étais vivante.

Et j'avais de la racine de terrier.

La perspective de pouvoir donner enfin un peu d'espoir à ma mère après toutes ces années m'a soudain submergée. Un sanglot s'est échappé de ma gorge et je me suis penchée en avant, les mains appuyées sur mes genoux. Il était temps de rentrer.

J'ai attrapé l'épée de Dagan, me suis redressée… et là je l'ai vue.

Une créature plus terrifiante que tout ce que j'aurais cru possible.

Des yeux jaunes dotés d'une pupille verticale. Une gueule d'animal atteint de la rage, grondante, garnie de dents pointues. Un museau luisant d'humidité. Et pire encore : la large stature d'un homme violent, possédé. Je me suis figée un instant sur place ; ma peau s'est couverte de chair de poule, j'ai senti mes entrailles se refroidir. Et puis, malgré mes mains et mon cœur tremblants, j'ai fait volte-face et suis repartie au pas de course en direction du château, aussi vite que mes jambes pouvaient me porter.

Le lycanthre me poursuivait à quatre pattes, ses coudes comme ses genoux formant des angles improbables. Un spectacle surnaturel, qui ne s'effacerait probablement jamais de mon esprit. Consciente qu'il était plus rapide que moi, j'ai étouffé un sanglot, des larmes me montant aux yeux. Je ne cessais de courir, la terreur déferlant dans mes articulations, mes jambes, mes poumons. Mourir ainsi… ce n'était pas possible.

J'ai brutalement tourné à droite dans l'espoir de le semer, mais ses grognements m'ont suivie dans le labyrinthe de chênes et de pins. Nouveau virage à droite. Il continuait à me rattraper, apparemment sans peine. Alors même que je glissais sur quelques branches entortillées, j'ai lancé un regard derrière moi. Pour découvrir un plaisir primitif dans ses yeux. Celui d'un prédateur qui appréciait la chasse.

Je n'allais jamais réussir à le distancer.

Il n'y avait pour moi qu'une seule façon de sortir vivante de ces bois.

J'ai brusquement fait halte pour brandir la lame de Dagan, que j'ai pointée en direction de la bête.

Mes poumons me brûlaient.

La créature a dérapé ; j'en ai profité pour l'attaquer, manquant de peu son cou mais entaillant tout de même son biceps. L'incision lui a arraché un gémissement, qui n'a pas tardé à se transformer en rugissement de fureur. Je n'avais plus assez de souffle pour pleurer, sangloter ou supplier.

« Espèce d'enfant insipide ! » Sa voix évoquait un rasoir qu'on passe sur du métal, inhumaine, répugnante. Un cri s'est échappé de ma gorge tant j'étais choquée qu'il puisse parler ; j'ai reculé de quelques pas, sans cesser de brandir mon épée.

Chaque fois que je pensais avoir saisi l'ampleur des dangers de ce monde, un nouvel événement, encore plus horrible que le précédent, me tombait dessus.

Le monstre s'est jeté sur moi, pour cette fois me plaquer au sol, me coupant le souffle, et j'ai eu l'impression que les rochers dans mon dos broyaient ma colonne vertébrale. Un sanglot a fusé de ma gorge – furieux, sauvage, et dégoulinant de douleur.

Mais j'ai repoussé la créature avec toute la force qui me restait, me relevant avant qu'elle ait le temps d'enfoncer ses griffes dans mon corps. J'ai soulevé mon arme une fois de plus. Dagan n'aurait pas manqué de me reprocher ma méforme. Entre mon épuisement et mon poignet foulé, je la tenais plus comme une batte que comme une épée.

Le visage du lycanthre s'est déformé, et j'ai alors pleinement compris l'expression « sourire carnassier ». Tout cela l'amusait au plus haut point. « On ne s'attendait pas à entendre le loup parler ? »

J'ai tenté de répondre, pour me découvrir incapable de trouver ma voix. Il ne cessait de se rapprocher de moi. J'avais envie de hurler, mais seul un gémissement s'est échappé de ma gorge. Mes paumes tremblantes suaient contre le pommeau en cuir de l'épée.

« Tu es plus coriace que ce qu'on m'avait laissé entendre, mais rien que je ne puisse gérer. Je peux déjà te goûter d'ici. » Il a léché l'air de sa longue langue de canidé.

Imaginer sa fourrure rêche parcourir mes os m'a tiré un frisson.

Le lycanthre s'est à nouveau jeté sur moi, et cette fois ses griffes m'ont arraché une partie des cheveux. J'ai glapi de douleur, ce qui n'a paru qu'exciter un peu plus le monstre. Il est reparti à la charge, faisant tomber mon corps sur le sol moussu. Une douleur intense m'a envahi l'épaule et le coude, mon poignet souffrant déjà le martyre. L'haleine du loup s'est insinuée dans mes narines, une odeur plus puissante que celle de la magie : métallique, astringente.

Avec une clarté absolue, j'ai alors pris conscience que je n'allais pas m'en sortir vivante.

Comme si le monstre avait entendu mes pensées, il s'est cabré en arrière en poussant un hurlement terrible, avant de s'abattre sur moi pour planter dans mon abdomen les rasoirs qui lui servaient de dents. J'ai fermé les yeux.

J'espérais simplement que ça allait être rapide.

S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît…

Mais aucune nouvelle douleur n'a pris d'assaut mon corps.

Au contraire, j'ai entendu le hurlement assourdissant d'une créature à l'agonie.

J'avais du mal à comprendre le spectacle qui s'offrait à moi. Un méli-mélo de fourrures grise et dorée roulait sur le sol de la forêt, un chaos sans nom de grognements, de sang et de gémissements : la chimère mâle. Il s'était jeté sur le lycanthre, me sauvant la vie. Et, à présent, il était pris au piège entre les griffes du monstre. Tous deux bougeaient si vite qu'il m'était impossible de distinguer quoi que ce soit ; on aurait dit un combat de chiens. J'ai attendu le bon moment pour m'élancer, enfonçant ma lame dans de la fourrure grise et projetant le loup contre un arbre.

La chimère s'est écroulée par terre, une corne de bouc coupée, du sang jaillissant d'une plaie perforante au cou.

Non ! Un cri s'était coincé dans ma gorge.

Le lycanthre s'est mis à ricaner, dévoilant au passage des rangées de dents pointues. Il est venu se poster devant moi pendant que je baissais les yeux vers l'animal gémissant à mes pieds, qui avait donné sa vie pour la mienne.

Pour la chimère, j'allais faire semblant d'être quelqu'un de courageux, jusqu'à ce que je le devienne. J'ai incliné mes hanches vers la bête, puis soulevé mon arme au niveau de l'épaule, avant de l'abattre en direction du loup. Il a feinté pour aussitôt se jeter sur moi, mais mon corps a alors pris le relais. Des semaines d'entraînement – de sueur, d'ampoules, de bras endoloris et de pure détermination : tout s'est imbriqué en un instant, telle une clé glissant dans une serrure. J'ai frappé à plusieurs reprises, le touchant à l'épaule, au cou, au bras. Ses hurlements étaient devenus mon carburant ; chaque fois que ma lame trouvait sa cible, je m'enhardissais. Me sentais plus forte. L'épée me semblait plus légère dans mes mains. Mieux, elle était une extension de moi.

De ma fureur.

Je me mouvais de la même manière que Dagan, un pas prudent après l'autre, tournant autour de la créature. Lorsqu'elle a chargé, j'ai abattu sur elle mon épée et tranché net une de ses griffes. Le lycanthre a poussé un cri qui a résonné jusque dans mes os.

Je n'étais plus capable de m'arrêter.

La clairière commençait à s'éclaircir, ce qui me permettait de mieux voir mon adversaire dans la faible lumière jaune qui nous entourait. De la sueur s'écoulait le long de mon front, mais une brise venue de nulle part me réchauffait tout en me rafraîchissant.

Je me sentais plus grande. Plus féroce. Plus entière.

C'était de la peur qui envahissait les yeux du lycanthre, je l'aurais juré. Lorsqu'il a tenté un nouvel assaut, j'ai mobilisé toute la force qui me restait pour enfoncer mon épée jusqu'à la garde dans sa poitrine.

Il a gargouillé un hurlement d'une puissance qui semblait provenir d'un passé oublié et, dans un ultime souffle, a tendu vers moi la main griffue qui lui restait. Était-elle entrée en contact avec mon corps ? Je n'aurais su le dire. J'ai fait volte-face et couru jusqu'à la chimère, l'épée ensanglantée toujours entre mes mains. La créature dorée gémissait, se vidant de son sang sur les feuilles humides de la forêt.

« Non, non, non, ai-je imploré. Tu vas t'en sortir. »

C'était la chimère la plus massive. Le mâle. Il était revenu m'aider. Pour me remercier d'avoir sauvé la vie de sa partenaire, alors que c'était moi qui avais failli causer sa mort en premier lieu. Je ne pouvais pas le laisser mourir à ma place. Les larmes qui s'écoulaient le long de mes joues allaient se perdre dans sa fourrure.

Ses yeux se voilaient ; chaque seconde comptait.

J'ai collé ma main à sa blessure au cou et fermé les yeux, me concentrant sur sa douleur. Mais j'étais tellement fatiguée, si faible : sauver sa partenaire avait épuisé l'intégralité de mes pouvoirs, voire davantage. Rien ne s'est manifesté, pas même un picotement dans mes doigts.

« S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît. » Je n'étais pas sûre de savoir qui ou quoi je priais.

J'ai repensé à cette journée avec Dagan. À la façon dont j'avais tiré chaleur et lumière de l'atmosphère. Je me suis imaginée en train de capter le peu de clarté de la lune encore visible, de l'aspirer à l'intérieur de mes doigts et de la rediriger dans la créature gémissante.

Quelque chose brillait tel un lever de soleil sous mon corps. Encouragée par ce spectacle, j'ai fait fi de ma faiblesse pour me concentrer sur l'éther, sur le ciel lui-même. Je pouvais en tirer parti. Le faire travailler pour moi. La lueur s'est intensifiée. J'arrivais presque à entendre les poumons de la chimère se remplir à nouveau d'air.

Il commençait à faire très chaud dans la forêt.

Ce qui n'avait aucun sens.

On était en été, mais la température était restée glaciale toute la nuit dans les Bois Obscurs. Mes mains tremblaient, et le sol me donnait l'impression d'être irrégulier. La terre était-elle en train de vibrer ? Non, c'étaient les arbres qui bougeaient. La chimère, qui s'était relevée, fixait à présent sur moi des yeux empreints de curiosité. Son cou…

Il allait mieux. Il était guéri. Comment ?

Le soulagement a alors envahi mes os. J'ai tenté de le distinguer un peu mieux, mais l'épaisse fourrure couleur miel de la créature se confondait avec l'étrange lumière ambiante.

Une vague de nausée a déferlé en moi. Quelque chose de poisseux dégoulinait le long de mon corps. La chimère a tenté de me donner un coup de museau duveteux, mais j'ai basculé en arrière pour atterrir lourdement sur le sol de la forêt.

Quelque chose n'allait pas, pas du tout.

Une voix tonitruante a alors prononcé mon prénom, depuis une distance infinie.

La chimère a disparu dans les bois, chassée par les échos de ce hurlement. J'ai essayé de lui dire adieu.

La silhouette floue d'un homme, duquel émanait une odeur familière de cèdre et de cuir, n'a pas tardé à prendre sa place ; je l'ai senti poser lourdement ses mains sur ma poitrine.

« Non, pas adieu, m'a-t-il assuré, malgré la panique dans sa voix. Tu vas t'en sortir. »

Lentement sont apparus des yeux vif-argent affligés, ainsi qu'une mâchoire serrée.

C'était Kane.

Il a extrait l'épée de mes doigts rigides, les dépliant un à un soigneusement de sorte que le métal finisse par tomber bruyamment par terre. J'ai levé les yeux vers lui, déconcertée. D'où est-ce qu'il sortait ?

Derrière le roi se trouvaient au moins sept hommes à cheval, tous l'épée au clair. Les yeux de Kane étaient écarquillés, sa mâchoire contractée. Il a entouré ma poitrine de ses bras, me tenant par-derrière.

« Reste avec moi, Arwen. Est-ce que tu m'entends ? »

Quand je me suis mise à rire, une espèce de râle humide et phlegmoneux a résonné dans ma poitrine, ce qui m'a arraché une quinte de toux. Je me suis essuyé la bouche. « Si théâtral, mon r… » Je me suis étranglée à la vue de la tache rouge vif sur ma main.

J'ai baissé les yeux. Ma poitrine postillonnait du sang entre les doigts de Kane. J'ai soulevé presque imperceptiblement sa main, ce qui m'a permis de voir ma propre clavicule sous ma chair déchirée, en charpie.

Tout s'est brouillé, et j'ai soudain senti d'irrésistibles ténèbres me submerger.

22

TM

La douleur aussi atroce qu'implacable qui me parcourait le corps m'a ramenée d'un coup à la conscience. J'ai aspiré une bouffée d'air et dégluti tant bien que mal. Du sel imprégnait mes cils. J'avais un goût de pièce de monnaie dans la bouche.

Je parvenais tout juste à distinguer les formes qui se mouvaient autour de moi telle une tempête de poussière. Des femmes munies de linges humides, et un homme occupé à envelopper de gaze mon poignet. Quelqu'un était en train de me recoudre le visage. L'aiguille qui me tirait la peau ne m'infligeait qu'une douleur sourde comparée à la brûlure dans ma poitrine ou au rugissement derrière mes yeux.

Un coin rationnel de mon esprit engourdi s'est demandé qui me soignait : après tout c'était moi, la guérisseuse du château. J'ai éclaté de rire ; les hommes et les femmes ont interrompu leur tâche pour échanger des regards furtifs, mais cela a surtout paru les inciter à œuvrer plus vite.

Je voulais appuyer ma paume contre ma poitrine, mais la femme debout à côté de moi n'arrêtait pas de repousser ma main. Peu importait. Il ne me restait plus de pouvoir. J'avais utilisé l'intégralité de mes dons de guérison sur la chimère. Quand cela s'était-il produit, d'ailleurs ?

À peine capable de garder les yeux un tant soit peu ouverts, j'ai bataillé pour discerner ce qui se trouvait au-delà de la draperie translucide qui m'entourait.

Il s'agissait d'une pièce dans laquelle je n'étais jamais entrée, tapissée de rideaux bleu marine et remplie de mobilier en cuir. Une poignée de bougies noires aux mèches recourbées conféraient à l'endroit une ambiance tamisée. Une odeur familière emplissait mes narines ; elle me rappelait mon foyer, à Foirebourg, mais je n'arrivais pas à déterminer de quoi il s'agissait.

Des vases en pierre accueillant des lys parsemaient les lieux. D'où est-ce qu'ils sortaient ? Les délicates fleurs blanches semblaient danser à la douce lumière des bougies.

Un spectacle magnifique.

Sauf qu'il faisait aussi chaud que dans un four, ici.

Environ un million de degrés ; je suffoquais. J'ai tenté de me redresser. J'avais besoin d'air frais, et sur-le-champ.

De larges mains chaudes m'ont maintenue en place.

« Essaie de ne pas bouger, m'a murmuré Kane d'une voix aussi dure que de l'acier. C'est presque fini. »

Tout en gémissant, j'ai détourné le visage, la tête embrumée, l'estomac prêt à rendre mon dernier repas. J'étais étourdie, et j'avais aussi chaud que froid. *J'ai besoin d'eau.*

« Je vais aller t'en chercher. » Son parfum familier a disparu, et ma gorge s'est serrée de l'avoir perdu. À son retour quelques instants plus tard, il a doucement collé le verre contre mes lèvres sèches et craquelées.

Une douleur vive m'a transpercé la poitrine, au point que j'ai failli m'étouffer.

« Vous êtes en train de la torturer ! » a lancé Kane à quelqu'un, mais il m'était impossible de voir quoi que ce soit à travers l'angoisse aveuglante qui me tenaillait. J'ai entendu le verre d'eau se briser sur le sol.

« Le venin doit être éliminé, mon roi. C'est tout ce que nous pouvons faire.

— S'il vous plaît », les a-t-il suppliés. Bel et bien suppliés. « Dans ce cas, je vous en prie, œuvrez plus vite.

— Nous nous y efforçons, mais… » Une voix féminine. La peur qui faisait chevroter sa voix était contagieuse ; elle s'infiltrait dans mes os déjà tremblants.

« Non », a-t-il murmuré. C'était presque un sanglot.

« Elle risque de ne pas… »

La douleur la plus aiguë possible – jamais je n'avais rien ressenti de tel – a alors envahi ma poitrine, mes os, mes orteils, mon âme…

J'ai gargouillé un hurlement d'anthologie dans la pièce surchauffée. La sueur qui s'écoulait de mes sourcils me piquait les yeux.

Je ne pouvais endurer ça. C'était impossible, impossible, impossible…

« Non ! » a-t-il rugi, et cette fois, des ombres biscornues ont pris d'assaut le fin tissu qui enceignait le lit, étouffant toute la lumière et enveloppant la pièce d'un noir d'encre.

En un instant, les spectres ont englouti ma souffrance. Là où auparavant il y avait de l'angoisse – une angoisse absolue –, à présent, je ne percevais… plus rien. Un néant froid, gourd. J'ai tendu la main vers Kane, soulagée, confuse – pour ne trouver que le pesant confort d'un sommeil presque immédiat. Mes yeux se sont fermés.

*

Une douleur aiguë m'a mordu le dos. J'ai aussitôt ouvert les yeux, pour découvrir un endroit inconnu.

Ou pire, un endroit bien trop familier, où je n'avais pas mis les pieds depuis des années.

J'étais en train de fixer le parquet sombre de l'atelier de Powell. Ça ne valait même pas la peine de regarder en direction de la porte ou des fenêtres. Je savais qu'elles étaient verrouillées, que j'étais piégée à l'intérieur. Je me suis préparée à recevoir un nouveau coup, qui n'est pas venu. J'ai levé la tête, pour aussitôt le regretter. Powell me dominait de toute sa taille, le visage hargneux d'un rouge vif, la ceinture prête à s'abattre.

« Tu n'es qu'une petite chose faible », a-t-il craché.

Des larmes s'écoulaient le long de mes joues ; de la morve sortait de

mon nez.

« Je t'ai demandé trois fois cette semaine de ne pas jouer dans la cuisine », a-t-il ajouté, sa voix résonnant sur les murs de la remise vide, froide. Je ne voulais pas me recroqueviller, mais c'était plus fort que moi ; j'espérais simplement que mon dos allait bientôt cesser de palpiter de douleur. Mieux valait ne pas parler, je le savais.

« Tu es exaspérante. M'obliger à te dresser de cette façon… »

Il avait raison. Il ne frappait jamais personne d'autre que moi, parce que j'étais la pire de ses enfants. Pourquoi ne pouvais-je pas être plus forte ? Plus intelligente ? Ça me mettait hors de moi, que tout ce qu'il dise à mon propos soit vrai.

« Tu es un poison pour cette famille, Arwen. Tu es en train de tuer ta mère. »

Alors qu'il levait la main pour m'infliger une nouvelle correction, je me suis mise à hurler, le suppliant d'arrêter, mais personne ne m'a entendue.

*

« Là, là, Arwen. Personne ne te fait de mal. Ça va aller. »

Je n'arrêtais pas de sangloter, de crier à cause de la douleur.

S'il te plaît, arrête, ai-je pensé. *Je ne peux pas en supporter davantage.*

« Arrêter quoi ? Arwen ? » Il avait parlé d'une voix éperdue. Effrayée.

Qui répondait à ma propre terreur.

*

Le lit me faisait l'effet d'un bain de soie, les draps celui d'une eau délicieusement chaude ; j'avais l'impression d'être en apesanteur. Des quatre montants partaient d'innombrables couches de tulle, qui laissaient filtrer des lumières scintillantes. Je n'avais pas remarqué de cheminée jusque-là, mais les flammes capricieuses qui dansaient au-delà du baldaquin ne manquaient pas de me réconforter. Quelque part, un instrument jouait une lente berceuse. Hantées, envoûtantes, les notes serpentaient à travers la pièce telles des volutes au clair de lune. Ça me donnait envie de chanter. Ou peut-être de pleurer.

« Tu es réveillée », m'a lancé Kane depuis un coin qu'il m'était impossible de voir.

Des larmes me sont montées aux yeux au doux son de sa voix.

L'air mélancolique s'est interrompu, et j'ai entendu le roi déposer quelque chose par terre.

Qu'est-ce que j'avais vu avant de perdre connaissance ? Cette fumée noire qui s'enroulait autour de moi comme une espèce de brume pour me faire sombrer dans le sommeil, je savais que je ne l'avais pas imaginée. Quant à la sensation… elle différait de tout ce que j'avais pu expérimenter au cours de mon existence. Rien à voir avec de la magie, ou avec l'effet d'une potion. C'était comme si quelque chose s'était insinué à l'intérieur de mon âme pour apaiser mes tourments. Un genre de miséricorde ténébreuse, presque tortueuse.

Kane s'est lentement rapproché de moi pour poser sa paume fraîche sur mon front. Une sensation délicieuse. Dont je me suis délectée un peu comme un animal, en frottant sur sa main mon visage brûlant.

« J'ai quelque chose d'encore mieux pour toi. »

Perdre le contact de sa main m'a arraché un gémissement. Le lit m'a paru bouger, et Kane s'est retrouvé à côté de moi, attirant mon corps contre le sien pour appliquer une compresse froide sur mon front. J'ai détourné le visage de sorte qu'il puisse en faire profiter mon cou, mes épaules et mes bras…

Mes yeux se sont ouverts d'un coup. « Qu… qu'est-ce que je porte ? » J'avais parlé d'une voix empâtée.

Kane a rougi. *Il est si mignon.*

« Merci, petit oiseau. Une de mes chemises. Je n'avais rien d'autre sous la main. »

J'ai collé mon visage à son corps, nichant mon poignet douloureux tout contre sa poitrine.

« Vous êtes chaud, lui ai-je dit.

— Pas autant que toi. Ta fièvre n'est pas tombée. »

Un murmure s'est échappé de mes lèvres.

« Arwen, a-t-il poursuivi, qu'est-ce que tu faisais dans les bois ce soir ? » Kane a marqué une pause. Il y avait de l'angoisse dans ses pauvres yeux. « J'aurais pu te perdre. »

Il a collé mon poignet tout contre lui comme s'il s'agissait d'un objet très délicat. Mon cœur s'est emballé.

« Je vous ai cherché. » J'ai levé les yeux, pour me retrouver face à une expression peinée. Tendant ma main valide vers ses sourcils froncés, j'ai effleuré sa tempe. « C'est bon, j'ai récupéré ce dont j'avais besoin.

— À savoir ?

— Un traitement. Pour ma mère. »

Kane a hoché la tête, mais je voyais bien qu'il ignorait complètement de quoi je parlais. « Dors, petit oiseau. Je ne bouge pas d'ici. »

Je ne me le suis pas fait dire deux fois.

*

Un assaut de frissons et de halètements m'a tirée du sommeil. J'ai regardé autour de moi afin d'en localiser la source, pour me rendre compte que c'était moi qui produisais ces bruits grotesques. Il était

midi, et je me faisais l'effet d'être un porc rôti à la broche. J'ai donc livré bataille aux draps, bougeant en tous sens pour tenter de me libérer un tant soit peu des montagnes de couvertures qui m'ensevelissaient. À un moment donné, je me suis retrouvée sur un corps dur, et j'ai compris au parfum familier qu'il s'agissait de Kane. Émanait de lui un mélange de sueur et de cèdre. *Un cèdre qu'on aurait arrosé de bourbon avant de lui mettre le feu.*

« J'ai manifestement besoin de prendre un bain », a-t-il murmuré, d'une voix empreinte de sommeil.

Il fallait que je cesse de faire ça, la fièvre m'empêchait de distinguer mes pensées de mes paroles. J'étais en plein délire, tout se mélangeait ; sans doute venais-je de bredouiller ces quelques mots. *Maudite soit cette fièvre.*

Le rire qu'a lâché Kane en réponse a ébranlé le matelas sous nos corps. *Argh.* Est-ce que ça aussi, je l'avais dit à voix haute ?

« Qu'est-ce que vous faites dans mon lit ? » lui ai-je demandé. Je voulais me montrer sarcastique, mais ma voix évoquait celle d'un enfant perdu.

« En réalité, c'est toi qui es dans mon lit. »

J'ai tenu ma position. « Et pourquoi donc ? »

Kane s'est esclaffé de plus belle, une hilarité aussi vive que chaleureuse, qui a arraché à mon visage groggy un semblant de rictus.

« C'est si bon de te voir de retour, ne serait-ce qu'un peu. »

Je ne savais pas trop où j'étais allée, mais j'ai tout de même souri. « À votre service.

— Tu peux manger ? » Il a essayé de quitter le lit pour aller chercher de la nourriture, mais je l'ai entouré de mes bras et de mes jambes, telle une plante grimpante.

« Ne partez pas. » J'étais pathétique. Tant pis. *J'avais fait la paix avec ça dans la mort.*

« Tu n'es pas morte, Arwen. »

Bien sûr que si. *Il lisait dans mes pensées, et je ne portais pas de*

pantalon.

« Je ne lis pas dans tes pensées ; tu es en train de me parler. Et si tu ne portes pas de pantalon, c'est parce que tu n'arrêtes pas de l'enlever. » D'un geste, il m'a désigné le sol ; j'y ai découvert un tas de vêtements en cuir – les miens. En mon for intérieur j'ai murmuré une prière de remerciement aux Pierres, ne voyant pas là de sous-vêtements. Je me suis lovée contre lui de plus belle.

« Je ne peux pas continuer à te tenir comme ça », a-t-il repris. Son corps s'était tendu. Je n'aurais su dire si je l'avais rêvé. « Mais je n'arrive pas non plus à te lâcher, apparemment.

— Qu'est-ce que c'était ? lui ai-je demandé. Les… » Je ne savais pas trop comment les décrire. Les ténèbres tortillantes qui avaient empli sa chambre telles des ombres vivantes.

Mais il savait de quoi je voulais parler.

« Je veux tout partager avec toi, Arwen… mais cela ne ferait que t'apporter davantage de souffrance. »

J'ai entrouvert un œil pour le regarder, mais il était tourné vers la fenêtre où le soleil disparaissait derrière les bois en contrebas.

« Je suis plus forte que vous ne le pensez.

— Non, petit oiseau. Tu es plus forte que n'importe lequel d'entre nous. Il n'y a que toi qui ne le vois pas. »

*

Les géants maladroits étaient de retour, et cette fois, ils avaient amené des amis, qui manquaient eux aussi de rythme. Tout en me frottant les tempes, j'ai tenté de déglutir, pour découvrir que ma bouche était pareille à du coton. Mais ma vision se révélait claire, de même que mes pensées : la fièvre était enfin tombée.

Je me suis redressée, puis étirée. Toutes les articulations de mon corps, depuis mes doigts jusqu'à mon cou, ont craqué de soulagement.

Et j'étais affamée.

Je me suis glissée hors du lit, mes pieds nus foulant la fraîcheur du plancher, pour ensuite passer en revue la pièce qui sentait si fort les lys. Ainsi il s'agissait des appartements privés de Kane. Il y avait là davantage de couleur que ce à quoi je m'étais attendue. Des jetés bleus insolites et des rideaux d'un violet sensuel tranchaient avec le parquet sombre, les murs de pierre et les étagères bien remplies. Des piles de livres historiques – certainement ceux dont il m'avait parlé – encadraient son lit. L'endroit était tellement habité, tellement masculin. Pas du tout froid, ou aseptisé, ainsi que je me l'étais imaginé.

Les portes du balcon étaient ouvertes ; je les ai franchies, m'imprégnant de l'air frais et du soleil estival telle une fleur fanée après l'orage. Quand j'ai étiré mes bras au-dessus de ma tête, la brise est venue caresser mes cuisses et mes fesses.

Ah oui, exact. Pas de pantalon.

Je suis retournée le chercher à l'intérieur, mais mes protections en cuir se sont révélées tellement rigides, incrustées qu'elles étaient de terre et de sang, que je n'ai pas réussi à les enfiler.

Derrière le lit à baldaquin il y avait un cabinet rempli de tenues royales, majoritairement noires. Dans le coin le plus éloigné se trouvait un miroir en pied. Je m'en suis approchée, me préparant au pire.

À certains égards, ce n'était pas le désastre auquel je m'attendais. Mes jambes étaient globalement indemnes, à l'exception de quelques égratignures et autres ecchymoses. Et j'étais contente de porter des sous-vêtements qui dissimulaient mes fesses et la majeure partie de mon ventre. Quant à la large tunique noire de Kane, elle m'allait comme une robe. J'ai poussé un soupir de soulagement. Un point de gagné pour la pudeur.

À d'autres égards, en revanche, ce n'était vraiment pas beau à voir.

Mon visage, en particulier. On aurait dit celui d'une sorcière des marais dérangée. Il manquait à mes yeux leur couleur olive habituelle, j'étais bien trop pâle, et mes lèvres étaient gercées. Les points de suture formaient une espèce de piste sur ma joue, et ma lèvre inférieure portait encore les marques de la nuit de l'explosion. Même mon poignet était violet et enflé, je le voyais malgré les

bandages.

J'ai porté ma paume à ma joue et pris une longue inspiration, sentant sur ma peau le picotement bienvenu indiquant qu'elle se reconstituait, que les points de suture disparaissaient un à un de mon visage. J'étais encore très faible, mais il me restait suffisamment de pouvoir pour faire une légère entorse au processus de guérison. D'ici à quelques jours, on n'y verrait presque que du feu. Mais ce n'était pas le pire.

Il était temps de découvrir les vrais dégâts.

Les boutons de la tunique de Kane étaient faciles à défaire, mais j'étais terrifiée à l'idée d'affronter mon reflet. Je n'étais pas nécessairement une personne vaniteuse, mais je savais que la blessure que le lycanthre m'avait infligée allait m'accompagner jusqu'à la fin de mes jours.

Retirer les bandages m'a révélé une large entaille qui courait depuis ma clavicule jusqu'au haut de ma poitrine. Les guérisseuses avaient fait de l'excellent travail ; j'allais devoir trouver un moyen de les en remercier.

Pour la toute première fois, quelqu'un m'avait soignée, et non l'inverse. Étrangement, l'idée de ne pas avoir été seule face à mes propres blessures me réconfortait.

Mais alors que j'étudiais les points de suture, l'image de la blancheur de ma clavicule a surgi dans mon esprit, et j'ai agrippé l'armoire ornementée pour m'empêcher de tomber. Habituellement je n'étais pas sensible à ce genre de vision ; si je devais en croire mon évaluation professionnelle, l'étourdissement était plus probablement dû à la déshydratation. Je suis retournée dans la chambre, pour y découvrir Kane avec un plateau qui m'était destiné.

« Tu es debout », m'a-t-il lancé, les yeux rivés sur mes jambes nues. Un sourire s'est dessiné sur mes lèvres. Son reluquage impudique tendait à me laisser croire que je n'étais plus sa patiente. J'ai tapoté mes cheveux en bataille, gênée.

« Effectivement, ai-je confirmé. C'est quoi, ça ? »

J'ai grimpé dans le lit et glissé une mèche rebelle derrière mon oreille. D'accord, je voulais me faire belle pour lui. Peut-être qu'un bon coup de peigne pouvait lui faire oublier l'Arwen enfiévrée, en

sueur et couverte de sang qu'il avait veillée pendant des heures.

« Le petit-déjeuner. Comment va la blessure ?

— Pas génial, ai-je admis. Mais je m'attendais à pire, vu la fièvre que j'avais. Je n'ai aucune envie de savoir quel genre de venin il y avait dans les griffes de cette bête. Merci, Kane. Pour tout. »

Il s'est borné à hocher la tête.

La nourriture disposée devant moi était appétissante. Trois œufs durs, deux miches de pain en trèfle avec une bonne noix de beurre doré, une pomme coupée en rondelles et un peu de porc grillé. Je n'étais pas loin d'en baver.

Et, en toute honnêteté, ce n'était pas la seule partie du petit-déjeuner qui me mettait l'eau à la bouche. Kane aussi avait l'air tout à fait délectable. Sa chemise déboutonnée dévoilait un torse couvert d'une légère couche de sombres poils bouclés. Il avait écarté ses mèches noires de son visage, et une barbe de trois jours ornait son menton. C'était la première fois que je voyais des poils dessus. Non sans mal, j'ai résisté à l'envie dévorante de prendre sa mâchoire dans le creux de ma main.

« Vous avez une barbe », lui ai-je lancé, un morceau de pomme dans la bouche.

Il a incliné la tête et m'a rejointe sur le lit, pour ensuite poser sa main sur mon front.

Je me suis couvert la bouche, morte de rire. « Ce n'est pas la fièvre qui parle, là. C'est juste un manque de filtre. » Une idée horrible m'a alors traversé l'esprit : quelles choses humiliantes avais-je bien pu dire pendant que j'étais malade ? Comme s'il était capable de lire dans mes pensées, les lèvres de Kane se sont incurvées en un sourire malicieux. J'ai haussé un sourcil interrogateur.

« Oh, a-t-il susurré, tu n'as aucune envie de le savoir.

— Arrêtez ça. Vous mentez. » Je m'apprêtais à lui faire une scène, mais son charme avait transformé mes admonestations en flirt. *Maudit soit-il.*

« Peut-être bien, peut-être pas. Tu ne le sauras jamais.

— Ajoutez ça à la liste », ai-je marmonné, avant d'engouffrer une énorme bouchée de pain sucré.

Comme il ne réagissait pas, j'ai fini par me tourner vers lui, mais il était perdu dans ses pensées.

« Je ne cherche pas à te dissimuler quoi que ce soit, Arwen. » Ça ne me plaisait guère, lorsqu'il m'appelait par mon prénom. Je ne savais toujours pas trop pourquoi il m'avait affublée d'un surnom aviaire, mais j'en étais venue à découvrir qu'« Arwen » était systématiquement synonyme de mauvaises nouvelles. « Certains faits ne t'apporteraient que davantage de douleur. »

Ses paroles ont fait remonter à la surface de mon esprit un souvenir bien précis : l'étrange pouvoir qu'il avait manifesté lorsque j'étais mourante, et qui m'avait plongée dans un état proche du sommeil. Pas tout à fait dans l'inconscience, même si l'effet s'était révélé plus puissant que celui de n'importe quel médicament.

Ma respiration est devenue superficielle.

Je me suis traînée jusqu'à l'autre bout du lit, le plus loin possible de lui. « Vous…

— Ainsi tu t'en souviens, m'a-t-il lancé, le visage grave, résigné.

— De quoi s'agissait-il ? Êtes-vous… un genre de sorcier ? » Mais ce n'était pas de magie qu'il avait usé, je le savais.

Il a froncé les sourcils. « Peut-être que si je t'en avais parlé il y a des semaines, tu n'aurais pas frôlé la mort. »

Je crevais d'envie de lui demander en quoi ces deux choses étaient liées.

« Finis de manger, a-t-il repris au bout d'un moment. Après quoi, nous irons nous promener. »

23

TM

Les jardins d'Ombrefort étaient un spectacle bienvenu pour mes yeux fragilisés. Des tonnelles garnies de gardénias et de lilas encerclaient des fontaines couleur charbon dans l'eau desquelles flottaient quantité de fleurs. Des roses d'un pourpre velouté avoisinaient de noirs lys vaudous torsadés, et des violettes et des glycines éthérées cascadaient au-dessus. Des variétés dont je connaissais à présent le nom – fleurs chauve-souris, arums dragons et orchidées-araignées – poussaient en abondance. C'était un spectacle d'une beauté gothique, mais que j'avais appris à aimer. Je me suis demandé si une partie de moi avait toujours su que cet endroit ne se résumait pas à une accumulation d'horreurs.

Kane déambulait à mes côtés, mais je gardais mes distances. Je savais qu'il n'allait pas me faire de mal – il venait de me sauver la vie.

Je n'en étais pas moins mal à l'aise. Désorientée, apeurée, j'avais l'impression de me trouver au bord d'un précipice, au fond duquel m'attendait quelque chose que je n'étais pas sûre de vouloir découvrir. Mais il était trop tard pour ça. L'Arwen qui aurait préféré rester dans l'ignorance la plus totale, qui attendait naïvement que tout le monde prenne soin d'elle, décide à sa place…

Penser à cette version de moi-même a failli me donner la nausée.

Nous progressions lentement, profitant du calme ambiant et du gazouillis des oiseaux. Après avoir pris un bain rapide et enfilé une robe propre, j'avais rejoint le roi à l'extérieur en ce début de soirée.

Et il n'avait toujours pas dit un mot.

« J'ai besoin de réponses, Kane », lui ai-je lancé, sans animosité mais avec le plus grand sérieux. J'en avais soupé d'être laissée dans une semi-ignorance.

« Je sais, a-t-il répliqué, sa détermination s'effaçant de ses yeux.

J’ai juste besoin de… réfléchir. »

D’accord. Je pouvais faire preuve de patience.

À force de nous promener en silence dans le jardin, nous avons fini par repasser devant les mêmes fleurs mélancoliques, dont la vue m’a rappelé quelque chose. « Les lys blancs. Dans votre chambre. »

Ce n’était pas vraiment une question, mais il m’a tout de même répondu : « Je me suis dit qu’ils te rappelleraient ta maison. »

À ces mots mon cœur s’est emballé. « À raison. Merci. »

Il a hésité. « De bons souvenirs, j’espère ? »

J’y ai réfléchi quelques instants. « Pour la plupart, oui. »

Comme il ne réagissait pas, j’ai levé les yeux. Il y avait une étrange intensité dans les siens.

« Qu’est-ce qu’il y a ?

— Dans ton sommeil, tu criais à quelqu’un de s’arrêter. J’ai cru que tu rêvais peut-être de la bête qui t’a attaquée, mais tu n’arrêtais pas de prononcer le nom de cet homme. » Je voyais bien qu’il essayait de toutes ses forces de se montrer délicat, mais ses pupilles étaient totalement dilatées. « Je pense sans cesse à ces cicatrices que j’ai vues le long de ton dos, dans ta salle de bains. Est-ce que quelqu’un t’a fait du mal, Arwen ? »

Quelque chose dans la gentillesse de sa voix m’a presque rendue malade. Je ne voulais plus être sauvée. Prise en pitié.

« Non. Enfin, si. Il y a longtemps, quand j’étais plus jeune. Je vais bien, désormais. » Je l’ai regardé me regarder. « À l’évidence », ai-je ajouté bêtement.

Kane donnait l’impression de vouloir raser des montagnes.

« Qui ? » Il avait prononcé ce mot les dents serrées.

Cela faisait bien longtemps que je n’avais pas parlé de ça à qui que ce soit. Et Reytre était le seul à qui je l’avais dit, en réalité. Une fois assez âgée pour que ces souvenirs me semblent appartenir à la vie de quelqu’un d’autre. Je lui avais fait promettre de ne jamais le répéter à Léah, ni à notre mère.

Une vérité pour une autre, peut-être.

Je me suis armée de courage.

« Mon beau-père, Powell, il me battait. Je ne sais pas vraiment pourquoi. Je pense qu'il me détestait parce que je n'étais pas sa fille. Ce qui n'a rien d'une excellente raison. Mais il arrive que des gens cherchent simplement à transmettre leur souffrance à autrui, et ils sont prêts à utiliser n'importe quelle excuse pour ce faire. Ma famille ne l'a jamais su.

— Comment est-ce possible ? m'a-t-il demandé.

— Ma mère était toujours malade ; je savais qu'elle ne pouvait pas vivre sans lui. Je ne me voyais pas lui infliger cela. Quant à Léah, elle était trop jeune pour porter ce fardeau. Et Reytre… il était tellement proche de Powell. Sans compter que j'étais capable de soigner assez rapidement mes fractures et mes plaies.

— Et où se trouve cette pathétique créature, à présent ? Avec ta famille ? »

J'ai secoué la tête. « Il est mort il y a des années. D'une attaque d'apoplexie.

— Dommage. » Il bouillonnait intérieurement, à en croire ses yeux.

Je lui ai lancé un regard interrogateur.

« Ce salopard s'en est tiré à bien trop bon compte », a-t-il repris, la tête basse, mâchoire serrée. Comme je ne réagissais pas, il a ajouté : « Je suis navré que tu aies dû souffrir seule. Navré que tu aies eu à souffrir tout court. » Là encore, d'une voix douloureusement douce.

« Merci. » Et je le pensais vraiment. « Mais c'est votre tour, à présent. Nous avons dépassé le stade de la temporisation. » Je me suis armée de courage. « Qu'est-ce que j'ai vu ? »

Kane a croisé les bras sur sa poitrine – un geste que je ne l'avais jamais vu faire –, puis les a décroisés tout aussi rapidement. Il a passé une main dans ses cheveux de jais.

J'ai refréné, non sans mal, l'envie irrépressible de lui arracher physiquement des réponses.

« Pour ma défense, a-t-il enfin dit, tu avais bu. »

J'ai attendu que cela fasse sens.

« Ça ne me semblait pas le bon moment pour t'en parler, dans la cave à vin. Et puis… » Il a poussé un soupir. « Je ne voulais pas t'effrayer. »

Ses présentes paroles avaient l'effet inverse : je sentais la peur s'insinuer dans mes entrailles. Mais j'ai fait en sorte de ne rien en laisser paraître.

« Tu te souviens de la rébellion menée contre le roi fae ? » J'ai opiné du chef. « Elle a été orchestrée par un petit groupe qui souhaitait sauver la Contrée. Qui voulait abattre les murs impénétrables et libérer ceux qu'ils emprisonnaient. Cette tentative… était dirigée par le fils de Lazare.

— Le fils du roi fae a essayé de renverser son propre père ?

— Ses deux fils, en réalité. Mais, oui, la rébellion était menée par le cadet. »

Une minuscule serre d'effroi raclait doucement ma colonne vertébrale. « Et qu'est-ce que ça a à voir avec ce que j'ai vu ? »

La mâchoire de Kane s'est serrée ; il y avait une lueur de honte dans les yeux. « C'était moi. Je suis le fils de Lazare, Arwen. »

Le rugissement dans mes oreilles m'empêchait d'entendre ce qu'il disait.

Il m'a étudiée un instant, puis : « Arwen ? »

Kane était un Fae ?

Les êtres que je craignais dans mon enfance. Toutes ces histoires destinées à effrayer et à choquer, racontées autour d'un feu de camp. La chose dont j'étais sûre – tellement sûre – qu'elle n'existait pas à peine deux nuits plus tôt se tenait présentement devant moi ?

« Vous avez combattu votre propre père ? » Ces mots étaient sortis tout seuls de ma bouche.

Ses yeux observaient intensément les miens, en quête de quelque chose. « J'ai… essayé. Mais j'ai échoué. »

Son expression était indéchiffrable. J'ai entortillé mes mains tremblantes dans mon ample jupe.

« Ça a été la pire erreur de toute mon existence. Elle nous a coûté, à moi ainsi qu'à mes proches, tout ce à quoi nous tenions. La plupart n'ont pas survécu. »

Son amertume, sa rage suintaient comme de l'encre dans de l'eau.

Il m'avait dit qu'il faisait du mal à ceux qu'il aimait, mais ça… C'était…

« Je déteste Lazare davantage que tu ne peux l'imaginer. Je vais venger tous ceux que nous avons perdus et sauver ce continent de mortels, Arwen. Il le faut. La question n'est pas de savoir si je vais y parvenir, mais quand. »

J'ai lentement hoché la tête. Je le croyais – comment faire autrement ? Jamais je n'avais vu personne d'aussi déterminé à propos de quoi que ce soit.

Mais je n'en revenais toujours pas.

« Vos hommes savent-ils ce que vous êtes ? Et les sujets de votre royaume, est-ce qu'ils sont au courant ? »

Il a pris une inspiration frémissante, comme pour se calmer, avant de secouer la tête.

« Et donc, ce que j'ai vu quand j'étais… » J'ai ravalé le mot « mourante ». « C'était de la lumène ?

— Oui. Chaque Fae en possède une variante différente, elle ne ressemble pas toujours à ça. Il y a quelque chose de… sombre dans la mienne. Quelque chose que j'ai hérité des aïeules sorcières de ma mère. J'essaie d'utiliser le moins possible ce pouvoir. » Son visage peinait à dissimuler son dégoût.

« Mais vous l'avez utilisé hier soir. Sur moi.

— Pour museler ta douleur, ta souffrance. Oui. » Il m'a regardée, le regard limpide. « Et je le referais. À cent reprises s'il le fallait.

— Merci », ai-je murmuré.

Il s'est contenté d'opiner du chef.

Je me suis frotté les tempes avant de fixer les haies tentaculaires qui s'élevaient devant nous. Un léger vent estival faisait flotter mes jupes autour de mes chevilles.

Je commençais tout juste à comprendre que Kane avait sans doute plus de cent ans. L'avalanche d'informations de ces derniers jours, combinée à mon état physique fragile, me faisait basculer vers un effondrement mental.

« Tu prends tout cela étonnamment bien », m'a-t-il lancé.

Je me suis tournée vers lui, pour étudier son visage juvénile, sa peau lisse, sa mâchoire carrée. « Quel âge avez-vous ? »

Il s'est frotté la barbe, dissimulant un sourire avec sa main. « À peu près deux cent quinze ans. » J'en suis restée coite. « Pour être honnête, j'ai perdu le compte au fil des ans. »

J'ai secoué la tête, m'efforçant de remettre mes idées en place. « Quand a eu lieu la rébellion ? Depuis combien de temps régnez-vous sur Onyx ?

— J'ai quitté la Contrée fae il y a cinquante ans, avec les quelques personnes que je suis parvenu à emmener. J'ai succédé au roi d'Onyx de l'époque, un monarque âgé, qui n'avait pas d'héritier vivant. Une partie de mon "personnage", pour reprendre ton terme – le côté mystérieux, sinistre –, je l'ai créée avec mes plus proches conseillers précisément pour cette raison.

— De sorte que personne ne sache à quoi vous ressemblez, ou ne remarque que vous ne vieillissez pas.

— Tout juste.

— Et quid de vos alliés ? Le roi Eryx et la princesse Amélia ?

— Ils sont au courant. Tant de ma lignée que des intentions de Lazare. Ils projettent de le combattre. Pour Valecombe. »

Ce rappel du désastre imminent qui attendait le continent entier m'a fait l'effet d'un torrent d'eau glacée dans les veines. Il n'y avait en vérité nulle part où fuir. Aucun moyen de sauver tout le monde.

Quoi qu'il arrive, quels que soient les vainqueurs, il y avait tellement de gens condamnés à mourir.

Kane a alors grimacé, comme s'il suivait le fil de mes pensées. « Il ne reste plus beaucoup de temps. Les mercenaires de la Contrée fae cherchent à s'en prendre à moi pendant que Lazare se prépare à la guerre. » Il a dégluti. « C'est l'un d'eux qui t'a attaquée dans la forêt. »

Je me suis figée entre deux pas. « Le loup était un… mercenaire fae ? » L'idée que j'avais tué un Fae me faisait l'effet d'une mauvaise blague. « Ce n'est pas possible.

— Les Fae les plus puissants ont la capacité de se métamorphoser, de prendre la forme d'une autre créature. C'est incroyablement rare, et cela nécessite une énorme quantité de lumène. Ça a dû dévaster Lazare, de perdre un atout doté d'un tel pouvoir. Il ne doit pas en rester plus d'une centaine dans son armée. » Je me suis demandé si c'était de la fierté qui brillait dans ses yeux.

« C'est ça qui a tué votre homme dans les Bois Obscurs ? Quand vous m'y avez emmenée ?

— Oui. Et qui m'a "croqué", pour reprendre le terme que tu as utilisé ce jour-là, à l'infirmerie. » Il a souri à ce souvenir. « Ça fait des mois que les mercenaires de mon père sont à mes trousses. » Toutes ces plaies mystérieuses que personne ne voulait m'expliquer… La morsure de Lance, la blessure de Barney la nuit de mon arrivée… « Nous en avons tué autant que possible pour les empêcher de rendre compte de ma localisation, mais on ne va pas pouvoir les tenir en échec éternellement. »

Mon visage a perdu toutes ses couleurs à l'idée qu'ils s'en prennent à Kane.

« Il y a pire, j'en ai peur. »

Je me suis préparée à la suite. « Pourquoi est-ce que ça ne m'étonne pas ?

— Ambre a pris le Grenat. »

Le jardin s'est figé en même temps que mon cœur. Ma famille… ils se trouvaient là-bas.

« Ma famille a pris un bateau pour le Grenat. Du moins était-ce ce qu'ils avaient prévu de faire. Il faut que vous m'emmeniez là-bas. Je dois les retrouver. »

Son expression s'est adoucie. « Mes espions sont sur leur piste. Dès que j'aurai retrouvé ta famille, tu pourras les rejoindre. Mais je crains que Lazare ne soit suffisamment sûr de lui pour attaquer sous peu. Il peut compter sur deux armées de mortels. » Kane m'a attrapée par le haut des bras. Je n'ai pas bronché, ce dont il a paru s'apercevoir ; ses yeux se sont comme… réchauffés. Ses larges mains diffusaient ladite chaleur dans tout mon corps. « Tu ne peux pas rester ici un jour de plus, Arwen. Le donjon n'est plus sûr pour toi, ni pour personne. Lazare va venir s'en prendre à moi. D'un jour à l'autre, j'en suis certain. »

J'ai dégluti. Le roi fae ne pouvait pas retrouver Kane. Mon cerveau s'était focalisé sur cette unique pensée. Il ne pouvait pas le retrouver.

« Mais comme tu le sais, le Péridot et Onyx ont conclu une alliance. Il faut que tu partes ce soir même pour la capitale péridienne, La Crique-des-Sirènes, où tu seras en sécurité. Griffon va t'y emmener.

— Griffon ? » Mon ventre s'est noué. « Et vous ?

— Je t'y rejoindrai dès que possible. »

Après quoi il m'a lâchée, et son contact m'a aussitôt manqué, comme la chaleur au cœur de l'hiver. « Où comptez-vous aller ?

— C'est là assez d'honnêteté pour aujourd'hui, je pense. » Il s'est essayé à un sourire, mais celui-ci ne se reflétait pas dans ses yeux.

« Mais vous m'avez tout dit, à présent ? Fini les secrets ? Je ne peux plus vivre ainsi, Kane. Surtout maintenant. J'ai besoin de savoir qu'il n'y a rien d'autre. »

Il a déposé un doux baiser sur mon front. Des senteurs de bois de cèdre et de menthe fraîche ont inondé mes sens.

« Oui. »

Un poids auquel je ne m'étais pas attendue s'est alors retiré de ma poitrine. Bien des semaines plus tôt, il m'avait dit qu'il ne pouvait pas se permettre de faire confiance à qui que ce soit, y compris moi. Et pourtant, lentement, insupportablement lentement, il m'avait ouvert la porte. Le fait de savoir qu'il avait changé d'avis, pour moi seule, qu'il m'avait autorisée à partager ces fardeaux, me mettait dans tous mes états.

J’ai poussé un soupir si profond qu’une légère douleur a tiraillé mes poumons.

Alors que nous contournions la même haie que précédemment, j’ai remarqué qu’une poignée de soldats s’étaient alignés pour nous accueillir. Griffon se tenait à leur tête, le visage stoïque.

« Maintenant ? » La montée familière de panique m’a retourné l’estomac. J’étais terrifiée à l’idée de le quitter. L’énormité des sentiments que Kane m’inspirait me submergeait comme un torrent. J’ai failli tomber par terre. Tout ce temps, je m’étais crue incapable d’éprouver de telles émotions. Powell m’avait tellement bousillée que je craignais de ne jamais ressentir quoi que ce soit de cet ordre. Et pourtant…

Ma question a arraché à Kane un petit grognement peiné. « Oui, maintenant.

— Attendez. » Il fallait que je reprenne le contrôle des battements de mon cœur. « S’il vous plaît, est-ce que Mari peut m’accompagner ? » Il était hors de question que je la laisse ici si le château risquait de tomber.

« Je vais demander à Griffon de la faire venir. »

Il m’observait attentivement, sourcils froncés ; son expression laissait deviner quelque conflit intérieur.

Je n’en avais plus rien à faire de ma voix pathétique, de ma faiblesse, de ma peur. Du ridicule de la présente situation, d’être tombée amoureuse d’un roi fae aussi redoutable qu’époustouflant. « Est-ce que je vais vous revoir ? » lui ai-je demandé.

Je me sentais sur le point de fondre en larmes.

Kane donnait l’impression de pouvoir entendre mon cœur se fendre en deux. « Je l’espère, petit oiseau. »

D’une main, j’ai touché les poils sombres qui recouvraient à présent sa mâchoire et son cou. Les légers cernes sous ses yeux. Cet homme était une véritable épave, et je ne m’en rendais compte que maintenant.

Avec précaution, comme si j’étais un animal sauvage, il a effleuré ma joue d’une main. J’avais vaguement conscience de la poignée de soldats qui trouvaient soudain leurs chaussures incroyablement

intéressantes.

« Il faut que je te dise une dernière chose. »

Son regard restait rivé à mon visage.

« J'ai eu tort, ce jour-là, de te lancer que tu pensais avoir moins de valeur que ton frère. Tu as fait un choix héroïque la nuit de ton arrivée ici. Ça demandait un immense courage. Voilà bien longtemps que je suis roi, et je suis rarement témoin, sinon jamais, d'un comportement pareil, même de la part de mes plus grands guerriers. »

Mes yeux ont trouvé les siens à travers un nuage de larmes.

« Tu as fait preuve d'une bravoure extraordinaire alors que rien ne te laissait espérer que cela allait te sauver. Que tu le saches ou non, Arwen, il y a une force indomptable en toi. Tu n'as besoin ni de Reytre, ni de Dagan, ni de moi, ni de personne d'autre pour prendre soin de toi. N'oublie jamais cela. Tu te suffis à toi-même. »

Ses paroles étaient une prière, aussi énergisante que dévastatrice. Seuls quelques centimètres nous séparaient, et je pouvais sentir son souffle me chatouiller les lèvres. Ses doigts jouaient avec mes cheveux encore humides. Kane m'a étudiée attentivement, sourcils froncés, avant de passer timidement son autre main autour de ma taille. Ses yeux se sont remis à scruter les miens, comme pour s'assurer – sans l'ombre d'un doute – que c'était ce que je voulais moi aussi. Et j'espérais qu'il pouvait le voir, que jamais de toute ma vie je n'avais rien désiré de plus.

Après une expiration frémissante, il a approché sa bouche de la mienne avec une tendresse inattendue.

Alors que mes lèvres effleuraient les siennes, il a poussé un soupir guttural, comme si cela faisait des jours qu'il retenait son souffle. Des années, peut-être. En attente de ce moment précis. Je pouvais comprendre cela : sentir sa bouche envelopper la mienne, être lovée dans ses bras, savoir qu'il éprouvait la même chose que moi – jamais je n'aurais pu rêver quoi que ce soit de mieux.

Ses lèvres étaient douces, humides et exploratrices. Il prenait son temps avec moi, ses lèvres savourant si doucement les miennes que je sentais frissonner chaque terminaison nerveuse de mon corps. Quand il a resserré sa prise sur mes cheveux, juste assez pour me rapprocher, je me suis presque littéralement enflammée. Mes doigts

se sont mis à glisser délicatement, doucement, douloureusement contre son cou, et un gémissement s'est échappé de sa bouche. Mes dents se sont alors refermées sur sa lèvre inférieure ; je crevais d'envie d'entendre un autre de ces grondements masculins. Je désirais ça davantage que de l'air dans mes poumons.

Comme s'il parvenait à percevoir ce dont j'avais tant besoin, Kane a approfondi son baiser, sa retenue passant de la douceur à quelque chose de plus affamé, de bien plus éperdu. Sa main a quitté ma taille pour remonter jusqu'à ma joue, réorientant ma mâchoire de manière à laisser sa langue explorer plus avant ma bouche. Je n'ai pu retenir un halètement ; un rire malicieux a alors résonné à l'intérieur de sa poitrine – du moins l'aurais-je juré.

Et puis, c'était fini.

Il s'est reculé, lèvres écartées, torse bombé, pour me dévisager avec suffisamment de désir dans le regard pour affaiblir mes genoux déjà tremblants. Le fait qu'il m'ait lâchée me donnait l'impression que le sol venait de s'ouvrir sous mes pieds. La perte de contact m'a fait chanceler, et je l'ai regardé s'éloigner, bien trop vite.

24

TM

J'étais en train de cuire vivante. L'été en Onyx était implacable, et l'intérieur étouffant de notre carrosse ne faisait qu'intensifier la chaleur. Griffon et les quatre soldats qui nous accompagnaient, Mari et moi, nous avaient assuré que le Péridot ne se trouvait qu'à une semaine de route, mais dès le deuxième jour il nous semblait déjà s'être écoulé une véritable éternité.

Quand j'avais demandé à Griffon pourquoi nous ne voyagions pas à dos de dragon cette fois, il m'avait répondu sèchement – à sa manière caractéristique – que ledit dragon était « davantage un symbole de la puissance d'Onyx qu'un moyen de transport ».

N'empêche : on aurait eu moins chaud sur le dragon.

Par la fenêtre du carrosse, je regardais les paysages d'Onyx défiler devant mes yeux pendant que Mari dormait. J'étais stupéfaite de découvrir qu'Ombrefort me manquait. Peut-être était-ce l'odeur permanente de lilas dans l'air, ou la bibliothèque gothique et ses lustres en fer forgé. Les gardénias qui poussaient à même la pierre. Les sièges en velours et le large sourire de Kane.

Me manquaient mon travail à l'apothicairerie, ainsi que tous les visages que je n'allais sans doute jamais revoir. Les sourcils froncés de Dagan. Je n'arrêtais pas de penser au combat qui m'avait opposée à une créature fae, un combat que j'avais gagné grâce à tout ce qu'il m'avait enseigné. Je me demandais si j'aurais un jour l'occasion de lui en faire le récit. Ça le rendrait tellement fier. Je n'avais même pas eu la possibilité de lui dire au revoir.

Les instants ayant suivi le départ de Kane s'étaient déroulés dans un maelström brumeux. Griffon avait ordonné à des soldats de m'accompagner jusqu'à mes appartements ; j'avais fourré dans un sac mes maigres possessions, tourbillonnant telle une tornade dans ma chambre. La racine de terrier était toujours au fond de ma sacoche, bien en sécurité, et j'avais récupéré dans l'apothicairerie les autres ingrédients nécessaires à la préparation de la concoction

avant que nous soyons entraînées hors du donjon pour de bon.

Lors de la première nuit que nous avions passée dans le carrosse, j'avais tout avoué à Mari, qui avait joué à un magistral jeu de rattrapage. On avait abordé l'anéantissement imminent du continent, la leçon d'histoire fae, l'horrible blessure que m'avait infligée un loup, l'immortalité de Kane et sa non-humanité générale, ainsi que les recoins franchement inconvenants de mon esprit qui, malgré tout ce qui précédait, voulaient le foutre à poil et le lécher de la tête aux pieds.

Mari n'avait rien du rayon de soleil qu'elle était habituellement, bien sûr. Dès qu'elle l'avait informé des derniers développements de la guerre, en se gardant bien de lui divulguer le moindre détail relatif aux Fae, son père s'était rendu à cheval dans une petite ville située en banlieue de la capitale pour y récupérer sa sœur et ses six enfants. Mari ignorait s'il allait nous rejoindre, et elle s'efforçait de complètement fermer son esprit à cette pensée.

Mais c'était surtout Kane qui me manquait. Il ne s'était écoulé que deux jours depuis notre séparation, et je savais que ce sentiment allait s'intensifier encore avec le temps. Il me paraissait fort peu probable qu'il vienne de sitôt se terrer avec moi dans la capitale du Péridot, avec cette guerre contre son père qui se profilait. Un gouffre s'était ouvert dans mon cœur, et j'avais l'impression de m'y noyer.

Le carrosse s'est lentement arrêté – nous tirant, moi de ma mélancolie, Mari de son sommeil. Le soleil s'était couché, et nous nous trouvions devant une étrange auberge un peu bancale au toit couvert de chaume.

« Où sommes-nous ? ai-je lancé par la fenêtre.

— Au Serpent-Lové, et parlez moins fort, m'a répondu Griffon, avant d'attacher son cheval et de pénétrer à l'intérieur.

— Il est tellement pète-sec », a grommelé Mari en secouant ses boucles rousses. Sa sieste avait eu raison de sa coiffure : un pétard semblait avoir éclaté dans ses cheveux. « Tu peux me passer mes livres ? Et cette cape ? Allez, viens vite », a-t-elle ajouté avant de sortir dans la chaleur assommante du soir.

J'ai levé les yeux au ciel.

*

Il faisait une chaleur étouffante dans l'auberge, étrangement vide. Griffon, Mari et moi prenions un dîner tardif autour d'une table en bois branlante. Nous étions seuls, à l'exception d'un vieux moustachu occupé à ronfler et de deux gars du coin bruyants qui en étaient au moins à leur cinquième boisson alcoolisée de la soirée.

« Dans celui-là, j'ai trouvé quelques allusions à la société fae, mais rien à propos d'une source d'énergie », a poursuivi Mari, qui parcourait le pavé relié en cuir posé sur la table à côté de son ragoût. Enchantée par la perspective de découvrir un nouvel éclairage sur l'histoire des Fae, elle avait passé la majeure partie du voyage à creuser la question.

« Moins fort, s'il vous plaît. » La mâchoire de Griffon s'était crispée, et il se frottait les tempes. Il n'appréciait guère Mari, apparemment. Et ça ne s'était pas arrangé quand, après avoir eu besoin de son expertise sur quelques questions portant sur les Fae, nous lui avions avoué qu'elle était au courant pour Lazare et la Contrée fae. Je me demandais si ça l'irritait d'avoir à jouer les baby-sitters pour l'objet de l'affection de son roi et son amie alors qu'une bataille pareille s'annonçait.

« Je sais, je sais, a répliqué Mari. Le concept même de livre ne doit pas être évident, pour vous. Ça, ce sont des mots », a-t-elle articulé lentement, avant de se tourner à nouveau vers moi. J'ai étouffé mon rire avec une bouchée de pomme de terre.

« Tout ce que je demande, c'est un peu de discrétion. Vous n'étiez pas censée être informée de tout cela. » Griffon a lancé un regard appuyé dans ma direction. « Et on ne sait jamais qui peut être à l'écoute. »

Mari a hoché la tête, dans un geste à l'évidence faussement sincère, ses yeux noisette aussi grands qu'innocents. « Vous avez raison. Je crois bien que Dormeur, derrière nous, travaille pour l'ennemi. Bien vu, commandant. »

Griffon a baissé les yeux vers son ragoût, réfléchissant sans doute à tous ses choix de vie. Je l'ai gratifié de mon plus beau sourire pour lui signifier : *Merci de l'avoir emmenée.* Il s'est levé de table,

abandonnant là son repas.

« Mar, pourquoi est-ce que tu t'amuses à le braquer ainsi ? »

Elle est retournée à son livre en fourrant une cuillère de ragoût dans sa bouche.

« Telle n'était pas mon intention. »

Je l'ai foudroyée du regard.

« Quoi qu'il en soit, a-t-elle repris moins fort, je ne suis pas sûre de comprendre pourquoi la lumène est ce qui t'intéresse le plus dans ce que Kane t'a raconté. Il n'y a rien à son sujet là-dedans. »

Et zut. « C'est là tout le problème. Même si, par un coup de chance improbable, nous parvenons à vaincre ce roi…

— Ce qui m'étonnerait fort. »

Nouveau regard noir.

« Désolée, a-t-elle ajouté.

— Même si nous y arrivions, il y a des dizaines de milliers de mortels et de Fae qui vivent dans un royaume infernal. Ce n'est pas juste. Et on ne peut pas sauver leurs terres ou les faire venir ici sans en apprendre davantage sur la lumène. »

J'ai repoussé mon assiette. Des aigreurs remontaient de mon estomac, et soudain rien ne me semblait pire que cette bouillie de céréales et de féculents.

Mari m'a dévisagée suspicieusement. « Depuis quand te soucies-tu autant du sort d'un royaume dont tu n'as appris l'existence qu'il y a cinq jours ? »

Je n'avais pas vraiment de réponse à lui donner. Moi-même, je n'aurais su l'expliquer avec précision. Le sentiment d'impuissance ne m'était que trop familier, il m'avait accompagnée chaque jour de mon existence jusqu'à mon arrivée en Onyx. Mais j'avais appris à vivre sans ma famille. À me battre à l'épée, à faire preuve d'audace. J'avais survécu à une attaque de mercenaire fae. Et à présent Kane se reposait sur moi, comptait sur moi ; il avait qualifié cela d'optimisme sans faille, mais malgré toute ma détresse, un autre sentiment fleurissait en mon for intérieur.

Peut-être était-ce de l'espoir.

*

La couverture rapiécée était rugueuse contre ma peau ; le lit sentait la naphtaline et la lessive aigre. Je me suis tournée de l'autre côté pour voir si, potentiellement, cette configuration m'assurerait un peu plus de confort.

Pas franchement.

L'oreiller était chaud contre ma joue, quel que soit le côté où je le mettais, et l'air stagnant de l'auberge m'asphyxiait. J'ai enfilé mes bottes et entrepris de descendre les escaliers avant même de savoir où je comptais me rendre.

La fraîcheur de l'air à l'extérieur m'a fait l'effet d'une caresse sur le visage. J'ai empli mes narines d'odeurs de blé noir d'obsidienne et d'herbes coupées. J'étais un peu tombée amoureuse de la rude terre d'Onyx. Citronnelle, lilas, lavande. À présent je trouvais doucereux les parfums de la ville de mon enfance, en comparaison.

J'ai versé dans mes paumes de l'eau tirée du puits de l'auberge et m'en suis éclaboussé le visage. Surprise par un bruit métallique, je me suis retournée, pour découvrir deux hommes occupés à se battre au loin. Quand l'un d'eux a demandé grâce, mes jambes se sont mises à bouger sans me demander mon avis.

L'aube n'était pas encore là, et la luminosité demeurait faible. Aussi me suis-je frotté les yeux avant de les plisser, en quête d'une arme quelconque susceptible de m'aider à les arrêter. Je n'ai vu autour de moi qu'un long morceau de bois.

Ça allait devoir suffire.

Je courais dans leur direction, prête à les séparer avec une branche, quand j'ai entendu rugir un rire masculin.

L'expiration qui s'est alors échappée de mes poumons avait quelque chose de presque comique.

Griffon, torse nu, dégoulinait de sueur. Ses cheveux blonds collaient à son front. Face à lui, un jeune soldat aux cheveux en bataille – un de ceux avec lesquels nous voyagions – s'est fendu d'un coup d'estoc. Griffon l'a paré avec aisance, avant d'abattre le pommeau de son arme sur la tête de son adversaire.

« Aïe !

— Moins de blabla, plus de concentration sur ton positionnement, a commenté Griffon. Tu te rapproches trop. » Ses sourcils se sont haussés lorsqu'il m'a vue. « Bonjour, guérisseuse. » Il a esquivé l'attaque suivante, avant de frapper le garçon à l'estomac avec son autre main. « Si j'avais ma dague, Rolph, tu serais mort. »

Ledit Rolph a lâché son épée avant de s'affaler sur une botte de foin toute proche. « D'accord. Je suis mort.

— Quel genre d'attitude est-ce là ? » lui a demandé Griffon, mais Rolph battait déjà en retraite en direction du puits, certainement pour y puiser de l'eau et soigner son ego meurtri.

« Vous pourriez y aller un peu plus doucement avec lui, ai-je dit en ramassant l'arme abandonnée.

— Et qu'est-ce qu'il apprendrait, dans ce cas ? »

J'ai fait tourner l'épée entre mes mains. « Vous pourriez également faire preuve d'un peu plus de gentillesse avec Mari. »

L'énergie enjouée de Griffon a aussitôt changé. « Elle a dit ça ? Que je me montrais dur avec elle ? »

J'ai secoué la tête. « Non, c'est moi qui le dis. »

Il a grommelé une non-réponse.

Sentir de l'acier dans mes mains m'avait manqué. Cette sensation de puissance que conférait le fait de manier une épée.

« Ça vous dit un petit pari ? »

Griffon a haussé un sourcil transpirant. « Tu as passé trop de temps avec notre roi », m'a-t-il lancé. Pour ajouter après un instant : « Dis-moi.

— Si je parviens à vous toucher, ne serait-ce qu'une seule fois, vous devrez dire quelque chose d'aimable à Mari. Un vrai

compliment. »

Il a levé les yeux au ciel. « On est où, là, dans une cour d'école ? »

J'ai souri de toutes mes dents.

« D'accord. Mais qu'est-ce que je gagne si tu n'y arrives pas ? »

J'ai réfléchi un instant. « Griffon, je ne pense pas savoir quoi que ce soit à votre propos. Qu'est-ce que vous voudriez ?

— Dîner en silence ce soir. Si je dois jouer les baby-sitters jusqu'à ce que nous ayons atteint La Crique-des-Sirènes, faites au moins en sorte que ce soit tolérable.

— Vous êtes horrible. Et ennuyeux. »

C'était à présent au tour de Griffon de sourire. « J'ai bien pire à mon répertoire. »

Et sans me laisser le temps de réagir, il s'est jeté sur moi, son épée virevoltant en tous sens. J'ai paré autant de coups que possible, mais quelques-uns ont atteint mes bras, mon abdomen et mon dos. Griffon avait de l'expérience en matière d'enseignement, apparemment : il maîtrisait si précisément chacun de ses mouvements que son arme, aussi rapide soit-elle, ne m'administrait jamais plus qu'une simple piqûre. Son style était bien plus rapide et pugnace que celui de Dagan ; son épée ne cessait de passer de sa main droite à la gauche, et il bondissait dans les airs à chacune de mes tentatives de coups bas.

Dix minutes plus tard, mes jambes peinaient à me porter. « D'accord, d'accord, ai-je haleté. J'ai mon compte. »

Griffon m'a gratifiée d'un rictus exaspérant. D'un souffle, j'ai écarté mes cheveux de mon visage tel un cheval agacé. Il a éclaté de rire. « Ne fais pas cette tête. Tu es bien meilleure que ce à quoi je m'attendais. Le vieux a fait du bon boulot avec toi.

— Kane vous en a parlé ? »

Il a hoché la tête, mais derrière ses yeux se cachait quelque chose que je n'arrivais pas à cerner.

« Va te nettoyer. On reprend la route dans une heure. »

J'ai lâché un grognement. Au temps pour l'Arwen forte et

puissante, la tueuse de Fae.

« Avec un peu plus d'entraînement, tu pourrais devenir une épéiste convenable. Fais-moi signe si jamais tu as envie de continuer à travailler là-dessus. »

J'ai marqué une pause. « Je croyais que vous me détestiez. »

L'expression de Griffon n'a guère changé, mais une certaine solennité s'est immiscée dans ses yeux.

« Non, guérisseuse. Je ne te déteste pas. » Il a poussé un soupir, puis s'est assis sur la balle de foin qui se trouvait à côté de moi. Le soleil se levait tout juste, et les éclats de lumière doraient quelques mèches de ses cheveux.

Une pensée m'a alors traversé l'esprit, une question que je me posais depuis des mois.

« Pourquoi pourchassiez-vous Kane, ce jour-là, à l'infirmerie ? Ce n'était pas vraiment un prisonnier évadé. »

Un rictus piteux s'est dessiné sur le visage du commandant. Ça me faisait toujours bizarre de le voir sourire.

« Il avait besoin de soins, mais ne voulait pas encore te dévoiler sa véritable identité. On a eu des mots sur la question. » Sa mâchoire s'est serrée à ce souvenir. « Il m'a faussé compagnie. »

Un rire s'est échappé de ma gorge. « Vous lui avez couru après ? »

Son rictus avait disparu, néanmoins. « Mon travail consiste à protéger mon roi. Or tu… » Il s'est gratté le menton, s'efforçant de trouver les mots justes. « … représentes un danger pour lui. »

Je me suis esclaffée. « Mais bien sûr. Le grand Kane Hampefreux, vaincu par Arwen de Foirebourg. Terrifiant. »

Griffon s'est levé. « Ce n'est pas drôle. Il ne peut faire montre d'aucune faiblesse face à Lazare, or il en a une : toi. Rien ne pourrait se révéler plus périlleux pour Valecombe. »

*

Ce soir-là, après un nouveau trajet étouffant en carrosse, nous avons fait étape dans une autre petite auberge. Celle-là était tenue par une adorable famille grassouillette, et il émanait de ses murs une forte odeur de porc.

Le dîner n'a pas manqué d'être passablement gênant. Alors que le reste des gardes avec lesquels nous voyagions étaient installés autour de l'âtre éteint – il faisait bien trop chaud pour ne serait-ce qu'y allumer un petit feu –, occupés à boire de la bière en se racontant des histoires, nous picorions tous les trois dans nos assiettes respectives enveloppés d'un silence agressif. Mari était plus que mécontente du marché que j'avais passé avec Griffon. J'avais dû l'amadouer en lui promettant trois nouveaux livres à notre arrivée au Péridot.

Le silence était assourdissant, mais les regards qu'échangeaient mes deux compagnons de tablée se révélaient bien pires encore. Mari fixait sur Griffon des yeux de chat trempé. Le commandant était quant à lui l'incarnation du calme suffisant, ce qui ne faisait qu'accroître la colère de mon amie.

Les minutes s'écoulaient si lentement – une véritable torture. Je mangeais aussi vite que possible. Quant à Mari, elle se bornait à dévisager Griffon, jusqu'à ce que sa colère semble se transformer en quelque chose de complètement différent. Son regard a changé, et la sérénité du commandant a laissé place à de la suspicion.

Je n'osais leur demander ce qui se passait.

Soudain, Mari est passée au rouge vif, avant de se concentrer sur son repas. Le porc mal cuit semblait absolument fascinant, tout d'un coup. Mon regard est passé de mon assiette à la sienne, sans que je remarque quoi que ce soit de notable.

Je suis revenue à Griffon. Qui fixait avec une sorte de remords les yeux fuyants de Mari.

Il s'est raclé la gorge.

« Vos cheveux sont resplendissants. Comme un ciel ensoleillé après un orage. »

Mari en est restée coite. Griffon s'est levé brusquement, ses jambes trop longues heurtant la table, au grand dam des couverts.

Pour la deuxième soirée consécutive, il a quitté la table avant d'avoir terminé son repas.

« Qu… qu'est-ce qui vient de se passer, là ? » ai-je demandé à Mari. Elle avait l'air encore plus choquée que moi.

« Je n'en ai aucune idée », m'a-t-elle répondu, une phrase que je ne l'avais jamais entendue prononcer depuis notre rencontre. Peut-être même était-ce la première fois de sa vie que ces mots sortaient de sa bouche. Elle a passé un doigt paresseux dans ses boucles, avant de retourner à son dîner.

25

TM

Avant même d'ouvrir les yeux, j'ai su que nous avions atteint la côte. Une brise salée pénétrait dans notre carrosse par la fenêtre, et la température avait chuté d'une demi-douzaine de degrés.

« Oh, les Pierres en soient remerciées », ai-je marmonné, la bouche encore épaisse de sommeil.

« Réveille-toi, Arwen ! » La voix de Mari semblait me parvenir de très loin. J'ai entrouvert une paupière, pour la découvrir appuyée contre la paroi du carrosse, la tête dehors, paupières plissées en raison du soleil éclatant.

« C'est tellement beau », a-t-elle ajouté.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire avant de me glisser à ses côtés.

Mon cœur s'est gonflé dans ma poitrine devant ce qui s'offrait à ma vue.

Le Péridot se révélait plus luxuriant, plus époustouflant que tout ce que j'aurais pu imaginer. Une fois de plus, j'ai eu l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre : j'en connaissais si peu sur Valecombe.

Le château qui se dressait devant nous au sommet de la plus haute colline ressemblait à un ranch. Des poutres en bambou, un grand portail couvert de chaume et des kilomètres d'un paysage exotique sillonné de reliefs qui s'étendaient dans toutes les directions. Les narines emplies d'odeurs d'eau salée et de frangipanier, j'apercevais des vaches, des chevaux et des chèvres. Des collines d'un vert éclatant s'élevaient telles des vagues au-delà des portes du château, toutes parsemées de fleurs tropicales. À présent, j'allais aussi devoir me mettre en quête de leurs noms.

La ville proprement dite se déployait au-delà de la forteresse,

serpentant entre les arbres et les collines pour ensuite se densifier, jusqu'à ce qu'il me faille plisser les yeux pour distinguer quoi que ce soit. Comme si La Crique-des-Sirènes était protégée par la forteresse de son roi, et non l'inverse. De ce que je pouvais en voir, l'endroit ressemblait davantage à ma ville natale de Foirebourg qu'à l'idée que je me faisais d'une capitale animée. De la fumée s'échappait des toits de paille, des poules caquetaient, d'innombrables chevaux hennissaient. Des familles déambulaient un peu partout, avec quantité d'enfants et de femmes aux bras chargés de seaux et de paniers.

Mais le spectacle le plus stupéfiant se trouvait bien plus près, sur ma droite : à quelques kilomètres de la résidence royale s'étendait la plage.

Les quais de Foirebourg étaient, au mieux, une trouble plaque tournante poissonneuse pour le bois flotté et les pélicans. Bateaux et navires de toutes formes et de toutes tailles s'entassaient dans le port, et des pêcheurs édentés occupaient ce qui restait d'espace. Avec mon frère et ma sœur, nous marchions quarante minutes pour nous accorder une baignade glaciale, revenant au crépuscule face à un soleil scintillant qui semblait comme fusionner avec la marina, nos jambes bronzées endolories, empestant la saumure et la truite.

Là, c'était tout autre chose. La baie en forme de croissant, encerclée par des falaises de pierre pas très hautes, foisonnait de vagues émeraude qui allaient s'échouer sur une plage de sable rose pâle. Une épaisse forêt tropicale poussait au-delà des falaises, remplie d'arbres hérissés de pointes que je voyais pour la première fois de mon existence. Une brise fraîche mâtinée d'air humide venait me chatouiller la peau. J'avais envie de prendre une bouchée de cette atmosphère.

« Viens. » Mari m'a tirée hors du carrosse sitôt celui-ci à l'arrêt. Nous avons suivi les soldats en direction des portes du château.

Revoir la princesse Amélia me faisait encore moins plaisir qu'escompté. Ses cheveux platine tombaient en cascade sur ses amples vêtements. L'unique bande de tissu beige qui couvrait sa poitrine laissait voir la peau aussi bronzée que tendue de son ventre. Une jupe de la même matière vaporeuse semblait comme s'écouler du bas de ses hanches jusqu'au sol.

Elle possédait un corps incroyable, et le tissu translucide faisait en sorte que tout le monde le sache dans un rayon de huit

kilomètres. Quelque part entre le moment où je l'avais vue se servir de son charme pour orchestrer une alliance avec un ancien amant et celui où j'avais senti la langue de Kane dans ma bouche, j'avais décidé de la considérer comme mon ennemie jurée. Ou peut-être quelque chose de légèrement moins dramatique. Mais vraiment légèrement.

À côté d'elle se tenait son père, le roi Eryx. Doté de la même chevelure pâle, il avait des yeux d'un ambre aussi lumineux que chaud. On aurait dit des tournesols, tout comme ceux de sa fille.

« Bienvenue, commandant Griffon », a tonné Eryx.

L'interpellé s'est incliné, et tout le monde a fait de même.

« Commandant. » Amélia l'a salué chaleureusement. Il s'est fendu d'une nouvelle révérence, prenant sa main pour la baiser.

Une interaction qu'Eryx a paru trouver plutôt à son goût.

« Toujours en attente de prendre femme, mon cher commandant ? »

Amélia a levé les yeux au ciel, avec suffisamment de fiel pour que même moi je me recroqueville. Mais Griffon, toujours aussi flegmatique, n'a même pas rougi. « Je suis un peu trop occupé par ce qui se passe actuellement, Votre Majesté. »

Eryx l'a gratifié d'un sourire chaleureux et d'un rire narquois. « Compris. Je pense parler au nom de tous en disant que nous vous sommes reconnaissants de votre dévouement. Une fois que nous aurons vaincu ces salopards d'Ambréens, je vous assure que mon adorable Amélia sera encore là, à vous attendre. Comme elle l'a toujours fait. »

J'ai presque louché tant j'avais envie de rouler des yeux. Je n'appréciais pas particulièrement Amélia, mais je n'aimais pas non plus que son père la traite comme du bétail à vendre.

« Elle n'est sans doute pas facile, mais je parie que le titre de prince du Péridot arrondit un peu les angles, non ? » Son ricanement épais s'est transformé en toux ; le sourire neutre de Griffon ne se reflétait nullement dans son regard.

Du coin de l'œil j'ai aperçu Mari, qui arborait un air pincé. Sans plus de civilités – pour peu qu'on puisse qualifier ainsi la

proposition indélicate d'Eryx –, nous avons été conduits à l'intérieur du spacieux palais ; Griffon a suivi le souverain dans un autre couloir.

La princesse n'a salué ni Mari ni moi-même avant de disparaître.

« Elle est agaçante, non ? m'a lancé mon amie à voix basse.

— Tu n'as pas idée. »

*

Chacun de nous s'est vu montrer sa chambre pour la durée indéterminée de notre séjour. À mon entrée, je n'ai pu m'empêcher de rester théâtralement bouche bée devant le lit à baldaquin et l'impressionnante étendue de parquet en bois de teck. La brise en provenance des immenses fenêtres qui donnaient sur la baie turquoise scintillante jouait tranquillement avec mes cheveux. Il y avait un oiseau exotique aux ailes d'un rouge éclatant perché sur le rebord de l'une d'elles.

Je me suis étirée sur les draps de coton blancs si doux en gémissant de soulagement. Fini les auberges, fini la chaleur étouffante. Peut-être allais-je enfin pouvoir passer une bonne nuit.

Sauf que je ne pouvais pas encore me reposer. J'avais promis trois livres à Mari, et je comptais bien tenir parole. Et puis j'étais impatiente de découvrir la bibliothèque du Péridot. Celle d'Ombrefort était déjà incroyable, alors qu'il s'agissait d'une simple forteresse militaire. Là on parlait d'un palais de la capitale péridienne, La Crique-des-Sirènes. Leur bibliothèque se trouvait peut-être dans un lagon.

J'ai donc entrepris de parcourir le château. Dont chaque centimètre carré était agrémenté de plantes grimpantes, de coussins ou de délicates broderies perlées. J'ai demandé à l'un des serviteurs, occupé à épousseter une méridienne en toile, de m'indiquer la direction de la bibliothèque. Après avoir passé presque toute mon existence dans une petite ville, m'être ensuite retrouvée prisonnière, à peine quelques mois plus tôt, ça me faisait bizarre d'être à présent

l'invitée d'une famille royale.

Le bruit des vagues qui s'échouaient dans la baie me suivait partout où j'allais, telle une berceuse bienvenue. Après avoir poussé les portes en bambou de la bibliothèque, je suis passée devant quelques soldats péridiens torse nu, affublés de pantalons et de casques cuirassés. Leurs poitrines et leurs avant-bras étaient couverts de tatouages aux motifs complexes, assortis à ceux qu'arboraient leurs longues lances.

La bibliothèque, sobre, était remplie de livres et de parchemins multicolores, avec au centre de la pièce un âtre chaleureux entouré de coussins blancs. Mais l'agréable cheminée et les quelques lecteurs blottis devant n'étaient pas le clou du spectacle en ces lieux : ils laissaient ce privilège au vaste balcon qui donnait sur la baie immaculée. De calmes eaux cristallines déferlaient sur le rivage. Sur la gauche, au moins quinze immenses navires arboraient sur leurs voiles l'emblème vert du Péridot. Le soleil était bas dans le ciel ; ses rayons étincelants venaient se refléter sur les vagues.

J'ignorais comment j'avais fait pour passer vingt ans sans voir un spectacle pareil, et je n'imaginais pas m'en priver à l'avenir. Le soleil scintillant, les couleurs, les reliefs et les vagues, j'avais du mal à croire que c'était réel. Le fait de me retrouver à la lisière du continent avait quelque chose de libérateur, et en même temps de complètement effrayant. Effrayant, et pourtant ma panique par trop familière se faisait particulièrement discrète.

M'arracher à cette vue, c'était comme désentortiller une plante grimpante de son piquet. J'ai néanmoins fini par gagner la section « Folklore », pour y récupérer trois livres : un sur la mythologie fae, un grimoire, et un dernier consacré aux divers types de créatures hybrides et à leur régime alimentaire. Mari n'avait plus de secrets pour moi.

Et puis, après tout ce que Kane m'avait dit, je voulais également en apprendre davantage sur les Fae. S'il comptait vraiment vaincre son père, il allait avoir besoin de toutes les informations possibles. Je m'efforçais de ne pas penser aux chances qu'il avait de l'emporter sur le dernier Fae de sang pur encore en vie, alors qu'il avait perdu si atrocement à peine cinquante ans plus tôt.

Sur le chemin de la sortie je suis repassée par la section « Horticulture », pour y emprunter un ouvrage intitulé *La Flore de Valecombe classée par royaumes*. Celui-là, je me le réservais.

Après avoir déposé les ouvrages devant les appartements de Mari – si ma mémoire était bonne, mon amie comptait faire une sieste avant le dîner –, je suis retournée dans ma chambre. Mais avant même que je me sois glissée sous les draps soyeux pour entamer mon propre somme, quelqu'un a frappé à ma porte.

« Entrez. »

Sitôt à l'intérieur, la princesse Amélia s'est assise sur le lit. Je me suis empressée de m'asseoir auprès d'elle, avant de tenter de m'incliner poliment. Ce n'était pas très joli à voir.

Elle m'a lancé un regard compatissant. « Pas besoin de… quoi que ça puisse être. Je vous ai apporté des vêtements pour le dîner de ce soir. » Elle m'a tendu une robe similaire à celle qu'elle-même portait. D'un tissu bleu pâle, très transparent. Qui n'allait pas dissimuler grand-chose, apparemment. « Les vêtements tragiquement sombres et épais d'Onyx ne sont guère adaptés à notre climat.

— Merci, Votre Altesse. Mais une question me brûle les lèvres : la princesse vient-elle toujours remettre des habits en main propre à ses invités ? » Je ne savais pas trop ce qui me rendait à ce point désobligeante. Je ne faisais pas confiance à cette femme. Et encore moins lorsqu'elle faisait montre de gentillesse à mon égard.

Elle m'a gratifiée d'un sourire guindé que ses yeux se sont bien gardés de refléter.

« Je sais que vous me considérez comme une ennemie, Arwen. Vous pensez que j'essaie de coucher avec votre roi, ou de vous le prendre, ou tout autre petit problème qui vous préoccupe. Cela ne pourrait être plus éloigné de la vérité. En réalité je souhaite vous donner quelques conseils. Entre femmes. »

Tel un enfant qui se fait gronder, j'ai baissé les yeux sur mes doigts entrelacés. Je n'osais évoquer le fait que je savais qu'elle avait déjà couché avec le roi à de nombreuses reprises. Je n'aurais su dire qui, d'elle ou de moi, risquait le plus de trouver cette discussion déplaisante. D'un long doigt orné de bijoux, elle a relevé mon visage.

« Kane Hampefreux n'a pas été complètement honnête avec vous. »

J'ai cligné deux fois des yeux.

« Je vous exhorte à ne pas suivre votre cœur, a-t-elle poursuivi, mais plutôt votre intelligence et votre esprit. Vous me semblez être une jeune femme brillante. Ne vous laissez pas trop facilement berner par son charme. »

Sans m'accorder le moindre instant pour l'informer que j'en connaissais plus sur sa vie privée qu'elle ne le pensait, Amélia s'est levée et a quitté la pièce, refermant doucement la porte derrière elle.

J'ai serré les lèvres pour contenir la vague d'irritation que je sentais monter en moi.

Elle n'aurait pu se tromper davantage. À peine quelques jours plus tôt, je l'aurais approuvée sans réserve. Mais Kane avait fini par s'ouvrir à moi, par partager avec moi ses plus sombres secrets, tout comme je l'avais fait avec lui. Peut-être qu'Amélia était jalouse, ou peut-être essayait-elle véritablement de se rendre utile. Dans les deux cas, cela n'avait aucune importance. J'ignorais complètement quand ou même si j'allais le revoir et, tant que nous serions séparés, je n'allais pas laisser ma foi en lui vaciller.

J'ai considéré les bouts de tissu que la princesse avait qualifiés de vêtements. Je n'étais pas aussi mince qu'elle, et n'avais aucune envie de dévoiler autant mon corps. Après m'être complètement déshabillée, j'ai entrepris d'enfiler la tenue bleue. Les volutes de textile chatoyant se sont enroulées autour de mon cou et de ma taille, laissant mon dos et mon ventre exposés, avant de se répandre par terre comme de la crème fondue. Jamais je n'avais porté aussi peu de tissu en dehors de ma propre chambre.

Je me suis regardée dans le miroir, prête à ravaler mon humiliation, mais j'ai ressenti au contraire un déferlement de puissance : en réalité j'étais tout à fait ravissante.

J'ai relevé mes cheveux au-dessus de ma tête et les ai attachés avec un ruban noir. On pouvait faire sortir la fille d'Onyx, mais on ne pouvait pas sortir Onyx de la…

Ma porte a alors grincé ; j'ai aussitôt fait volte-face, m'attendant à découvrir Mari, ou Amélia.

Au lieu de quoi je suis tombée nez à nez avec un Kane hébété.

« Putain de merde », a-t-il grogné.

J'étais tellement sous le choc de le voir ici que j'ai fait preuve d'encore moins d'éloquence que lui. « Hein ? »

Kane s'est raclé la gorge. « Bonjour. » Il rougissait à vue d'œil. « Tu es si… je veux dire, très… Bonjour. » Ses sourcils se sont froncés, comme si lui-même ne comprenait pas les mots qui sortaient de sa bouche.

Il était là.

Dans la capitale du Péridot.

Vivant, et heureux de me voir. J'ai senti mes joues s'empourprer. « Très bonjour à vous aussi. » Je l'ai tiré à l'intérieur de ma chambre, me hissant sur la pointe des pieds pour déposer un unique baiser sur sa joue. Il s'était rasé, et sa mâchoire lisse était chaude sous mes lèvres.

« Quand êtes-vous arrivé ? » lui ai-je demandé, sans reconnaître ma voix éraillée.

Ses mains ont fermement saisi mes hanches, mais il m'a maintenue à distance. « Il y a quelques instants. Il faut que je te montre quelque chose. »

Mon visage s'est assombri. « Là tout de suite ? »

Kane donnait l'impression de pouvoir briser une roche avec ses dents. « Crois-le ou non, mais oui. »

Il a attrapé ma main et m'a fait descendre les escaliers en bois menant à la grande salle. La pièce sentait le poisson fraîchement grillé et les agrumes. Mon estomac s'est mis à gargouiller. Nous étions entourés de nobles et de commandants péridiens, et j'ai vaguement songé qu'il faudrait que je lâche la main du roi.

Mais alors je les ai vus – et toute autre pensée a déserté mon esprit.

26

TM

C’étaient les membres de ma famille, pas si mal en point que ça, et affublés de vêtements du Grenat que je n’aurais jamais imaginé le moindre d’entre eux porter un jour. Ma mère, Léah et Reytre étaient installés à une table en bois en compagnie de Griffon et de Mari. Tout le monde riait en faisant ripaille. Un flot de larmes incontrôlable s’est mis à couler le long de mes joues.

Je les ai rejoints au pas de course, me jetant tout d’abord sur Léah.

« Qu’est-ce que… » Mais lorsqu’elle s’est rendu compte qu’il s’agissait de moi, ma sœur a lâché un hurlement d’anthologie. Sentir ses petits bras autour de moi n’a fait qu’accentuer mes pleurs. À un moment ou un autre, plus tard, je prendrais le temps d’inspecter chacun de ses doigts et de ses orteils pour m’assurer qu’elle les avait vraiment encore tous.

« Tu m’as tellement manqué. Et je t’aime, mais je n’arrive pas à respirer ! »

Je l’ai lâchée, mais uniquement pour pouvoir étudier son visage. Elle était plus maigre que la dernière fois que je l’avais vue, mais affichait un large sourire, une expression qui illuminait ses joues creuses.

Je me suis ensuite tournée vers Reytre, qui s’est empressé de venir me prendre dans ses bras.

Après m’avoir rendu ma liberté de mouvement, il a évalué en grimaçant ma tenue transparente. « On dirait une déséquilibrée. »

J’ai éclaté de rire, les yeux emplis de larmes, et l’ai serré encore plus vigoureusement. « Merci. » J’ai reculé d’un pas, sans pour autant parler plus fort. « Tu les as protégées.

— Bien sûr que oui. Et toi, qu’est-ce que tu as fait ?

— C'est une très longue histoire. »

Après quoi je me suis approchée de ma mère. Qui n'avait pas l'air en aussi bonne forme que Léah ou Reytre. Ces derniers mois lui avaient donné un coup de vieux, et elle semblait frêle, fatiguée. Je me suis accroupie pour l'enlacer.

« Je n'arrive pas à y croire, a-t-elle murmuré. Je pensais ne jamais te revoir. »

Mon cœur avait pris des airs de soleil après l'orage dans ma poitrine. Lumineux, brillant, parfaitement net. Je l'ai étreinte encore plus fort. « Je sais. Je suis tellement désolée. »

Nous sommes restées ainsi pendant je ne sais combien de temps. Quand mon dos a commencé à me faire mal, je l'ai lâchée pour m'installer également à la table.

Je me suis mise en quête de Kane, pour découvrir qu'il était en train de quitter la pièce en compagnie d'Amélia et d'Eryx. Je leur ai couru après, enhardie par un mélange de joie et d'incrédulité.

« Hé ! Attendez ! » Sitôt après l'avoir rattrapé, j'ai tiré sur sa chemise, tout en m'essuyant les yeux avec mon autre main. « Où allez-vous ? »

Amélia, postée à côté de son père, fixait sur moi des yeux empreints d'un intérêt cynique. Mais peu m'importait. Parce que j'avais retrouvé ma famille. Et que Kane me regardait avec tant d'affection que je commençais à avoir mal aux joues à force de sourire.

« Je me suis dit que tu voudrais passer du temps seule avec eux. J'ai des choses à faire ici avant de partir.

— Nous avons une stratégie de guerre à élaborer, dame Arwen, est alors intervenue Amélia d'une voix dégoulinant de condescendance, ses traits aussi figés que ceux d'une statue de marbre.

— Oh, bien sûr. » Je suis revenue à Kane. « Merci – je ne pourrai jamais vous le dire assez – de nous avoir réunis.

— Je te l'avais promis, a-t-il répliqué, les yeux brillants.

— Comment avez-vous fait pour arriver ici aussi vite ? Depuis le

Grenat ? »

Sa tête s'est inclinée sur le côté, comme s'il se préparait à répondre à ma question par une autre.

« Le dragon ? » ai-je poursuivi, comme si je trouvais cela parfaitement normal.

Il m'a gratifiée d'un petit sourire. « Oui. » Pour ensuite ajouter, en s'écartant de nos hôtes : « Je ne saurais dire qui, de ta mère ou de la petite, était la plus ravie.

— Et Reytre ?

— Je crois qu'il a vomi. »

J'ai lâché un rire par trop bruyant, qui de toute évidence n'a pas manqué de lui faire plaisir.

« Quand repartez-vous ? »

Il s'est à nouveau tourné vers Eryx. « Demain matin.

— D'accord, ai-je murmuré. Ma foi, même les rois très occupés à faire la guerre doivent manger. Ça vous dit de vous joindre à nous ? Ma mère en serait sans doute quitte pour le choc de sa vie. » Et je lui ai adressé un large sourire.

Son charme lupin habituel s'était éclipsé ce soir-là, mais il n'avait pas l'air triste non plus. Résigné, peut-être, ce qui paraissait logique. Je comprenais la gravité de la situation. Mais en cet instant, rien ne pouvait gâcher ma joie de revoir ma famille.

Il a jeté un coup d'œil en direction d'Eryx et d'Amélia, qui tous deux arboraient des masques irrités en guise de visages. Après quoi ses yeux se sont portés sur la table éclairée aux chandelles autour de laquelle se trouvaient son commandant, Mari et ma famille.

« Avec plaisir », a-t-il répondu.

*

Le dîner s'est révélé fascinant.

J'avais donné à ma mère la concoction de racine de terrier que j'avais préparée pendant notre voyage, et bien que le goût ne l'ait pas franchement enchantée, son visage a commencé à s'égayer avant même la fin de nos agapes.

Malgré le malaise initial qu'avait instillé la présence parmi nous du roi ténébreux, les membres de ma famille se sont adoucis l'un après l'autre devant le comportement irréprochable de Kane. Léah d'abord, bien sûr – ma sœur avait du cran. Puis Mère, qui avait d'innombrables questions à poser au souverain. « Qu'est-ce que ça fait de porter le fardeau d'un royaume sur vos seules épaules ? », « Les morts que vous avez causées vous pèsent-elles constamment ? » Je m'efforçais de transmettre mon mécontentement via des contacts visuels incessants.

Au moins son approche était-elle meilleure que celle de Reytre. Qui nous avait regardés les rejoindre avec une étrange lueur dans les yeux, lueur qui n'avait pas disparu une fois Kane et moi installés. Il a interrompu la question suivante de ma mère par une autre, de son cru. « Et donc, roi Hampefreux, lui a-t-il lancé, un petit pain à la main. Comment avez-vous fini par vous lier d'amitié avec ma sœur ? » Je l'ai foudroyé du regard. Je n'appréciais guère l'accentuation qu'il avait mise sur « amitié ».

Kane l'a gratifié de ce sourire lupin si caractéristique. Mes joues ont pris huit teintes de rouge par anticipation. « Elle s'est proposée de devenir la guérisseuse de mon donjon en échange des pièces que tu avais volées. Peut-être devrais-tu l'en remercier. »

À présent, c'était au tour de mon frère de rougir. « Votre Majesté, il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Vous auriez fait la même chose pour votre propre famille, non ?

— Je n'ai pas de famille, donc je serais bien en peine de le savoir », a répondu Kane avec désinvolture. Un tiraillement de tristesse a touché mon cœur à ces mots. Le roi devait avoir remarqué mon expression, car il a ajouté : « Mais je te crois sur parole.

— Foutues Pierres, a marmonné Reytre à voix basse, avec un mouvement de recul.

— On ne jure pas ! » a sifflé Mère.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Même sa ridicule pudibonderie m'avait manqué.

Mari aussi avait beaucoup de questions. Surtout à propos de Foirebourg et des idées fausses que les gens se faisaient sur Onyx. Léah l'a adorée immédiatement. Toutes deux donnaient l'impression de faire partie de quelque duo comique, chacune finissant les phrases de l'autre, s'esclaffant à des choses que personne d'autre à la table ne trouvait drôles.

« Ce qui m'amène à une autre réflexion, au demeurant, a dit Mari à ma mère. Quel était le…

— Cette pauvre femme va s'étouffer avec son espadon à cause de vous. Laissez-la manger en paix. » Griffon avait parlé d'une voix relativement aimable, mais Mari l'a quand même foudroyé du regard.

« Je suis vraiment désolée, commandant, lui a-t-elle lancé. J'avais oublié à quel point vous maîtrisiez l'art de la conversation. Voulez-vous lui faire un compliment sur ses cheveux ? »

J'ai éclaté de rire, et failli recracher de la papaye partout sur la table. Entre deux gloussements, j'ai attrapé le bras de Kane. Qui a visiblement réprimé l'amusement que lui inspirait mon hilarité. Du coin de l'œil, j'ai vu Reytre hausser un sourcil. Je me suis empressée de retirer ma main de la manche du roi.

« Ne t'inquiète pas pour ça, Rouquine. Je crois qu'elle apprécie d'être questionnée ainsi. Pas vrai, M'man ? » lui a demandé Reytre.

Un sourire aux lèvres, ma mère a commencé à parler, mais Griffon l'a aussitôt interrompue : « Je n'en suis pas si sûr, "Rouquine". Je pense que le gamin fait juste preuve de gentillesse. »

Mari s'est esclaffée, et Reytre a gratifié Griffon d'un large sourire, que ses yeux ne reflétaient pas. « Si je suis un gamin, commandant, qu'est-ce que ça fait de vous ?

— Un homme », a répondu Griffon avant de se remettre à manger, déjà las de cet échange.

« Z'avez failli m'avoir », a répliqué gaiement Reytre, à la grande joie de Mari et de moi-même.

J'ai alors lancé un regard sur ma gauche, pour découvrir Kane et

Léah en pleine conversation. Elle était en train de lui expliquer quelque chose avec animation et force gestes complexes. Kane – il fallait lui accorder cela – suivait attentivement, le menton posé sur son poing. Il n'arrêtait pas d'opiner du chef.

J'ai considéré ce groupe étrange qui se trouvait devant moi et eu l'impression que mon cœur allait éclater. C'était mieux que tout ce que j'aurais jamais pu imaginer, de les avoir tous ainsi réunis.

Une fois le dîner terminé et tout le monde rassasié – nos estomacs lourds de rhum et de glucides –, j'ai contourné la table pour aller me poster à côté de la chaise de ma mère et l'aider à se lever. À ma grande stupéfaction, elle s'est remise debout sans aucune difficulté.

« Mère ! » lui ai-je lancé, sans même essayer de dissimuler ma surprise.

Elle a commencé par faire de petits pas, pour ensuite retrouver ses marques et se mettre à marcher comme elle le faisait jadis. Lentement, mais posément. Avec élégance, même. Léah et Reytre en étaient stupéfaits. J'ai senti de nouvelles larmes me monter aux yeux. Au cours de cette soirée, nous avions dû établir un genre de record de pleurs de joie.

« Arwen… Je n'ai pas de mots.

— Moi non plus. Comment te sens-tu ?

— Mieux. J'ai l'esprit moins embrumé.

— Ainsi, ce n'était pas la fièvre qui parlait », est intervenu Kane.

Je lui ai aussitôt fait face ; il y avait comme des étoiles dans ses yeux.

« Non », ai-je murmuré. Ce que j'avais fait cette nuit-là dans les bois était incroyablement stupide. Mais rien n'aurait pu en valoir davantage la peine que l'expression qu'arborait ma mère en cet instant.

« De quoi est-ce qu'il parle ? m'a demandé celle-ci, en haussant les sourcils.

— De rien. Laisse-moi te raccompagner jusqu'à ta chambre pour la nuit. » J'ai alors regardé Kane, mais celui-ci semblait avoir lu dans mes pensées.

« Je passerai te voir avant de partir. Profite de ta famille ce soir. »

Je l'ai remercié d'un hochement de tête.

À mi-hauteur de l'escalier, ma mère s'est tournée vers moi. « Et donc, tu couches avec un roi. Voilà qui est nouveau !

— Mère ! » ai-je haleté, sans pour autant parvenir à dissimuler mon sourire.

Elle s'est mise à rire. « Je te taquine, rien de plus. Mais de toute évidence il t'apprécie énormément. »

J'ai senti le tiraillement familier faire son retour dans mon cœur. « On ne fait absolument rien de tel. » J'ai enroulé mon bras autour du sien à la lumière des torches du couloir. « Mais moi aussi je… l'apprécie. Il s'est montré gentil avec moi depuis mon arrivée en Onyx. Malgré tout ce qui se passe, tout ce qui est en jeu. Enfin… » J'ai reconsidéré ma formulation. « Sa version de la gentillesse. »

Ma mère m'a tapoté la main en gloussant. « Il m'a l'air très prévenant, sous toutes ces couches de rumination. » À présent c'était à mon tour de rire. Kane allait adorer ça.

« Ces derniers mois n'ont pas été faciles, mais il y a eu quelques bons côtés. Tu adorerais les fleurs des jardins d'Ombrefort, par exemple. Jamais je n'avais vu de couleurs aussi étranges. »

Elle m'a gratifiée d'un demi-sourire avant de s'immobiliser à quelques pas de sa chambre. « Arwen, quand Reytre est reparti te chercher et qu'il a vu le… le sang, nous avons imaginé le pire. Je pouvais à peine dormir en sachant que nous t'avions laissée y retourner. » Elle a pris ma main dans la sienne. « Mais je suis tellement, tellement fière de toi, Arwen. »

J'ai serré sa main, les sourcils froncés. « Pourquoi ?

— Quand le roi nous a trouvés au Grenat, il nous a expliqué ce que tu avais fait pour Reytre. Pour nous tous. Combien de personnes tu avais soignées à l'avant-poste du Royaume d'Onyx. J'ignorais complètement où tu étais partie. Si tu étais encore en vie. Mais une partie de moi savait depuis le début que tu allais très bien t'en sortir toute seule. Peut-être était-ce… nécessaire. J'ai bien peur de t'avoir surprotégée. C'est juste que je sais à quel point ce monde peut se montrer sombre. »

Cela m'a rappelé Bert, le lycanthre, les mensonges de Halden. « Je préfère que ça se soit passé ainsi. Si j'avais su ce qui m'attendait au-dehors, je ne me serais peut-être jamais donné l'occasion de faire preuve de courage. »

Ma mère a secoué la tête, puis m'a attirée dans ses bras. « J'ai beaucoup de chance de t'avoir comme fille. Le monde devient meilleur à travers tes yeux. »

La tête posée sur son épaule, ses mains apaisantes dans mon dos, j'avais l'impression d'être chez moi. « À tout le moins, ai-je marmonné tout contre elle, c'est à toi que je le dois.

— Mon adorable fille. Ne laisse personne t'enlever ça. La lumière brillante que tu as en toi. »

J'ai hoché la tête contre son cou, le chant nocturne des grillons servant de cocon à notre étreinte. Avec tout ce qui était en train de se passer – comprendre que je ne reverrais sans doute pas Kane avant des mois, voire des années, le conflit qui s'annonçait avec un roi fae –, je n'avais pas réalisé à quel point j'avais besoin de ma mère. Je ne voulais pas la laisser repartir, jamais.

Elle m'a enlacée encore plus fort. « Je crois que demain, je vais aller nager dans la baie. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Une unique larme a quitté ma joue pour tomber sur sa robe. « Que c'est une excellente idée. Je vais me joindre à toi. »

27

TM

J'ai patienté jusqu'à ce qu'il ne me soit plus possible de garder ouverts un instant de plus mes yeux lourds. Les bougies que j'avais allumées en prévision de la visite de Kane se résumaient depuis longtemps à un magma informe, leurs mèches dévorées abandonnant la pièce à des nuances de bleu et de noir. J'avais espéré qu'il passe me voir avant de partir le lendemain matin, mais il ne s'était pas encore montré, et j'essayais de ne pas me sentir blessée. Je n'étais pas une enfant. Kane était un roi sur le point de se lancer dans une guerre aux proportions inédites, et le pire restait à venir.

Il avait des choses plus importantes à faire que de dire au revoir à sa… à moi.

Je ne savais pas trop ce que je représentais à ses yeux.

Nous n'étions assurément pas amants, mais nous étions davantage que des amis.

J'ai enfilé ma chemise de nuit et me suis glissée sous les couvertures. Le sommeil m'a fait l'effet d'une drogue bienvenue, me plongeant dans un brouillard de repos assez dense pour étouffer mes pensées émotionnellement compliquées.

Une odeur de pin boisé m'a tirée du sommeil ; la surprise a laissé place à de la chaleur, qui s'est diffusée en moi quand j'ai enfoui mon visage dans la poitrine de Kane.

Il était là, dans mon lit.

Je me suis blottie encore plus près de lui.

Nous n'avions jamais vraiment fait de câlins auparavant, sauf peut-être lorsque j'étais mourante, ce qui, d'après mes souvenirs, n'était pas si romantique que cela. J'ai pris un moment pour apprécier ses mains puissantes autour de mon dos, me pressant contre lui.

« C’est agréable de vous toucher », ai-je chuchoté.

Il m’a murmuré sa réponse à l’oreille, en faisant doucement descendre une main le long de mon dos. Mes mamelons se sont aussitôt durcis, mes seins se gonflant contre l’étoffe soyeuse de ma chemise de nuit.

J’ai frissonné quand son doigt a effleuré mon coccyx ; un gloussement malicieux s’est échappé de sa poitrine. Après m’être légèrement reculée, j’ai levé les yeux vers lui. Son corps semblait alangui contre le mien, mais il respirait aussi lourdement que moi, et ses yeux brillaient d’un désir inextinguible.

« J’ai cru que vous n’alliez pas venir, ai-je murmuré.

— Je n’aurais manqué cela pour rien au monde. » Il a écarté quelques cheveux de mon visage et passé sa main chaude et rugueuse sur ma cuisse nue, ce qui a eu pour effet de presque littéralement m’embraser. J’avais envie de le dévorer, de le sentir absolument partout. Je voulais ça depuis tellement longtemps que chaque minute qu’on passait encore habillés était une tragédie.

Et son extraordinaire douceur me mettait dans tous mes états.

Mes yeux se sont concentrés sur ses lèvres charnues ; j’ai entrouvert les miennes, hors d’haleine.

Il s’est penché pour parcourir paresseusement ma cuisse de sa main, et remonter très légèrement ma chemise. Sa bouche était proche…

Si proche…

Mais quand ses doigts ont effleuré l’os de ma hanche, il a battu en retraite, la mâchoire rigide, les pupilles dilatées.

« Qu’est-ce qu’il y a ? ai-je haleté.

— Tu… tu ne portes rien sous ta chemise de nuit. »

J’ai aussitôt rougi, mon visage devenant sans que je sache trop comment plus chaud qu’il ne l’était déjà. « Non.

— Pourquoi donc ? »

Sa confusion m’a arraché un petit gloussement. « Je n’ai pas l’habitude de mettre des sous-vêtements pour dormir. Mais je peux

enfiler quelque chose si vous préférez ? »

Il a éclaté d'un rire aussi cruel que grave, puis roulé sur le dos en poussant un long soupir peiné, son avant-bras lui dissimulant les yeux.

« Ça va ? me suis-je enquise, à bout de souffle, troublée par ce changement d'énergie.

— Pas le moins du monde. Pour tout te dire, je suis un peu en train de perdre la tête. »

Je me suis lascivement rapprochée de lui, la respiration encore irrégulière, pour déposer un doux baiser dans la chaleur de son cou. Un mélange de baume et de cuir a empli mes narines, et j'ai laissé échapper un léger soupir contre sa peau.

Il a alors poussé un grognement guttural, presque brutal, avant de s'extraire en hâte du lit.

Je me suis aussitôt redressée, en haussant un sourcil interrogateur. « Vous n'en avez donc pas envie ? ai-je demandé, d'une voix légèrement penaude.

— Tu sais que si, m'a-t-il répondu à travers ses dents serrées. Plus que je n'ai jamais voulu quoi que ce soit.

— Vous ne préféreriez donc pas que je couche avec quelqu'un d'autre ? »

C'était une simple plaisanterie, mais il s'est aussitôt rapproché de moi, les yeux flamboyants. Il donnait l'impression de vouloir raser des montagnes.

Je me suis mordu la langue.

« Arwen, tu n'es pas… » Prononcer ces mots semblait lui coûter, lui faire mal physiquement. « Tu n'es pas à moi. Tu ne m'appartiens pas. Tu peux choisir librement les personnes avec lesquelles tu as envie de passer ton temps. Tout ce que j'espère, c'est qu'elles te traitent avec tout le respect que tu mérites, et je m'emploierai chaque jour à ne pas m'imaginer en train d'arracher de leur poitrine leur cœur encore battant. »

J'ai tenté de dissimuler mon sourire. Imaginer Kane jaloux… j'adorais ça. C'était un peu tordu, mais sa fureur tout juste contenue

m'excitait au plus haut point.

Idiot de roi – comme s'il pouvait y avoir quelqu'un d'autre.

« Ça vous est déjà arrivé d'y penser ? »

Il a haussé un sourcil. « Toi avec un autre homme ? Je préférerais me crever les yeux. »

J'ai éclaté de rire. « Non, comment ça serait. Vous et moi…

— Ah, bien sûr. » Sa voix s'était réduite à un grognement sourd.

Jamais je n'avais entendu de son aussi profondément érotique.

Il s'est rapproché de moi. « Depuis ce jour où nous sommes revenus ensemble des bois, je ne pense quasiment qu'à ça. Chaque nuit, je me masturbe en pensant à tes longues jambes, à tes seins parfaits et à ton rire magnifique. » Il a soulevé une unique mèche de mes cheveux et l'a frottée entre ses doigts. « Je t'imagine sur moi, et jouis plus vite que je n'ose l'admettre. »

Je haletais à présent, résistant à l'envie de glisser ma main entre mes jambes et de relâcher la tension que je sentais monter en mon for intérieur. Il devait avoir reconnu le désir dans mes yeux, car il a poussé un lourd soupir et laissé mes cheveux s'échapper de ses doigts, avant de rejoindre la chaise située de l'autre côté de la pièce.

Il avait l'air accablé. Et tellement fatigué.

« Arwen, je suis venu te dire adieu. » Il avait dit cela comme si c'était lui qu'il cherchait à convaincre, pas moi.

« Je sais.

— Et ceci… » D'un geste il a désigné le lit derrière moi. « Ceci ne serait pas un adieu très bienséant. »

J'ai poussé un soupir, bras croisés. « Ne soyez pas aussi condescendant. Je suis une femme adulte. Ce genre de décisions, je peux les prendre moi-même. »

Il a marqué une pause, le temps de passer une main dans ses cheveux. « Je voulais dire pour moi. Je suis un salopard égoïste, tu te souviens ? Te posséder, et puis… te quitter. Ça me tuerait.

— Oh, ai-je lâché un peu bêtement. Peut-être que ça n'a pas à

être un adieu ?

— Nous avions conclu un accord, toi et moi. Tu es en sécurité désormais, avec ta famille. Ta mère a commencé à guérir. C'est tout ce que j'aurais pu espérer pour toi. Je peux te donner suffisamment de pièces pour mener une vie longue et paisible ici, avec eux. Ma présence ne ferait que te mettre en danger. »

Il avait raison, je le savais. On pouvait se construire une vraie vie ici, dans les rues de La Crique-des-Sirènes, une vie heureuse. Je pouvais me la représenter mentalement dans les moindres détails : les poules et les vaches de Léah ; Mère, enfin en bonne santé, en train de préparer le repas et de danser dans la cuisine comme elle le faisait jadis. Reytre continuerait à travailler le bois. Moi à soigner, et peut-être ouvrirais-je un jour un magasin de fleurs tropicales. Kane pourrait nous rendre visite, de temps à autre. Rien ne nous empêcherait de partager des nuits comme celle-ci, emmêlés l'un à l'autre sous le clair de lune clandestin jusqu'à ce qu'il parte avant le lever du soleil, rappelé par son royaume. Jusqu'à ce qu'un jour, je fasse ma vie avec quelqu'un de nouveau. Quelqu'un d'autre…

Comment aurais-je pu vouloir davantage que ça ? Davantage que la sécurité pour moi-même et ma famille ?

Or tel était le cas.

Je le voulais lui. Tout entier. Tout le temps. Et de préférence jusqu'à la fin de mes jours. La réalité des sentiments qu'il m'inspirait m'a alors frappée avec la force d'un raz-de-marée, me coupant presque le souffle.

« Un accord, ai-je répété. Pourquoi m'avoir fait rester à Ombrefort, en premier lieu ? Ce n'était pas seulement pour soigner vos soldats ou rembourser une dette. Était-ce simplement pour me garder sous la main ? »

Kane s'est frotté les yeux. « Ça n'a plus d'importance, désormais. » Il s'est levé pour partir. J'ai senti une vague de panique implacable déferler en moi. Était-ce là l'ultime instant que j'allais jamais passer avec lui ? Ça ne pouvait pas se terminer ainsi.

J'ai bondi du lit pour me positionner devant lui avant qu'il n'ait atteint la porte, mon cœur battant à tout rompre.

« Ne pars pas », ai-je murmuré.

Il y avait une peine infinie dans son regard. « On ne peut pas faire ça, Arwen. »

Mais comme il ne faisait aucun geste pour me repousser, je me suis mise sur la pointe des pieds pour prendre son visage entre mes mains, tout doucement.

« Je sais ce que tu m'as dit, que je n'étais pas à toi. Mais… j'en ai envie. » J'ai dégluti tant bien que mal. « Je veux être à toi, Kane. »

Ses yeux bouillonnaient de chaleur et de tourments.

Et sans me laisser le temps de protester davantage, il m'a embrassée par surprise.

En poussant un grognement, il a trébuché vers moi, comme si le soulagement consécutif à notre baiser avait affaibli ses jambes. Étouffant un gémissement, j'ai passé les bras autour de ses larges épaules, sentant sous mes doigts la douceur des poils de sa nuque. La respiration laborieuse, irrégulière, il dévorait sauvagement ma lèvre inférieure, comme pris d'une faim irrésistible.

Enfin…

Ses mains, celles qui avaient si délicatement taquiné ma cuisse dans le lit, prenaient à présent d'assaut l'intégralité de mon corps. Cela m'enflammait presque littéralement, de savoir ses doigts si proches de tous les endroits que je voulais les sentir explorer.

Et sa saveur, sa bouche – un mélange de bon bourbon et de menthe –, c'était plus que bouleversant. Dévorant. Cela n'avait rien à voir avec son chaste baiser dans les jardins. Celui-là avait été exploratoire, retenu, prudent. Là, c'était…

Son index a alors parcouru mon mamelon durci, m'arrachant un petit sifflement, qui s'est transformé en frisson quand son doigt a commencé à descendre jusqu'à ma taille, mais pas plus bas.

J'en veux plus, s'il te plaît…

J'ai tiré sur sa chemise. J'avais besoin de toucher sa peau, de la goûter. Interrompant notre baiser, il s'est débarrassé en hâte de sa chemise en lin. Je l'ai reluqué sans vergogne, le souffle coupé. Même au clair de lune, sa peau aussi halée que ciselée luisait.

« Tu es beau », ai-je murmuré. Sans la moindre honte. Car c'était

la vérité.

« Tu peux parler ! » Kane m'a fixée un instant avec vénération, après quoi ses yeux sont devenus complètement sauvages. Il m'a attrapé les fesses et m'a soulevée, pour ensuite – tout en m'embrassant sauvagement – nous plaquer contre le mur à côté du lit, une main protectrice derrière ma tête. Immédiatement, j'ai senti son membre contre ma ceinture abdominale, aussi dur qu'un roc, à l'évidence pressé de s'extraire de son pantalon. J'ai griffé son dos, son cou, sa mâchoire, les doigts comme animés d'une volonté propre.

Même ainsi, il m'en fallait plus.

Je voulais me retrouver comprimée entre son corps et la fraîcheur du papier peint derrière moi. Écrasée sous son poids délicieux, comme les fleurs dans mes livres. En manque, folle de désir, je me frottais à lui telle une chatte en chaleur.

Après s'être détaché de mes lèvres, Kane a déposé une ligne de baisers infiniment doux le long de ma gorge ; quand mes doigts se sont enfouis dans ses cheveux soyeux, il a poussé un grognement agréable, auquel mes seins n'ont pas manqué de réagir presque douloureusement. J'ai frotté mes hanches contre son impressionnante longueur, enroulant mes jambes autour de lui encore plus étroitement. Il a fait glisser une bretelle de ma chemise de nuit et m'a mordillé l'épaule.

« Plus, l'ai-je supplié.

— Ne me tente pas », a-t-il susurré tout contre ma clavicule, me mordillant la peau jusqu'à atteindre mon sein par-dessus la soie. Il a alors reculé un peu, pour suivre d'un doigt révérencieux la cicatrice qui courait le long de ma poitrine.

« Ça guérit très vite.

— C'est ce qui se produit avec moi, parfois », ai-je murmuré, mais Kane était perdu dans ses propres pensées.

« J'ai cru… » Sa voix s'est brisée, et mon cœur a manqué un battement. « J'ai cru te perdre. Je n'arrivais plus à manger. À dormir. À bouger. » Un sourire triste a étiré la commissure de ses lèvres. « À me raser. » Il m'a considérée, avec dans les yeux quelque chose qui s'apparentait à de la stupeur. « Je ne voulais pas vivre dans un monde privé de toi. »

À ces mots, j'ai senti l'énergie de la pièce se modifier. Cela faisait si longtemps que nous évitions de parler de l'alchimie émotionnelle qui nous rapprochait qu'il nous semblait impensable d'admettre nos sentiments. Ses yeux brillaient telles des étoiles, et pendant un moment je n'ai rien entendu d'autre que notre respiration saccadée.

Mais il m'a épargné la peine de prononcer les mots logés dans ma gorge en déposant un unique baiser sur ma nouvelle cicatrice, si délicatement que j'aurais pu en pleurer. Ses lèvres sont ensuite descendues le long de ma poitrine, jusqu'à ce que sa bouche enveloppe mon mamelon durci par-dessus le tissu soyeux de ma chemise de nuit. Ses dents acérées se faisaient douces autour du bouton sensible, et j'ai poussé un miaulement sauvage.

« Comme c'est bon », a-t-il murmuré, en saisissant d'une main mon autre sein, qu'il s'est mis à masser doucement. Une sensation qui m'a presque fait loucher. J'ai basculé la tête en arrière et me suis mordu la lèvre, m'efforçant de ne plus produire de bruits aussi incongrus. La palpitation entre mes jambes oscillait entre plaisir et douleur.

Sa bouche est revenue se coller à la mienne et il nous a conduits jusqu'au lit, m'allongeant dessus avant de grimper sur moi. Il s'efforçait de ralentir le rythme de nos baisers, de rendre grâce à chaque angle de ma mâchoire, de mon cou, mais je l'embrassais avec un désir absolument féroce ; jamais je n'avais rien ressenti de tel : un mélange de besoin, d'envie et d'urgence. Sans doute étais-je en train de lui meurtrir les lèvres.

Enhardie par mes appétits insatiables, j'ai passé une jambe par-dessus sa taille et nous ai fait rouler jusqu'à ce que je me retrouve à califourchon sur lui. Kane a lâché un soupir et entouré ma taille de ses deux grandes mains. Il était si imposant que ses pouces se touchaient presque sous mon nombril. Une main est venue prendre en coupe un de mes seins et j'ai gémi lorsqu'il a commencé à en titiller le mamelon.

J'avais l'impression d'être une flamme vacillante.

« Tu ne me facilites pas la tâche, petit oiseau, a-t-il plaisanté, la voix rauque, les yeux fous. Moi qui voulais te déguster. »

Ignorant ses paroles, j'ai déposé de légers baisers le long de son torse nu, me délectant de sa peau sucrée-salée.

Il avait le goût d'un pur clair de lune – sombre, sensuel, par trop

tentant.

Quand j'ai fini par atteindre sa ceinture et que mes mains ont saisi les lacets de son pantalon, Kane a lâché un grognement. Mes cuisses s'en sont serrées de désir.

Mais ses mains se sont alors refermées sur les miennes. « D'accord. Tant pis pour la dégustation. »

Sans me laisser le temps de réagir, il m'a fait tourner et m'a collée dos contre son torse, un sourire malicieux aux lèvres, puis a glissé une main sous mon corps, autour de mon ventre. Quand son autre main est passée sous le tissu soyeux et a trouvé la peau douce de mon sein, nous nous sommes tous les deux cabrés l'un vers l'autre.

Kane a lâché un juron, puis pressé sa bouche contre mon cou. « C'est encore mieux que tout ce que j'aurais pu imaginer. Tous ces mois, à penser que ceci n'arriverait jamais, il m'était impossible de concevoir pire torture. Je veux enfouir mes lèvres entre tes jolies cuisses. »

Ses paroles me mettaient dans tous mes états. Totalement trempée, désormais, je me tortillais en rythme contre lui. J'avais besoin que sa main descende plus bas.

Une idée franchement obscène m'a alors traversé l'esprit.

« Tu sais, ai-je réussi à articuler, tu n'es pas le seul à avoir eu des pensées indécentes après cette balade à cheval. »

Kane s'est figé derrière moi, pour ensuite expulser un souffle tremblant. Sa main tenait toujours mon sein sous ma chemise de nuit, et je me tortillais contre son membre, ce qui me faisait gémir de concupiscence.

« Je t'interdis de ne pas aller au bout de cette pensée. »

Un sourire coquin aux lèvres, je me suis à nouveau collée tout contre lui. Il a grogné – un bruit brutal, dépravé – avant de commencer à soulever ma chemise de nuit avec sa main.

« Tu te souviens quand tu as fait irruption dans ma salle de bains ? »

Il a lâché un petit rire. « Jamais je ne pourrai oublier ça. Tu étais

si mignonne, avec ce chandelier que tu brandissais. » Il traçait des cercles paresseux sur ma hanche, tout en me léchant le cou. « Me retrouver si près de toi, si près de ton corps nu et luisant… c'était un vrai supplice, m'a-t-il chuchoté tout en remontant le tissu de ma robe jusqu'à mon estomac.

— Eh bien, ai-je répliqué, à bout de souffle, j'étais en train de me caresser juste avant ton arrivée. Pour tout te dire, j'étais sur le point de jouir. »

Il a grondé de satisfaction à ces mots, et plaqué ses hanches contre mon cul.

J'adorais la sensation de puissance que me procurait le fait d'être dans ses bras.

« S'il te plaît, ne t'arrête pas. » Sa voix était à peine plus qu'un murmure. Il m'a écarté les jambes, prenant son temps pour parcourir l'intérieur de mes cuisses – et se figeant lorsqu'il a senti l'humidité qui s'y trouvait déjà. « Oh, bon sang. Si prête à m'accueillir. À quoi pensais-tu ce jour-là, mon bel oiseau ?

— À toi », ai-je haleté.

Ce qui a paru suffisant pour le pousser à bout. Il m'a tournée face à lui pour m'embrasser sauvagement, sa langue explorant les profondeurs de ma bouche. Comme s'il risquait de se noyer s'il se contentait d'un simple baiser. Comme si j'étais de l'oxygène. Ses doigts ont finalement trouvé l'endroit exact que je rêvais qu'il touche ; des étoiles ont aussitôt obscurci ma vision. Ses douces caresses me faisaient frissonner, j'en avais le corps entier crispé.

Tout en m'embrassant il a poussé un soupir, à croire qu'il était en train d'étouffer. Mais ses doigts demeuraient implacables, taquinant ma peau, la massant, jouant de moi comme d'un instrument et me faisant chanter. J'étais si près de jouir, alors qu'il n'avait même pas encore…

Il a fini par laisser un unique doigt glisser en moi ; le fait que son pouce continue à y décrire des cercles m'a arraché un petit cri. La sensation nous a fait tous les deux haleter, et je l'ai embrassé encore plus bestialement, mes mains parcourant son torse alors même que son doigt jouait à entrer et sortir de mon vagin.

De lentes caresses contrôlées, si fermes, si pleines…

« Je continue ? » m'a-t-il demandé, et j'ai lâché un faible gémissement implorant.

Oui, oui, s'il te plaît, oui. Plus.

Quand il a inséré un deuxième doigt dans mon intimité, j'ai commencé à me tortiller sur sa main et poussé un gémissement lorsqu'il a plongé ses doigts en moi, ce qui m'a définitivement coupé le souffle.

« Arwen », a-t-il grogné. Ça a presque causé ma perte. Ruant de désir, je me suis abandonnée, attendant impatiemment d'obtenir de lui ce dont j'avais tant besoin.

Des détonations nous ont alors violemment arrachés à nos jeux amoureux. J'ai levé les yeux vers Kane, qui a bondi du lit pour se précipiter à la fenêtre à la vitesse de l'éclair.

« Rhabille-toi, a-t-il articulé, non sans mal. Tout de suite. »

Troublée, les genoux encore tremblants, je suis donc descendue du lit. Je me doutais bien qu'il ne me demandait pas de mettre la pièce de tissu bleue péridienne, aussi me suis-je jetée sur mes protections en cuir tout en ôtant ma chemise de nuit, dont la soie formait comme une flaque à mes pieds. Alors même que les lacets volaient entre mes doigts, un nouveau coup de canon a ébranlé la forteresse.

Il a traversé la pièce et enfilé sa chemise, en arborant une expression absolument sinistre ; jamais je ne l'avais vu dans un tel état.

Je connaissais déjà la réponse, mais : « Qu'est-ce qui se passe ?

— Le château est attaqué. »

Et puis les cris sont parvenus à nos oreilles.

28

TM

Des explosions ébranlaient la pièce, qui m'évoquait à présent un navire en pleine tempête. Des hurlements d'effroi nous parvenaient du couloir ; des particules de poussière et des débris pleuvaient du plafond.

« Viens, m'a lancé Kane. Reste près de moi. »

Je l'ai suivi dans le corridor mal éclairé, mes poumons à peine capables de fonctionner. Les gardes onyxiens qui attendaient leur roi devant ma porte nous ont fait traverser les décombres.

Je parvenais tout juste à respirer, alors me déplacer… Mais je devais rejoindre ma famille.

« Il faut qu'on…

— Je sais ! a-t-il hurlé par-dessus les cris de panique qui nous entouraient. Ils sont tout près, après ce couloir. »

Les lumières vacillaient à chaque nouvelle déflagration, projetant des ombres grotesques dans le couloir. J'apercevais ici et là des serviteurs et des nobles qui passaient en hâte d'une pièce à l'autre. Les odeurs apaisantes de noix de coco et de sel océanique contrastaient avec la peur qui parcourait mes veines.

Ça n'aurait jamais dû se produire ici.

Une horreur tardive m'a alors frappée ; j'ai arraché ma main de celle de Kane pour la porter à ma bouche. Les gardes derrière nous ont brusquement fait halte, se heurtant les uns les autres.

« Tu es blessée ? » Kane a pris mon visage entre ses mains, en quête de la source de mon choc.

« C'est ma faute, ai-je murmuré, incapable de bouger.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai dit à Halden que le banquet était organisé en l'honneur du roi Eryx. Que vous espériez conclure une alliance. »

En résumé, j'avais condamné à mort tous ces gens. L'énormité de mon erreur…

Kane a secoué la tête.

« Écoute-moi. Tu n'y es pour rien. C'est la faute des hommes qui actionnent ces canons. Viens, on ne peut pas rester ici. »

Je savais qu'il avait raison. Il fallait qu'on retrouve ma famille. Mais une culpabilité dévorante s'infiltrait jusque dans mes os à la vue de tous ces visages terrifiés. Une odeur cendrée de fumée flottait dans notre direction. À travers les fenêtres, je voyais que les arbres hérissés de pointes étaient embrasés. Un cri perçant à côté de moi a failli me crever le tympan.

« Il faut qu'on aide ces gens, lui ai-je dit, alors même que nous reprenions notre progression sur le sol tremblant du couloir.

— Absolument.

— Comment Ambre peut-elle disposer de moyens humains si conséquents ? Suffisants pour mettre le feu à tout le château ? Ce n'est pas possible.

— Avec l'appui du Grenat, si.

— Est-ce qu'on peut mettre les canons hors d'état de nuire ? »

Il arborait un regard meurtrier. « Ce ne sont pas les canons qui m'inquiètent. Mais les salamandres. »

Je me suis arrêtée de courir pour me rapprocher de la fenêtre la plus proche, cherchant ce qui était en train d'embraser la forêt. De gigantesques lézards pourvus d'énormes crocs rampaient laborieusement sur la plage. Ils ressemblaient à des serpents, avec leurs longs cous, sauf qu'ils étaient aussi dotés de lourdes pattes, chacune munie de griffes capables de déchiqueter une personne comme du papier humide. Pilotés par des soldats du Grenat et d'Ambre, ils se dirigeaient vers le château. À chaque expiration, une corde de feu pulvérisait le sol devant eux, carbonisant absolument tout sur son passage.

Des soldats péridiens inébranlables étaient postés autour du périmètre, mais leurs lances ne faisaient pas le poids face aux créatures rampantes cracheuses de flammes. De nouvelles boules de feu dansantes les ont survolés, en direction de l'extérieur du donjon.

C'était cela qui ébranlait le château : le souffle igné des salamandres. Nous allions être pris au piège, rôtis. Brûlés vifs.

« Foutues Pierres », ai-je murmuré. Kane m'a attrapé la main et m'a forcée à reprendre ma course folle.

Nous avons rejoint aussi vite que possible les autres chambres ; la première était celle de Reytre. Kane a frappé à la porte.

« Ouvre, c'est nous ! » me suis-je exclamée.

Comme aucun son ne nous parvenait en réponse, une vague d'inquiétude a déferlé sur mes sens.

« Ouvre. Tout de suite ! » ai-je insisté.

Kane s'est jeté contre le bois avec davantage de force que je n'avais jamais vu personne en déployer. De la force fae. La porte est sortie de ses gonds, pour ensuite tomber lourdement à plat sur le sol.

À l'intérieur, Reytre était blotti derrière l'armoire en compagnie de ma mère.

« Les Pierres en soient remerciées ! ai-je crié en me précipitant dans la pièce. Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu ? » Une fois bien visible le visage baigné de larmes de ma mère, j'ai senti la panique envahir ma poitrine. « Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Léah n'est pas dans sa chambre. »

Je me suis tournée vers Reytre.

« On va la retrouver, mais elle n'est pas à cet étage. » Il semblait calme, mais je connaissais mon frère. Ses yeux écarquillés trahissaient sa terreur.

Kane a posé une main sur mon épaule, qu'il a légèrement serrée. « Il faut qu'on emmène tout le monde dans la salle du trône. C'est là que vous serez le plus en sécurité. » Il a alors regardé ma mère. « On ne partira pas d'ici sans la petite. Je vous le jure. »

Nous nous y sommes rendus à une vitesse vertigineuse. Ça me stupéfiait de voir avec quelle aisance Mère parvenait à se déplacer. Après toutes ces années, on lui avait enfin trouvé un remède réellement efficace.

La salle du trône était lourdement gardée par des soldats du Péridot. Sitôt qu'ils nous ont vus arriver, les portes se sont ouvertes – ils avaient reconnu Kane, bien sûr. À l'intérieur se trouvaient le roi Eryx, la princesse Amélia et tous les autres dignitaires, péridiens comme onyxiens. Des commandants, généraux et autres lieutenants dansaient frénétiquement d'un bout à l'autre des lieux, en aboyant des ordres aux soldats et aux gardes. Tout le monde se criait dessus. J'avais la tête qui tournait.

Par les Pierres, où était Léah ?

Mari était assise dans un coin, les genoux remontés contre sa poitrine ; Griffon, pour sa part, s'entretenait avec un commandant péridien quelques mètres plus loin.

J'ai couru jusqu'à elle et me suis laissée tomber par terre.

« Oh, par les Pierres sacrées, tu vas bien ! » Elle m'a enveloppée de ses bras. J'ai inspiré son parfum à la cannelle en me retenant de pleurer. Si je commençais maintenant, jamais je ne serais capable de m'arrêter.

À côté de Griffon se tenait une large silhouette que j'ai immédiatement reconnue : Barney, toujours un peu à l'étroit dans son uniforme, aussi immobile qu'un pilier. J'ai hoché la tête et il a fait de même, une expression assombrie d'inquiétude sur le visage.

J'avais simplement besoin d'une arme, après quoi je pourrais partir à la recherche de ma sœur. Une épée longue scintillait sur la table de fortune qui avait à l'évidence été déplacée là quelques minutes plus tôt ; elle croulait presque sous un amoncellement de cartes, de lanternes et d'armes.

Avant même que j'aie fait le moindre mouvement pour m'en rapprocher, la voix tonitruante du roi Eryx s'est adressée à Kane : « C'est ce qu'on craignait. Le Grenat et Ambre se sont alliés à Lazare. Ils auront pris le royaume avant l'aube. »

J'avais vu de mes propres yeux l'attaque quelques instants plus tôt. Et pourtant, une véritable peur, pure, dévorante, a alors obscurci ma vision.

Son général ridé a été le suivant à prendre la parole : « Les grottes. C'est notre seul moyen d'atteindre la plage. » Il s'est tourné vers Kane et les hommes d'Onyx. « La forteresse de La Crique-des-Sirènes est construite au-dessus d'une vaste étendue de cavernes qui bordent la baie. Nos navires sont amarrés là où les falaises de pierre rejoignent le sable ; les grottes constituent le moyen le plus rapide de fuir.

— Fuir ? s'est étonnée la princesse Amélia. Nous n'allons pas rester et nous battre ? »

Le roi Eryx l'a foudroyée du regard. « Nous n'avons pas la Lame. Ça ne sert à rien d'essayer de combattre Lazare sans elle. On ne peut pas l'emporter.

— Impossible d'atteindre la plage, est intervenu un soldat péridien dégingandé. C'est là qu'ils sont stationnés.

— Eh bien, c'est aussi là-bas que se trouvent nos navires, a répliqué le général. On ne réussira jamais à évacuer tout le monde à cheval ou à pied. Les palmiers qui entourent le château sont en feu.

— Comment sont-ils parvenus à traverser la baie ? s'est emportée Amélia. Où étaient nos sentinelles ?

— Votre Altesse, a répondu l'homme efflanqué, ils ont coulé l'intégralité de nos navires de garde. Et incendié toutes les tours de guet. Jamais nous n'aurions pu nous attendre à une telle puissance de feu. »

C'était de la lumène fae, voilà comment ils avaient fait. Et Amélia le savait.

Même si le Péridot avait eu des mois plutôt que quelques minutes pour se préparer, il n'aurait pas fait le poids face au Grenat, à Ambre… et à Lazare.

Amélia a lancé à Eryx un regard dédaigneux. « On parle de notre peuple, Père. Notre unique but sur ce continent est de le protéger. »

Eryx s'est borné à se tourner vers Kane. « Faites ce que vous avez à faire, mais dans moins d'une heure Amélia et moi serons à bord de notre navire. Je ne vais pas rester ici pour voir la seule famille que j'ai encore se faire brûler vive.

— Père !

— Silence, Amélia ! » Des postillons se sont envolés de son visage rougi. « Cette discussion est close. »

Je ne pouvais écouter cela une minute de plus ; il fallait que je retrouve Léah.

Je me suis levée, le cœur au bord des lèvres, ignorant les objections de Mari.

Les yeux courroucés de Kane se sont immédiatement rivés aux miens.

« Griffon, a-t-il lancé, coupant ainsi court aux protestations d'Amélia. Tu vas accompagner Eryx, Amélia et leurs hommes. Emmenez tous ceux que vous pourrez. Conduisez-les aux navires. Je vous rejoindrai là-bas après avoir retrouvé Léah.

— Vous êtes mon roi. Il est hors de question que je vous abandonne ici. » Le regard vert clair de Griffon s'est durci. Un bref instant ses yeux se sont rivés sur Mari, avant de revenir sur Kane.

« Tu vas obéir à mes ordres, a insisté Kane avant de se tourner vers le reste de ses gardes présents dans la salle du trône. Comme vous tous. Personne ne va venir avec moi. Allez-y maintenant.

— Moi, je vais venir avec vous », suis-je intervenue en lui emboîtant le pas, attrapant au passage l'épée longue posée sur la table.

Il a aboyé un sombre rire grinçant. « Certainement pas.

— Vous ne la trouverez jamais sans moi. Je la connais mieux que quiconque. »

Ma mère s'accrochait littéralement à Reytre, qui laissait sans mot dire le débat suivre son cours.

Kane m'a considérée, les yeux aussi brûlants que les feux qui nous entouraient. « Non, Arwen. Si jamais il t'arrivait quelque chose…

— Vous ne le permettriez pas. » J'ai baissé les yeux vers l'épée. « Et moi non plus. »

Sans lui accorder le temps de discuter, j'ai rapidement étreint ma mère, Reytre et Mari. « Restez avec Griffon. Rejoignez les navires.

On ne tardera pas à vous y retrouver. » Après quoi je me suis frayé un chemin hors de la salle du trône, Kane sur mes talons.

« Par où devrions-nous commencer ? » m'a-t-il demandé en esquivant une statue renversée.

Je ne pouvais me laisser aller à croire que quelqu'un l'avait enlevée, ou pire encore. Aussi ai-je chassé cette pensée de mon esprit. « Si elle s'est enfuie, ce sera pour aller se réfugier dans les hauteurs. C'est une sacrée grimpeuse. »

Nous nous sommes empressés de nous engager dans l'étroit escalier en colimaçon qui menait au toit couvert de chaume de la forteresse.

« Léah ! » ne cessais-je de hurler. Kane faisait écho à mes cris. Nous avons fouillé chaque étage, chaque pièce, chaque recoin. De longues minutes se sont écoulées sans qu'il y ait nulle part le moindre signe d'elle. Autour de nous, ce n'était que destruction, mort et désespoir.

Le château avait commencé à se remplir de fumée. Alors même que nous traversions un salon sur le point de s'écrouler, je ne suis mise à tousser en me frottant les yeux.

J'ai senti que Kane me regardait.

« Je sais ce que tu penses. Garde-le pour toi.

— Tu devrais rejoindre les navires. Je vais t'y conduire, après quoi je reviendrai ici pour la retrouver.

— Non… »

Une planche de bois calcinée s'est alors détachée du plafond, pour tomber vers nous à une vitesse stupéfiante. Je me suis écartée d'un bond avant de me saisir le cœur pour forcer mes poumons à inspirer de l'air, ce qui m'a valu une violente quinte de toux. Ce n'était pas de l'air, mais de la fumée.

« Arwen ! a-t-il rugi. Si tu meurs, tu ne vas pas pouvoir la sauver. Elle ou qui que ce soit d'autre. »

J'ai fermé les yeux, m'efforçant de ne pas laisser mon visage se décomposer. Craquer maintenant était hors de question. Je voulais simplement la tenir dans mes bras, savoir qu'elle allait bien. *S'il*

vous plaît, ai-je supplié les Pierres. *S'il vous plaît, pas Léah.*

« Allons au moins vérifier les écuries, ai-je répliqué. Elle adore les animaux. Peut-être a-t-elle tenté de fuir à cheval ?

— Non, a-t-il grondé. Tu ne peux pas quitter les murs du château. Ça grouille de soldats et de salamandres dehors.

— Je vais m'y rendre, que tu viennes ou non avec moi. M'est avis que je suis bien plus en sécurité avec un Fae que toute seule. Tu ne crois pas ? »

Il a passé une main nerveuse dans ses cheveux. De la cendre avait enduit nos deux têtes, et il en pleuvait encore sur le sol sous nos pieds. Mes arguments avaient dû le convaincre, car il a sèchement opiné du chef avant de me prendre la main. Nous sommes partis à toute vitesse en direction de l'arrière du château.

La douce nuit résonnait d'une cacophonie de hurlements sinistres. Des soldats d'Ambre, du Péridot, d'Onyx et du Grenat se pressaient dans la cour telles des fourmis sur du miel renversé. Alors même que nous courions vers les collines où se trouvaient les écuries, je m'efforçais de ne pas penser à toutes les autres personnes qui cherchaient – et perdaient – elles aussi leurs familles. De ne pas me répéter que c'était ma faute.

Sitôt le bâtiment en vue, j'ai piqué un sprint.

« Arwen ! » La voix de Kane avait résonné dans l'air nocturne, mais je me déplaçais aussi vite que mes pieds acceptaient de me porter. Il n'y avait personne dans les environs, pas même le moindre soldat. C'était trop calme.

J'ai vérifié chaque box, ne négligeant aucune porte.

Les écuries étaient vides.

« Où sont tous les chevaux ? » ai-je murmuré.

Kane, qui m'avait rattrapée, regardait autour de lui en reprenant son souffle. « Le palefrenier les a peut-être libérés quand il a vu le feu.

— Non, c'est moi qui l'ai fait », est alors intervenue une petite voix.

Mon soulagement était tellement intense que j'ai failli en oublier de respirer. J'ai étouffé un sanglot. Léah a passé une tête par-dessus une botte de foin et s'est précipitée dans mes bras. Elle tremblait d'émotion. J'ai tenté de maîtriser les miennes de manière à la rassurer, mais des larmes ont malgré tout commencé à couler le long de mes joues.

« Qu'est-ce que tu faisais ici ? » J'ai essuyé mon visage, puis me suis mise à caresser ses cheveux couleur miel.

« Je n'arrivais pas à dormir. Je cherchais le dragon. »

Des bruits de pas sont alors parvenus à mes oreilles ; j'ai senti un frisson remonter ma colonne vertébrale jusqu'à ma nuque.

« Viens », ai-je murmuré à l'attention de Léah, avant de l'entraîner derrière une cabane en bois. Kane s'est quant à lui glissé derrière celle située face à nous.

Un unique soldat, affublé d'une armure ambréenne, arpentait le chemin qui passait entre les stalles. J'ai fermé les yeux en serrant Léah contre ma poitrine, m'efforçant de garder mon souffle à l'intérieur de mes poumons.

« Halden ! » s'est écriée ma sœur, avant d'échapper à mes bras et de se précipiter vers lui.

29

TM

Foutues Pierres !

Halden tenait Léah à bout de bras, les yeux écarquillés d'incrédulité. « Léah ? Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Elle a bredouillé quelques mots, la voix noyée dans le tumulte belliqueux en provenance du château. Très vite, néanmoins, Halden a compris ce qui se passait, et il s'est mis en quête de mon visage dans l'écurie. Se cacher ne servait plus à rien, désormais. Je suis sortie du box.

« Arwen. » Son expression s'est durcie. Le regard de Léah s'est porté sur moi, et j'ai vu son visage se décomposer. Elle avait toujours été trop perspicace.

D'un pas hésitant, elle est venue se réfugier derrière moi.

Je savais que j'allais devoir le supplier. « S'il te plaît. Laisse-nous simplement partir. »

Il a secoué la tête, comme s'il redoutait cela autant que moi. « Pourquoi ne m'as-tu pas rejoint ? J'imagine que c'est à cause de lui…

— Halden…

— Il est ici, pas vrai ?

— Non », ai-je menti. D'une voix tout sauf convaincante, malheureusement. Je m'étais améliorée en la matière, mais pas assez pour duper quelqu'un qui me connaissait depuis toujours.

Il y avait presque de la tristesse dans ses yeux « Jamais il ne te laisserait toute seule. »

Mon estomac menaçait de remonter jusqu'à ma gorge. Halden a

poussé un soupir, puis commencé à se rapprocher de moi. J'ai dégainé mon épée ; Léah a étouffé un cri de stupeur.

« Tu as raison, a alors grondé la froide voix veloutée de Kane. Petit malin. » Il est lentement sorti des ombres, paumes ouvertes.

Non, non, non !

Je ne pouvais pas laisser Lazare le prendre. La main de Halden s'est posée sur la poignée de son épée, mais Kane a secoué la tête. « Je ne veux pas me battre avec toi. »

Ma main s'est resserrée sur mon arme. « Je t'en supplie, Halden. Personne ne le saurait. Laisse-nous partir.

— Je ne peux pas faire ça. »

Les ténèbres m'empêchaient de voir si son visage affichait le moindre remords.

« Prends-moi à leur place, dans ce cas, a dit Kane. J'irai retrouver mon père de mon plein gré. »

Mon corps s'est mis à trembler, mais j'ai gardé le silence. Kane allait s'en sortir. C'était un Fae, après tout.

Halden a hésité un instant – une pause insoutenable –, puis : « Je ne peux pas faire ça non plus. »

Kane a opiné du chef ; son visage arborait une détermination terrifiante. « Ainsi, il sait.

— Il sait quoi ? » J'avais parlé d'une voix stridente, qui n'était pas la mienne. Léah s'agitait derrière moi.

Avant que l'un ou l'autre ne puisse me répondre, Kane s'est jeté sur Halden en poussant un grognement guttural. Tous deux ont atterri violemment dans les bottes de foin derrière nous. Alors même que Léah se mettait à hurler, je lui ai pris le bras pour la faire sortir au pas de course des écuries. Là, je me suis arrêtée net, au point que ma sœur est venue heurter l'os de ma hanche.

Un groupe de soldats passait devant nous, marchant en direction du château, qui se résumait désormais à un gigantesque feu de joie au milieu des palmiers. Ma sœur a levé les yeux vers moi ; jamais je ne les avais vus briller d'une telle peur.

« Chut », ai-je murmuré, les lèvres déjà craquelées par la sécheresse de l'air. Nous sommes restées complètement immobiles, n'osant quasiment pas respirer – Léah avait même fermé les yeux –, jusqu'à ce qu'ils aient disparu.

Après quoi je nous ai ramenées aux écuries.

C'était encore pire à l'intérieur.

Le bataillon de Halden l'avait retrouvé : six soldats ambréens maintenaient Kane à genoux.

L'état de son visage m'a brisé le cœur. Halden s'est glissé derrière moi avant même que je n'aie le temps de réagir ; il m'a saisi les poignets, assez violemment pour me faire lâcher mon épée. Léah a hurlé lorsque deux soldats l'ont arrachée à mes bras.

« Non ! ai-je crié.

— Je n'aurais jamais imaginé que notre dernière étreinte ressemblerait à ça », a susurré Halden contre mon cou. Une vague acide m'a brûlé l'estomac.

« Comment peux-tu faire une chose pareille ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je ne sais pas, sans doute n'as-tu jamais… »

Animée d'une rage pure, et n'ayant absolument aucune envie d'entendre le reste de cette phrase, j'ai envoyé de toutes mes forces l'arrière de ma tête contre son nez.

Un craquement appréciable a résonné d'un bout à l'autre de mon crâne. J'ai aussitôt enfoncé le talon de ma botte dans son cou-de-pied. Halden m'a lâchée en poussant un cri étranglé, et je me suis jetée sur mon épée.

Un grognement aux lèvres, il s'est saisi le visage ; entre ses doigts s'écoulait un ruisselet de sang.

Et je m'en suis délectée. Jusqu'à la dernière goutte.

Avec mon épée j'ai foncé sur le garde qui tenait le bras droit de Kane, en esquivant tous ceux qui plongeaient pour m'attraper. Sitôt devant lui, j'ai abattu ma lame dans sa direction, ne lui laissant qu'une alternative : lâcher Kane pour éviter mon coup, ou perdre la

tête.

Les yeux écarquillés, il a choisi la première option, libérant une fraction de seconde la main de Kane pour esquiver mon attaque.

Deux gardes supplémentaires s'en sont alors pris à moi, m'attrapant par les cheveux, les bras, la taille, pour me faire tomber sur le foin poussiéreux du sol de l'écurie.

Mais c'était tout ce dont Kane avait besoin.

La trachée à moitié écrasée par un genou enfoncé dans mon dos, j'ai regardé Kane éliminer d'une seule main le reste des Ambréens qui l'avaient plaqué au sol, sans forcer et avec un plaisir féroce. La grange a résonné quelques instants de divers craquements sinistres, et bientôt ses adversaires gisaient en tas par terre, inconscients.

Sans effort, Kane m'a arrachée aux bras des deux hommes, qu'il a ensuite projetés contre le mur derrière nous. Le bruit que ça a produit m'a retourné l'estomac. Après avoir plongé mon épée dans la cuisse d'un troisième soldat, j'ai couru en direction de Halden, toujours à terre.

« Arwen… », m'a-t-il suppliée.

J'ai gratifié sa tempe d'un coup de botte couverte de cendres, assez fort pour l'assommer. Du sang rugissait dans mes oreilles. Plus jamais je ne voulais l'entendre prononcer mon nom.

Kane a atteint Léah avant moi ; les deux hommes qui la tenaient l'ont immédiatement relâchée, pour aussitôt battre en retraite, terrifiés par la silhouette imposante du roi.

« Malin, a-t-il grondé avant de prendre ma sœur dans ses bras. Très malin. » Il s'est alors tourné vers moi. « Viens. »

Après un ultime regard sur le corps inconscient de Halden, je me suis empressée de rejoindre Kane.

Nous sommes repartis au pas de course en direction du château, mais…

Celui-ci avait… disparu.

Ma gorge s'est contractée ; j'inhalais de la cendre pure. Une quinte de toux n'a pas tardé à suivre.

L'intégralité de la forteresse était en flammes ; tout s'écroulait. Un noir brouillard tourbillonnant de fumée et de cendres recouvrait les collines ondulantes tel un nuage orageux. Du bois craquait un peu partout.

Mais nous n'avions pas le temps de… profiter du spectacle.

Deux salamandres menaçantes étaient en train de ramper vers nous, guidées par les soldats du Grenat qui les montaient.

« Par ici », a grogné Kane.

En sueur, incapable de m'arrêter de tousser, j'ai jeté un coup d'œil derrière nous.

Une erreur.

Une autre troupe de soldats, en uniforme ambréen ceux-là, se dirigeait vers nous depuis l'arrière des écuries – ils marchaient d'un pas décidé, flanqués d'une cinquantaine d'hommes supplémentaires. Ils avaient dû nous repérer dès que nous avions laissé derrière nous Halden et ses hommes. Nous étions coincés.

Un sanglot s'est échappé de ma bouche.

Je savais qu'il nous fallait continuer à avancer, mais il n'y avait nulle part où aller.

Merde, merde, merde.

Kane a levé vers le ciel nocturne des yeux empreints d'une sorte d'acceptation. Il a poussé un long soupir.

« Je suis désolé », s'est-il borné à dire.

Sans cesser de tenir Léah d'une main, l'autre bras tendu en direction des soldats, il a fermé les yeux.

Ce n'était pas facile de voir quoi que ce soit dans l'obscurité, d'autant que les nuages de fumée empêchaient le clair de lune d'illuminer la scène qui se déroulait devant moi. J'ai néanmoins repéré une vrille d'un noir d'encre, comme dotée d'une volonté propre, serpenter entre les soldats qui marchaient dans notre direction. L'armée s'est scindée en bouquets de rubans noirs, chaque homme se voyant tour à tour étouffé en silence par les terribles spectres de ténèbres. Malgré les hurlements implorants de

souffrance qui inondaient la nuit, Kane ne fléchissait pas. Se concentrant davantage, il invoquait toujours plus de ténèbres, d'épines, d'ombres et de poussière. Les hommes tombaient les uns après les autres, asphyxiés par ces tentacules impies. Aucun muscle de Kane ne bougeait, mais sa mâchoire était d'acier, ses yeux aussi impitoyables que flamboyants.

Mon sang s'est transformé en glace ; un souffle étranglé a peiné à franchir le seuil de ma gorge contractée. Je savais ce qu'il était. Je savais de quoi il était capable.

N'empêche : rien n'aurait pu me préparer à la monstruosité de son pouvoir prédateur, létal, à la mort instantanée de tant d'hommes.

J'ai reculé instinctivement.

« Filez, a-t-il grommelé en laissant tomber Léah par terre, de manière à pouvoir utiliser ses deux mains. Rejoignez la plage. »

Je savais ce qu'il était. Je l'avais accepté.

Mais les féroces volutes épineuses avaient jailli de la terre elle-même pour éliminer – non, anéantir, désintégrer – tous ceux qui se trouvaient à leur portée. Ces hommes enragés, prêts à tuer, avaient été réduits en un instant à l'état de cendres emportées par le vent.

Ça a suffi à convaincre mes poumons de se vider complètement, et le contenu de mon estomac de remonter jusqu'à ma gorge.

« Allez-y ! » a-t-il rugi à notre attention.

Il fallait que je bouge. Il fallait qu'*on* bouge.

J'ai fait volte-face, pris la main de Léah, puis je me suis exécutée : me mettant à courir autant pour m'éloigner de lui que dans l'espoir de trouver refuge ailleurs. Les salamandres nous barraient toujours la route du château, donc le passage vers les grottes conduisant à la plage, mais une deuxième vague de noirceur s'est abattue sur celles qui se trouvaient devant nous, les noyant sous un suffocant raz-de-marée d'ombres. Les créatures se sont mises à cracher du feu en représailles ; je me suis aussitôt baissée, tout en protégeant Léah de mes bras, mais aucune flamme ne nous a atteintes : le feu s'était transformé en cendres en plein ciel, telle une neige corrompue pleuvant au clair de lune sur les collines herbeuses, comme une promesse de mort.

Nous avons continué à courir en direction de la plage, passant devant le château incendié, duquel s'échappaient de véritables nuages de fumée.

Il y avait des soldats d'Ambre et du Grenat partout, qui se délectaient des hurlements des malheureux suppliants qu'ils traînaient hors de l'armurerie et de la forge. La terre et l'herbe étaient parsemées de petites flaques de sang dans lesquelles nos pieds barbotaient, comme par un jour de pluie.

Nous courions entre des gens qui s'égosillaient et des bâtiments en feu, des soldats occupés à s'occire et des mares de sang, autant d'images que je n'allais jamais pouvoir effacer de mon esprit, et encore moins de celui de Léah.

Alors que nous passions devant un cadavre démembré, je lui ai murmuré de fermer les yeux. Mais je savais qu'elle n'en ferait rien.

C'était le roi fae qui avait fait ça. Qui avait détruit cette paisible capitale de terre, de fleurs et d'eau salée. Qui l'avait réduite à l'état de carcasse ensanglantée, carbonisée.

Il devait mourir.

Il le devait, pour expier ce qu'il avait fait.

Et Kane allait s'en assurer.

Enfin, nous avons atteint l'affleurement rocheux qui protégeait la plage.

« Suis-moi », ai-je chuchoté à Léah, le cœur au bord des lèvres, alors même que nous progressions péniblement dans les grottes qui entouraient la crique. Nos pieds étaient froids, nos chevilles harcelées par l'eau salée et le sable rugueux. Seuls le bruit des déferlantes et de lointains hurlements poussés par les combattants venaient briser le silence des lieux. Ça, et nos respirations irrégulières, éperdues.

Par une sortie, je parvenais tout juste à distinguer la plage. Des soldats s'affrontaient sur le sable, le son désormais agressif du métal contre le métal était pareil à un violent refrain sous mon crâne. L'ennemi avait érigé un genre de campement à l'autre bout de la crique, avec tout autour des canons et des bêtes cracheuses de feu.

Si nous parvenions à passer au-delà, il nous serait possible

d'atteindre les navires entièrement gréés là où ils mouillaient dans les eaux moins profondes, à proximité des falaises. Mais seuls des bateaux arborant l'emblème feuillu du Royaume d'Ambre occupaient la baie des Sirènes. Où donc se trouvaient ceux du Péridot ?

« Ils ont dû couler les autres », a alors dit Kane. Sous le choc, j'ai failli me cogner la tête contre la paroi de pierre qui s'élevait derrière moi.

Comment était-il arrivé ici ?

La pulsion de l'enlacer, ma joie de le savoir sauf, tout cela était tempéré par le souvenir de son étrange pouvoir. J'ai fait un pas en arrière. Léah, qui semblait partager mes craintes, s'est glissée presque imperceptiblement derrière moi.

« Tu as peur de moi », m'a-t-il lancé, le visage sombre. Ce n'était pas une question, mais je n'arrivais quand même pas à trouver quoi répondre. Il a dégluti. « On va devoir prendre un de leurs navires.

— Et quid de tous les autres rescapés ?

— Je suis sûr que c'est ce qu'ils ont en tête également. » *Pour peu qu'ils soient arrivés jusqu'ici.* Mais il n'avait pas besoin de le dire.

J'ai plissé les yeux dans l'obscurité. La lune se résumait à un pâle reflet scintillant dans les vagues, ce qui formait un étrange contraste avec le sang répandu sur le sable devant nous. Du coin de l'œil, j'ai remarqué du mouvement à proximité de l'eau.

Pas le chaos de la bataille, mais une ancre dépassant de la surface de l'océan et se déplaçant toute seule, comme mue par une volonté propre.

« Là-bas. » D'un geste je l'ai désignée à Kane. « C'est sûrement Mari. »

Il a haussé un sourcil. « La rousse est une sorcière ? »

Argh. Ce n'était pas le moment d'avoir cette conversation. « Oui, et l'amulette de Briar Craytone n'est plus dans ton bureau. Ah oui, et on a failli tuer ton stryge de compagnie. »

L'expression choquée qu'arborait le visage de Kane m'aurait ravie au plus haut point en d'autres circonstances. « Vous quoi ? » Il a

secoué la tête. « Balanos ? Il n'a jamais fait de mal à personne. »

Je crevais d'envie de lui dire qu'en matière de secrets, il n'avait guère de leçons à nous donner. Mais il fallait d'abord qu'on se mette à l'abri. Revenir sur son hypocrisie allait devoir attendre.

Il a passé une main sur son visage. « L'amulette de Briar ne contient pas sa magie. Ce n'est qu'un mythe.

— De quoi s'agit-il, dans ce cas ?

— D'une pièce d'orfèvrerie plutôt jolie, et horriblement chère. »

Mes yeux se sont écarquillés. « Et donc, toute la magie de Mari…

— Lui est complètement… imputable. » Sa voix avait résonné d'un bout à l'autre de la grotte. Il s'est baissé pour récupérer Léah. « Allez, approche. On doit continuer. »

Mais elle s'est empressée de battre en retraite.

Je suis venue me poster devant elle. « Je m'en charge. »

La mâchoire de Kane s'est crispée, mais ses yeux demeuraient concentrés. « D'accord. Je serai sur vos talons. »

J'ai pris une longue inspiration, emplissant mes poumons d'air océanique. Des grains de sable humides crissaient sous mes bottes.

« Encore une chose, a-t-il ajouté d'une voix douce. Faites en sorte de garder l'esprit vide. Toutes les deux. Aucune pensée. »

Une suspicion nauséeuse a envahi mon estomac. « Pourquoi ?

— Je ne suis pas sûr qu'il soit ici, mais si c'est le cas, Lazare peut pénétrer dans votre tête. Ne lui donnez pas les munitions dont il a besoin pour vous trouver. »

De mieux en mieux. Je me suis mise à trembler de panique, de peur et de fureur.

Il ne nous restait plus qu'à atteindre le navire.

Léah dans les bras, je progressais lentement, en tirant parti du couvert que m'offraient les rochers, les falaises et les branches. Nous nous rapprochions des baraquements, où se trouvaient des hommes vêtus d'armures argentées que je voyais pour la première

fois. Une vague d'effroi m'a traversé l'estomac.

J'ai fait le vide dans mon esprit.

Nuages, espace vide. Rien. Personne. Silence.

Nous étions si près du but. J'apercevais non loin une masse de cheveux roux, à peine visible derrière un palmier. Mon cœur s'est empli d'espoir. Encore quelques pas…

Une voix pareille à de la soie imprégnée de venin s'est alors adressée à nous, avec un calme singulier : « Vous allez quelque part ? »

30

TM

Les soldats étincelants qui nous entouraient dans l'obscurité ressemblaient à des géants mythiques – ils nous dominaient de toute leur taille, montés qu'ils étaient sur leurs énormes chevaux. Serrant Léah tout contre moi, je me suis efforcée d'ignorer ses tremblements, qui me déchiraient le cœur.

Avant que je sois parvenue à dégainer mon épée, un des hommes vêtus d'argent a tiré mes bras en arrière ; dans les ténèbres violettes, j'ai commencé à me débattre en tous sens sur le sable inégal, en m'efforçant de ne pas lâcher Léah.

« Ne vous avisez pas de poser une seule putain de main sur elle », a craché Kane à l'attention des soldats qui se trouvaient derrière moi, mais une rafale de coups de poing l'a envoyé par terre, sur les genoux. Entendre ces craquements sinistres a failli me faire vomir.

Une Léah récalcitrante, hurlante, m'a été arrachée des bras. Il y avait toujours plus de soldats affublés d'une armure argentée autour de nous. Nous étions désespérément en infériorité numérique.

Un homme plus âgé, incroyablement beau, s'est alors rapproché de nous sur le sable, sans cesser de nous fixer. La même mâchoire sculptée, des pommettes capables de couper du verre et des yeux gris ardoise, la ressemblance était indéniable. Au plus profond de mon âme, je savais. Je savais exactement de qui il s'agissait.

Ma vision s'est brouillée.

Il s'est tourné vers Kane, qui a craché du sang dans le sable. « Aucune lettre ? Aucune visite ? Si je ne te connaissais pas aussi bien, je croirais que je ne te manque absolument pas. »

Un filet d'horreur s'est écoulé le long de ma colonne vertébrale, comme le sang sur le menton de Kane.

Lazare Hampefreux. Le roi fae.

Notre bourreau à tous.

Kane fixait son père sans mot dire.

Une vague de fureur a envahi mon cœur, mon estomac, y prenant la place de la pellicule glacée de choc et d'effroi. Une implacable rage en fusion faisait à présent bouillir mon sang dans mes veines alors même que j'essayais d'échapper au soldat fae qui me retenait.

Si Kane ne tuait pas cet homme, j'allais m'en charger.

L'aveuglant soleil qui commençait à s'extraire derrière nous de la mer encore sombre reflétait ma haine naissante. Ses rayons illuminaient les yeux de Kane, dans lesquels, pour la toute première fois, je voyais une peur véritable. Il a refermé ses mains tremblantes contre ses hanches. Un brouillard d'effroi est tombé sur mon esprit, si écrasant que j'avais du mal à penser à quoi que ce soit d'autre.

Lazare s'est alors intéressé à moi. Des cheveux gris coupés court, une peau lisse et bronzée. Des vêtements ondulants, scintillants, faits d'un tissu qui semblait provenir d'un autre monde. Il était grand, à l'instar de son fils, mais plus vieux, plus sec. À l'évidence, il était très âgé, pourtant son visage ne laissait voir qu'une beauté raffinée, mature. Aussi buriné que charmant, il avait vieilli comme un bon vin. Mais ses yeux… Ils étaient insondables. Vides.

Après s'être rapproché de moi à grands pas, il a levé vers mon visage un unique doigt, qui a lentement parcouru ma joue. Mon estomac s'est contracté, et Léah a gémi à mes côtés.

J'allais arracher sa peau de ses os.

« Fougueuse, hein ? Tu ne me connais même pas.

— Ne la touchez pas, lui a lancé Kane, chaque mot plus aigu que le précédent.

— Toujours aussi caractériel, a répliqué Lazare sur le ton de la réprimande. Ce n'est pas ma faute si tu es tombé amoureux de mon assassin. »

Son quoi ?

J'ai forcé mes sourcils à se défroncer, mais pas suffisamment vite.

« Pas si honnête que ça avec ton amie, mon garçon ? »

Je me suis figée, tel un cadavre.

Son assassin ? Comment pouvait-il y avoir encore d'autres mensonges ? D'autres choses que je ne comprenais pas ?

Non. Ce n'était pas possible. Il mentait, il essayait de nous diviser.

N'empêche : je ne parvenais pas à me résoudre à regarder Kane.

« Et elle a de la jugeote, avec ça. Tu aurais dû écouter ton premier instinct, petite. »

Il fallait que je réduise mon cerveau au silence. « Arrêtez ça », ai-je sifflé.

Le roi fae s'est à nouveau tourné vers Kane.

« Je vois pourquoi tu la trouves attirante, mon fils. Elle est magnifique. Après toutes ces années de recherche, elle est exactement telle que je l'ai toujours imaginée. »

Mon estomac a coulé telle une pierre dans une mer profonde. Qu'est-ce que c'était censé signifier, ça ?

Kane a tenté de se jeter sur lui, à l'évidence pour le tuer, mais des soldats fae l'ont remis sans ménagement à genoux.

« Arrêtez ! » J'ai commencé à me rapprocher d'eux, mais un nouvel essaim de combattants s'est jeté sur moi, pour tirer en arrière mes mains et mes bras tout en m'immobilisant la tête.

Je m'agitais en tous sens, mordant tout ce qui passait à portée de mes dents, m'efforçant de toutes mes forces de bouger ne fût-ce qu'un seul muscle, mais jamais je n'avais fait l'expérience d'une telle force. Leurs bras et leurs mains étaient pareils à des bandes d'acier autour de mon corps. Lazare se bornait pour sa part à sourire, en examinant mon corps captif des mains de ses hommes.

Son regard me parcourait, prédateur, empreint de curiosité.

« Si vous touchez ne serait-ce qu'à un seul cheveu de sa tête, a alors grogné Kane, je vous réduirai en putains de cendres. J'ai épargné votre vie, jadis. Je ne commettrai pas cette erreur une seconde fois. »

Lazare n'aurait pu se désintéresser davantage des menaces de son

fils.

« Est-ce ainsi que tu te souviens de cet épisode, mon fils ? » lui a-t-il demandé, en se tournant vers l'un de ses hommes, qui lui a tendu une chose que je ne parvenais pas à distinguer.

J'ai bataillé pour voir ce qu'il tenait, et tout l'air que contenaient mes poumons s'en est échappé dans un souffle étranglé.

Une dague en argent brillait entre ses mains.

Kane a commencé à se débattre contre les hommes situés derrière lui. Une vague d'horreur a déferlé en moi. Je n'arrivais pas à le regarder dans les yeux. Je ne voulais pas voir sa peur. Je…

« Mon fils ne t'a jamais parlé de la prophétie de l'oracle ? Tu m'en vois choqué, m'a lancé le roi en s'approchant lentement de moi, comme si j'étais un animal enragé. Tu dois savoir que c'est là le seul usage auquel il te destinait : un outil devant lui permettre de vaincre son vieux père, une bonne fois pour toutes. »

D'un mouvement brusque, j'ai libéré ma tête de la prise du soldat et l'ai tournée vers Kane. « De quoi est-ce qu'il parle ? Qu'est-ce que tu m'as caché d'autre ? » Une peur absolue résonnait dans ma voix. C'était une plainte. Un cri. Une supplication.

« Je suis désolé, Arwen. Tellement désolé… »

J'ai secoué la tête, comme si cela pouvait permettre à toutes ces informations de trouver enfin leur place. Rien de ce que tous ces gens me disaient n'avait de sens. Des sanglots de panique montaient en moi, la trahison me brûlait les joues. Le roi fae a fermé les yeux et récité de mémoire la prophétie :

Un monde de lumène béni par les Pierres lisses,

Un roi voué à tomber sous les coups de son second fils.

Une ville transformée en cendres et en horreurs,

L'étoile filante signifiera que la guerre a recommencé.

La dernière Fae de sang pur enfin née,

Verra la Lame du Soleil transpercer son cœur.

Père et enfant se retrouveront à nouveau en guerre,

Et avec l'avènement du phénix débutera l'ultime combat.

Un roi qui uniquement de ses mains trouvera le trépas,

Une fille qui a conscience du choix à faire,

Un sacrifice consenti pour sauver deux contrées troublées,

Sans lui, c'est tout un royaume qui tombera.

Une tragédie pour les deux Fae, car chacun succombera,

Hélas, c'est le prix à payer pour tous les sauver.

Ses yeux brillaient d'humour. « Un peu pathétique, pas vrai ? "Chacun succombera"… Dommage. Je pense qu'on aurait pu devenir de très bons amis. »

J'étais à peine capable d'élaborer la moindre pensée. Mon esprit était en ébullition, j'avais la nausée. Je…

Il m'avait menti. Après tout ce qu'on avait traversé.

La prophétie…

Un calme froid a envahi mes veines – enfin, enfin je comprenais avec une clarté absolue. L'unique chose que Kane ne m'avait jamais dite, qu'il n'avait jamais cessé d'envelopper de mystère, d'éluder, de dissimuler.

La seule raison pour laquelle Bert m'avait amenée à Ombrefort. Pour laquelle Kane m'avait gardée là-bas.

Les pouvoirs que je n'avais jamais compris…

Contrairement à Kane.

J'étais destinée à supprimer l'homme qui se tenait devant moi. Le roi fae.

Parce que j'étais la dernière Fae de sang pur.

Et j'étais vouée à mourir.

Lazare a braqué sa dague d'argent dans ma direction. « Tout sera bientôt fini, Arwen. Essaie de ne pas résister. »

J'ai à nouveau tenté de m'extraire des bras des hommes qui nous retenaient, Léah et moi. Les sanglots de ma sœur me déchiraient de l'intérieur.

« Non ! » a rugi Kane.

Un souffle de sombre puissance tourbillonnante a alors jailli du sol pour repousser les soldats fae loin de Kane avec la force d'une tempête crépitante. Les hommes vêtus d'argent se sont jetés sur lui, mais aucun de leurs propres pouvoirs – rivières de feu, lumière violette ou miroirs chatoyants – ne faisait le poids face à ses ombres empoisonnées. Sitôt après leur avoir échappé, Kane s'est élancé en direction de son père, les yeux chargés d'un venin intarissable.

La noire fumée mortelle qui s'élevait de ses mains, et formait comme des ailes dans son dos, a presque atteint le roi fae.

Presque.

Mais Lazare a fait volte-face et, d'un geste de sa main, un pieu de glace sorti de nulle part est allé se loger dans la poitrine de Kane ; ses jambes ont cédé, et il s'est écroulé sur le sable en poussant un horrible grognement.

« Kane ! » ai-je hurlé d'une voix qui n'était pas la mienne.

Il gémissait de douleur ; un sang sombre et poisseux s'écoulait de ses mains alors qu'il s'employait vainement à retirer la glace de son sternum. Je m'efforçais d'échapper à mes ravisseurs, sanglotant trop fort pour hurler. Mon pouvoir tressaillait dans mes doigts ; je pouvais le guérir, le sauver. Je pouvais…

Sauf qu'il m'était impossible de bouger d'un seul pouce. Et je n'ai rien pu faire quand le soldat fae posté derrière moi m'a forcée à tourner la tête en direction de Lazare.

Je ne voulais pas que Léah voie ça. J'ai secoué la tête, incapable de penser, ou même de respirer…

« S'il vous plaît, ai-je supplié.

— Arwen… » Un geignement en provenance des ténèbres. Kane baignait dans son propre sang, à nouveau entouré de soldats. Ses

yeux étaient empreints d'une rage infinie. Et de souffrance.

Et de chagrin.

Tellement de chagrin que ça me déchirait en deux.

Ses mains se sont tendues vers moi, mais trop de soldats le retenaient, sans compter qu'il se vidait de son sang. Tellement de sang. Il y en avait partout…

Lazare était devant moi, à présent, la dague d'argent étincelant dans sa main. Je me suis préparée à l'inévitable douleur fulgurante.

Une violente rafale de vent accompagnée d'un bruit métallique crissant m'a alors fait perdre pied ; j'ai basculé en arrière sur Léah et les soldats qui nous tenaient.

J'ai réprimé le soulagement que je sentais m'envahir…

Libres. Nous étions libres.

Quand je me suis redressée, la vision encore brouillée par le déchaînement de puissance, Kane avait disparu.

À sa place sur le sable, à côté des trois soldats éviscérés qui un instant plus tôt le maintenaient à terre…

… se trouvait le dragon sur le dos duquel j'étais arrivée en Onyx il y avait si longtemps.

Mon cœur s'est pétrifié.

Ses lignes noires, ses écailles étincelantes – comment avais-je fait pour ne pas m'en rendre compte dès le début ? Sous sa forme draconique, Kane était exactement le même : une créature terrifiante d'une beauté époustouflante dotée d'un pouvoir redoutable.

Et puis, sans perdre un instant, Lazare s'est métamorphosé à son tour.

La puissance de sa transformation m'a projeté du sable dans les yeux ; tout en protégeant Léah de mes bras, je me suis mise à tousser pour tenter de me débarrasser du goût mordant de lumène qui imprégnait ma langue.

Lazare était devenu une effroyable vouivre aux écailles grises. Au

moins une fois et demie plus grande que le dragon, et deux fois plus effrayante. Alors que Kane conservait encore un peu de chaleur sous cette forme, un semblant d'humanité, Lazare se résumait à un monstre. Rien d'autre qu'une violence froide, impitoyable.

Le blanc soleil levant faisait scintiller les crêtes pointues de son interminable dos et de sa queue battante, et une cicatrice rose irrégulière courait le long de sa cage thoracique couverte d'écailles. Des rangées de dents brillaient telles des stalagmites dans une grotte par trop remplie de dangers. Des yeux d'un rouge aussi vif que du sang frais m'ont brièvement fixée avant qu'il ne bondisse en direction de Kane, toutes griffes dehors. Sitôt après avoir refermé ses mâchoires sur le dragon, Lazare s'est élancé dans le ciel.

J'ai levé des yeux plissés vers les premières lueurs du jour qui baignaient la plage ravagée par les combats. Comme par quelque horrible effet domino, quelques-uns des soldats fae s'étaient métamorphosés à leur tour, pour aussitôt s'envoler.

Des sphinx, des hydres, des harpies.

Tous des mercenaires fae, ainsi que Kane me l'avait dit, qui partaient rejoindre leur roi.

Kane n'avait pas la moindre chance.

Une bataille céleste aussi hideuse que déconcertante se déroulait désormais au-dessus de nous parmi les étoiles encore visibles dans la pâle lumière de l'aube. Mais je n'ai pas attendu de voir comment elle allait tourner.

J'ai saisi mon épée et me suis attaquée aux soldats qui nous entouraient, Léah et moi. Nous étions en infériorité numérique, je le savais. Qu'importe : je devais essayer.

« Reste avec moi », ai-je aboyé à l'attention de Léah en plongeant ma lame dans le cou d'un soldat fae.

Je parais, esquivais, passant d'un soldat au suivant.

Mais quelque chose n'allait pas.

Pourquoi personne ne m'avait-il encore ne serait-ce que touchée ?

Je n'étais pas une épéiste douée à ce point. Et là, il s'agissait de soldats fae, entraînés au combat et censés être les hommes les plus

dangereux à avoir jamais arpenté le continent.

« Qu'est-ce que tu es en train de faire ? m'a demandé Léah d'une voix presque inaudible.

— On m'a appris à manier une épée. C'est une longue histoire.

— Je ne parle pas de ça. »

Et puis j'ai vu.

Le sable sous nos pieds était comme enfoncé. Chaque soldat qui tentait de nous atteindre était repoussé par un flash de lumière, comme si un bouclier presque invisible nous entourait.

« Ça ne peut pas être moi », ai-je dit, mais ma voix se résumait à un murmure. *La dernière Fae de sang pur enfin née.* Des images du duel qui m'avait opposée au lycanthre ont pris d'assaut mon esprit. La chaude lueur, la puissance que j'avais ressentie… « Mais ne restons pas dans les parages pour le découvrir. »

Une fois mon épée rengainée, je me suis élancée en direction du bateau, Léah dans mes bras. L'arc électrique doré qui nous protégeait formait comme un second soleil dans la lumière matinale bleutée qui baignait la plage.

« Et le roi ? a hurlé Léah alors même que nous renversions des soldats de toutes croyances et de tous royaumes.

— Lequel ?

— Le tien !

— Qu'il se débrouille tout seul. » À l'évocation de Kane, un noir nuage de fureur m'avait envahie. Il m'avait menti dès notre première rencontre.

M'avait utilisée.

Si d'aventure il survivait, j'allais moi-même me charger de lui régler son compte.

Sitôt le navire atteint, Léah s'est empressée de monter à bord.

Ils étaient là.

Ma mère et Reytre, leurs visages empreints de soulagement.

Léah s'est jetée dans leurs bras, et une minuscule partie de mon cœur brisé a aussitôt guéri.

« Les Pierres en soient remerciées », a murmuré ma mère, qui serrait Léah contre sa poitrine.

Le pont était jonché d'Ambréens tombés au combat. Griffon et Eryx avaient dû leur prendre le navire pendant que Lazare nous retenait. Leur exploit m'a arraché un petit rictus.

Sauf que les soldats du Péridot et d'Onyx parvenaient tout juste à empêcher les hommes de Lazare de monter à bord. Au son des hurlements et des épées qui s'entrechoquaient, j'ai aidé Amélia et Mari à démêler des cordages et à déployer les voiles. Les rugissements enragés qui me vrillaient les oreilles annonçaient l'arrivée des salamandres.

Notre acier n'allait pas faire le poids face à leur feu.

« Il faut appareiller immédiatement ! » ai-je lancé au soldat onyxien qui commandait le navire. Le soleil venait à peine de s'extraire de l'horizon ; nous étions en train de perdre l'avantage que nous procurait l'obscurité, avantage dont nous allions avoir besoin pour prendre le large sans être suivis. J'ai aidé un jeune Péridien tatoué affublé d'un pantalon renforcé à hisser l'ancre à bord. Griffon a fait signe au capitaine, et le navire s'est lentement mis en mouvement. Ignorant les supplications de ma famille, j'ai redescendu en hâte la passerelle.

Peu importait que leurs voix me brisent le cœur.

Le déchirent en deux.

Je devais me rendre utile, faire quelque chose. J'ai arpenté l'eau peu profonde jusqu'à me retrouver sur le sable auprès des autres guerriers onyxiens, l'épée brandie.

Deux pieds griffus ont alors atterri à côté de moi.

J'ai failli abattre mon arme sur le nouvel arrivant, mais ces yeux couleur verre de mer… Je les ai immédiatement reconnus.

« Un griffon ? Vraiment ? »

L'imposant animal emplumé a hoché la tête. « Mes parents n'étaient pas très créatifs. »

Griffon a été le premier à passer à l'action, utilisant ses gigantesques ailes pour mettre hors d'état de nuire d'innombrables soldats, arrachant des têtes avec ses dents de lion. Du sang m'éclaboussait le visage, mais peu m'importait. En réalité, je m'en délectais, les yeux fixés sur le carnage, les corps, les carcasses effondrées de bêtes à écailles – ce que ces monstres avaient fait à La Crique-des-Sirènes, cette cité si paisible.

J'allais les tuer jusqu'au dernier.

Je ne cessais de parer, d'embrocher des adversaires, mais l'eau ralentissait mes mouvements et je commençais à m'épuiser à force de lutter contre des combattants plus forts que moi. Du ciel me parvenaient les rugissements du dragon, occupé à projeter du feu sur les soldats qui nous attaquaient, mais suivi de près par la vouivre grise. L'odeur de chair carbonisée menaçait d'envoyer le contenu de mon estomac sur le banc de sable qui s'étendait sous nos pieds. J'avais beau avoir passé une bonne partie de ma vie dans une infirmerie, les restes humains calcinés me faisaient quand même quelque chose…

Et toujours, des hordes d'ennemis continuaient d'affluer.

Avec force grognements, je pourfendais tous ceux qui osaient s'en prendre à moi, évitant de justesse des lames, des flammes et des poings. La pâle lumière était une bénédiction. Je n'avais aucune envie de voir à quel point la mer était devenue rouge autour de nous. Un soldat du Grenat m'a attaquée, abattant son épée sur la mienne. Malgré ma parade, il a failli arriver à ses fins ; du coin de l'œil, j'ai à peine vu Barney l'empêcher de m'empaler en lui tranchant le cou.

« Merci », lui ai-je lancé dans un souffle de voix.

En guise de réponse, il m'a fait tomber dans l'eau, pour aussitôt recouvrir mon corps du sien.

« Hé !

— Il faut que vous montiez à bord du bateau, dame Arwen.

— On ne peut pas laisser ces gens mourir, ai-je grogné tant bien que mal.

— Nous n'avons pas le choix. »

Barney avait raison – je le savais.

Il y avait trop d'hommes contre nous. Trop de bêtes. Trop de Fae. Ils n'utilisaient même pas de lumène ; leurs épées, leurs flèches et leurs canons suffisaient à anéantir la moitié de La Crique-des-Sirènes. Barney a fait rouler son corps et sifflé vers le ciel ; moins d'une minute plus tard, des serres noueuses nous arrachaient du sable pour nous transporter – nos visages assaillis par le vent – jusqu'au navire qui s'éloignait. Au moment de notre atterrissage, la puissance des ailes de Griffon a convaincu certains des soldats péridiens présents à bord de courir se réfugier dans les cambuses.

Je me suis retournée vers le rivage. Quelques soldats continuaient à s'affronter dans les eaux peu profondes de la baie, mais la plupart de nos ennemis semblaient battre en retraite. L'espace d'un instant, je me suis demandé – avec un optimisme enfantin – s'ils allaient se borner à nous laisser partir. Si avoir été arrachée à ma maison, puis au donjon, et maintenant à ce palais, perdre mon plus vieil ami et tout ce qui aurait pu advenir avec Kane, pouvait être considéré comme suffisant pour toute une vie, en matière de préjudice.

Au lieu de quoi j'ai vu, muette d'horreur, les salamandres enflammer des flèches ennemies et une pluie de métal ardent s'abattre sur notre bâtiment. Tout le monde sur le pont s'est élancé pour se mettre à l'abri. Avec Reytre, j'ai rejoint en hâte Léah et Mère, puis nous sommes tous les quatre partis trouver refuge sous le pont.

Nous nous sommes effondrés sur le sol des quartiers du capitaine.

J'ai inspiré une grande bouffée d'air – qui sentait le renfermé.

« Putain de merde », a grommelé Reytre en vérifiant qu'il était toujours en un seul morceau. Après s'être assuré qu'il n'avait pas perdu de membres, il s'est aplati contre le sol pour emplir ses propres poumons.

« Foutues Pierres », a lâché Léah en s'arrachant à mes bras.

J'attendais que ma mère nous tance pour notre langage grossier.

Le fait d'avoir frôlé la mort n'allait certainement pas l'empêcher de nous réprimander…

Mais il n'y a eu que le silence.

Le frisson le plus sinistre, un effroi pur, m'a picoté la nuque.

J'ai fait volte-face sur le bois usé, en me redressant.

Ma mère était toujours allongée par terre, une flèche logée dans le cœur.

« Non ! » ai-je hurlé.

Non, non, non, non, non…

Je l'ai aussitôt prise dans mes bras, mon pouls par trop bruyant dans mes oreilles. Tremblant de tout mon corps, je ne cessais de crier…

« Arwen, tu peux arranger ça, hein ? » Reytre était venu en hâte se positionner de l'autre côté de son corps. « M'man, M'man ! Reste avec nous !

— Mère ? » Léah l'a enlacée à son tour, et mon cœur a complètement cessé de battre.

J'avais compris dès que je l'avais étreinte. Une horrible nausée m'a alors saisie ; ma vision se brouillait. Je n'arrivais plus à respirer. Je n'arrivais plus à respirer.

Mes aptitudes n'avaient jamais fonctionné sur ma mère.

J'ai tout de même essayé, collant mes paumes à son chemisier imbibé de sang. J'ai déversé en elle toute l'énergie dont je disposais. Ainsi que Dagan me l'avait appris, je me suis concentrée sur le ciel, l'air, l'atmosphère, m'efforçant d'attirer en mon for intérieur tout ce qui m'entourait, comme si j'inspirais un ultime souffle. Mon pouls tambourinant à mes oreilles, tout le corps douloureux, la tête comme prête à exploser, j'attendais. J'attendais que ses tendons, ses muscles et sa chair se ressoudent autour de la flèche sous l'effet de mon pouvoir. Mes nerfs vibraient, ma mâchoire se crispait sous l'effort, mais le sang continuait de couler à flots, et rien ne se passait.

« Je suis tellement désolée. Je ne peux pas… je n'ai jamais… » Je m'étais mise à sangloter.

« Arwen, m'a-t-elle dit dans un murmure. Je sais. »

Mes pleurs ont redoublé d'intensité, incapable que j'étais de

trouver de la force, du courage ou de l'espoir. Sa blessure était trop grave. Le visage de Reytre se décomposait sous mes yeux. Il tenait fermement Léah, mortellement pâle ; seules les larmes qui coulaient de ses yeux trahissaient l'épouvante qui s'était emparée d'elle.

« C'est moi qui ai fait ça. Tout est ma faute, ai-je gémi.

— Non. Non, Arwen. » Elle a ravalé une toux humide. « J'ai toujours su ce que tu étais, et ça ne m'a jamais empêchée de t'aimer. »

Choc et confusion s'affrontaient dans mon esprit tourbillonnant.

Comment aurait-elle pu être au courant ? Sauf qu'elle s'est remise à tousser, ce qui m'a dissuadée de lui poser directement la question.

Il lui restait si peu de temps.

« Je suis fière de toi, Arwen. Depuis toujours, et à jamais. Où que je sois. » J'ai enfoui mon visage dans son cou. L'expression qu'arboraient Léah et Reytre… jamais je n'avais rien vu d'aussi accablant. D'aussi déchirant.

« Mes magnifiques bébés, a-t-elle murmuré. Prenez soin les uns des autres. Il y aura… »

Son corps est devenu flasque avant qu'elle ne puisse terminer sa phrase.

Seul le bruit de nos pleurs venait rompre le silence, désormais.

Ma mère était morte.

Je lui avais complètement fait défaut.

Le soleil pointait à l'horizon dans un ciel pastel nuageux. L'eau agitée berçait doucement le navire, une mélodie calme, rythmée.

Et ma mère était morte.

Je ne pouvais pas endurer cela. Je n'étais pas assez forte.

Reytre s'est effondré sur le corps immobile de notre mère, sous le regard stupéfait de Léah. Seules ses larmes et sa respiration irrégulière indiquaient qu'elle était encore consciente. Je voulais les saisir tous les deux. Les serrer contre moi. Leur dire que tout allait bien se passer. Sauf que j'arrivais tout juste à penser, alors articuler

des mots…

Sans même parler de mentir.

D'un mouvement presque involontaire, je me suis relevée, l'esprit vide, mes battements cardiaques comme émoussés. Peut-être ai-je entendu Reytre m'appeler dans mon dos. Impossible d'en avoir la certitude.

Dans un état d'hébétude absolue, j'ai quitté les quartiers du capitaine pour aller me poster à la poupe du navire, face à la côte. Des flèches continuaient à s'abattre sur le pont – les autres avaient bien fait de rester à l'abri –, mais aucune ne m'a transpercé la peau. Des navires du Grenat et d'Ambre nous suivaient sur les eaux agitées. Les salamandres se retiraient de la plage, laissant derrière elles les vestiges du carnage. Des carcasses d'armures, des armes abandonnées, du sable maculé de sang. Des nuages pourpres avaient envahi les cieux au-dessus du lever de soleil – une promesse de pluie. Des créatures ailées s'y combattaient, leurs serres et leurs écailles s'entrechoquant dans la brume.

Une rage pure, incandescente, me consumait. M'emplissait des pieds jusqu'aux paumes. Je vibrais de fureur et de chagrin.

Mais pas de peur.

Un torrent pur de puissance impitoyable s'est alors échappé de mon âme, jaillissant de mes yeux, de mes mains et de mon cœur. Je le sentais se déverser hors de moi comme si un barrage avait cédé. Incapable de contrôler ce déluge, je me suis mise à hurler, assez fort pour que les poumons me brûlent.

Une blanche lumière accompagnée de rafales de vent aussi tranchantes que des lames a parcouru les eaux jusqu'aux soldats, qu'elle a commencé à anéantir. Les bataillons d'Ambre et du Grenat qui se trouvaient sur le rivage ou à bord de navires luisaient à présent d'une clarté dorée, chaude, chatoyante. Leurs hurlements étaient mon carburant. Leurs souffrances, mon spiritueux. Et je m'en abreuvais, encore et encore.

Levant les bras vers le ciel, j'ai puisé de l'énergie dans l'air qui m'entourait. L'éther teinté de pluie, les éclairs, les nuages, tous emplissaient mes veines, mes poumons et mes yeux. Une à une, j'ai abattu les effroyables créatures ailées restantes, qui se sont écrasées en mer jusqu'à ce que l'eau salée devienne rouge et que les vagues bouillonnent de leur sang. Je percevais l'horreur qui irradiait de

tous ceux qui se trouvaient sur le pont autour de moi. Me parvenaient des hurlements, que poussaient même les gens que j'aimais.

Mais j'étais incapable de m'arrêter.

J'ai pensé à tous les citoyens innocents de La Crique-des-Sirènes. Morts, blessés, arrachés à leurs foyers. À l'injustice du sort qui les frappait.

J'ai pensé à Léah et à Reytre, privés de leur mère. Aux horreurs auxquelles ils avaient assisté – tout cela à cause de la cupidité d'un roi. Aux nuits de cauchemars et aux journées de pleurs qui les attendaient.

J'ai pensé à Powell. À la puanteur écœurante de ses vêtements. À l'étroit espace confiné de sa cabane. À la douleur atroce qui accompagnait chacun de ses coups de ceinture, chacune de ses paroles. À tout ce que ses sévices m'avaient coûté. À ma pathétique existence surprotégée.

J'ai pensé à ma mère. Aux adorables enfants qu'elle avait élevés presque toute seule. À la modeste existence qu'elle avait vécue. Aux douleurs permanentes qu'elle avait endurées toute sa vie. À son unique chance de recouvrer la santé, gâchée. Au fait que sa propre fille, dotée du don de guérison, n'avait jamais réussi à la guérir. Et à la façon indigne, aussi atroce qu'arbitraire, dont elle avait péri.

Et puis, j'ai pensé à moi. À chaque instrumentalisation, chaque manipulation, chaque coup, chaque insulte. À tout ce qui avait façonné mon enfance et ces dernières années. À une vie gâchée par la peur, passée à me cacher du monde extérieur, terrifiée à l'idée de me retrouver seule, mais me sentant toujours esseulée. À la trahison de la seule personne qui m'avait montré qu'il existait autre chose. À une prophétie qui me promettait la mort.

J'ai enfin pleinement compris le but de ma présence en ce monde, et celui-ci était de mourir.

Dans un gémissement, je me suis purgée…

Crachant hors de moi la douleur, qui jaillissait de mes doigts, de mon cœur, de ma bouche…

Une terrible puissance me parcourait – létale, destructrice, inépuisable. Hurlant ma souffrance en direction des cieux, je faisais

tomber une impitoyable grêle de feu sur les soldats ennemis.

Le monde était trop cruel.

Personne ne méritait de vivre un jour de plus.

J'allais tous les anéantir.

J'allais…

« Tu as fait preuve d'une bravoure extraordinaire alors que rien ne te laissait espérer que cela allait te sauver. »

« Ce que tu appelles peur est en réalité un pouvoir, dont tu peux te servir pour le bien. »

« Je ne voulais pas vivre dans un monde privé de toi. »

« Tu es une lumière vive, Arwen. »

« J'ai toujours su ce que tu étais, et ça ne m'a jamais empêchée de t'aimer. »

Je me suis effondrée en tas sur le pont, en sanglots, hors d'haleine.

31

TM

Il y avait une compresse froide sur mon front. Un soleil matinal par trop brillant me brûlait les épaules ; j'en avais la chair de poule.

« La voilà de retour parmi nous », a murmuré une voix douce familière. Mes yeux étaient lourds de sommeil et de chagrin. Je me suis forcée à les ouvrir, pour découvrir au-dessus de moi le visage préoccupé de Mari, que surmontait sa masse de boucles rousses. Je me suis lentement redressée, malgré la migraine qui me vrillait le crâne, pour m'aviser que nous nous trouvions toujours sur le pont du navire. La position du soleil dans le ciel me laissait deviner que j'étais restée inconsciente pendant des heures.

Je me suis tournée pour regarder la mer, laissant des embruns salés m'éclabousser le visage. Le Péridot était loin derrière nous. Il n'y avait aucune terre à des kilomètres à la ronde.

J'avais…

Je n'arrivais même pas à me le représenter. Ce que j'avais fait.

Ce que j'avais perdu.

« Personne ne nous suit, ai-je préféré murmurer.

— Après ta… crise… » Mari a marqué une pause, comme si elle essayait de choisir les mots justes. « Il ne restait plus personne capable de nous suivre. Aucune des sorcières du roi Hampefreux ne se trouve ici, aussi ai-je déniché un sort susceptible de camoufler le bateau. Lorsqu'ils auront rassemblé leurs armées, au moins serons-nous indétectables. »

J'ai hoché la tête, engourdie.

Je n'allais pas m'enquérir du sort de Kane. Qu'il se trouve à bord de ce navire ou…

« Et donc…, a-t-elle repris tout en retirant la compresse froide pour la réimbiber d'eau, tu es une Fae. Tu aurais pu me le dire, tu sais. » J'entendais à son timbre qu'elle était blessée.

« Elle l'ignorait. »

J'ai aussitôt levé la tête ; le plein soleil m'a fait plisser les yeux. La voix était celle de Reytre, qui tenait Léah par la main. Ma sœur arborait un visage de pierre.

Jamais je ne l'avais vue afficher une expression aussi froide.

« Comment peux-tu être une vraie Fae, alors qu'aucun de nous n'en est un ? m'a demandé Reytre. On avait la même mère. » Lui non plus, je ne l'avais jamais vu aussi sérieux. Cette lumière inextinguible qui brillait en toutes circonstances dans ses yeux avait disparu.

« Je n'en sais rien », ai-je répondu d'une voix presque implorante.

Après m'être levée avec l'aide de Mari, je me suis rapprochée de lui d'un pas assuré. Voyant que ni l'un ni l'autre n'allait broncher, je les ai serrés dans mes bras.

Nous sommes restés ainsi pendant un long moment.

Même si nous avions des pères différents, je ne m'étais jamais considérée comme leur demi-sœur.

Je n'avais pas connu mon géniteur, et durant mon enfance ma mère ne parlait jamais de lui. Au bout du compte j'avais réussi à lui arracher quelques mots à son sujet à peine deux ans plus tôt. À l'en croire, elle avait fait la rencontre d'un homme originaire d'un autre royaume – lequel ? elle ne s'en souvenait plus – dans une taverne des faubourgs de Foirebourg.

Elle était en train de noyer son chagrin après la perte récente de sa propre mère, et l'étranger lui avait remonté le moral en l'emmenant danser. Quand elle s'était réveillée dans sa petite maison le lendemain matin, il avait disparu.

Elle ne l'avait jamais revu.

Je détestais penser à mon père de cette façon, aussi m'employais-je à penser le moins possible à lui.

Même en me creusant la tête, je savais qu'il était impossible que cet homme puisse être responsable de ce que j'étais.

J'étais la dernière Fae de sang pur. Mes deux parents devaient donc eux aussi être des Fae de sang pur. En conséquence, soit ma mère nous avait toujours dissimulé sa vraie nature, soit elle n'était pas vraiment ma mère.

Reytre et Léah étaient la seule famille, les seuls véritables proches encore en vie qu'il me restait, à présent, et il y avait fort à parier que je n'avais de lien de parenté avec aucun d'eux. Ce fait, ajouté au trou béant que la mort de ma mère avait laissé dans mon cœur ainsi qu'à la prise de conscience qu'elle n'était pas vraiment la femme qui m'avait donné naissance, suffisait à briser tout ce que j'avais encore d'énergie.

Malgré notre étreinte, jamais je ne m'étais sentie aussi éloignée d'eux, alors même que nous venions de passer plusieurs mois séparés. Je détestais ce qu'à présent je savais être, si différente de l'image que je m'étais faite de moi-même au fil des ans.

Mais, par-dessus tout, je détestais Kane. Je ne savais pas trop où il se trouvait – et peu m'importait, me disais-je, de savoir s'il avait survécu à son combat contre son père.

Pourquoi aurais-je dû m'en soucier ?

Je me suis éloignée de mon frère et de ma sœur, pour m'intéresser au pont par trop lumineux. Quelques soldats s'occupaient des blessés, mais apparemment presque tout le monde était descendu dans les entrailles du bâtiment.

Un léger bruit de pas en provenance des quartiers du capitaine m'a alors extirpée de mes sombres pensées.

« D'abominables lâches, voilà ce que nous sommes ! »

J'ai fait volte-face, pour voir Amélia, Eryx, Griffon et Barney arriver successivement sur le pont.

Pas de Kane.

Je n'aurais su dire si c'était le chagrin, la peur ou le soulagement qui me tordait l'estomac.

Leurs regards se sont tour à tour attardés sur moi. Celui d'Amélia,

aussi froid que de la glace ; celui du roi Eryx, vaguement intéressé ; celui de Barney, compatissant ; celui de Griffon… indéchiffrable, comme toujours. Une flammèche de honte s'est allumée dans les profondeurs de ma poitrine, mais j'étais trop engourdie, trop épuisée pour vraiment y prêter attention.

« Nous n'avions pas le choix, Amélia. » Le roi Eryx est revenu à sa fille. « Il nous fallait survivre. »

Amélia a pivoté pour lui faire face. « Nous avons laissé notre peuple souffrir. » Elle avait pratiquement craché ces mots.

« Nous en avons évacué une partie à bord des autres vaisseaux, ils…

— C'est moi qui ai organisé leur évacuation. Vous, vous vous êtes borné à fuir comme un…

— Plus important encore, l'a-t-il coupée, nous avons survécu, ce qui va nous permettre de poursuivre le combat.

— Et où allons-nous nous rendre, à présent ? À moins que continuer à fuir ne soit notre unique horizon ? » lui a-t-elle demandé d'une voix empreinte d'amertume.

Le roi Eryx s'est tourné vers Griffon, qui a gardé le silence, préférant s'intéresser à la proue du navire.

Tel un sinistre démon de la mort vindicatif, Kane a alors émergé des ombres.

« Nous naviguons en direction du Royaume de Citrine. »

Il était vivant.

J'ai cru entendre mon cœur se fendre en deux.

Il était en sale état. Des balafres lui zébraient les bras et le cou, il avait un œil au beurre noir, et sa lèvre était fendue. Sous sa chemise ouverte, sa poitrine était bandée à la va-vite – du sang rouge vif en suintait.

Son regard s'est immédiatement posé sur moi. Dans ses yeux scintillait de l'inquiétude.

Je me suis détournée de lui pour me concentrer sur l'insondable étendue d'eau salée face à moi.

« Nous n'avons aucun moyen d'envoyer des corbeaux pour les prévenir de notre arrivée, roi Hampefreux, lui a lancé Eryx.

— Il ne nous reste donc plus qu'à espérer qu'ils nous accueillent à bras ouverts. »

Un rire grinçant s'est aussitôt échappé de la gorge de Griffon. « Il ne faut pas trop y compter.

— Je sais », a admis Kane d'une voix mortellement calme.

Il est passé devant le groupe pour s'approcher avec hésitation de moi. Incapable d'éviter plus longtemps son regard, je me suis tournée vers lui.

« Comment te sens-tu, petit oiseau ? » Son visage se résumait à un masque de regret, mais sa voix était pareille à un alcool fort : soulageant l'espace d'un instant, voire agréable, avant de devenir amer sur ma langue.

« Ne me parlez pas », ai-je répliqué. Tout n'était pas sa faute, certes, mais j'étais tellement détruite émotionnellement qu'il me fallait un responsable. Et il faisait un candidat tout désigné, vu ce qui s'était passé.

Reytre est venu se poster devant moi, bras croisés d'une manière protectrice.

« Accorde-nous un instant, Reytre. » Kane irradiait de brutalité.

Mon frère m'a lancé un regard ; j'ai secoué la tête avec véhémence. Je n'avais aucune envie de me retrouver à proximité de cet homme.

« Même pas en rêve, Votre Majesté », a riposté Reytre avec autant de courtoisie qu'il pouvait en rassembler. Kane a marqué une pause, pour ensuite indiquer d'un hochement de tête qu'il comprenait.

« Votre perte me désole au plus haut point », nous a-t-il dit à tous les trois. Léah ne s'est même pas donné la peine de lui rendre son regard.

Il s'est alors éloigné vers la partie gauche du pont. J'ai considéré Reytre, puis Mari. Ni l'un ni l'autre ne m'ont fixée droit dans les yeux. Je savais ce qu'ils avaient en tête. À un moment ou un autre, j'allais bien devoir lui parler. Le navire n'était pas si grand.

« Allons à l'intérieur, a alors dit Mari. J'ai besoin de manger quelque chose. » Reytre l'a suivie, non sans m'avoir gratifiée d'un bref regard.

J'ai embrassé Léah sur la tête, puis rassemblé le peu de forces qu'il me restait. « J'arrive dans un instant. »

Griffon, Eryx, Amélia et le reste des gardes et des soldats présents sur le pont avaient rejoint la proue du navire pour poursuivre leur discussion.

Peut-être percevaient-ils la tension qui régnait entre Kane et moi, et préféraient-ils se tenir à l'écart. Je n'allais pas le leur reprocher. À part quelques traînards, nous nous sommes donc retrouvés seuls tous les deux. Je me suis forcée à aller à sa rencontre. Il avait les yeux fermés face au soleil. Le vent jouait avec ses cheveux.

Percevant ma présence, il s'est tourné vers moi, mais il m'était impossible de fixer autre chose que la mer autour de nous. L'odeur iodée de varech et de sel convenait parfaitement à mon humeur orageuse. Nous sommes restés là en silence, à écouter les vagues se briser contre le navire, pendant bien trop longtemps.

« Je suis la dernière Fae de sang pur », ai-je fini par déclarer.

Il s'est figé, mais m'a tout de même répondu. « Oui. »

Mon cœur s'est mis à battre la chamade. Je le savais déjà, mais entendre Kane le confirmer m'a ébranlée jusqu'aux os.

« Griffon aussi est un Fae.

— Effectivement. »

J'avais les joues en feu. Griffon, Dagan, Amélia… Combien de gens avaient su avant moi ce que j'étais ?

« Et vous êtes tous deux des Fae capables de vous métamorphoser, ai-je ajouté. Vous êtes le dragon qui m'a transportée jusqu'à Ombrefort la nuit de mon arrivée ?

— Oui, m'a-t-il répondu, avant de faire face aux flots agités.

— Et la Lame du Soleil ? Celle de la prophétie ? »

Il s'est tourné vers moi, les yeux empreints de… de quoi ? De détresse ? De regrets cuisants ? Mais il n'a pas tardé à se reprendre,

la mâchoire crispée.

« C'est ce que Halden voulait, mais que quelqu'un avait déjà volé dans ma chambre forte il y a de ça bien des années : la seule arme susceptible de tuer Lazare, pour peu que ce soit toi qui la brandisses. » Kane a dégluti. « Il est sans doute venu à Ombrefort pour assassiner des transfuges fae mais, d'une manière ou d'une autre, il a entendu dire que la Lame était en ma possession. En vérité, elle pourrait se trouver n'importe où. »

Mon cœur menaçait d'éclater. « Je croyais que c'était "au sein de mon cœur". S'il faut en croire la prophétie, tout du moins.

— La plupart des érudits que j'ai consultés pensent qu'il ne faut pas interpréter cela littéralement. Mais mieux vaut ne pas évoquer cela devant Amélia. Elle n'hésiterait pas à t'ouvrir la poitrine pour vérifier. » Il y avait quelque chose de meurtrier dans son regard ; je voyais bien qu'il ne plaisantait pas.

« Et donc je suis bel et bien une vraie Fae. » Je n'arrivais toujours pas à y croire. « Comment un sang-mêlé tel que vous peut-il posséder de la lumène ?

— Je ne suis pas un sang-mêlé. Les sang-mêlé sont simplement des mortels possédant des traces ancestrales d'ascendance fae. C'est à peine perceptible si on ne sait pas quoi chercher. Ils sont souvent d'une beauté frappante, très forts, ou dotés d'une vie anormalement longue. Il n'existe que deux sortes de Fae. Ceux comme Griffon, moi-même, tous les soldats, tous ceux qui sont piégés dans la Contrée fae. On a tous des origines mortelles consécutives à des millénaires de métissage. L'autre sorte, ce sont les vrais Fae, ou Fae de sang pur – uniquement toi, et Lazare.

— Mais c-comment ? ai-je bredouillé. Je suis née à Foirebourg, et ma mère était mortelle. Mon frère et ma sœur sont tous les deux…

— Excellente question, à laquelle nous n'avons pas vraiment de réponse. »

Une vague d'horreur a déferlé en moi. « Est-ce qu'on pourrait être… apparentés, vous et moi ? »

Un sourire sinistre a aussitôt barré son visage. « Non, petit oiseau. Tu es née bien après le trépas de la dernière Fae de sang pur. Ta naissance est… eh bien, c'est un miracle. Un miracle que même mon père ne comprend pas.

— Et donc, Halden… sa mission ne consistait pas simplement à traquer n'importe quel Fae. Il était à la recherche de…

— De toi, oui. La Fae de la prophétie. »

Ça m'a fait l'effet d'une gifle.

Halden.

Il m'aurait tuée dans ces écuries.

Kane s'est rapproché d'un pas ; je me suis préparée à la suite. « Arwen, je suis tellement désolé. Pour tout. Ce que je t'ai dissimulé. Le fait de l'avoir laissé te retrouver… » La grimace de douleur qu'arborait son visage m'indiquait qu'il savait ce qui aurait pu se passer sur la plage s'il ne s'était pas métamorphosé à temps.

Mes poumons se sont contractés. L'air qu'ils contenaient était brûlant. Je me suis forcée à l'expirer. « Peut-être aurais-je dû le savoir depuis le début. Je n'ai jamais compris mes capacités, ni pourquoi elles se dissipaient quand je les utilisais trop. » J'ai repensé à la nuit où je n'avais pas réussi à me guérir après avoir aidé la chimère. « Dagan… Est-ce que vous lui avez demandé de m'entraîner ?

— Dans sa jeunesse, il m'a servi comme garde royal pendant de nombreuses années, jusqu'à la rébellion. Quand nous sommes arrivés en Onyx, après avoir quitté la Contrée fae, il a pris sa retraite. Mais personne sur le continent ne serait mieux à même de t'entraîner à maîtriser tant une épée que ta lumène. »

Dagan, qui était au courant de mes capacités, qui savait d'où je pouvais tirer du pouvoir. Lui aussi m'avait menti. Colère, humiliation et désespoir s'affrontaient en mon for intérieur. Comment, tout ce temps, avais-je pu être aussi aveugle ? Amélia avait vu juste. Quelle imbécile j'avais été…

« Vous m'avez dit que vous ne m'aviez jamais menti. Vous étiez censé m'avoir tout dit, vous m'en avez même fait la promesse. » Je n'ai pu m'empêcher de me tourner face à lui, pour étudier ses yeux gris ardoise empreints d'angoisse. « Je méritais de savoir, Kane. »

Il semblait à deux doigts de craquer. Il a tendu une main vers moi, mais s'est ravisé, préférant finalement la remettre dans sa poche. « Je ne pouvais pas prendre le risque de voir quiconque découvrir la vérité et avoir une nouvelle raison de te faire du mal.

Toute l'armée de Lazare était à la recherche de la dernière Fae de sang pur capable de provoquer sa mort. Pareille occasion ne s'était pas présentée depuis près d'un siècle.

— Foutaises. Vous aviez besoin de m'utiliser comme une arme. Vous saviez que si vous me divulguiez tout cela – ce que vaincre Lazare signifiait pour moi, pour mon… » J'ai dégluti. « … mon destin, je ne vous aiderais jamais à accomplir votre vengeance. »

Le mot était amer sur ma langue. Kane a eu l'audace de paraître ébranlé, mais aucune parole n'est sortie de sa bouche.

La haine me gagnait. Hors de question qu'il me voie pleurer.

J'ai refermé mes mains tremblantes, puis me suis détournée de lui.

« Depuis combien de temps êtes-vous au courant ? » lui ai-je demandé à voix basse, sans la moindre aménité.

Il s'est passé une main dans les cheveux. « Bert a compris que tu étais celle que nous cherchions la nuit où tu as guéri Barney. Quand je t'ai transportée jusqu'à mon donjon, il y avait en toi une lumière qui ne pouvait être que fae. » Je me suis remémoré le vol. L'étrange connexion que j'avais ressentie avec sa forme draconique.

« Ça fait presque un siècle que je me réveille chaque matin avec une seule idée en tête. Une seule. Trouver la dernière Fae de sang pur. Accomplir la prophétie. Tuer mon père. À cause de lui, j'ai perdu les personnes qui comptaient le plus à mes yeux. Et il en est de même pour Dagan et Griffon. Le jour où nous nous sommes unis contre lui, je les ai laissées tomber, et nous en avons tous souffert. »

Mon cœur a manqué deux battements. La famille de Dagan ? C'était Lazare qui… ?

« Si je ne vais pas au bout de ce que nous avons commencé, leurs sacrifices n'auront servi à rien. Aujourd'hui encore, à cause de lui, des millions de personnes vivent en esclavage sur des terres désolées. Tu pensais savoir à quoi ressemblait un roi cruel, mais tu n'en as aucune idée, Arwen. Aucune. Chaque mortel vivant sur ce continent connaîtra un trépas insensé si nous ne l'arrêtons pas.

« Et pourtant, même en sachant tout cela… Le jour où nous avons fait la course… » Un sourire triste a barré un instant son visage. « … tu m'as littéralement enchanté. Jamais je n'avais rencontré qui que

ce soit dans ton genre. La nuit où tu as été attaquée… »

Je lui ai fait face, incapable de détourner plus longtemps le regard.

« … j'ai compris qu'il m'était impossible d'aller jusqu'au bout. Pas même pour le bien de tout Valecombe. Aussi vous ai-je fait venir ici, toi et ta famille, de sorte que vous puissiez vivre en sécurité le reste de vos existences. »

Mon cœur était en train de se briser.

« Est-ce que tu m'entends ? » Incapable de se retenir une minute supplémentaire, Kane a fini par tendre vers moi une main éperdue. « J'étais prêt à sacrifier le monde entier pour que tu restes en vie !

— Ne me touchez pas. » J'ai reculé d'un pas, pour ensuite revenir à la mer imperturbable qui s'étendait sous nos pieds. Malgré la promesse que je m'étais faite, une larme solitaire a coulé le long de ma joue.

« J'ai tenté de te priver de la possibilité de choisir, et j'en suis désolé. Mais je suis prêt à mourir pour l'empêcher de mettre la main sur toi, je t'en fais le serment. Il faut que tu le saches. »

Des vagues de pouvoir émanaient de son corps. Mais je n'avais pas peur de lui. J'avais peur de moi. Peur de mourir. Peur de vivre. Peur du pouvoir qui tourbillonnait en moi. Un épais brouillard de désespoir troublait chacun de mes sens, un brouillard suffocant. Qui me piégeait à l'intérieur de cette nouvelle réalité.

À cause de lui.

J'aurais pu vivre toute mon existence sans jamais avoir connaissance de mon destin. Et je n'aurais pas eu à mourir.

Sauf qu'à présent, je savais que j'étais la seule personne capable de tuer Lazare, et que s'il mourait, je ne lui survivrais pas. J'aurais pu vivre l'intégralité de ma vie sans même avoir conscience de cette information.

Mais désormais, je n'avais plus le choix.

« Je vais vous aider à mettre fin à cette guerre. Nous allons trouver la Lame du Soleil, et je la lui enfoncerai dans le cœur. Nous allons sauver tous les gens que Lazare compte tuer, sauver la

Contrée fae, venger ceux que vous avez perdus, vous, Dagan, Griffon, tout le monde. Nous irons au bout de ce que vous avez commencé, Kane.

— Non, a-t-il répliqué d'une voix brisée. Je refuse de te perdre. Je…

— Il ne vous revient pas d'en décider.

— Arwen…

— Vous avez fait suffisamment de choix à ma place. »

Une rafale a ramené ses cheveux sur son visage buriné – jamais je ne l'avais vu aussi vulnérable. Je lui ai presque cédé. Presque.

Au lieu de quoi j'ai reculé d'un pas.

Et inhalé une grande bouffée d'air salé.

« Peut-être qu'avant, je me serais laissé faire. Je vous aurais pardonné par peur de me retrouver seule. J'aurais docilement suivi la moindre de vos injonctions. J'aurais eu l'impression d'avoir besoin de vous, surtout au vu des horreurs à venir. Mais à présent… Vous m'avez menti. Vous vous êtes servi de moi. Vous… » J'ai pris mon courage à deux mains. « Je ne peux pas continuer comme ça avec vous, Kane. Plus maintenant.

— S'il te plaît », m'a-t-il lancé. Presque dans un murmure.

J'ai secoué la tête. J'étais en train de me briser, de voler en éclats. Ma mère était morte, et l'homme que j'aim…

Cela n'avait plus d'importance, désormais.

Il s'est essuyé les yeux. « À ta guise. » Sur ce, il a traversé le pont, pour ensuite disparaître dans les profondeurs du bâtiment.

J'ai reporté mon attention sur les vagues qui me faisaient face. L'eau bleue possédait un tempo que je n'arrivais pas à suivre, chaotique, agité, comme une danse étrange qu'elle exécutait sous la proue du navire. Un spectacle d'une beauté dont je n'avais pas pris conscience jusque-là.

J'avais eu tort, précédemment. Ce n'était pas un monde cruel.

Ou plutôt si, mais il était également merveilleux.

Au cours des derniers mois, j'avais vu tant de beauté, de joie et d'espoir – jamais je n'aurais cru possible qu'il puisse en exister autant en ce bas monde. Et il y avait tellement plus. Tant de gens, d'amour et de possibilités. Il était hors de question que je laisse un homme, Fae ou pas, y mettre un terme.

Je pouvais y arriver, pour Valecombe. Pour ma famille. Pour Mari. Pour tous les innocents, les Fae comme les mortels. Je pouvais retrouver cette Lame. Mener cette bataille aux côtés de l'homme qui m'avait brisé le cœur. Je pouvais être forte.

C'était un monde qu'il me fallait sauver, quand bien même je ne serais plus là pour en profiter.

Tournez la page pour découvrir en exclusivité la première rencontre entre Kane et Arwen, du point de vue de Hampefreux.

Kane

Cinq mois plus tôt

Je détestais ce royaume. Le moindre de ses recoins.

De la muscade sirupeuse enduisait ma langue et le fond de ma gorge chaque fois que j'inspirais. Il y avait trop de maïs, trop de feuilles mortes mordorées qui crissaient sous les pieds. Les tavernes servaient une seule bière – une brune brassée avec de la pomme et de la cannelle, si sucrée qu'elle en donnait mal aux dents.

À cette simple pensée, un picotement a parcouru mes crocs le long de ma mâchoire.

Cela faisait des heures que je voulais quitter le Royaume d'Ambre, mais Bert avait insisté pour que Barney reçoive des soins médicaux dans la ville voisine de Foirebourg, et comme il venait de perdre son général, je lui avais accordé une heure.

C'était ma faute, en premier lieu, si nos hommes se faisaient traquer.

Quand le visage de mon père s'est matérialisé dans mon esprit, j'ai piqué vers le sol, me rapprochant des arbres d'automne en contrebas, les ailes déployées dans l'air de ce début de soirée, puis laissé le vent qui sifflait contre mes écailles tenter d'apaiser mon sang bouillonnant.

Me métamorphoser ainsi était un gaspillage de lumène, je le savais. Il allait s'écouler encore une heure avant que je reparte pour mon royaume avec le bataillon, voire davantage si Bert trouvait une infirmerie pour Barney. Mais le fait de voir encore un autre membre de mon armée se faire assassiner suscitait en moi trop de fureur, d'agitation refoulée, pour que je sois capable de les gérer.

Il n'y en a plus pour longtemps. J'ai simplement besoin de la fille…

Un mantra qui ne m'apaisait plus guère, ces derniers temps. Peut-être parce que ça faisait vingt ans que je me le répétais.

Depuis la nuit de l'étoile filante.

L'événement se rejouait sous mon crâne aussi clairement que si je l'avais vu à travers un miroir. Vingt ans plus tôt, j'avais jailli d'un profond sommeil tel un homme possédé, en sueur, haletant, m'agrippant la poitrine comme si mon cœur avait été brisé en deux. J'étais sorti tant bien que mal sur le balcon, où m'attendait un air glacial et mordant, juste à temps pour la voir : une magnifique étoile d'un blanc éclatant disparaissant derrière les montagnes, telle une goutte de peinture iridescente glissant le long d'une toile aussi noire que la nuit.

Les mots de la prophétie avaient résonné dans mon esprit encore ensommeillé : *L'étoile filante signifiera que la guerre a recommencé.*

J'étais pareil à un enfant impatient, à l'époque, qui attendait naïvement cette promesse de batailles et de sang. Qui s'imaginait que la dernière Fae de sang pur allait se présenter d'une minute à l'autre aux portes de mon château. *Me voilà ! Sacrifiez-moi !*

Mais rien ne s'était produit.

Juste l'impression inexplicable que quelque chose d'infinitésimal avait changé dans la trame même de notre monde.

Et alors que nous attendions depuis vingt ans une fille fae prédestinée, j'étais contraint d'enquêter sur la mort d'un nombre toujours croissant d'officiers de haut rang. Chacun d'eux exécuté par un mercenaire envoyé par mon père. Pour me tuer, me narguer, me distraire. Impossible à dire avec certitude.

Le bourreau de ce soir avait fait preuve d'une monstruosité particulièrement remarquable. Ce salopard avait dû se transformer en quelque chose de cornu, vu les trous béants qui transperçaient les poumons et la gorge du général assassiné. Peut-être possédait-il aussi des griffes. Les intestins de Barney étaient pratiquement déchiquetés.

Imaginer ses entrailles répandues sur le sol humide du Royaume d'Ambre a retourné mon propre estomac.

Barney était un type bien. Son sort m'importait presque.

Et en parlant de…

À la vue de mon bataillon arpentant la clairière en contrebas, j'ai effectué un nouveau piqué. Le museau assailli par l'air frais du soir, j'ai fini par atterrir plutôt délicatement, ce qui n'a pas empêché

mon poids de soulever autour de moi un nuage tout sauf négligeable de terre et de débris.

Et quand la poussière est retombée…

Elle était là.

Telle une braise luisante dans l'obscurité, qui m'aurait appelé.

Un pâle clair de lune dessinait les contours de sa mâchoire, de son nez délicat et de ses rondes lèvres charnues. Me dévoilait son front soucieux et ses cheveux châtains emmêlés. De grands yeux olive se sont rivés aux miens, brillants, indéchiffrables. Ils m'attiraient vers elle comme si…

« Elle a soigné le nigaud », m'a informé le lieutenant Bert, d'une voix basse qui ne se résumait néanmoins pas à un murmure. Une haleine alcoolisée m'a piqué les narines, détournant mon attention du visage affligé de la fille. À côté de nous, des soldats hissaient sur mon dos un Barney à moitié inconscient. Du sang suintait des bandages qui enveloppaient son ventre, comme du vin sur une nappe.

« J'pense qu'il va s'en sortir. »

De mes lèvres retroussées est sorti un grognement.

Le lieutenant était un chef compétent et un épéiste chevronné, mais par les Dieux je détestais cet homme. C'était un lèche-bottes pleurnichard.

« Mais j'ai quelque chose d'encore mieux pour vous, mon roi. Jamais je n'avais vu une guérison pareille. Ce qu'elle a fait pour Barney, ce n'était pas de la magie de sorcière. Ça s'écoulait de ses doigts comme du nectar. Je serais pas surpris qu'elle soit celle que vous cherchez. »

Pendant que le reste des hommes grimpait sur mes ailes déployées, je me suis remis à étudier la jeune femme.

Un visage gracieux. Des clavicules et des épaules délicates. Des joues rougies…

En fait, à bien y regarder… elle ne ressemblait à rien.

Incroyablement belle, bien sûr. Une beauté telle que la sienne…

la peur, la saleté ou le sang ne pouvait la ternir. Sauf qu'elle était couverte des trois de la tête aux pieds.

Et elle ne portait pas grand-chose. Peut-être s'agissait-il d'une courtisane ? Cela ne m'aurait guère étonné. À coup sûr les Ambréens paieraient des seaux de pièces pour faire leur petite affaire avec elle.

Nonobstant l'état dans lequel elle se trouvait, la vérité était douloureusement évidente. Tellement qu'elle me coupait presque le souffle. La plupart des gens n'auraient pas été capables d'identifier un Fae de sang pur sur la seule base de son apparence, mais comme j'avais grandi avec un père de sang pur, ça revenait à voir une rose parmi des mauvaises herbes. La lumène en elle était presque incandescente. Cette fille aurait pu éclairer l'intégralité de la clairière si elle l'avait voulu.

J'ai failli me mettre à pleurer de soulagement.

Après tout ce temps.

Elle existait bel et bien.

Et elle se trouvait ici.

Et elle était… en train d'enfoncer ses pieds dans le sol, en se débattant contre ses liens tout en tremblant de peur.

Oh, à cause de moi.

Elle avait peur de moi.

« Tout va bien. La bête ne va pas te faire de mal », lui a lancé Barney depuis mon dos, les mains toujours collées à sa blessure.

Des paroles qui n'ont guère paru apaiser la jeune femme. Alors qu'elle s'approchait de moi sans cesser de gémir, résistant à la manière d'un animal, je me suis efforcé d'avoir l'air un peu moins menaçant, sans trop savoir pourquoi. J'aimais être menaçant. C'était là un des nombreux avantages de ma forme draconique. Les regards des gens, la façon dont ils couraient se cacher… c'était toujours préférable à leurs courbettes. Davantage digne d'une bête, pour reprendre le terme de Barney.

Ses yeux rouges et gonflés ont fini par croiser les miens. Et j'y ai découvert davantage de chagrin que je n'en avais vu depuis des

années. Des yeux de biche brillants, pareils à des bassins de mélancolie. Ils me rappelaient les bois qui entouraient le palais dans lequel j'avais grandi. À tel point que je parvenais presque à sentir le parfum de ma mère qui en embaumait les couloirs. Une impression pour le moins troublante…

Qui a disparu en un instant, lorsque la fille a grimpé sur mon dos.

« Ne tente rien d'inconsidéré, gamine. »

J'ai roulé des yeux vers le soldat. Elle n'allait pas s'échapper dans les nuages…

« Ce n'est vraiment pas comme si j'avais où que ce soit où aller, de toute façon », a-t-elle répliqué.

J'ai réprimé un rire.

Sitôt tout le monde installé, j'ai décollé – bondissant dans le ciel nocturne, prêt à rentrer chez moi. La nuit avait été longue, et je savais que…

La sentir me toucher m'a ébranlé au point que j'ai failli tomber en piqué jusqu'au sol, à des milliers de mètres en contrebas. Malgré mon énorme forme de dragon et la douzaine d'hommes empilés sur moi, je parvenais à distinguer le contact singulier de ses doigts sur ma colonne vertébrale, pareil à un brandon chauffé à blanc. Le bout de ses doigts délicats le long de mon dos – la sensation se propageait jusqu'à mes griffes.

Et son pouls, que je sentais s'emballer à travers mes écailles. Tel celui d'un moineau capturé dans les paumes moites d'un enfant, son cœur battant si vite que tout son corps tremblait sous l'effort pour garder son équilibre. J'ai vainement tenté de me libérer de sa prise. C'était trop intime – faire l'expérience de sa peau, l'entendre respirer et discerner le rythme de sa peur.

Elle était sans doute aucun la fille fae de sang pur annoncée par la prophétie. Impossible qu'il en soit autrement. C'était la seule façon d'expliquer l'étrange réaction physique que provoquait en moi sa présence.

J'avais besoin d'un verre.

*

« Vous plaisantez.

— Nullement. Elle est ici. Dans le château.

— Après tout ce temps… » Griffon a secoué la tête, puis lancé la petite balle en cuir. Balanos s'est empressé de traverser le bureau à quatre pattes, la perforant de ses dents acérées avant qu'elle ne roule sous une bibliothèque en acajou. Le sifflement de l'air qui s'en échappait a semblé éveiller en lui une pointe de remords : ses épaules se sont affaissées, tandis que ses ailes de pseudo-hibou percutaient maladroitement les étagères.

J'ai réprimé un rictus. Balanos n'était pas un animal de compagnie ordinaire, et certainement pas adapté à un roi mortel, mais ce stryge aussi osseux qu'effrayant m'appartenait depuis ma jeunesse, et les Dieux eux-mêmes n'auraient pu me convaincre de m'en séparer.

Au petit trot, il a rapporté la balle dégonflée à Griffon, en poussant de légers cris enthousiastes.

« Qu'est-ce qu'elle faisait en Ambre ? m'a demandé mon commandant en relançant le jouet désormais flasque – plus haut, cette fois.

— Je n'en ai aucune idée », lui ai-je répondu d'une voix pensive, avant de faire un sort au reste de mon verre et de m'adosser aux coussins de mon fauteuil en velours. Le bourbon m'a brûlé la gorge, mais il a apaisé mon esprit en ébullition.

« Au fait, on vient de capturer un homme qui recèle de la monnaie pour l'un des plus grands réseaux criminels de Rose. Ce sont des voleurs et des vendeurs d'armes. Si la Lame du Soleil est en vente quelque part de ce côté-ci du continent, il le saura. »

La Lame du Soleil contenait une puissance inimaginable lorsque c'était un Fae qui la maniait, mais elle n'était rien de plus qu'un morceau de métal entre les mains d'un mortel. Même d'un sang-mêlé. Et pourtant, des hommes aussi insensés que cupides la recherchaient depuis des siècles, sans savoir qu'ils ne pourraient jamais véritablement s'en servir.

Et l'un de ces tristes imbéciles se trouvait dans mes geôles en ce moment même. Une vague d'espoir a roulé dans mes entrailles. J'étais en train de passer une sacrée soirée. « Excellent. Installons-le sur le chevalet. »

Sourcils froncés, Griffon s'est renfoncé dans le canapé anthracite, sans prêter attention aux tentatives désespérées que faisait Balanos pour le réintéresser à la balle. « Il aura rendu l'âme avant qu'on soit parvenu à le faire parler. Ça fait quinze ans que cet homme dirige la capitale du crime de ce continent. Il est entraîné à résister à tout, sauf à la mort. »

J'ai reposé la tasse glacée et passé une main pensive sur mon visage. Ce n'était pas idéal, mais je pouvais m'en accommoder. Il me fallait simplement trouver un autre moyen d'amener ce criminel à s'épancher. Peut-être qu'avec un pair…

Un compagnon de cellule.

Quelqu'un avec qui il pourrait sympathiser. Devant lequel il lui serait possible de se vanter. Ils ne pouvaient pas s'en empêcher. Peut-être qu'en soudoyant un autre salopard enchaîné dans nos geôles de sorte qu'il pose les bonnes questions et nous fasse ensuite son rapport, nous arriverions à nos fins.

Mais la fille. Elle aussi se trouverait là-bas.

« Je vais aller lui parler moi-même. »

Griffon a incliné la tête lorsque j'ai franchi la porte du bureau pour pénétrer dans mes quartiers, retirer mes bagues en argent et extraire une vieille fourrure de chasse des profondeurs de ma garde-robe.

« Enfin, pas exactement moi-même, ai-je lancé dans sa direction. Je reviens dans un instant. »

Et je suis parti, sans lui laisser le temps d'élever la moindre objection. M'engageant à grands pas dans le couloir, je suis passé devant mes gardes avant de descendre les marches en pierre de mes geôles. Il était tard, et aucune âme n'arpentait le château silencieux – à l'exception de quelques gardes qui s'inclinaient devant moi chaque fois qu'une porte s'ouvrait.

Une piste sérieuse pour retrouver la Lame, la dernière Fae de sang pur en ma possession, et moi, je ne pensais qu'à une chose :

revoir cette fille. Jeter encore un œil sur elle. L'avoir enfin trouvée, après toutes ces années, me faisait vibrer d'excitation. Le fait de savoir que j'allais pouvoir mettre fin à la vie de mon père, et libérer l'intégralité de Lumera.

Il le fallait.

« Mon roi. » Le jeune garde en faction devant la porte des geôles m'a salué d'une révérence.

« Pas ce soir, Tobias. Ce soir je ne suis qu'un prisonnier parmi d'autres, compris ?

— Bien sûr, Votre Majesté, je comprends. » Son hochement de tête résolu n'a pas tardé à se transformer en grimace. « Mais… à vrai dire, je ne comprends pas. »

J'ai étouffé un soupir. Il me fallait vraiment accélérer le mouvement. Sans doute allait-elle arriver ici dans quelques minutes à peine – à moins qu'elle ne soit déjà enfermée à l'intérieur. « Dans quelle cellule se trouve l'homme que Griffon a ramené de Rose ?

— La dix-sept, mon roi.

— Et la seize, est-elle ouverte ?

— Oui, mais…

— Bien. Maintenant, tu vas me forcer à descendre et me jeter dedans. » Je n'avais pas de temps à consacrer au désarroi de Tobias.

« Mon roi…

— Maintenant. » Comme ma voix s'était chargée de venin, Tobias s'est exécuté, et nous avons entrepris la descente des escaliers en colimaçon.

L'air du donjon était si épais qu'un goût de moisissure imprégnait déjà ma bouche.

« Pourris là-dedans, espèce d'ordure ! » Tobias m'a jeté dans la cellule avec une touche de théâtralité. J'appréciais son implication, malgré une interprétation qui manquait de naturel. Il m'a gratifié d'un sourire enthousiaste avant de repartir. J'ai dû me retenir de grimacer.

La cellule n'était pas si horrible. En toute franchise, la pierre

grise, la faible lumière produite par la lanterne, l'eau trouble qui tombait goutte à goutte – tout cela collait parfaitement avec mon âme aussi sombre qu'humide. Griffon n'aurait pas manqué de se moquer d'un tel autoapitoiement, mais c'était la vérité. J'avais ma place dans un endroit de ce genre. Je trouvais même admirable le bel ouvrage de l'araignée dans le coin, sa toile pareille à un délicat décor macabre.

J'ai balayé le couloir du regard. Pas de fille fae. Pas encore, tout du moins. Mais dans la cellule voisine de la mienne se trouvait l'homme de Rose, occupé à ronfler en tas dans un coin. Peut-être allais-je réussir à dénicher un caillou à lui balancer.

« Non, attendez ! Je ne peux pas aller là-dedans. »

Ah. Pile à l'heure…

Je me suis penché pour jeter un coup d'œil dans le corridor ténébreux.

« Je ne vais pas te faire de mal. C'est simplement un endroit où tu pourras te reposer un peu le temps que le lieutenant décide quoi faire de toi. » La voix de Barney.

« Me retrouver enfermée… c'est au-dessus de mes forces. S'il vous plaît. Où logent les guérisseuses ? »

Un rire m'a aussitôt échappé. L'envoûtante Fae se croyait un peu tout permis.

Sous un concert de huées et de hurlements vulgaires, qui rebondissaient sur les murs et le sol des geôles, Barney l'a conduite jusqu'à la cellule voisine de la mienne et l'a jetée sans ménagement dedans.

« Montre-moi tes seins, ma belle ! Ça fait une éternité que je croupis ici !

— Écarte les jambes pour moi, gamine ! »

Une satisfaction malsaine s'est immiscée en moi à l'idée que j'avais enchaîné ces animaux et qu'ils ne reverraient plus jamais la lumière du jour.

« Attendez ! » a hurlé la fille en direction de Barney, entre deux sanglots haletants.

Elle en faisait un peu trop, quand même. Quel âge avait-elle ? Vingt ans, si la nuit de l'étoile filante correspondait bel et bien à sa naissance. Elle s'est laissée choir dans un coin avant de coller ses genoux contre sa poitrine, tremblant de tout son corps, respirant par à-coups. Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? Sans nul doute possédait-elle un pouvoir quelconque susceptible de lui prêter main-forte. À dire vrai, ça me surprenait qu'elle n'ait pas encore fait usage de sa lumène. Pour la dernière Fae de sang pur, je la trouvais tout de même pour le moins passive.

Peut-être n'avait-elle pas connaissance de son propre pouvoir. De la prophétie, de ses origines fae ; ce n'était pas comme s'il y avait au sein du Royaume d'Ambre une forte population fae à même de l'éduquer. Notre race était pratiquement inexistante ici, en Valecombe.

J'ai laissé ma tête retomber contre la pierre derrière moi.

Si tel était le cas, comment allais-je faire pour l'amener à se battre pour nous ? Comment allais-je lui annoncer qu'elle était destinée à mourir ?

Ses halètements étouffés, étranglés, résonnaient jusque dans ma cellule. On ne pouvait vraiment plus parler de respiration. J'ai regardé ça d'un peu plus près.

Elle était en pleine crise de panique, apparemment. Comme celles que mon frère, Yale, avait coutume de faire.

Dagan parvenait généralement à l'apaiser via de lentes respirations, mais je préférais pour ma part une autre méthode. C'était d'une distraction que Yale avait vraiment besoin. Histoire de lui faire oublier son corps et de le forcer à se concentrer sur autre chose.

Mais ça n'avait aucun rapport.

Elle, je n'allais pas l'aider.

Elle était simplement nerveuse. Ça allait passer.

Ce n'était pas le bon moment.

Je n'avais qu'une seule chance de la convaincre de combattre Lazare. Il ne me restait plus qu'à mettre en œuvre parfaitement notre plan. Et il me fallait aussi soutirer des informations à l'abruti

endormi dans l'autre cellule. C'était ça le plus important. Je voulais simplement observer cette fille d'un peu plus près ; je n'allais pas lui parler, aussi malheureuse paraissait-elle. Peu importait qu'elle ait autant de mal à respirer. Que ses larmes tombent à flots par terre. Qu'elle ait l'air à ce point effrayée, complètement terrorisée.

Ne lui parle pas, ne lui parle pas, ne…

« Foutues Pierres, a-t-elle juré entre ses dents.

— Non mais quel langage », ai-je murmuré.

Bon sang.

La fille a aussitôt relevé la tête, ses cheveux couleur chocolat lui recouvrant le visage, collés à ses joues striées de larmes. La pauvre continuait à inspirer comme si elle était payée au souffle. Mais elle avait également l'air embarrassée, à présent.

« Désolée, a-t-elle grommelé.

— C'est juste… un peu théâtral, tu ne trouves pas ? »

Mais qu'est-ce que tu fais ? Laisse-la tranquille.

Ses sourcils se sont froncés, et elle a abaissé sa main jusque-là plaquée sur sa poitrine comme pour ralentir les battements de son cœur. « J'ai dit que j'étais désolée, qu'est-ce que vous voulez de plus ? »

Un rire – de surprise, essentiellement – m'a alors échappé ; je me suis penché en avant, intrigué. Ainsi le petit colibri possédait-il des griffes. « Ce serait agréable si tes pleurs s'interrompaient quelques instants.

— Ça y est, j'ai fini maintenant, m'a-t-elle lancé en inspirant lentement, longuement, avant de laisser retomber son crâne contre la pierre humide. Ce n'est pas tous les jours qu'on se fait emprisonner. » Elle a relevé la tête. « Enfin… peut-être est-ce le cas pour vous, mais… pas pour moi. »

La distraction fonctionnait. Bien. C'était une bonne action, d'aider la fille fae. Une… récompense, pour tous ceux que son sacrifice allait aider. La moindre des choses, assurément.

« Tout ce que je dis, c'est que certains parmi nous essaient de

faire un somme dans le coin. Ni tes envolées lyriques ni tes bombements de poitrine ne vont changer quoi que ce soit à ta situation. » J'ai marqué une pause, le temps de considérer mes prochaines paroles. « Aussi agréable à regarder que soit ladite poitrine.

— Vous êtes dégoûtant », a-t-elle murmuré. J'ai réprimé un sourire en coin.

« Eh bien, on se sent courageuse, avec ces barreaux entre nous.

— Pas vraiment. Simplement honnête. »

Sa panique semblait s'être atténuée. Elle avait essuyé ses larmes du revers de sa main ; de l'air entrait et sortait lentement par son nez. J'avais simplement besoin d'une meilleure vue sur elle pour m'en assurer.

Je me suis redressé, sentant mes os raides craquer au passage, pour ensuite m'étirer en tendant les mains vers le plafond. Dont j'ai failli racler la moisissure dans le mouvement. L'impression de confort que m'avaient initialement inspirée ces cellules était erronée. À présent, j'avais l'impression d'être une poule en cage.

Je me suis approché des barreaux de fer qui séparaient nos cellules pour baisser les yeux vers la fille fae. Elle était très petite sous cet angle. Fragile. Décharnée. Comment une femme pareille pourrait-elle vaincre mon père ? Ça semblait impossible.

Un bras appuyé contre les barreaux, j'ai examiné ses tibias meurtris et ses pieds nus.

« Vous essayez de m'effrayer ? » m'a-t-elle demandé à voix basse.

Tout le contraire. « Quelque chose dans le genre.

— Eh bien, vous n'y arrivez pas. À m'effrayer, je veux dire.

— Quel petit oiseau courageux », ai-je murmuré. Et je la croyais. Le courage était potentiellement la seule arme qu'elle allait pouvoir utiliser contre lui. « C'est bon à savoir. Peut-être que je vais pouvoir dormir, maintenant. »

Un problème à la fois. Dans l'immédiat, ça irait pour cette fille, et moi j'étais libre de jouer les alliés du voyou originaire de Rose. Il ne me restait plus qu'à me tirer de cette cell…

« Votre cruauté est un peu cliché. »

Pourquoi faisait-elle montre d'une telle audace ? Elle était pratiquement en train de me scruter, à présent. Incapable de m'en empêcher, je me suis accroupi pour faire de même. Ses grands yeux olive, encadrés par de longs cils déployés en éventail, étudiaient les miens. Ainsi que mes lèvres et mon menton. J'ai senti mon sang bouillir.

« Pourquoi, parce que je suis emprisonné ? me suis-je enquis.

— Pardon ? »

J'ai retenu un sourire en voyant ses joues rosir. « Le cliché, pour reprendre ton propre terme.

— Oui. Un prisonnier aussi cruel que ténébreux. » Elle a haussé les épaules. « C'est usé jusqu'à la corde.

— Je trouve ça blessant », ai-je ironisé. Mais elle aussi était ici, non ? « Ne pourrais-je pas en dire autant de toi ? »

Un froncement de sourcils – adorable, minuscule et chargé de frustration. Mais elle a gardé le silence. Peut-être n'appréciait-elle pas le fait qu'en dépit de ses suppositions à mon sujet, nous étions enfermés dans les mêmes geôles. Un peu naïve, cette fille. Vu ce qui l'attendait… outre sa bravoure, elle allait avoir besoin de davantage de perspicacité. « Tu vas devoir te ressaisir un peu, petit oiseau. Tu te trouves en Onyx, désormais. Fini les cheveux maculés de boue, les joues rougeâtres et les cultivateurs de courges. Les salopards dans mon genre sont le cadet de tes soucis.

— Comment savez-vous que je viens d'Ambre ? »

Merde. À cause de ses vêtements de paysanne, peut-être. J'ai balayé son corps du regard, ce qui m'a rappelé à quel point elle était… presque nue. Un corsage blanc maculé de terre et de sang – celui de Barney. Une longue jupe en laine. Par pudeur, elle a croisé ses bras devant sa poitrine, les joues rouges de honte.

De *honte* ?

Ainsi elle était… pudibonde ?

Peut-être n'avait-elle rien d'une courtisane. Auquel cas…

J'ai serré la mâchoire pour maîtriser ma colère irrationnelle. « Qu'est-il arrivé au reste de tes vêtements ? »

Elle a dégluti. « C'est une longue histoire. »

L'idée que quelqu'un ait pu abuser d'elle m'a soudain paru très contrariante. Très, très contrariante. « J'ai du temps devant moi.

— J'ai dû utiliser ma tunique pour aider quelqu'un. Voilà tout. »

Quand elle s'est mise à frissonner et que ses bras nus se sont couverts de chair de poule, je n'ai pas pu m'empêcher de lui lancer : « Tu as froid ? »

Pour qui me prenais-je ? Pour sa mère ?

« Oui, m'a-t-elle répondu avec franchise. Pas vous ?

— Je dois m'y être habitué. Tiens. » J'ai retiré la cape de chasse et la lui ai tendue, pliée, à travers les barreaux qui nous séparaient. Comme ses yeux s'écarquillaient, je me suis empressé d'ajouter : « Je ne vais pas pouvoir écouter plus longtemps tes claquements de dents. Ça me tape sur les nerfs. »

Elle a pris la fourrure sans me gratifier du moindre sarcasme mordant, puis s'en est recouverte comme s'il s'agissait de l'objet le plus beau qu'elle ait jamais possédé. Ses yeux ont roulé en arrière dans leurs orbites sous l'effet apaisant de la chaleur. « Merci », a-t-elle murmuré.

Le vêtement était trop grand de deux tailles pour elle, mais elle s'est lovée dedans comme s'il avait été fait sur mesure.

Elle avait l'air… à l'aise. Bien au chaud.

Comme si toutes les horreurs qui l'avaient conduite jusqu'à Bert, couverte de sang, meurtrie, et toutes celles qui avaient suivi – se retrouver sur le dos hérissé de pointes d'un dragon, par exemple – étaient gérables tant qu'elle pouvait simplement être au chaud.

En sécurité.

Et le sentiment qui infusait dans ma poitrine à une telle vue…

Oh, par les Dieux.

J'étais foutu.

REMERCIEMENTS

Il n'y a pas d'autre façon de commencer qu'en remerciant mon incroyable compagnon, Jack, pour son soutien et sa patience infinie. Lors du voyage d'anniversaire qu'on s'est payé pour nos dix ans ensemble, entre les coups de soleil, les observations de baleines et les glaces de fin d'après-midi, tu m'as aidée à découvrir l'histoire d'Arwen et de Kane. Chaque matin à ton réveil, au lieu de te rendre au buffet qu'on aimait tant, tu m'as laissée m'asseoir sur notre balcon et taper sur le clavier de mon ordinateur portable, perdue dans le Royaume d'Onyx, jusqu'à ce que la chaleur de midi me contraigne à me réfugier dans la piscine. Et après ce voyage, tu m'as laissée te présenter mes idées d'histoire, tu as corrigé mes incohérences scénaristiques, trouvé des noms beaucoup moins stupides pour toutes mes villes et même lu mon premier jet en un temps record. Après quoi tu m'as demandé : « Quand est-ce que je vais lire le tome 2 ? » Pendant tout ce temps, tu ne t'es jamais plaint de n'avoir pas signé pour ça, tu ne m'as jamais fait remarquer que tout cela n'avait vraiment rien à voir avec la carrière que j'avais passé les sept dernières années à construire, ou qu'à vingt-huit ans, il était peut-être un peu tard pour se décider à devenir une autrice de fantasy romance. Aucun mot ne saurait exprimer à quel point je t'en suis reconnaissante. Je serais prête à braver cent Bois Obscurs pour toi.

Sur le chemin de la publication de mon premier roman, il y a eu tant d'autres personnes merveilleusement serviables que j'aimerais également remercier. Ma mère, aussi créative qu'imaginative, qui m'a appris tout ce que je sais sur la narration (et les êtres humains en général). Mes bêta-lecteurs attentifs, qui m'ont convaincue que cette histoire méritait peut-être bien d'être partagée plus largement. Ma brillante éditrice, Natalie, qui m'a rappelé de prendre mon temps et de construire, construire, construire encore la tension. Mes adorables correctrices, Naomi et Danni, dont le regard acéré a amélioré l'ensemble du roman. Mes incroyables agents, Taylor, Sam et Olivia, qui ont ouvert à cette histoire les portes du vaste monde de l'édition traditionnelle – portes que je ne serais jamais parvenue à franchir toute seule. Kristine, que j'ai rencontrée à Berkley, une professionnelle aussi géniale que créative qui, en l'espace d'à peine quelques minutes, a compris mon projet – ses personnages, son monde – aussi intimement que moi, et avec autant d'enthousiasme. La fidèle (et hilarante) communauté TikTok qui a suivi de si près ce livre et sa publication – rien de tout cela ne serait arrivé sans votre passion. Et enfin, mon Milo adoré, le meilleur chien du monde. Merci d'être resté couché auprès de moi pendant tous ces week-ends d'écriture, de ne jamais t'être plaint quand j'engueulais sans raison mon écran d'ordinateur. Personne ne t'arrive à la patte.

Table des Matières

Couverture
Titre
Copyright
Dédicace
Carte
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
Kane
Remerciements
Chez le même éditeur
Présentation
Achevé de numériser

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Claire Legrand, *Une couronne de lierre et de verre – Middlemist*, I

Ada Vivalda, *Porcelaine sous les ruines*

Stacey McEwan, *Glace – La trilogie des glaces*, I

J. Elle, *House of Marionne*

Kate Golden, *A Dawn of Onyx – Les Pierres sacrées*, I

Arwen n'avait jamais pensé être courageuse. Pourtant, lorsque des soldats ennemis parviennent jusqu'à son village, elle n'hésite pas à offrir sa vie pour protéger sa famille.

Faite prisonnière et emmenée dans le royaume le plus dangereux du continent, elle doit utiliser ses étranges capacités magiques pour soigner les soldats du cruel roi d'Onyx.

Et impossible d'affronter seule les bois anciens et maléfiques qui entourent le château : coopérer avec un autre prisonnier pourrait être son seul chemin vers la liberté. Malheureusement, celui-ci est aussi exaspérant que rusé et ne semble pas particulièrement pressé de l'aider… ni même de s'évader. Tout en cherchant à s'échapper, Arwen découvre que le monde est bien plus vaste et plus compliqué qu'elle ne le pensait. Pourquoi le roi d'Onyx a-t-il attaqué un royaume dépourvu de ressources ? Quelles sont donc les véritables causes de la guerre qui fait rage ?

Kate Golden travaille auprès de scénaristes et de réalisateurs de cinéma à Los Angeles. Sur son temps libre, elle est une lectrice avide, une cinéphile passionnée et une fan de puzzles.

A Dawn of Onyx est son premier roman, et le premier tome

de la trilogie des *Pierres sacrées*.

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR SÉBASTIEN GUILLOT

POUR SUIVRE L'ACTUALITÉ D'OLYMPE,

REJOIGNEZ-NOUS SUR

@EDITIONSOLYMPE

Cette édition électronique
du livre *A Dawn of Onyx* de Kate Golden
a été réalisée le 19 juin 2024 par Olympe.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073035257 - Numéro d'édition : 612861).
Code produit : U59338 - ISBN : 9782073035288.
Numéro d'édition : 612864.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office